

M**a r g e s****L****i n g u i s t i q u e s**

Numéro 2, Novembre 2001

Langage – Communication – Représentations

REVUE ÉLECTRONIQUE EN SCIENCES DU LANGAGE

**Approches interactives
des
faits de langue****Sommaire**

Ben : apport de la description d'un « petit mot »
du discours à l'étude des polylogues
Sylvie Bruxelles & Véronique Traverso

1700 occurrences de la particule *quoi* en français
parlé contemporain : approche de la
« distribution » et des fonctions en discours
Catherine Chanet

Vers une respecification de la notion de
coénonciation: pertinence de la notion de *genre*
Thérèse Jeanneret

Oui, Non, Si : un trio célèbre et méconnu
Catherine Kerbat-Orecchioni

La multidimensionalité de l'interaction
Textes, gestes et le sens des actions sociales
Ulrich Krafft & Ulrich Dausendschön-Gay

La double vie des faits de langue :
accommodation intertextuelle et contextuelle dans des consultations de voyanceradiophoniques
Véronique Magaud

Le flou des marques du discours est-il un inconvénient ?
Claire Maury-Rouan

Dislocation à gauche et organisation interactionnelle
Simona Pekarek Doehler

« C'est du lard ou du cochon ? » : lorsque l'humour opacifie la conversation familière
Béatrice Priego-Valverde

Modalités, modalisations et activités langagières
Robert Vion





Mai 2002 Numéro 3 :

**Lieux de ville : langue(s) urbaine(s), identité et territoire
Perspectives en sociolinguistique urbaine**

Numéro dirigé par *M. Thierry Bulot* (Université de Rouen, France), éditrice associée *Cécile Bauvois*
(Université de Mons, Belgique)

Novembre 2002 Numéro 4 :

Enjeux des acquisitions grammaticales et discursives en langue étrangère

Numéro dirigé par *M. Daniel Véronique* (Université de Paris III : Sorbonne, France)

Mai 2003 Numéro 5 :

Argots, 'français populaires' et langues populaires

Numéro dirigé par Louis-Jean Calvet & Patrick Mathieu
(Université de Provence, France)

Novembre 2003 Numéro 6 :

L'origine du langage et des langues

Publication collective – *Marges Linguistiques*

Mai 2004 Numéro 7 :

Langage, Linguistique et Psychanalyse

Numéro dirigé par *M. Michel Arrivé* (Université Paris X, France)

Hors Série 2003-2004

Une sémiotique du sensible

Numéro dirigé par *Mlle Véronique Fillol*
(Université de Nouméa, Nouvelle-Calédonie, France)

La revue électronique gratuite en Sciences du Langage **Marges Linguistiques** est éditée et
publiée semestriellement sur le réseau internet par

M.L.M.S. Editeur

Le petit Versailles
Quartier du chemin creux
13250 Saint-Chamas (France)

La revue **Marges Linguistiques** accepte les articles, non publiés par ailleurs, présentant un lien étroit avec le thème du numéro particulier auquel il est destiné et faisant état soit d'une analyse personnelle (corpus, exemples) individuelle ou collective ; soit un travail plus spéculatif et plus théorique qui, dans une perspective originale, fait le lien entre recherches antérieures et théories linguistiques de référence, soit encore d'une lecture critique, concise et synthétiques d'un ouvrage récent dans le domaine (ayant trait à la thématique du numéro en cours).

Mode de sélection

Le principe de sélection est le suivant: (1) un tri préalable sera effectué par les membres du comité de rédaction et aboutira à une pré-sélection des articles destinés au numéro en cours ; (2) chaque article sera ensuite relu par deux membres du comité scientifique (évaluation en double aveugle). En cas de désaccord, l'article sera donné à relire à un troisième lecteur : consultant associé à la revue ou personnalité scientifique extérieure à la revue mais jugée particulièrement apte pour porter une évaluation dans le champ concerné, par le comité de rédaction.

L'auteur (ou les auteurs) sera avisé dès que possible de la décision prise à l'égard de son article : (1) sélection ; (2) refus avec les justifications du refus ou (3) report dans la sélection immédiate accompagné des commentaires des relecteurs pouvant amener à une révision du texte pour une nouvelle soumission ultérieure.

Informations indispensables

Les auteurs sont priés de bien vouloir accompagner les articles d'une page de garde fournissant les informations suivantes (cette page confidentielle ne sera pas transmise aux membres du comité scientifique) :

- Nom et prénom
- Nom de l'université, du groupe de recherche (plus généralement nom du lieu professionnel)
- Adresse électronique impérativement, éventuellement adresse http (site web)
- Notice biographique (50 à 100 mots)
- Titre, résumé de l'article (150 mots) et 10 mots clés (en français)

Mode d'acheminement

ML étant une revue entièrement et résolument électronique, gratuite, et ne disposant d'aucun fond propre pour l'acheminement d'un éventuel courrier postal, les articles proposés doivent obligatoirement nous parvenir sous la forme d'une annexe à un courrier électronique: envoyez votre article comme document attaché à : contributions.ML@wanadoo.fr. Prenez soin également de respecter les formats .RTF (.rtf) ou .DOC (.doc) en d'autres termes Rich Text File, Microsoft Word (à ce propos voir **Les formats de fichiers**). Précisez dans le corps du message si le fichier attaché est compressé et quel mode de compression a été utilisé (stuffit, zip, etc.).

Pour les raisons exposées ci-dessus, **ML** décline toutes responsabilités en ce qui concerne le sort des articles qui pourraient être envoyés par courrier postal à la revue ou à l'un des membres du comité de rédaction. Les disquettes (Mac ou Pc) peuvent éventuellement et très exceptionnellement être acceptées mais ne pourront en aucun cas être renvoyées aux expéditeurs.

Formats de fichiers

Les articles peuvent être soumis dans les formats suivants :

- Fichiers de type Microsoft Word [version 5, version 5.1, version 6, version 7 (Pc) ou 8 (Mac), Word 2000 (Pc)].
- Fichiers de type **Rich Text File** (.rtf)

Lorsqu'un fichier comporte des « images » incorporées au texte, il est bon d'envoyer :

- (1) le fichier avec les images disposées par vos soins et toujours accompagnées d'une légende précise en dessous de chaque image ;
- (2) le fichier texte seul [.rtf] ou [.doc] et les images (classées et séparées) [.pct] ou [.jpg] .

Tableaux et figures doivent être accompagnés d'un numérotation et d'une courte légende, par exemple : Fig. 1 : texte de la légende. Lorsque la figure est un fichier « image », utilisez une image aux formats [.pct] ou [.jpg] que vous faites apparaître dans le corps de texte mais que vous envoyez également à part en [.pct], 300 dpi, 32 bits si possible.

Vous pouvez compresser le fichier en utilisant les formats de compression [.sit] ou [.zip]. Si vous compressez une image [.pct] en [.jpg], choisissez plutôt une compression faible ou standard pour préserver la qualité de l'image initiale.

Taille globale des textes

- Entre 10 pages (minimum) et 20 pages (maximum) – Une quantité moyenne de 15 pages est espérée pour chacun des articles.
- Les comptes-rendus de lecture doivent comprendre entre 3 et 6 pages (maximum) – Les autres caractéristiques de présentation des comptes-rendus sont identiques à celle des articles.
- 30 à 40 lignes (maximum) rédigées par page. Ce qui permet d'aérer le texte avec des sauts de ligne, des titres et sous-titres introducteurs de paragraphes.
- Chaque page de texte comporte entre 3500 et 4500 caractères, espaces compris (soit environ 2500 à 3500 caractères, espaces non compris), ce qui représente entre 500 et 650 mots.

Les styles des pages

Les marges : 2 cm (haut, bas, droite, gauche) – [Reliure = 0 cm, en tête = 1, 25 cm, pied de page = 1, 25 cm – sinon laissez les valeurs par défaut]

Interligne : Interligne simple partout, dans le corps de texte comme dans les notes ou dans les références bibliographiques.

Présentation typographique du corps de texte :

Style : normal - alignement : justifié (si possible partout)

Espacement : normal - Crénage : 0

Attributs : aucun (sauf si mise en relief souhaitée)

Police de caractères :

Times 12 points dans le corps de texte, Times 10 points les notes

Times 12 points dans les références bibliographiques.

Couleur(s) :

Aucune couleur sur les caractères (ni dans le corps de texte, ni dans les notes, ni dans les références)

Aucune couleur ou trame en arrière-plan (des couleurs peuvent être attribuées ultérieurement lors de la mise en page finale des articles acceptés pour la publication)

Paragraphes : justifiés - Évitez si possible, l'ajout de retour chariot (ligne orpheline) ou de tabulations.

Normes typographiques françaises:

Un espace après le point [.]

Un espace avant les deux points [:]

Pas d'espace avant une virgule [,] ou un point [.]

Un espace avant le point virgule [;]

Pas d'espace intérieur pour (...) {...} [...] [...]

Un espace avant [?]

Un d'espace avant des points de suspension (trois points) : [...]

Un espace avant [%]

Un point après [etc.] ou [cf.]

Un espace avant et après les signes [=], [+], [-], [X], etc.

Les références bibliographiques

Les références complètes doivent figurer en fin de document. Les auteurs utilisent des références indexées courtes dans le corps de texte, en utilisant les conventions suivantes :

(Eco, 1994) (Py, 1990a) (Chomsky & Halle, 1968) (Moreau et al., 1997)

(Searle, 1982 : p. 114) ou (Searle, 1982, 114)
(Fontanille, 1998 : pp. 89-90) ou (Fontanille, 1998, 89-90)

Eco (1994) indique que ... Eco précise également (op. cit. : pp. 104-105) que ...

Les références complètes doivent être présentées par ordre alphabétique et respecter les normes suivantes :

Un article de revue

Nom de l'auteur – Initiales du prénom – Année de publication (entre parenthèses) – Titre de l'article (entre guillemets) – Nom de la revue (éventuellement précédé de « in ») – Volume – Première et dernière page de l'article.

Exemple 1:

Bange, P. (1983). « Points de vue sur l'analyse conversationnelle ». *DRLAV*, vol 29, pp. 1-28.

Un article dans un livre

Nom de l'auteur – Initiales du prénom – Année de publication (entre parenthèses) – Titre de l'article (entre guillemets) – In : nom et initiales du ou des coordinateurs de l'ouvrage – Titre du livre – Ville – Nom de l'éditeur – Première et dernière page de l'article.

Exemple 3 :

Véronique, D. (1994). « Linguistique de l'acquisition et didactique des langues étrangères : à propos de la référence pronominal ». In : Flament-Boistrancourt, D. (ed.) *Théories, données et pratiques en français langue étrangère*. Lille, Presses universitaires de Lille, pp. 297-313.

Comité scientifique

Jean-Michel Adam (Université de Lausanne, Suisse) - Jean-Jacques Boutaud (Université de Bourgogne, France) - Josiane Boutet (Université de Paris VII, France) - Thierry Bulot (Université de Rouen, France) - Paul Cappeau (Université de Poitiers, France), Jean Caron (Université de Poitiers, France), Chantal Charnet (Université Paul Valéry - Montpellier III, France) - Joseph Courtés (Université de Toulouse II, France) - Béatrice Daille (IRIN - Université de Nantes, France) - Marcelo Dascal (Université de Tel Aviv, Israël) - Françoise Gadet (Université de Paris-X Nanterre, France) - Alain Giacomi (Université de Provence, France) - Benoit Habert (Laboratoire LIMSI, Université Paris X, France) - Monica Heller (Université de Toronto, Canada) - Thérèse Jeanneret (Université de Neuchâtel, Suisse) - Catherine Kerbrat-Orecchioni (GRIC (Groupe de Recherches sur les Interactions Communicatives, CNRS-Lyon2) Université Lumière Lyon II, France) - Norman Labrie (Université de Toronto, Canada) - Guy Lapalme (Université de Montréal, Québec, Canada) - Olivier Laügt (Université Michel de Montaigne - Bordeaux III, France) - Marinette Matthey (Université de Neuchâtel, Suisse) - Jacques Maurais (Conseil de la langue française, Québec, Canada) - Piet Mertens (Katholieke Universiteit Leuven, Département de Linguistique, Belgique) - Sophie Moirand (Université de la Sorbonne Nouvelle, France) - Claudine Moise (Université d'Avignon, France) - Lorenza Mondada (Université de Bâle, Suisse) - Marie-Louise Moreau (Université de Mons-Hainaut, Belgique) - Bernard Py (Université de Neuchâtel, Suisse) - François Rastier (CNRS, Paris, France) - Véronique Rey (Université de Provence, France) - Didier de Robillard (Université de Tours, France) - Eddy Roulet (Université de Genève, Suisse) - Daniel Véronique (Université de Paris III : Sorbonne nouvelle, France) - Jean Véronis (Université de Provence, France) - Evelyne Viegas (Natural Language Group, Microsoft Corporation, USA) - Diane Vincent (Université de Laval, Québec, Canada) - Robert Vion (Université de Provence, France).

Consultants associés

Michel Arrivé (Université de Paris X Nanterre, France) - Louis-Jean Calvet (Université de Provence, France) - Jacques Fontanille (Université de Limoges, Centre de Recherches Sémiotiques (FRE2208 CNRS), France) - Jacques Moeschler, Département de linguistique, Université de Genève, Suisse) - Geneviève Dominique de Salins, Faculté Arts, Lettres et Langues, CIREC (EA 3068), Université de Saint-Etienne, France) - Andréa Semprini (Université de Lille III, France).

Comité de rédaction

Michel Arrivé (Université de Paris X Nanterre, France) - Mireille Bastien (Université de Provence, France) - Thierry Bulot (Université de Rouen, France) - Stéphanie Clerc (Université d'Avignon, France) - Véronique Fillol (Université de Nouméa, Nouvelle Calédonie) - Alain Giacomi (Université de Provence, France) - Véronique Magaud (Université de Provence, France) - Marinette Matthey (Université de Neuchâtel, Suisse) - Michèle Monte (Université de Toulon, France) - Philippe Rapatel (Université de Franche Comté, France) - François Rastier (Cnrs, Paris, France) - Didier de Robillard (Université de Tours, France) - Michel Santacroce (Université de Provence, France) - Yvonne Touchard (IUFM de Marseille, France) - Daniel Véronique (Université de Paris III : Sorbonne nouvelle, France) - Jean Véronis (Université de Provence, France).

Rédacteur en chef

Michel Santacroce (Université de Provence, France).

002	Calendrier prévisionnel
004	Consignes aux auteurs <i>Michèle Monte et Yvonne Touchard</i>
006	Equipe éditoriale
008	Editorial <i>Robert Vion</i>
011	Colloques et manifestations <i>Véronique Fillol</i>
019	Comptes rendus d'ouvrages : <ul style="list-style-type: none"> - Compte rendu de l'ouvrage : Analyse critique du travail langagier. Du langage taylorisé à la compétence langagière, de Michelle Van Hooland (2000) par <i>Véronique Magaud</i> (2001) - Université de Provence (France)
022	- Compte rendu de l'ouvrage : Les actes de langage dans le discours. Théories et fonctionnements. « Quand dire, c'est faire » : un travail de synthèse sur la pragmatique conversationnelle ; de Catherine Kerbrat-Orecchioni (2001) par <i>François Péréa</i> (2001) - Université Paul Valéry – Montpellier III (France)
026	- Compte rendu de l'ouvrage : Un modèle et un instrument d'analyse de l'organisation du discours, d' E. Roulet, L. Filliettaz et A. Grobet, avec la collaboration de M. Burge (2001), par <i>Cristel Portes</i> (2001) - Université de Provence (France)
031	Liens sur la toile <i>Alain Giacomi</i>
033	Nouvelles brèves <i>Michèle Monte</i>
038	Ben : apport de la description d'un « petit mot » du discours à l'étude des polylogues <i>Sylvie Bruxelles & Véronique Traverso</i>
056	1700 occurrences de la particule <i>quoi</i> en français parlé contemporain : approche de la « distribution » et des fonctions en discours <i>Catherine Chanet</i>
081	Vers une respécification de la notion de <i>coénonciation</i>: pertinence de la notion de <i>genre</i> <i>Thérèse Jeanneret</i>
095	Oui, Non, Si : un trio célèbre et méconnu <i>Catherine Kerbrat-Orecchioni</i>
120	La multidimensionalité de l'interaction. Textes, gestes et le sens des actions sociales <i>Ulrich Krafft & Ulrich Dausendschön-Gay</i>
140	La double vie des faits de langue : accommodation intertextuelle et contextuelle dans des consultations de voyanceradiophoniques <i>Véronique Magaud</i>
163	Le flou des marques du discours est-il un inconvénient ? <i>Claire Maury-Rouan</i>

177	Dislocation à gauche et organisation interactionnelle <i>Simona Pekarek Doehler</i>
195	« C'est du lard ou du cochon ? » : lorsque l'humour opacifie la conversation familière <i>Béatrice Priego-Valverde</i>
209	Modalites, modalisations et activités langagières <i>Robert Vion</i>
232	Table ronde : L'origine du langage <i>Daniel Véronique</i>
234	Les groupes de discussion de Marges Linguistiques
236	Forum des revues <i>Thierry Bulot</i>
237	Présentations de thèses
240	Rubrique éditoriale
243	Echos
244	Les appels à contributions
246	En hommage à ...

Associer dans une même expression les termes d'interaction et de faits de langue peut paraître paradoxal voire provocateur. Les approches interactives ont pu, en effet, donner l'impression de mettre en oeuvre une macro-analyse de phénomènes variés dont certains, comme les rôles sociaux ou les places institutionnelles, dépassaient largement les compétences du linguiste. L'examen de masses discursives conséquentes, qui favorisait un parcours interprétatif des données, ne pouvait que renforcer cette impression d'un domaine à la fois fort complexe et finalement peu rigoureux. La prise en compte de la multimodalité de la communication, associée à de nouvelles exigences dans l'analyse, impliquait de dépasser, au sein des transcriptions, la notation impressionnante des faits prosodiques ou la simple verbalisation de quelques dispositions posturo-mimo-gestuelles. Face aux difficultés énormes liées à l'analyse globale et linéaire des interactions verbales, les chercheurs ont mis en oeuvre une délimitation des observables ainsi que des éléments d'une posture théorique qui n'exigeait plus nécessairement ce parcours linéaire des données. Les analyses se sont ainsi resserrées sur des phénomènes comme les marqueurs discursifs, les reprises et reformulations, la mise en scène des voix dans le discours, etc. Mais, cette focalisation sur des phénomènes plus limités s'est effectuée sans que la nécessité d'une approche plus large des discours et des interactions verbales ne soit remise en cause. L'une des caractéristiques de la recherche actuelle réside dans cette volonté de transgresser les dichotomies entre macro et micro, normes sociales et règles linguistiques, contraintes situationnelles et présence d'acteurs dotés de capacités d'action, cognition et interaction. Une telle attitude conduit à analyser les observables tout en établissant des relations avec ce qui se joue, au même moment, aux autres niveaux de la pratique langagière. Penser la complexité constitue donc le pari scientifique auquel s'attachent la plupart des linguistes aujourd'hui. Certains estiment devoir passer par une logique modulaire qui structure les différents niveaux de l'analyse en systèmes relativement autonomes avec la possibilité, pour rendre compte de tel phénomène particulier, de mobiliser les dispositions de plusieurs d'entre eux. D'autres s'efforcent de penser plus directement cette complexité en tenant compte, dès le moment de l'analyse, du fait que les acteurs gèrent simultanément une relation sociale, des genres discursifs et interactifs, des activités langagières et des modes d'implication énonciative.

La mise en relation du local et du global, caractérise toutes les communications présentées dans ce numéro de « Marges Linguistiques ». Ainsi, l'analyse des « petits mots » est-elle pensée en relation avec l'ordre discursif, la syntaxe avec l'interaction, le texte avec l'intertexte, l'énonciation avec le comportement communicatif.

Ces communications recourent à des formulations assez distinctes pour exprimer cette posture interactive : Analyse du Discours en Interaction (ADI) pour le Groupe de Recherche sur les Interactions Communicatives (GRIC) de Lyon ; analyse multidimensionnelle pour l'équipe Analyse des Fonctionnements Langagiers (AFL) d'Aix-en-Provence ; approches inspirées de l'ethnométhodologie pour l'Ecole de Bielefeld avec, pour les communications de Thérèse Jeanneret et de Simona Pekarek Doehler, une synthèse prenant également en compte les dimensions syntaxique et discursive des pratiques langagières. Mais, au-delà de ces différences, qui justifient le pluriel du titre, l'ensemble des communicants partagent un certain nombre de principes qui fondent la démarche interactive. Parmi eux, citons (1) le caractère fondamentalement adressé de toute parole fut-elle écrite, (2) la dimension inter-énonciative de toute activité, (3) le recours au terme d'action conjointe pour exprimer la notion problématique d'acte de langage, (4) l'existence d'un travail interactif permettant de

construire progressivement, et par approximations successives, des éléments de signification, (5) la non-clôture de l'analyse sur l'épisode interactif en recourant à des notions comme « histoire conversationnelle », « intertextualité », « méthodes », (6) l'exigence d'un travail sur corpus associant, dans un va-et-vient incessant, conceptualisation et analyse des données, (7) le désir d'appréhender le dynamisme du discours et de l'interaction plutôt que de procéder à des délimitations d'unités constitutives stables et homogènes, (8) la conception d'un discours traversé de multiples voix qui, selon les stratégies énonciatives, peuvent se manifester explicitement (hétérogénéité montrée), etc.

Les différentes communications peuvent se répartir en quatre groupes en fonction du type de phénomène analysé et du niveau principalement mobilisé. Toutefois, l'attitude de va-et-vient entre les niveaux interdit de donner à cette catégorisation plus de signification qu'une simple commodité de présentation. C'est d'ailleurs la raison qui nous a poussé, au-delà des thématiques particulières, à opter pour une succession des contributions fondée sur l'ordre alphabétique des noms d'auteurs.

(1) Un premier ensemble d'études aborde la question des « petits mots » en français. Sylvie Bruxelles et Véronique Traverso analysent les usages de « ben » en relation avec les différents niveaux interactionnels mis en oeuvre dans des configurations de polylogues. Catherine Chanet examine de nombreuses occurrences de « quoi » et propose de recenser les opérations que joue cette particule dans le déroulement des activités discursives. Catherine Kerbrat-Orecchioni analyse les fonctionnements interactifs de « oui », « non » « si », en tant qu'introducteurs d'enchaînements discursifs à partir d'une assertion ou d'une question totale. Enfin, Claire Maury-Rouan aborde la question du "flou", voire du "leurre" de certaines particules en relation avec le guidage discursif, les stratégies d'amadouage et d'hypocorrection, ou encore avec d'authentiques difficultés de mise en mots.

Ces « petits mots », pour lesquels un important débat théorique est actuellement en cours, mobilisent, selon les auteurs et les phénomènes concernés, des termes comme « connecteurs », « marqueurs discursifs », « particules énonciatives », « phatiques », « régulateurs », « marqueurs de structuration », « ponctuants », etc. A cet endroit se dessine une nouvelle conception de l'ordre discursif selon laquelle le sujet organise, désorganise et réorganise en permanence une structure instable et progressive du discours. L'existence de ces « petits mots », dont certains semblent ne vouloir rien dire et demeurer en marge des relations syntaxiques, focalise l'analyse du discours sur des activités et opérations permettant d'associer la gestion du discours au dialogisme et à la cognition.

(2) D'autres études abordent des phénomènes permettant d'associer la syntaxe à l'ordre interactionnel. Thérèse Jeanneret utilise à cette fin le concept de coénonciation, dans le cadre d'achèvements interactifs, et s'efforce de mettre en relation la structuration périodique avec le genre discursif mobilisé. Simona Pekarek Doehler, pour sa part, examine la dislocation à gauche en relation avec l'organisation interactionnelle et la structuration informationnelle du discours, jetant ainsi un pont entre structure grammaticale et dynamisme de l'interaction sociale.

Ces « ponts » entre syntaxe et paroles échangées prolongent les intuitions de Bakhtine quant au rôle structurant de la syntaxe et du genre sur l'interaction. Ils constituent l'un des lieux théoriques par lequel se mettent progressivement en place des éléments d'une « syntaxe du discours », à travers des tentatives comme la distinction entre micro et macro-syntaxes.

(3) Deux autres contributions examinent globalement les discours échangés en focalisant l'analyse sur des moments privilégiés ou sur des phénomènes particuliers. Ulrich Krafft et Ulrich Dausendschön-Gay proposent une analyse de la multimodalité des productions langagières avec la prise en compte, pour des séquences interactives délimitées, de la posturo-mimo-gestualité et des faits prosodiques dans la construction conjointe du tissu discursif. La communication de Véronique Magaud porte sur un autre aspect de l'analyse de discours avec la prise en compte de l'intertexte et, du même coup, de l'existence de scripts conduisant l'acteur à induire des schémas d'actions à l'aide de procédés énonciatifs.

(4) Enfin, deux communications portent sur la dimension énonciative des comportements langagiers. Béatrice Priego-Valverde propose une analyse énonciative de l'attitude particulière du sujet qui produit du discours humoristique et examine les relations entre le déroulement de l'interaction et les fonctionnements de l'humour. Enfin, Robert Vion examine deux concepts fondamentaux de l'énonciation, modalités et modalisations, afin d'opérationnaliser la posture énonciative comme élément déterminant dans l'approche interactive des faits de langue.

D'autres communications tout aussi décisives auraient pu figurer dans ce numéro de « Marges Linguistiques » afin de rendre compte de l'état des recherches engagées sur les terrains interreliés des discours, de l'interaction verbale et des faits de langues. Certaines controverses auraient pu alimenter le débat comme, par exemple, la confrontation des modèles d'analyse. Toutefois, il nous a semblé préférable d'éviter les débats théoriques frontaux à un moment où ces modèles poursuivent leur construction avec une meilleure prise en compte de la complexité des pratiques langagières. Il s'agit donc, ici, d'un état des lieux, portant sur quelques questions actuelles dans le développement de la recherche, état des lieux dont nous souhaitons, qu'au-delà des positions des uns et des autres, il puisse favoriser les réactions et les échanges entre linguistes.



Janvier 2002

13ème Congrès Francophone AFRIF-AFIA de Reconnaissance des Formes et Intelligence Artificielle - Centre de congrès d'Angers

Du 8 au 10 Janvier 2002

Contact : rfia2002@info.univ-angers.fr

Ce congrès est l'occasion de rencontres particulièrement fructueuses entre les communautés de la Reconnaissance des Formes et de l'Intelligence Artificielle, dont la tradition est maintenant bien établie. Il constitue pourtant un point singulier, dans le paysage scientifique européen et international, dont il faut rappeler l'importance. En effet, face à l'essor grandissant des sciences du traitement de l'information, il nous paraît plus que jamais nécessaire de mettre en avant les spécificités de ces deux disciplines et leurs complémentarités. L'évolution des supports informationnels et des moyens de calcul et de communication offre des possibilités accrues de communiquer par la parole et par l'image, et suscite le développement d'outils pour les analyser, les combiner, les interpréter et les visualiser ; dans le même temps, la diversification des usages pousse le développement de nouveaux modèles pour l'extraction et la formalisation des connaissances et du raisonnement, et pour la résolution de problèmes. De nouveaux enjeux s'ouvrent ainsi, qui impliquent notre capacité à créer des synergies entre le monde du numérique et celui du symbolique ; le congrès RFIA 2002 est précisément l'occasion d'affronter ces enjeux. Le congrès comportera des sessions orales et des sessions posters, ainsi que des tutoriels et des tables rondes. Des démonstrations seront également organisées, qui donneront lieu à l'édition d'une plaquette spécifique: les chercheurs intéressés sont priés de se mettre en contact avec les organisateurs.

Workshop on benefactive marking in Oceanic languages and languages of Eastern Nusantara - 9th International Conference on Austronesian Linguistics

8-11 January 2002

ANU. Canberra, Australia.

Contact : a.margetts@linguistics.unimelb.edu.au

jaejung.song@stonebow.otago.ac.nz (Jae Jung Song)

URL : <http://www.otago.ac.nz/Linguistics/home.html>

Recent research on Oceanic languages and languages of Eastern Nusantara (Eastern Indonesia and East Timor) has shown that there is a richer variety of benefactive marking than has hitherto been realised. The strategies range from simple juxtaposition of clauses (in the absence of any formal marking for benefaction) via polysemous constructions to spectacular benefactive morphology.

The objectives of this workshop are to explore the range of strategies used to express benefactive functions and to develop a typology of benefactive constructions for this area. We also hope that the issues addressed during the workshop will highlight the need for more detailed data and help to raise the profile of benefactive marking in future grammatical descriptions.

L'Open Source dans les sciences humaines. Modèles ouverts de recherche et de publication sur Internet - ENS Ulm, Paris, France.

Les 21-22 Janvier 2002

Colloque dirigé par Paolo D'Orio et Alexandre Gefen et organisé par la Maison des Sciences Humaines avec le soutien de l'Ecole Normale Supérieure, de l'ITEM. et du groupe de recherche Fabula

Contact : <http://www.fabula.org> - Courriel : gefen@fabula.org

Loin de constituer une rupture, l'âge numérique ne fait qu'entériner le rêve humaniste de circulation universelle des savoirs et du sens. Extension d'un concept d'abord proposé pour qualifier des logiciels ouverts et partagés, le concept d'Open Source traduit en fait une caractéristique fondamentale des méthodes scientifiques et des pratiques intellectuelles occidentales, au moins depuis le XVII^e siècle : la circulation libre et transparente des connaissances est la condition de possibilité du savoir. Internet contraint à reconnaître que la science et la culture sont des entreprises ouvertes, rétives au secret et à la censure comme à la marchandisation à outrance, et qui ne vivent que par le commentaire et le débat, la possibilité d'appropriation individuelle et de partage collectif. Affirmer que le savoir, comme sa validation et sa diffusion, sont la propriété et responsabilité inaliénables de ceux qui le créent, n'est pas nier la valeur économique des connaissances. Les chercheurs, même ceux qui travaillent pour des entreprises privées, savent que "la diffusion gratuite des découvertes reste la méthode la plus efficace pour résoudre les problèmes communs à l'intérieur d'une discipline scientifique donnée". Les créateurs, aussi légitimement attachés qu'ils soient à la protection de leur droit d'auteur, c'est-à-dire du droit à pouvoir vivre de ce qu'ils offrent au corps social, aspirent à ce que leurs productions deviennent un jour la propriété de tous. Dans le domaine des sciences humaines, travailler en Open Source signifie d'un côté pouvoir disposer de l'accès à la version numérique des objets d'étude (textes, images, sons, séquences filmiques), et d'autre côté mettre à disposition sur Internet les résultats des travaux de recherche. Ce concept et cette pratique d'Open Publishing se répandent dans les sciences de la nature (pensons par exemple à l'initiative avancée par un groupe de biologistes de créer une bibliothèque publique de la science, qui a eu le mérite de poser le problème du monopôle exercé par certains éditeurs par rapport à la diffusion des connaissances scientifiques produites dans un environnement de recherche publique). Et la légitimité de l'Open Publishing est encore plus forte dans le cas des publications en sciences humaines, où les enjeux en termes financiers sont moins importants. Les principes comme les modèles de mise en pratique concrète de cette nécessaire diffusion publique de la recherche feront l'objet de la première partie de ce colloque. Dans la deuxième partie de cette manifestation, nous voudrions réfléchir sur la nécessité de garantir un accès universel, à travers Internet, à tous ces fonds documentaires (textes, images, sons), patrimoine de l'humanité conservé par des bibliothèques, les archives ou des musées publics. Source d'intérêt pour toute personne de culture, ces matériaux représentent les sources primaires des chercheurs. Leur diffusion sur Internet sous forme de reproductions numériques constituerait un médium formidable de diffusion et de valorisation de ce patrimoine, sans nuire aux exigences de conservation des originaux. Notre initiative vise ici à plusieurs buts : présenter les nombreux avantages d'une numérisation du patrimoine pour la vie culturelle en général et pour la recherche et particulier; pousser les institutions publiques - qui ne sont que les dépositaires et non les propriétaires des fonds qu'elles recueillent - à entreprendre des campagnes de numérisation ; offrir un cadre juridique et pratique aux initiatives autonomes de numérisation et de diffusion nées de la recherche et de l'enseignement.

Mars 2002

L'identité culturelle française: de l'écriture à l'image - Departamento de Filologías Integradas - Universidad de Huelva - España

Les 12, 13 et 14 mars 2002

Contacts : José Chaves - chaves@uhu.es Nadia Duchêne - nadia@uhu.es

Convergences et divergences entre le cinéma et la littérature - Littérature francophone - Cinéma et médias – Interculturel – Bilinguisme – Dialectologie – Sociolinguistique – Didactique.

IIIème journées d'études linguistiques - Universaux sonores - Nantes (France)

Acoustique, Acquisition et Interprétation – Les 21-22-23 Mars

UFR des Lettres et Sciences Humaines - Département de Lettres Modernes - Université de Nantes (France)

Contact : sophie.wauquier-gravelines@humana.univ-nantes.fr
Ferrega@aol.com
virginiebraud@wanadoo.fr

Le sujet proposé (les universaux), qui a donné lieu déjà à des colloques et journées de réflexion récemment en France, concernera ici les objets sonores (segments, syllabes, prosodie etc) et s'articulera autour des questions suivantes. Comment peut-on penser actuellement les rapports entre forme et substance, cette dichotomie est-elle pertinente aujourd'hui ? Avons-nous besoin d'avoir recours à la notion d'universaux, et dans l'affirmative, comment la définir, pour construire une grammaire cognitivement plausible ? Comment s'articule la question des universaux sonores sur le problème plus général de l'existence d'universaux cognitifs. En d'autres termes, si nous avons recours à une telle notion, avec quel degré de spécificité avons-nous à concevoir les universaux ?

Avril 2002

Speech Prosody 2002 - International Conference

The conference is organised by the Laboratoire Parole et Langage, CNRS, Université de Provence, Aix-en-Provence (France) under the aegis of SProSIG, the Speech Prosody Special Interest Group, with the support of The International Speech Communication Association (ISCA). It will be held in conjunction with the ISCA international workshop Temporal Integration in the Perception of Speech (TIPS).

Contact : sp2002@lpl.univ-aix.fr - <http://www.lpl.univ-aix.fr/projects/aix02/sp2002.htm>

Speech Prosody 2002 will be an international conference aiming to bring together researchers working in all areas of the field of speech prosody. It will provide a naturel forum for scientific exchange both for establishment workers in the field and for those who are new to the area and wish to get up to date on this exciting and rapidly expanding field. The conference will be organised in nine sessions with one oral session each morning and one each afternoon, together with one poster session held in the middle of each day. There will be no parallel sessions. Each oral session will be organised around a specific topic and will consist of

- * a keynote lecture
- * two invited discussions
- * general discussion
- * submitted oral presentations

Poster sessions will be held in the middle of each day. These sessions are designed to allow participants to divide their time as they wish between the posters, lunch, discussion and resting.

Oral-session topics

- i. Prosody and linguistic typology
- ii. Prosody and the brain
- iii. Prosody and emotions
- iv. Prosody and syntactic/semantic/pragmatic interpretation.
- v. Prosody and the lexicon
- vi. Prosody and speech technology

Mai 2002

Colloque annuel de l'Association canadienne des professeurs de rédaction technique et scientifique (ACPRTS / CATTW) - Céline Beaudet, responsable de programme ACPRTS / CATTW 2002

Université de Toronto (Canada)

Les 26, 27 et 28 mai 2002

Contacts : cbeaudet@courrier.usherb.ca - <http://www.uwinnipeg.ca/~goldjo/CATTW/>

Cette année, l'ACPRTS a retenu, pour son colloque, les deux thèmes suivants : 1. Frontières, cyberspace et genres textuels ; 2. Les compétences du rédacteur : des frontières à définir ? D'autres sujets reliés au domaine de la rédaction technique et scientifique pourront également être abordés. Les questions suivantes, parmi d'autres, inspireront le colloque : Thème 1) Doit-on considérer le cyberspace comme une frontière au-delà de laquelle apparaissent ou émergent de nouveaux genres textuels ? L'environnement Web laisse-t-il place aux traits culturels singuliers des différentes communautés ? Si l'on admet que le Web affecte le processus et la démarche d'écriture, comment cette nouvelle réalité se répercute-t-elle sur notre enseignement et sur notre perception des spécialistes de la communication écrite ? Thème 2) Existe-t-il ou non un noyau de connaissances commun, transmis à travers toutes les pratiques de didactique de l'écriture ? Si la didactique de l'écriture s'appuie sur un noyau de connaissances commun, au carrefour de quelles disciplines s'établirait le champ de la rédactologie (ensemble des savoirs et savoir-faire que présuppose l'acte d'écrire) ? Dans un contexte (économie du savoir, information, mondialisation) où la compétence à rédiger divers genres d'écrits est considérée comme préalable à l'exercice de toutes les professions, serait-il nécessaire ou pertinent de définir une nouvelle discipline, héritière de la rhétorique ?

Juillet 2002

Society for French Studies - Annual Conference - Dr Wendy Ayres-Bennett, Department of French, University of Cambridge.

Bristol, 1-3 July, 2002

Contacts : chair@sfs.ac.uk - <http://www.sfs.ac.uk>

The Society's next conference will be held at the University of Bristol, 1-3 July, 2002. We invite proposals for papers (in English or French) for sectional workshops on the topics listed below. The suggested topics may be interpreted widely and are intended to encompass as broad a historical range as may be applicable. In addition to proposals under the headings listed, all subjects will be considered.

Suggested topics for workshops :

Courtly culture: continuity and change - Was there a French Renaissance? - Francophonies - The making of heroes and heroines - Dialogues and interviews - French vocabulary: patterns and innovations - French music - Trials in literature/literature on trial - French political thought - Clothes/uniform/disguise - Theatricality - French theatre today - Versification - Literature and technology - France and the Mediterranean - Metamorphosis in medieval literature - Short centuries / long centuries.

Août 2002

L'Écologie des langues

Colloque international organisé par le Centre de recherche en linguistique appliquée (CRLA) - Université de Moncton (Canada).

Les 21, 22 et 23 août 2002

Contact : boudrean@umoncton.ca

URL : <http://www.umoncton.ca/colloquegric>

Ce colloque organisé en hommage au linguiste canadien, William F. Mackey, Professeur émérite de l'Université Laval est centré sur l'écologie linguistique.

L'écologie linguistique constitue avant tout un modèle qui tente d'expliquer la communication sociale dans sa globalité en faisant appel à l'éclairage de plusieurs disciplines. En effet, l'étude des pratiques linguistiques et celle des représentations qui les sous-tendent par le prisme de l'écologie linguistique permet la prise en compte de nombreux facteurs susceptibles d'expliquer l'épanouissement des langues, leur maintien, leur fragilisation ou leur disparition. L'approche de l'écologie des langues, par son caractère multidisciplinaire, s'avère particulièrement utile dans l'analyse des nombreuses situations multilingues caractérisées la plupart du temps par des relations inégalitaires entre les langues en présence.

L'écologie linguistique peut être définie comme essentiellement une étude théorique dont l'aménagement linguistique est la face pratique, la mise en application, dans la mesure où il constitue une intervention humaine délibérée sur l'écologie des langues.

Thématiques : Résolument située dans l'interdisciplinarité, l'écologie des langues peut donc être interrogée sous différents angles qui pourraient faire l'objet de discussions dans le cadre du colloque. Les organisateurs lancent un appel à communications à l'intention des chercheurs des disciplines qui peuvent le plus contribuer à une meilleure compréhension de l'écologie linguistique, en particulier : la sociolinguistique, la sociologie, le droit, la géographie, l'histoire, l'économie, la démographie, la science politique, la didactique, la philosophie, etc.

Septembre 2002

L'apport de l'analyse du discours : un tournant dans les études littéraires ? - Centre Culturel International de Cerisy-la-Salle (France).

Organisateurs : Ruth Amossy (Tel-Aviv) et Dominique Maingueneau (Paris XII-CEDITEC)

Contacts : amossy@attglobal.net et dominique.maingueneau@wanadoo.fr

Au colloque de Cerisy qui s'est tenu en 1966 autour de la Nouvelle critique, et qui a marqué son époque en soulignant la contribution du structuralisme et des sciences sociales à l'analyse du texte littéraire, répond aujourd'hui cette tentative de dresser un premier bilan des apports de l'analyse du discours. En effet, la montée des théories de l'énonciation et des courants pragmatiques, les développements d'un champ nouveau, celui de l'analyse du discours, ont permis de modifier l'horizon et les méthodes de la recherche. Elle s'organise désormais autour des dispositifs de communication, des scènes d'énonciation, elles mettent au premier plan le dialogisme, les normes ou l'argumentation. Des notions comme celle de contexte, d'auteur, d'oralité, de genre, de représentation... ont pu être repensées. Des problématiques nouvelles se sont développées, en particulier autour de la lecture, du stéréotype, de la référence fictionnelle, du médium, de l'ethos... S'interrogeant par ailleurs sur la question des modalités d'émergence des œuvres en un lieu et à un moment donnés, l'analyse du discours met en cause le partage traditionnel entre texte et contexte, stylistique et histoire littéraire. Elle laisse enfin ouverte la question de savoir dans quelle mesure elle peut rendre compte, et prendre en compte, des problèmes d'esthétique.

Cette transformation des cadres de réflexion a permis de donner un nouveau statut à des énoncés relevant de genres de discours traditionnellement minorés mais en rapport essentiel avec l'activité littéraire : manuels, articles de critique journalistique, commentaires savants, comptes rendus, textes juridiques, biographies..., face cachée de la production des œuvres que l'histoire littéraire traitait comme de simples « documents ». Pour leur étude aussi l'analyse du discours propose des modes d'accès inédits.

Ce renouvellement ne concerne pas seulement la littérature au sens strict, mais aussi les disciplines littéraires qui s'intéressent à des types de textes qui interfèrent constamment avec la production littéraire et dont l'étude pose des problèmes comparables : textes philosophiques et religieux, en particulier. La manière dont on les aborde a connu la même évolution et bénéficie des mêmes apports.

Le colloque associera des exposés théoriques et un ensemble de communications visant à présenter de façon concrète les résultats d'une démarche d'analyse du discours sur un corpus donné. Plusieurs tables rondes seront organisées, réunissant des linguistes et des spécialistes soucieux de voir

comment les développements actuels des sciences du langage peuvent contribuer à l'analyse des textes. Une large part sera laissée à la discussion et à la réflexion en commun.

Un tel questionnement doit intéresser tous ceux qui au lieu de se réunir autour d'un auteur, d'une période ou d'un thème, veulent réfléchir en termes de concepts et de méthodes. Ainsi s'effectuera une rencontre entre les nombreux chercheurs qui travaillent en ordre dispersé. Les pragmaticiens et analystes du discours seront invités à exposer et confronter l'apport de leurs travaux aux études littéraires. Ils pourront aussi se demander dans quelle mesure l'étude de ces corpus les amène à affiner ou modifier les instruments d'analyse. Cette réflexion pourra par ailleurs attirer tous ceux qui se soucient de l'ancrage social du discours, en particulier les sociologues de la littérature et les sociocritiques. Elle s'adresse également à eux qui, en travaillant sur l'archive ou l'histoire dite culturelle, sont amenés à se confronter aux textes littéraires, philosophiques, religieux.

Tout en faisant appel à des spécialistes dont la contribution a été importante dans le domaine, ce colloque fera une place aux jeunes chercheurs, aujourd'hui de plus en plus nombreux à être séduits par ces approches nouvelles.

6^{ème} Colloque de linguistique contrastive français-finnois - Enoncé et Texte -

Département de philologie I - FIN-33014 Université de Tampere, Finlande.

Le vendredi 27 et le samedi 28 septembre 2002

Contacts : eva.havu@helsinki.fi et/ou juhani.harma@helsinki.fi

http://www.helsinki.fi/hum/romkl/fra/fra_manif.html

Le thème du colloque sera Enoncé et Texte, mais les communications portant sur d'autres sujets seront également les bienvenues. En plus de linguistes, le colloque accueillera aussi des traducteurs et des interprètes.

Octobre 2002

Colloque International : Indéfinis et prédications en français

Les 3-5 octobre 2002 à Paris

Organisateurs: Francis Corblin, Université Paris-Sorbonne

Lucien Kupferman, Université de Tel Aviv

Contact : Francis.Corblin@paris4.sorbonne.fr

La notion d'indéfini est aujourd'hui reliée à toutes les catégories linguistiques pertinentes pour l'analyse du groupe nominal : quantification, définitude, polarité, négation, termes de choix libre, termes dénotant des propriétés, généricité. L'opposition indéfini/défini est invoquée pour l'analyse d'un grand nombre de constructions et de restrictions. L'extension même de la classe des indéfinis, et les propriétés pertinentes pour y discerner diverses variétés sont un des sujets les plus ouverts et les plus féconds actuellement. La notion d'indéfini est liée à l'analyse de la prédication, parce que l'indéfini peut être saisi dans une analyse "quantificationnelle" de la prédication (relation entre des propriétés) et une analyse référentielle de la prédication (référence/prédication). Typologie des prédicats et typologie de la prédication sont par conséquent des questions qui croisent en permanence celle de l'indéfini, et cela dans de multiples domaines : opposition catégorique/thétique, typologies aspectuelle, diathèse, formatage de l'information, dislocations, ordre des constituants, contraintes syntaxiques formulées en termes d'(in)définitude. Le colloque vise à confronter les travaux actuels sur l'indéfini, sur les types de prédication et sur les liens entre ces catégories qui prennent pour objet privilégié les données du français.

Date limite de réception des propositions de communication : 15 mars 2002 / Date de notification d'acceptation: 15 mai 2002 / Modalités de soumission : Les propositions de communication (2 pages maximum), seront à envoyer en trois exemplaires, deux anonymes et un portant le nom des auteurs et leur affiliation, uniquement par la poste, à l'adresse suivante: **Colloque Indéfinis et prédications** - UFR langue française - Université Paris-Sorbonne (Paris IV) - 1 rue Victor Cousin - 75 230 Paris Cedex 05

Novembre 2002

Colloque international - Université de Savoie (Chambéry) - **Littérature et linguistique : diachronie / synchronie (Autour des travaux de Michèle Perret)**

Les 14 – 16 novembre 2002

Colloque organisé par *Dominique Lagorgette* (Université de Savoie / CERIC), *Marielle Lignereux* (Ecole doctorale Paris 10 – Nanterre) et *Jean-Pierre Perrot* (Université de Savoie / CERIC).

Contact : Dominique.Lagorgette@univ-savoie.fr

Thématique : études de linguistique et littérature française en diachronie et/ou synchronie. Regroupant des chercheurs en littérature et en linguistique, ce colloque a pour but de permettre un dialogue entre deux disciplines dont le point commun est la notion de texte. La linguistique et la littérature (en diachronie et/ou en synchronie) depuis les années 70 tendent à une redécouverte mutuelle, mettant en commun des outils mais aussi des approches scientifiques qui permettent une meilleure connaissance des textes et de la langue.

Le colloque **Littérature et linguistique : diachronie / synchronie** se propose de dresser un état des lieux en présentant à un vaste public les résultats des travaux issus des deux domaines, dans une approche résolument pluridisciplinaire. Le colloque s'articulera autour de six thématiques :

- grammaire textuelle (séance 1)
- discours rapporté (séance 2)
- histoire de la langue (séance 3)
- littérature orale (séance 4)
- édition de textes / traduction (séance 5)
- sciences humaines et littérature (séance 6)

Les propositions de communication devront être envoyées **avant le 15 Février 2002** sous la forme d'un titre et d'un résumé anonyme d'une page, accompagné sur une feuille à part des coordonnées (nom, institution, courriel, adresse postale). Les personnes proposant une communication doivent mentionner **impérativement sur le résumé anonyme** à quelle séance thématique ils/elles souhaiteraient participer.

Décembre 2002

La didactique des langues face aux cultures linguistiques et éducatives

Colloque international organisé par les centres de recherche ERADLEC (équipe de recherche et d'accueil en didactologie des langues et des cultures) et DELCA-SYLED (Discours d'enseignement, langues en contact, appropriation linguistique ; Systèmes linguistiques, énonciation, discours).

Les 5 - 7 décembre 2002

Comité d'organisation du colloque : Jean-Claude Beacco, Jean-Louis Chiss, Francine Cicurel, Daniel Véronique

Contact : jlchiss@MicroNet.fr
daniel.veronique@paris3.sorbonne.fr
mdigiurabeacco@wanadoo.fr
fcicurel@club-internet.fr

Le colloque vise à cerner la nature des relations entre la didactique des langues comme discipline et certaines de ses extériorités, appréhendées sous des termes tels que "terrain", "contexte", "situation", "domaine d'intervention" ou encore "traditions", "habitudes", "manières de faire ordinaires". On pose que la transmission de contenus disciplinaires relatifs aux pratiques d'enseignement des langues s'effectue dans et vers un contexte qui n'est pas inerte mais polarisé par des pratiques didactiques, "spontanées" ou héritières de traditions d'enseignement.

La finalité de ce colloque est de promouvoir des recherches empiriques sur ces pratiques et savoirs "non savants" (mais non pour autant sans statut épistémologique), de discuter des méthodologies de recherche pertinentes pour de tels objets, d'offrir l'occasion de débattre des situations éducatives, de leurs théorisations et de leurs relations avec les didactiques "savantes". Le colloque se propose d'affirmer ainsi la spécificité d'un questionnement didactique transversal à des préoccupations associées au pôle linguistique (métalangages et usages autonymiques des langues, traditions, grammaticales scolaires et savantes, représentations et verbalisations métalinguistiques, folk linguistics/linguistique populaire) et au pôle éducatif pédagogique (philosophies éducatives, traditions "nationales", modes de transmission scolaires et leurs ancrages culturels).

Faire émerger ces nouveaux territoires à travers des études empiriquement fondées devrait permettre de mieux appréhender les facteurs de variation qui interviennent dans les modes de transmission des pratiques didactiques et, plus généralement, dans l'enseignement des langues.

Vous souhaitez annoncer un colloque ? marges.linguistiques@wanadoo.fr

Compte rendu de l'ouvrage
Analyse critique du travail langagier.
Du langage taylorisé à la compétence langagière
De **Michelle Van Hooland** (2000)
Paris: L'Harmattan, 250 pages
Par
Véronique Magaud¹
Université de Provence
France

L'ouvrage de Michelle Van Hooland est consacré au travail documentaire et à la place octroyée au langage dans cette activité. Cette étude traite du discours indexationnel et de son actualisation à trois niveaux de la chaîne documentaire : le discours indexationnel présent dans les sources théoriques, le discours qui caractérise le champ de la formation et le discours des documentalistes.

Plus largement, l'auteure cherche à développer une nouvelle conception du travail documentaire et à répondre au problème de l'aliénation des acteurs sociaux au modèle tayloriste qui régit le monde du travail. Elle part du principe que ce type d'orientation économique informe les rapports de l'individu à sa propre parole : la prégnance du fordisme affecte son identité langagière, personnelle et socio-politique. Cette étude poursuit donc des objectifs sociolinguistiques : faire émerger chez les praticiens de la documentation une *compétence langagière* par une réappropriation verbalisée de leurs savoirs et transformer leur rapport au métier.

L'auteure s'inscrit dans le champ de la sociologie de l'action qui remet à l'honneur le sujet. Elle propose ainsi la notion de *locuteur acteur social* pour caractériser le statut d'un sujet autonome, et qui correspond au Sujet de Touraine *luttant pour son auto-détermination*. Elle prône également, à l'instar de ce dernier, une démarche réflexive du sujet pour se comprendre lui-même. Elle considère en outre que son lieu d'investigation relève du terrain sociologique et correspond à la notion tourainienne de *mouvement social*, ferment de luttes sociales et idéologiques. Son analyse s'inscrit en effet dans un contexte conflictuel qui oppose les enseignants et les praticiens de la documentation sur les moyens modernes de l'indexation.

Si la sociologie permet à l'auteure de circonscrire son champ d'action, elle ne représente que les prémisses d'un champ de recherche émergent : l'ergolinguistique. Ce nouveau domaine s'inspire de deux courants déjà constitués, l'ergonomie et la linguistique sociale. Cette démarche s'inscrit dans les orientations proposées par Josiane Boutet pour appréhender le langage au travail et dans celles de l'ergonomie pour comprendre le fonctionnement du travail. L'ergolinguistique tire son originalité d'une finalité praxique : amener les acteurs à prendre conscience de leur compétence, à se la réapproprier et à se transformer.

L'auteure pose ainsi trois principes théoriques qui orientent son analyse et trois conceptions du travail indexationnel qui se trouvent à la base de son champ d'investigation. La perspective théorique procède d'une interrogation sur le sens donné à l'indexation, sur les modes d'instanciation de l'activité et les rapports entre acteurs, et sur la caractérisation normée de l'activité.

¹ Je remercie Michèle Monte et Daniel Véronique pour leur lecture attentive, leurs remarques et suggestions.

La méthodologie s'organise en trois phases. La première étape consiste à analyser le travail théorique indexationnel et à montrer qu'il existe une isomorphie entre l'organisation du travail taylorien et celle du travail documentaliste. Cette correspondance est appréhendée à travers trois champs qui définissent la profession et la place dévolue au langage chez les documentalistes dans ces activités.

Au niveau des textes normatifs qui régissent la profession, les documentalistes sont érigés en exécutants de règles de travail standardisé qui président aux tâches à effectuer et aux fonctions de la profession. Celles-ci s'inscrivent dans une *chaîne documentaire* et les documentalistes les suivent selon un ordre défini. Ils existent de fait une répartition et une rationalisation du travail qui enlèvent aux documentalistes toute initiative personnelle et tout pouvoir de décision.

Sur le plan du travail indexationnel proprement dit, la place réservée à la parole des documentalistes fait tout autant figure de parent pauvre. L'auteure montre en effet que cette activité procède d'une opération qui traduit les concepts représentés dans le texte à indexer en concepts ou *descripteurs* existant dans le langage documentaire. Il n'est donc laissée aucune initiative aux documentalistes puisque leur appréhension des documents est formatée et orientée selon un code normalisé. L'opération d'indexation vise à homogénéiser le travail documentaire et à effacer toute trace de subjectivité.

La dernière activité qui caractérise la profession définit le documentaliste comme un médiateur entre l'auteur du document et l'utilisateur. L'auteure montre que cette fonction communicationnelle transite par un langage instrumental et standard posé à priori et qu'elle repose sur une conception structuraliste d'interlocuteurs idéaux. Les différents acteurs sont donc envisagés comme des réceptacles d'un code dénué de perspectives pragmatiques et situationnelles.

La deuxième étape méthodologique vise à appréhender le travail indexationnel prescrit et réel. La première démarche consiste à saisir comment s'organise le travail documentaire au sein du Centre d'Études et de Ressources en Information Sociale en Haute-Normandie. L'auteur adopte une observation participante. Son analyse met en exergue un alignement du travail prescrit sur les principes du travail théorique : rédaction d'un manuel d'indexation qui détermine la méthode relative au centre et aux règles du langage documentaire ; tâches délimitées imparties aux assistants de documentation et aux techniciens de l'information ; documentaliste considéré comme un exécutant.

La deuxième démarche envisage la production des savoirs sur le travail indexationnel par les praticiens et leur étude par la mise au point de méthodes de verbalisation et d'outils d'analyse. Pour cela, le chercheur adopte la méthode de l'interview menée en situation de travail et de formation. Elle l'envisage comme un lieu de formation pour les interviewés eux-mêmes en leur faisant expliciter leur travail indexationnel et ce qu'ils en pensent. La méthode de l'interview est empruntée à Blanchet ; elle laisse une large place au discours des informateurs et repose sur l'écoute et les relances de l'interviewer. Pour analyser les discours produits dans la pratique, l'auteure développe des méthodes lui permettant de caractériser les acteurs et leurs rapports, le type de discours employé (didactique, politique, polémique) et la définition de l'indexation par les acteurs. Elle étudie ainsi les déictiques ; les marques temporelles et les modalités assertives et implicatives ; les procédés polémiques (question/réponse ; opposition lexicale ; citations ; discours indirect ; énoncés définitoires) ; la distribution du terme indexation, ses co-référents, ses dérivations et définitions, et la place et les rapports des acteurs dans cette activité.

Dans une dernière étape méthodologique, l'auteure procède à une analyse des discours récoltés en situation de travail et en situation de formation. Cette confrontation lui permet de mettre en évidence une compétence langagière à partir des trois axes théoriques qui sous-tendent l'étude. Au niveau des acteurs engagés dans l'opération d'indexation, l'auteure montre que les documentalistes ne sont pas de simples exécutants mais agissent en interaction avec leurs pairs, avec les utilisateurs et l'organisation. En outre, le documentaliste procède à un travail sur le document à indexer qui tient compte de l'ensemble des discours produits sur le document. Au plan de la pratique d'indexation, les documentalistes s'interrogent non seulement sur les termes du code documentaire mais aussi ne forment pas les mêmes choix quant aux termes à utiliser. L'auteure définit cette pratique comme *glottopolitique* dans la mesure où les acteurs agissent sur le langage. Enfin, en ce qui concerne la définition de l'indexation, les documentalistes élargissent le champ d'action proposé par les principes théoriques sur l'indexation à d'autres opérations établissant les références bibliographiques, le

résumé. L'explicitation de ce travail devrait en outre opérer des réajustements et modifier la conception du travail théorique indexationnel.

Cette étude a l'intérêt de montrer ce que les savoirs réinvestis et réfléchis en situation de travail peuvent apporter aux acteurs sociaux en termes de palinogénésie identitaire et des rapports sociaux. L'objet y est envisagé non sous une forme référentielle mais comme une construction discursive susceptible de faire retour sur les acteurs eux-mêmes. Il ne s'agit pas tant de savoir ce qu'est l'indexation que de savoir comment les acteurs la parlent et ce qu'elle signifie pour eux. Cette analyse contribue à montrer l'émergence d'un nouveau mode de rapport au travail par le biais d'une verbalisation des savoirs et de leur réappropriation grâce au recul que permet l'interview. La problématique sociologico-idéologique qui la sous-tend, à savoir transformer la société trop compartimentée, se réalise en laissant les acteurs accéder par leur discours à une compétence déjà là qu'il s'agit d'investir pour recouvrer un statut d'acteur à part entière.

Se pose cependant la question de l'argumentation de l'auteure à propos de la méthode de l'interview et le rôle de révélateur assigné à l'expert. L'auteure nous dit en effet qu'elle rend manifeste une compétence latente. Dans ces conditions, la méthode de l'interview apparaît comme un instrument neutre, une écoute flottante renvoyant à l'intéressé ce qu'il sait déjà sans se l'être dit ou entendu dire. Pourtant, la présence même du chercheur peut amener l'interviewé à développer une représentation de lui-même valorisée, un *ethos* qui ne correspond pas forcément à son comportement habituel. C'est que la rencontre avec un expert n'est pas à mettre sur le même plan qu'une appréhension de discours en situation sans présence de tiers observateur. En outre, le travail du chercheur est présenté dans sa fonction représentationnelle : il rapporte des analyses « naturelles », celles des informateurs, qu'il transmet sous un autre habillage théorique. Cette position pose, me semble-t-il plus largement la question de la place à octroyer à la science. A-t-elle une fonction de légitimation de savoirs advenus d'autres sphères d'activité?

Par ailleurs, on peut regretter que l'auteur n'ait pas montré les mouvements d'opposition des acteurs dans le fil de leur discours. En effet, l'analyse est statique : l'exploitation quasi-statistique des faits linguistiques délinéarise le discours et les conclusions se construisent à partir d'une analyse lexicologique binaire. Si la dynamique de l'action est appréhendée à travers les co-référents du terme indexation, il est plus question de l'absence/présence/co-présence des déictiques et des termes pertinents que de leur apparition dans un contexte dynamique. En outre, la part consacrée aux discours polémiques et didactiques est congrue et les éléments de méthode ne sont pas exploités dans l'analyse. Seuls sont donnés les résultats sans présentation des faits discursifs.

Enfin, je serai plus nuancée sur les effets praxiques auxquels l'expérimentation est censée aboutir. Le changement des relations de travail ne peut advenir, me semble-t-il, seulement des acteurs sociaux mais nécessite de façon complémentaire une volonté politique et générale de transformation du modèle en place. Sans cette dimension, une nouvelle forme de gestion du travail peut se mettre en place à l'aide de nouveaux modes de désignation des tâches qui peuvent conserver des liens de co-référence avec celles qu'elles supplantent. Par exemple, la participation des travailleurs à un organe décisionnel comme les comités d'entreprise est quelquefois reléguée à des activités externes, récupérée et sert surtout à renforcer l'appartenance à l'entreprise. Qui plus est, une redéfinition du rapport au langage peut entretenir des rapports sociaux paradoxaux : instaurer des relations plus horizontales par une reconnaissance de la parole de l'autre tout en maintenant le *statu quo*. C'est méconnaître en effet l'histoire des individus, leurs motivations, leurs résistances. En effet, une opposition comme une soumission à une parole venue d'ailleurs peuvent manifester une seule et même chose : la course vers des sphères valorisées, valorisantes et fortement convoitées.

Qu'en est-il aujourd'hui de la théorie et du fonctionnement des actes de langage ? La question est simplement posée. Le projet d'y répondre se doit d'être ambitieux tant le programme est vaste, l'unité de l'objet risquant d'être perdue entre les disciplines et plusieurs points de vue.

Catherine Kerbrat-Orecchioni propose, en 200 pages, un ouvrage de synthèse à visée didactique dont il faut souligner avant d'en rendre compte qu'il évite l'écueil des remarques éparses. L'ensemble est complet et de plus, homogène sans pourtant occulter les points de discordance, les remises en question.

Deux parties composées de trois chapitres chacune vont présenter respectivement les « éléments théoriques » et leur « application à la description de quelques actes de langage ».

Avant cela, en introduction, l'auteur a soin de circonscrire le domaine pragmatique des actes de langage. Ici, le « *langage est envisagé comme moyen d'agir sur le contexte interlocutif* » (l. 1). C'est dire que l'approche sera interactionniste, qu'elle va se prolonger jusqu'à ce que C. Kerbrat-Orecchioni appelle la « pragmatique du troisième type » (que le lecteur va rencontrer) dont elle est en France une figure emblématique.

La première partie (« **Éléments théoriques** ») nous renvoie en filigrane à une évolution de la pragmatique, de ses origines philosophiques à ses influences sociologiques.

- Le premier chapitre est consacré à la « théorie des *speech acts* ». Après avoir succinctement présenté les précurseurs, C. Kerbrat-Orecchioni se consacre aux figures fondatrices.

Référence à **Austin** d'abord, et à la notion de performatif, lequel est présenté sous ses diverses formes (pur, quasi-performatif, intermédiaire, implicite). L'auteur propose de conserver l'usage de « performatif » pour les formes pures et de réserver aux autres figures la dénomination d'« actes illocutoires », sans omettre de souligner la difficulté que l'on peut rencontrer à vouloir les distinguer. L'étape se termine sur les actes de langage présentés par le philosophe (actes verdictifs, exercitifs, promissifs, comportatifs, expositifs).

On s'attache à **Searle**, ensuite, et à la différence entre « acte illocutoire » (contenu propositionnel) et « force ou valeur illocutoire » (composante qui donne à l'énoncé sa valeur d'acte), les deux termes fondant le contenu de l'énoncé. C'est rappeler ainsi que l'acte tire sa valeur dans un certain contexte et qu'il est soumis à certaines conditions d'emploi (référéncées par l'auteur comme : condition essentielle, de contenu propositionnel, préliminaire, de sincérité). L'acte ainsi présenté, C. Kerbrat-Orecchioni introduit la taxinomie de Searle : classe des assertifs, directifs, promissifs, expressifs et des déclaratifs.

Au terme de ce parcours, l'auteur engage la discussion, s'accordant sur le principe général d'une charge pragmatique toujours présente dans chaque énoncé avant de distinguer l'illocutoire du perlocutoire dans le triptyque qui les lie à l'acte locutoire et de présenter les problèmes que pose l'inventaire des actes illocutoires et les conditions de réussite nécessaires pour que leur valeur puisse aboutir perlocutoirement.

- Le second chapitre est consacré aux actes de langage indirects. Après une présentation générale (« *quand dire, c'est faire plusieurs chose à la fois* », p. 33) C. Kerbrat-Orecchioni décrit les différents types de réalisation des actes du langage : directe ou indirecte d'une part, indirecte conventionnelle ou non conventionnelle d'autre part (en soulignant pour ce dernier cas le caractère graduel des phénomènes et en reconnaissant l'existence d'actes indirects semi-conventionnels). Comme pour les actes directs, l'auteur s'interroge ensuite sur les conditions de réussite des actes indirects et développe la notion de « trope illocutoire » (dans les cas où il y a « *évincement du contenu littéral au profit du contenu dérivé* » p. 42, comme dans "Peux-tu me passer le sel ?"). L'analyse du rôle du contexte à travers les choix effectués à l'encodage et au décodage pointe la nécessité de faire intervenir plusieurs facteurs de nature hétérogène pour la compréhension ou l'interprétation de tels actes (tels que la structure grammaticale de l'énoncé, la nature du contenu propositionnel, certains principes interprétatifs généraux...).

En conclusion, C. Kerbrat-Orecchioni insiste sur la pluralité locutoire d'un acte, sur les continuums que délimitent les formulations directes et indirectes d'une part, conventionnelles et non conventionnelles d'autre part, et sur la négociation entre les interlocuteurs des valeurs illocutoires (plusieurs malentendus sont caractérisés : la sous-interprétation, la sur-interprétation, l'interprétation erronée).

- Le troisième chapitre, enfin, présente **l'approche interactionniste**. Après avoir constaté le degré d'abstraction et d'isolement de l'acte de langage dans la philosophie d'Austin et de Searle, C. Kerbrat-Orecchioni présente l'approche interactionniste et se propose de développer la notion d'acte de langage en prenant en compte le contexte et la resituant dans une séquence. Elle souligne le problème d'inventaire et de classification où règne, selon son expression, un « *joyeux désordre* » (p. 54) et où les actes se mêlent à des macro-actes (comme le fait de "raconter une histoire"). La dimension interactionnelle est sitôt établie qui fait de l'interlocuteur le co-énonciateur de l'acte et délimite la valeur de cet acte en contexte et selon le destinataire (le même acte peut alors rassurer ou menacer, comme c'est le cas pour "L'ordre sera maintenu coûte que coûte"). En optant pour une approche séquentielle des actes du langage et en inscrivant ces derniers dans un modèle hiérarchique, on les réintroduit dans un échange (acte initiatif / acte réactif / acte bivalent). On distingue alors, et à la suite d'E. Roulet, les valeurs illocutoires d'un acte (valeurs hors contexte), des valeurs interactives (en contexte, en relation avec les actes précédents, etc.). En intégrant l'acte dans la "grammaire des conversations", on peut observer la pluralité illocutoire (plusieurs valeurs superposées) qui permet la diversité des enchaînements. La route est alors tracée vers la relation interpersonnelle. C. Kerbrat-Orecchioni observe comment « *les actes de langage constituent un réservoir de "relationèmes" aussi divers que puissants* » (p. 68) et les envisage à la lumière de la théorie de la politesse (Brown et Levinson). Cette approche permet d'expliquer certains « *euphémismes syntaxiques* » des actes de langage indirects, différentes formulations de ces actes, ainsi que les enchaînements dans des roulins conversationnelles.

Le seconde partie (« **Application à la description de quelques actes du langage** »), va s'attacher à éprouver ces outils théoriques et à décrire certains actes.

- Le premier chapitre de cette partie (§4. **La demande : question et requête**) s'interroge sur la demande. Après avoir défini la question comme un cas d'ordre particulier (dans la classe des directifs), C. Kerbrat-Orecchioni la présente comme "demande d'un dire", la requête étant une "demande d'un faire". L'ordre est également décrit comme un type de requête.

On s'attache d'abord à la **question**. Dans un essai de classification, l'auteur aborde les raisons motivant la question et les conditions de réussite auxquelles elle est soumise, sa fonction conversationnelle et l'ambivalence de sa valeur taxémique (de la sommation contraignant l'interlocuteur, à l'aveu d'un manque de savoir plaçant ce dernier dans une position de supériorité C. Kerbrat-Orecchioni poursuit en présentant les marqueurs de la question (lexicaux, morpho-syntaxiques, prosodiques...) et insiste sur le continuum reliant l'assertion à la question. Elle s'interroge ensuite sur le second terme de l'échange : la réponse. En conclusion, l'auteur note que la question peut être pragmatiquement "mixte" ou "hybride" en raison de sa possible confusion avec l'assertion, de la multiplicité des valeurs ajoutées à la valeur de la question ou encore de son possible fonctionnement comme trope illocutoire.

La **requête** apparaît comme un acte de langage particulièrement complexe, caractérisé par la diversité de ses formulations. Elle peut « *squatter* » (selon l'expression de l'auteur) une suggestion, une question ou une assertion. Il faut souligner alors le caractère plus ou moins conventionnel des requêtes indirectes. On distingue également les formulations brutales des formules adoucies. L'incidence de la requête sur la relation interpersonnelle varie en fonction des FTAs (actes menaçants pour la face) et des facteurs de distance sociale et de pouvoir. Comme pour la question, on s'interroge sur les réactions à la requête : acceptation, refus, réplique.

- Le cinquième chapitre (**Quelques actes rituels**) est consacré à ces « *énoncés qui ont la double caractéristique d'être fortement stéréotypés dans leur formulation et leurs conditions d'emplois et d'avoir une fonction surtout relationnelle* » (p.110). Analysant l'énoncé "**comment ça va ?**", C. Kerbrat-Orecchioni souligne sa structure pragmatique mixte entre question et expansion de salutation. Cette ambiguïté peut-être soumise à négociation : est-ce un rituel ou une véritable question ? Dans ce cas se pose la question de l'intervention réactive. Cet acte permet le passage en douceur de la séquence d'ouverture au cœur de la conversation (la frontière étant "floue"). Les **excuses** et les **remerciements**, très ritualisés, sont les actes les plus représentatifs du "face work". A la suite d'Austin et Searle, C. Kerbrat-Orecchioni définit les deux actes qui ont en commun et pour condition de réussite la présence d'un événement en amont dans l'échange (offense / cadeau). Leur réalisation peut être directe (expressions performatives, énoncés à l'impératif...) ou indirecte (implicite). L'auteur pointe également les réactions à l'excuse ou au remerciement et leurs effets sur les faces de l'interlocuteur. Ainsi, l'excuse apparaît comme FFA (acte flatteur pour la face) suivant un FTA ; le remerciement comme un FFA réaction à un autre FFA. On souligne cependant que si le remerciement est un FFA peu dégradant pour son auteur (l'acte est fréquemment soumis à l'hyperbole), l'excuse est plus complexe car elle "rabaisse" celui qui la produit (il y a double contrainte). En conclusion, C. Kerbrat-Orecchioni insiste sur la fréquence de ces actes et leur importance sociale.

- Le sixième chapitre se veut un **bilan**. C. Kerbrat-Orecchioni souligne que lorsque l'on veut rendre compte du fonctionnement des actes de langage dans la communication, les difficultés commencent. Apparaissent d'abord les problèmes théoriques. L'identification (nature et nombre des actes de langage) et la délimitation en discours (superposition et segmentation) s'avèrent être complexes. L'auteur propose de distinguer les valeurs illocutoires de deux autres valeurs pragmatiques : valeurs conversationnelles, correspondant aux différents rôles que peut jouer un segment dans l'organisation de la conversation (bornage, réparation, etc.) et valeurs socio-relationnelles (faces). Dans tous les cas, le locuteur propose et l'interlocuteur dispose.

Dans un second temps, on s'interroge sur les rapports entre actes de langage et actes non langagiers. La difficulté réside d'abord dans la conception des actes non langagiers (ANL) qui peuvent être communicatifs ou pas (on ne se sait pas grand-chose de ces derniers), conception dans laquelle les actes de langage vont venir s'insérer. On s'interroge alors sur le rapport entre acte de langage et ANL.

Quand bien même la notion d'acte de langage est problématique, elle rend de nombreux services. C. Kerbrat-Orecchioni présente quelques-uns de ses rendements en sciences du langage, en psychologie, en anthropologie, en droit...

L'auteur s'interroge ensuite sur la variation culturelle et s'oppose à la conception d'un "ensemble basique" d'actes de langage commun à toutes les langues. Pour elles, les valeurs ne se recoupent pas et les actes de langage ne sont pas « *découpés ni conçus de la même manière selon les langues et les cultures* » (p. 171). Elle donne à ce propos l'exemple de la question et de la salutation.

En conclusion, C. Kerbrat-Orecchioni revient sur l'interprétation qui arrête la valeur illocutoire d'un énoncé et souligne que « *les actes de langage sont des objets trop complexes pour se laisser enfermer dans un seul cadre théorique. En ce domaine comme en bien d'autres, il faut faire feu de tout bois* » (p. 187).

L'ouvrage se présente d'abord comme une synthèse. L'entreprise, sur le sujet, est des plus délicates, peut-être périlleuse. Catherine Kerbrat-Orecchioni, pourtant, atteint son objectif, et il y a fort à parier que *Les actes du langage...* deviendra un classique au même titre que *L'énonciation*, *Les interactions verbales...* Elle parvient, en effet, à présenter (en 200 pages !) une somme considérable d'approches théoriques diverses, et l'ensemble n'a rien d'hétéroclite. Le lien est opéré de la philosophie d'Austin et Searle à l'approche interactionniste (avec laquelle la notion d'acte de discours devient vraiment opératoire) sans rupture franche mais sans occulter les points de discussion. Et c'est là, à notre avis, la grande qualité de l'ouvrage, l'auteur parvenant à relier entre elles des conceptions diverses, à rassembler l'épars sans jamais sacrifier la critique et oublier les difficultés d'articulation.

La démarche se veut également didactique. Chaque chapitre s'achève sur un encart de synthèse. Le ton (agréable) est à la précision et à la clarté, on trouve de très nombreux exemples. L'éditeur destine l'ouvrage —cela est précisé en quatrième de couverture— aux étudiants de second cycle, de CAPES et « à tous ceux qui, dans les différents secteurs des sciences humaines et sociales, s'intéressent au fonctionnement des langues et des discours ». On regrette, dans cette perspective, l'absence de glossaire (reprenant les notions "de base" : acte illocutoire, performatif, etc. ; et quelques distinctions : acte illocutoire/force illocutoire ; valeurs conversationnelles/valeurs socio-historique, etc.), d'autant que l'auteur n'a de cesse de préciser les acceptions à donner aux termes, les contours des concepts. De plus, il faut préciser que cette lecture requiert des connaissances préalables, notamment dans le domaine de l'approche interactionniste (l'étudiant pourra, pour commencer, s'imprégner de *La conversation*, du même auteur, paru en 1996 aux éditions du Seuil).

C'est dire que l'ouvrage doit être conseillé à la cible visée, mais tout également aux étudiants de troisième cycle et peut-être à leurs enseignants qui découvriront là plus qu'un simple exposé, un cadre de pensée, général et précis à la fois, des actes du langage.

Compte rendu de l'ouvrage
**Un modèle et un instrument d'analyse
de l'organisation du discours.**
D'E. Roulet, L. Filliettaz et A. Grobet,
avec la collaboration de M. Burger. (2001)

Peter Lang
Par

Cristel Portes

Doctorante au Laboratoire Parole et Langage
CNRS UMR 6057 - Université de Provence
France

L'ouvrage que cosigne Eddy Roulet avec Laurent Filliettaz et Anne Grobet présente une synthèse de leurs recherches sur le discours, qui intègre le modèle hiérarchique présenté par Roulet en 1985 [Rou85] à un ensemble plus vaste, continuellement aménagé et reformulé au travers de nombreuses publications. L'étendue des problèmes abordés témoigne de la grande ouverture scientifique de la démarche à l'ensemble des recherches sur le discours et, parallèlement, de sa capacité à les intégrer dans une "modélisation" synthétique. Malgré l'ambition du projet, les auteurs en avouent très lucidement les limites en insistant sur sa nature heuristique. En effet, contrairement au précédent ouvrage de Roulet [Rou99], qui manquait selon nous son ambition pédagogique, le livre dont nous rendons compte ici, destiné plus précisément à la communauté scientifique (comme en témoignent l'éditeur et la collection), déploie ses analyses avec une grande clarté et, fait rare, en explicitant ses présupposés épistémologiques.

Le livre nous fait emprunter le parcours suivant : alors qu'un avant-propos situe la démarche du modèle genevois dans le contexte actuel des débats sur le "discours", le chapitre 1 en donne la généalogie historique. Le chapitre 2 est consacré à une présentation générale du modèle et de son cadre épistémologique, tandis que les dix chapitres suivants abordent chacun l'un des aspects du discours reconnu comme pertinent par le modèle et décrit par lui, selon une progression qui va du plus simple (les *dimensions*) au plus complexe (les *organisations*). Une courte conclusion justifie les choix synthétiques opérés pour la présentation de l'ouvrage, celui-ci ayant en définitive pour objectif principal de poser le cadre général d'une recherche en cours. Notre compte-rendu suivra l'ordre chronologique choisi par les auteurs dont chacun a pris en charge la rédaction des chapitres qui le concernaient plus précisément (le nom de l'auteur du chapitre apparaîtra entre parenthèses après son titre). Nous prendrons néanmoins la liberté de ne retenir que les aspects qui nous ont parus les plus importants, la richesse de l'ouvrage et de son sujet rendant l'exhaustivité du compte-rendu illusoire.

Avant-propos (E. Roulet)

L'avant-propos situe très précisément les orientations du modèle par rapport à une polémique qui oppose E. Roulet à J. Moeschler lorsque ce dernier choisit comme cadre théorique le modèle de la pertinence développé par D. Sperber et D. Wilson [Spe89]. On trouve certains échos de cette discussion par exemple dans [Rub89]. E. Roulet refuse ici l'intégration marginalisante de l'analyse du discours telle qu'il la conçoit dans une pragmatique englobante. L'analyse du discours en perdrait selon lui sa spécificité, qui relève de la linguistique au même titre que l'étude de la "langue". Roulet justifie ce choix théorique par la nécessité de décrire comme des faits linguistiques les régularités que l'on peut observer dans les productions discursives, si diverses et hétérogènes qu'elles apparaissent d'abord. Ces régularités ne font-elles pas l'objet d'un apprentissage et donc d'une "compétence" discursive, justiciable d'une étude linguistique?

Chapitre 1 De la linguistique de la langue à l'analyse du discours (E. Roulet)

La filiation historique dont se réclame Roulet dans le chapitre 1 vient opportunément légitimer les choix théoriques avancés dans l'avant-propos en les mettant en perspective. De Bally à Ducrot en passant par Bakhtine et Benvéniste, les grands prédécesseurs d'une approche linguistique de la "parole" sont invoqués. Roulet n'ignore pas pour autant les approches non linguistiques qui ont contribué et contribuent encore à l'élucidation de nombreuses questions posées par le discours : Austin et Searle pour la théorie des actes de langage, Grice et à sa suite Sperber et Wilson pour la question des inférences, les conversationnalistes et Goffman pour le développement des aspects interactionnels. Chaque auteur est présenté pour ce qu'il apporte à la vision synthétique que Roulet veut ici développer.

Chapitre 2 Un modèle et un instrument d'analyse (E. Roulet)

A l'heure d'entrer dans le modèle lui-même, c'est cette vision synthétique qu'il présente en premier dans le chapitre 2, avant d'en détailler différents aspects dans les dix chapitres suivants. Ce chapitre synthétique et théorique de présentation est aussi le lieu idéal de la réflexion épistémologique à laquelle nous convie E. Roulet sur les fondements de sa réflexion, devenue collective. Celle-ci prône "une approche interactionniste du discours" qui conçoit la communication comme un échange perpétuellement négocié entre ses participants, et qui doit être décrit à partir de l'observations de données "authentiques" selon une démarche que Roulet nomme *descendante* ("des textes à la phrase et aux morphèmes", note 5 p. 28). La difficulté est alors de rendre compte de la complexité et de l'hétérogénéité des observations recueillies, ce que seul permet selon l'auteur un modèle modulaire souple, tel que l'a théorisé Nølke [Nøl94]. Dans la dernière partie du chapitre, l'auteur présente l'architecture modulaire qu'il a choisie pour son modèle et qu'un tableau synthétise page 51. Les cinq modules nommés représentent le noyau du modèle qui veut articuler les contraintes linguistiques (modules lexical et syntaxique) aux contraintes textuelles (module hiérarchique) et situationnelles (module référentiel et interactionnel). Mais l'intérêt principal du modèle repose sur sa description de ce que Roulet et son équipe appellent des *formes d'organisation*, outils descriptifs qui rendent compte de l'interaction entre eux des différents modules. Même si le statut cognitif de ces entités n'est pas toujours totalement clair, il nous semble que Roulet prend suffisamment de précautions pour ne pas donner ce qu'il décrit pour ce qui se passe "dans la tête des locuteurs".

Chapitre 3 La dimension hiérarchique (E. Roulet)

Elle constitue le noyau du modèle, le premier aspect auquel Roulet s'est intéressé dès 1979, sa conception ayant subi depuis de nombreuses modifications. Roulet en expose les différentes étapes avant de donner la version actuelle de la structure hiérarchique composée d'unités appelées *échange* (E), *intervention* (I) et *actes* (A) à l'organisation à la fois hiérarchique et récursive (voir les définitions p. 54). La structure hiérarchique, seule composante du niveau textuel du modèle, est le résultat d'un processus de négociation à trois phases : *proposition*, *réaction* et *ratification*, chaque phase étant elle-même décomposable récursivement. La notion de *complétude dialogique*, postule la nécessité de l'accord des interagissants pour clore l'échange (et du même coup, la récursivité du modèle). Elle renvoie, comme la "stratégie de l'interprète" de Moeschler, à la nécessité de prendre en compte le récepteur pour définir le message.

L'aspect le plus intéressant de ce chapitre nous semble être les modifications qu'il apporte à la définition de l'unité textuelle minimale. En effet, abandonnant la notion d'*acte de langage*, telle qu'elle est classiquement définie, le modèle opte pour la définition que donne Berrendonner, de la clause, le nouvel objet étant baptisé *acte de discours*. Ce choix a selon nous un double intérêt : il permet d'abord d'introduire dans le modèle la notion de *mémoire discursive* et avec elle les apports d'un ensemble de recherches sur les représentations créées par le discours et leur intervention dans la dynamique cognitive à l'œuvre dans la production des énoncés ; il permet aussi de dissocier très utilement les explications concernant les unités textuelles de celles concernant les activités et les actions mises en jeux par l'interaction. Cette distinction éclaire grandement la description concrète des interactions, comme nous le verrons dans le chapitre 4 et surtout le chapitre 7.

Un tel exemple d'analyse de corpus, mais centré sur la structure hiérarchique, précède du reste l'évocation par Roulet des critiques faites à son modèle, dont il prend acte soit en le modifiant en conséquence soit en justifiant ses positions.

Chapitre 4 La dimension référentielle (L. Filliettaz)

Dans ce chapitre, Laurent Filliettaz apporte une grande clarté à la définition et à l'exposition des problèmes que soulèvent les relations du discours avec les actions qui l'accompagnent et les intentions qui le guident. Les premières relèvent de la composante *praxéologique* décrite ici dans des *représentations praxéologiques* qui définissent des types d'interactions plus ou moins ritualisées sous la forme de séquences variables d'actions (cf. fig. 16, p.107). Un autre outil, le *cadre actionnel*, permet de mettre en évidence l'enjeu de la transaction et la valeur des places qu'elle assigne à chacun des participants (fig. 17 p. 112). Leurs intentions sont par ailleurs éclairées par les *représentations conceptuelles* mobilisées dans l'interaction. On peut non seulement en faire l'inventaire (fig. 19 p. 131), mais aussi établir leur hiérarchie, ou *structure conceptuelle* (fig. 20 p. 133), pour une interaction donnée à partir du discours prononcé (dans l'exemple donné d'une interaction en librairie, le livre est l'objet transactionnel qui appelle une série de concepts connexes dont certains vont être utilisés par l'interaction, comme le titre, l'auteur, l'éditeur, et ce selon une hiérarchie commandée par la composante praxéologique). Les relations complexes entre structure textuelle et structure praxéologique ébauchées ici seront reprises plus explicitement par le même auteur dans le chapitre 7.

Chapitre 5 La dimension interactionnelle (M. Burger)

Marcel Burger emprunte ici sa conception de l'interaction à Goffman (1988) qui lui a donné pleinement son statut d'objet scientifique. Dans le modèle genevois, le module interactionnel a pour tâche de définir la matérialité d'une interaction à partir de trois paramètres : son *canal* (oral, écrit, visuel), son *mode* (degré de co-présence spatiale des interactants), son *lien* (réciprocité ou non réciprocité entre les interactants). Ces paramètres définissent également la *position d'interaction* occupée par chaque interlocuteur dans la situation décrite. Certaines situations font appel à plusieurs niveaux d'interaction qu'il est alors important de préciser. Par exemple le débat radiodiffusé compte trois niveaux emboîtés, le niveau de l'interaction entre les participants au débat et l'éventuel modérateur, le niveau d'interaction entre ces mêmes participants et le public assistant "en direct" au débat, enfin un troisième niveau qui rend compte de l'interaction avec les auditeurs de l'émission radiophonique. La figure 32 p. 155 rend compte de la schématisation très éclairante mise au point dans le cadre du modèle.

Chapitre 6 L'organisation relationnelle (E. Roulet)

Malgré la proximité de signification des termes « interactionnel » et « relationnel » dans le lexique courant, il faut se garder de les confondre ici, où leur emploi prend une valeur technique et univoque pour le modèle. L'organisation relationnelle renvoie en effet à un aspect très différent de celui que décrivait le chapitre 5. Il s'agit ici d'identifier et de décrire des relations entre les unités textuelles (actes, interventions, échanges) et des informations présentes en *mémoire discursive*. Ce dernier aspect est important car il marque la différence du modèle genevois avec d'autres approches dont s'inspire ce chapitre et qu'il cite, en particulier la théorie de la structure rhétorique (Rhetorical Structure Theory ou RST) de Mann et Thompson [Man86]. Ces auteurs décrivent en effet des relations entre des segments d'énoncés effectivement prononcés. Ce cas particulier est englobé ici dans la notion plus vaste d'*information en mémoire discursive* qui présente au moins deux avantages : elle permet de faire référence soit à un objet de discours effectivement présent dans ce qui a déjà été dit, soit à un élément désigné par un geste, sa présence dans le contexte, ou une inférence à partir de n'importe quel élément de ce contexte. Cette notion permet donc aussi de prendre en considération les recherches sur les représentations évoquées par le discours et d'intégrer des réflexions plus cognitives au modèle genevois. Il s'agit donc de retracer les *parcours inférentiels* qui vont de la mémoire discursive à l'énoncé par l'intermédiaire de *relations* dites *illocutoires* (demande d'informations, requêtes, etc.) ou *interactives* (arguments, reformulations, etc.). On trouve la liste des relations interactives avec leur définition et les principaux connecteurs qui les accompagnent p. 172.

Chapitre 7 L'organisation opérationnelle (L. Filliettaz)

C'est dans ce chapitre important que Laurent Filliettaz articule précisément et sur des exemples convaincants les actes et les paroles que le chapitre 2 avait très justement dissociés. Mettre en place l'organisation opérationnelle consiste en effet à décrire les congruences et les disjonctions entre la structure textuelle (des énoncés) et la structure praxéologique (des actes qu'ils accompagnent). La figure 46 page 212 donne un exemple graphique très parlant des concordances et discordances de ces deux aspects d'une transaction commerciale en librairie, associant les actes et les paroles qui la rendent possible. La double face de l'*acte discursif*, retenu par le modèle genevois comme unité minimale, présente donc une articulation souple, plus opérationnelle dans la description des discours que l'acte de langage traditionnel.

Chapitre 8 l'organisation périodique (A. Grobet)

Ce chapitre introduit un aspect très différent du modèle et assez récemment développé en son sein. Il s'agit ici de rendre compte du déroulement des discours en séquences linéaires telles que les découpent la ponctuation dans les textes écrits et la prosodie dans les discours oraux. L'organisation prosodique tient à ce titre une place prépondérante dans ce chapitre, témoignant de l'intérêt grandissant des analyses discursives pour la prosodie. Le modèle prosodique qui fait ici référence est celui de Mertens (87, 90, 97) dont l'unité de base est le groupe intonatif (GI) représentant une suite de syllabes atones précédant une syllabe accentuée. Le regroupement des GI dépend ensuite d'une hiérarchie de tons sur une échelle haut-bas. Outre son rôle dans la mise en forme de l'organisation périodique des discours oraux, la prosodie permet aussi de trancher la question toujours difficile de la limite d'un acte discursif dans de nombreux cas litigieux. Elle joue également un rôle dans le "pilotage du mode d'interaction", par exemple le passage de l'échange léger au mode sérieux. Ces quelques remarques sur le rôle de la prosodie dans le discours, bien que lacunaires à cause notamment de leur nouveauté, nous semblent justifiées et, nous l'espérons, appelées à de grands développements.

Chapitre 9 L'organisation informationnelle et l'organisation topicale (A. Grobet)

Ce chapitre aborde un problème d'une grande complexité, abondamment étudié dans la littérature, en y faisant des distinctions éclairantes. Ainsi, l'organisation informationnelle est-elle dévolue à la description de la structure informationnelle à l'intérieur de chaque énoncé (quelle y est l'information saillante?), tandis que l'organisation topicale rend compte de l'articulation de la structure informationnelle avec d'autres plans d'organisation du discours.

Le *topique*, information située dans la mémoire discursive, est clairement distingué de sa *trace topicale* dans l'énoncé (on retrouve la distinction de ces deux plans, nouvelle dans le modèle) et du *propos*, "information activée par chaque acte" (p. 255). En revanche, le *focus* est étudié dans le cadre de l'organisation sémantique, qui n'est pas abordée dans l'ouvrage. Grobet définit ensuite les trois principaux types de progression informationnelle : la *progression linéaire* lorsque le topique est issu du propos qui précède, la *progression à topique constant* lorsque le topique est issu de celui de l'acte précédent, et *l'enchaînement à distance* qui voit le retour d'un topique momentanément abandonné. La figure 50 p. 269 met en relation l'organisation informationnelle avec la structure hiérarchique-relationnelle. Ceci permet de mieux comprendre par exemple la possibilité d'ancrage à distance d'un topique, dont l'origine et la résurgence ont le même niveau hiérarchique.

Chapitre 10 L'organisation énonciative et l'organisation polyphonique (E. Roulet)

Ce chapitre présente une conception originale de la polyphonie chère à Bakhtine et à Ducrot, à travers ce que Roulet appelle le discours *représenté* nommé "rapporté" ou "reprise" dans d'autres approches. Il s'oppose au discours *produit* énoncé par le locuteur principal dans le cadre interactionnel. Les discours représentés peuvent être *désignés*, *formulés* (de manière directe, indirecte ou indirecte libre) ou encore *implicites*. Ils peuvent aussi être *potentiels*, si, au lieu d'avoir été effectivement prononcés par un autre locuteur, il lui sont attribués par anticipation, comme dans le cas d'une réfutation par avance d'arguments non encore avancés. Enfin, les discours représentés peuvent être *diaphoniques* s'ils concernent l'interlocuteur principal (désigné par le pronom personnel "tu"), *polyphoniques* s'ils représentent un tiers, ou même *autophoniques* si le locuteur rapporte ses propres paroles. Le discours représenté fait donc l'objet d'un calcul inférentiel destiné à déterminer son statut, qui repose essentiellement sur le couplage entre informations linguistiques et informations référentielles. Roulet introduit enfin la notion *d'échange représenté* dont l'abondance dans les échanges épistolaires lui permet de distinguer ce genre de discours du dialogue en direct dans une étude de cas.

Chapitre 11 L'organisation séquentielle et l'organisation compositionnelle (L. Filliettaz)

Ce ne sont pas les genres de discours que ce chapitre veut caractériser mais les séquences de nature différente qui fondent *l'hétérogénéité compositionnelle* de tout discours.

L'organisation séquentielle se donne pour tâche d'identifier les séquences dont l'organisation compositionnelle fournira les formes et les fonctions. La première va donc distinguer des séquences *narratives*, *descriptives* et *délibératives*. La seconde va décrire les effets compositionnels émergeant principalement des instructions lexicales et des relations de discours spécifiques d'une séquence. L'exemple développé est ici le marquage formel d'une fable de La Fontaine.

Chapitre 12 L'organisation stratégique (E. Roulet)

Ce dernier chapitre est consacré à la façon dont les interactants gèrent les rapports de position actionnelle (à l'intérieur du cadre actionnel, voir chapitre 4) et les rapports de place dans le discours. Présentée la dernière, l'organisation stratégique fait intervenir de nombreuses dimensions (lexicales, syntaxique, interactionnelle, référentielle, hiérarchique) et formes d'organisation (relationnelle, topicale, polyphonique). Cette complexité rend difficile la description qui ne peut être abordée à ce jour qu'à travers des études de cas, comme il est fait ici.

La notion de *face* est empruntée à Goffman. Elle distingue la *face positive* (que l'on donne de soi) de la *face négative* (qui représente le territoire privé). La notion de *place* renvoie aux développements qu'en a donnés Kerbrat-Orecchioni. Cette dernière notion est plus complexe et décrit le rapport de force entre les interlocuteurs qui se construit dans et par l'interaction.

Trois exemples assez différents éclairent ces données théoriques. L'analyse d'un dialogue de Marcel Proust (*Sodome et Gomorrhe*) décrit les stratégies tour à tour victorieuses et impuissantes des deux protagonistes (Marcel et Albertine), l'un ou l'autre prenant l'avantage. L'interview radiophonique d'une personnalité par un journaliste vedette donne l'exemple de différents procédés de ménagement des faces. Ce type de stratégie de ménagement est encore plus marqué dans le dernier exemple où le locuteur principal présente une requête délicate à son interlocuteur par téléphone. La structure conceptuelle de l'argumentation du locuteur (voir fig. 68 p. 374) montre les détours qu'il prend avant de parvenir à formuler sa demande.

Conclusion

La courte conclusion qui clôt l'ouvrage justifie les choix qui ont été faits de privilégier une approche heuristique plutôt que formelle et de détailler les aspects les moins bien décrits, à la fois par les versions antérieures du modèle et par les autres modèles du discours (on ne trouve pas ici de description des dimensions syntaxique ou lexicale par exemple).

Elle présente le livre comme un état partiel et momentané d'un modèle toujours en cours d'édification et renvoie aux travaux personnels des différents auteurs pour des compléments d'information.

Elle présente enfin quelques perspectives parmi lesquelles la description de l'organisation prosodique du discours (Grobet) et l'étude systématique des interrelations entre les aspects référentiels, textuels et linguistiques de certains types de corpus (Fillietaz).

Notre conclusion

Le modèle genevois tel qu'il est présenté ici est certainement le plus ambitieux et le plus exhaustif des modèles du discours élaborés pour le français. Son fonctionnement modulaire permet d'intégrer de nouvelles connaissances et de réactualiser les anciennes comme on l'a vu à propos de l'unité minimale de la structure textuelle qui prend en compte à la fois des avancées dans la connaissance des représentations créées par le discours (notion de mémoire discursive) et une conception dissociée des relations entre actes et paroles (structures textuelle/structure praxéologique). Malgré l'hétérogénéité des questions abordées, on peut admirer l'effort de cohérence accompli par les différents auteurs pour harmoniser leurs présentations en respectant par exemple le lexique très spécifique du modèle, mais aussi une conception partagée de ce que le modèle retient comme connaissances efficaces.

Le modèle présente aussi les défauts de ses ambitions et chacun pourra regretter que sa spécialité ne soit représentée que par quelques notions, parfois trop schématiques : les aspects sociolinguistiques ou mimo-gestuels, par exemple et pour ne citer qu'eux, sont absents de la description.

L'ouvrage n'en reste pas moins un outil de référence et une source de réflexion pour quiconque s'intéresse aux études discursives : les idées et les références bibliographiques y foisonnent, et la curiosité des auteurs est contagieuse.

L'effort de clarté et d'explicitation qu'ils consentent tous compense par ailleurs la lourdeur de l'appareil conceptuel qu'un tel modèle ne peut pas éviter de produire.

Références :

- [Man86] Mann, W. et Thompson, S. (1986). « Rhetorical Structure Theory: description and construction of text structures ». Information Sciences Institute, Nijmegen, The Netherlands, ISI/RS-86-174, 1-15.
- [Nøl94] Nølke, E. (1994) *Linguistique modulaire. De la forme au sens*. Louvain, Peters.
- [Rou85] Roulet, E. et al. (1985). *L'articulation du discours en français contemporain*. Berne, Peter Lang.
- [Rou99] Roulet, E. (1999). *La description de l'organisation du discours. Du dialogue au texte*. Paris, Didier.
- [Rub89] Rubattel C. (ed.) (1989). *Modèles du discours*. Berne, Peter Lang.
- [Spe89] Sperber, D. & Wilson, D. (1989) *La Pertinence*. Paris, Editions de Minuit.



Le centre de recherche VALIBEL - VARIÉTÉS LINGUISTIQUES DU FRANÇAIS DE BELGIQUE
<http://valibel.fltr.ucl.ac.be/Val-julibel.html>

Le centre de recherche VALIBEL (acronyme pour variétés Linguistiques du Français de Belgique), a été créé par Michel FRANCARD. Une partie des recherches de ce centre consistent à authentifier et à illustrer la variation linguistique à l'œuvre en Belgique francophone, plus particulièrement dans les manifestations orales. D'autres recherches exploitent les vastes corpus oraux qui ont été constitués pour développer des études en pragmatique.

Leximo.net
<http://www.leximot.net>

Ce site propose une explication des expressions plus ou moins imagées qui émaillent le discours. Il se donne ainsi pour vocation de dévoiler les surprises que réservent les mots de tous les jours. Pour cela, il donne une liste de départ de 682 expressions répertoriées dans 23 thèmes.

guadeloupe-panorama.com
<http://www.guadeloupe-panorama.com>

Ce site qui donne des renseignements de tous ordres sur la Guadeloupe, comprend une partie consacrée au créole

Les langues bantoues
<http://www.bantu.ovh.org/zones.html>

Ce site consacrée aux langues bantoues donnent des indications de premier ordre concernant les langues en question et leur localisation dans l'espace, en s'appuyant sur des données cartographiques.

Dictionnaires et traductions
<http://www.freelang.com>

Ce site permet de télécharger des dictionnaires ou de contacter personnellement un traducteur pour obtenir de l'aide.

INIST-CNRS
<http://www.connectsciences.inist.fr>

Ce portail de l'INIST-CNRS met à disposition gratuitement une ensemble de ressources d'Information Scientifique et Technique.

Créoles et monde créole

<http://creoles.free.fr>

Ce site offre un très grand nombre de renseignements concernant les créoles et le monde créole.

Site d'onomastique

<http://www.ifrance.com/onomastic>

Ce site a pour sujet l'onomastique, l'étymologie, l'origine des noms de famille, prénoms, noms et mots.

Annuaire Officiel des Sciences du Langage

<http://www.talou.com/ao-sdl>

Il s'agit d'un site se voulant l'Annuaire Officiel des Sciences du Langage et qui, à cette fin, se propose de recueillir les adresses utiles pour les chercheurs en Sciences du Langage.

Bibliographie Sociolinguistique Français

<http://www.multimania.com/bibsoc>

Ce site de la B.S.F. (Bibliographie Sociolinguistique Français) poursuit trois buts: recueillir des publications en langue française portant sur la sociolinguistique au sens large ; regrouper ces publications dans une base de données téléchargeables sans abonnement ; faire connaître au plus grand nombre les publications scientifiques du domaine en langue française.

Langue française

<http://languefrancaise.free.fr>

Ce site se propose d'offrir un inventaire aussi complet que possible des ressources disponibles sur internet concernant la langue française envisagée dans toute la diversité du sujet: argot, dialectes, rhétorique, défense de la langue, francophonie, glossaires, revues, études, droit et politique linguistiques...

Vous souhaitez proposer des liens sur la toile ? marges.linguistiques@wanadoo.fr

Ouvrages récents

• **François Rastier** vient de publier aux Presses Universitaires de France : **Arts et sciences du textes** (2001, 303 pages). Dans la présentation de son ouvrage, l'auteur plaide pour « un remembrement des disciplines » qui s'occupent du texte (linguistique, herméneutique, rhétorique, poétique, stylistique, thématique), lequel « même agrémenté d'images ou de musique (...) demeure la dimension essentielle de la culture et de sa transmission ». L'ouvrage se propose, en répondant de façon nouvelle à des questions aussi centrales que « Qu'est-ce qu'un style, un thème, une figure ? » de contribuer à une sémiotique des cultures. Notons que le séminaire virtuel de François Rastier peut être consulté à l'adresse : www.msh-paris.fr/texto/ ou : www.texto-revue.net

• Vient de paraître un volume original interdisciplinaire et sociolinguistique: **Cultures regionales et developpement economique**, Actes du Congrès d'Avignon (mai 2000), **J.-R. Alcaras, Ph. Blanchet et J. Joubert** (éd.), Annales de la Faculté de droit d'Avignon, Cahier spécial n° 2, Presses Universitaires d'Aix-Marseille, Avignon/Aix, 2001, 330 pages.

• **Guy Achard-Bayle** vient de publier : **Grammaire des métamorphoses – Référence, identité, changement, fiction** chez Duculot, 2001, coll. « Champs linguistiques – recherches », 300 pages.

• Vient de paraître un ouvrage collectif chez Rodopi : **Changements politiques et statuts des langues. Histoire et épistémologie 1780-1945** de **Marie-Christine Kok Escalle & Francine Melka** (éds), Rodopi 2001, 374 pages.

• Vient de paraître sous la direction de **M. Arrivé et C. Normand** l'ouvrage **Linguistique et Psychanalyse**, aux éditions IN PRESS, Coll. « Explorations Psychanalytiques ». [Actes du colloque international de Cerisy-la -salle – Septembre 1998].

• **French accents: Phonological and sociolinguistic perspectives** - Edited by **Marie-Anne Hintze, Tim Pooley and Anne Judge** - AFLS / CILT Publications, November 2001.

Accents are part of the communicative process and, as such, are essential to communication. The moment people speak, they send out all sorts of messages about themselves. But if accents are exciting in their constant evolution, their variety and their sociolinguistic implications, what is known about accents in general and French accents in particular? In what areas is research being carried out? How can the research inform our teaching of French phonetics and sociolinguistics? This volume, which includes contributions from internationally known scholars and new researchers, aims to present some recent work on French accents. The result is a broad perspective on diversity and change, both in France and beyond. The various chapters fall into four main categories according to whether they describe aspects of standard French, regional forms of French, attitudes to accents and norms, or aspects of French spoken in Quebec, Belgium, Switzerland and French-speaking Africa. Some are more phonetic, some more phonological, some more sociolinguistic, but most tend to combine all three approaches. The concept of change is present to all.

• **La langue française au féminin : Le sexe et le genre affectent-ils la variation linguistique ?** Sous la direction de **Nigel Armstrong**; de **Cécile Bauvois**; de **Kate Beeching** et de **Marielle Bruyninx** - Editions l'Harmattan, 2001. Les hommes et les femmes sont-ils égaux devant la langue ? C'est à cette question, longtemps éludée par les sociolinguistes francophones que répond ce livre en rassemblant les dernières recherches de spécialistes de la variation en français, tant sur le plan phonique et discursif que sur celui de la féminisation des termes de profession. C'est donc un regard croisé que propose « La langue française au féminin ». Il s'agit en effet à la fois de déterminer si les hommes et les femmes utilisent différemment la langue pour exprimer leur identité sexuelle et de voir si la féminisation préconisée par le pouvoir politique permet enfin à la femme d'être « l'égal(e) linguistique » de l'homme.

• **Jean-Marie Klinkenberg : La Langue et le Citoyen** aux Presses Universitaires de France, coll. « La politique éclatée », nov. 2001, 193 pages – [ISBN : 2 13 051983 0]. Lorsqu'on parle de gestion de la langue, on songe immédiatement à de subtiles questions d'imparfaits du subjonctif ou d'accords du participe passé ; et lorsqu'il est question de politique de la langue, on songe à sa défense. Autrement dit, on prend la langue en elle-même et pour elle-même, en la coupant de ses déterminations sociales et historiques. Mais que se passerait-il si on renversait le rapport habituellement établi entre la langue et l'usager, en proclamant qu'elle est faite pour le citoyen et non le citoyen pour la langue ? On pourrait envisager une politique de la langue qui cesserait d'en faire un fétiche pour prendre en considération les situations que la langue traverse et qui se posent en termes nouveaux à l'ère des autoroutes de l'information et de la mondialisation des échanges. Membre de l'Académie royale de Belgique, professeur de rhétorique et de sémiotique à l'Université de Liège, Jean-Marie Klinkenberg a longtemps présidé le Conseil supérieur de la langue française de Belgique.

La revue en ligne « Tonos Digital »

• Le numéro 2 de Tonos Digital, **revista electrónica de estudios filológicos** (ISSN 1577-6921) est déjà disponible à l'adresse suivante: www.um.es/tonosdigital/

Sites web

• **G. Fourestier**, Professeur de Lettres au Lycée des Eucalyptus de Nice, nous informe du lancement de **Bac-L** sur <http://www.bac-l.com>, un repertoire de ressources utiles pour tout ce qui touche à la **langue**, la **littérature** et la **culture française & francophone**.

Revue papier

• **TERMINOGRAMME**, revue de l'Office de la langue française du Québec, consacre son dernier numéro à la **Geostratégie des langues**. Le numéro s'interroge sur la **problématique de la communication à l'échelle mondiale**, avec des articles sur les politiques linguistiques qui abordent notamment la question du sort des langues minoritaires. Plusieurs articles présentent les situations nouvelles apparues dans de **grandes aires géographiques** ou politiques (Union européenne, Europe centrale et orientale, Mercosur, Afrique subsaharienne, Asie centrale, Extrême-Orient, Australasie et Pacifique Sud). La place de l'allemand, de l'arabe, du russe, du français et de l'anglais est abordée dans des articles spécifiques. Parti d'une interrogation (« Vers un nouvel ordre linguistique mondial ? ») Le numéro s'achève en évoquant « la quête d'une stratégie linguistique mondiale ». **TERMINOGRAMME** est publié par Les Publications du Québec. Adresse électronique de la rédactrice en chef : lharou@olf.gouv.qc.ca

• Paru en juin, le numéro 142 de la revue **Langages**, coordonné par **Amr Helmy Ibrahim**, est consacré aux **Discours intérieurs au lexique** et comporte des articles d'O. Ducrot, M. Carel, J.-C. Anscombre, Maria Marta Garcia Negroni, Heronides Moura et Amr Helmy Ibrahim.

Associations

• **Naissance de l'association C.R.L., Cellule de Recherche en Linguistique.** Association à vocation scientifique, la **C.R.L., Cellule de Recherche en Linguistique**, fondée par Amr Helmy Ibrahim, Professeur des universités, et Claire Martinot, Maître de Conférences, a pour but de promouvoir la recherche et l'information dans une discipline, la linguistique, par l'organisation de rencontres à caractère exclusivement scientifique: *colloques, journées d'étude ou tables rondes*, ainsi que par l'édition et la diffusion de publications susceptibles de valoriser la recherche dans cette discipline. A vocation internationale, indépendante des États comme des corporations professionnelles, l'association cherchera à intéresser à ses activités toutes les institutions éducatives et culturelles privées ou publiques de par le monde et à obtenir, le cas échéant, leur soutien en vue de lui permettre de développer ses activités qui se feront de préférence dans des langues véhiculaires de grande communication comme l'anglais, l'arabe, l'espagnol ou le français. A terme, l'association a dans ses objectifs la création et l'animation d'un centre de rencontre et de documentation ouvert à tous ceux qui mènent une recherche approfondie sur la nature, le fonctionnement, l'origine, l'organisation, l'évolution et la comparaison des langues: leur acquisition comme leur description ou l'interprétation des phénomènes qui fondent leur spécificité parmi les autres objets de connaissance. (Article 2 des statuts).

Dans l'immédiat, la C.R.L. propose à ses adhérents:

- (1) d'organiser chaque année **2** journées d'études sur 2 thèmes différents choisis par l'assemblée générale des adhérents.
- (2) d'aider à la préparation de congrès, colloques ou tables rondes organisés à l'initiative d'au moins un adhérent.
- (3) d'aider à constituer et éventuellement de fournir des bases de données et des bibliographies.
- (4) d'aider à la traduction et éventuellement de traduire des documents intéressant la recherche en linguistique.
- (5) d'aider les étudiants, les jeunes chercheurs ou tout simplement les amateurs de la discipline à formuler leurs sujets de recherche, déterminer leur domaine de spécialisation et choisir leur encadrement.
- (6) de mettre à la disposition du plus grand nombre de linguistes motivés des informations à l'échelle du monde sur les emplois, les stages, les écoles d'été et les différents types de rencontres à caractère scientifique de la discipline.
- (7) de promouvoir les relations des étudiants et des chercheurs de l'association avec les différentes associations nationales et surtout internationales de linguistes.
- (8) des tarifs réduits à toutes les activités et prestations proposées par la C.R.L.

Le siège de l'association se trouve au **1, Bd de Strasbourg F-75010 Paris**. On peut joindre par courriel l'un des deux fondateurs de l'association à : amr.ibrahim1@libertysurf.fr

• **Naissance de l'association APPEL - Association pour la Promotion de la Phonétique et de la Linguistique.** L'Association pour la promotion de la phonétique et de la linguistique a pour but de promouvoir les études sur la parole et le langage, à favoriser les échanges entre chercheurs dans ce domaine en France et à l'étranger, et à soutenir l'enseignement de la phonétique et de la linguistique. L'association se propose en particulier d'apporter son soutien à des manifestations scientifiques, d'encourager la publication de textes de référence en français, de contribuer au développement de ressources informatiques, et de s'associer au développement d'un fonds documentaire. L'association vise également à informer les étudiants en phonétique et en linguistique sur les sources de financement existantes et sur les débouchés dans l'enseignement et la recherche, et à mettre sur pied des cours de formation continue destinés aux personnes dont les activités professionnelles ont un lien avec la parole et le langage (ex. orthophonistes, enseignants). L'association se fixe enfin pour objectif d'établir des relations avec les sociétés de phonétique et de linguistique déjà existantes à l'étranger. Cette association est régie par la loi du 1er juillet 1901 et son siège social est établi à la Maison de la culture et des associations de Pertuis. [Albert Di Cristo, Président, Véronique Rey, Secrétaire, Noël Nguyen, Trésorier].

Accueil de jeunes post-doctorants étrangers

Programme mis en place par le Ministère de la recherche, pour l'accueil de jeunes post-doctorants étrangers. (séjour de 12 mois) au sein d'une équipe de recherche française. Toutes les disciplines scientifiques sont concernées par ce programme qui pourra permettre le cas échéant d'apporter des moyens complémentaires aux équipes impliquées dans des actions concertées incitatives (ACI) du ministère et aux équipes qui se sont engagées dans les opérations conjointes bilatérales soutenues par le ministère. Les équipes de recherche intéressées sont invitées à retirer des dossiers sur le serveur web du CNRS

<http://www.recherche.gouv.fr> - Retour des demandes par la poste : février 2002.

Témoignage : Les secrets de famille de l'université

Il eût été inconvenant d'oublier de signaler le magnifique témoignage donné par la sociologue **Judith Lazar** du malaise qui frappe l'université française. **Les secrets de famille de l'université**, publié fin 2001 aux éditions du Seuil, dans la collection « Les empêchés de tourner en rond », nous fait partager l'absurdité d'une situation que l'on aimerait croire marginale et circonscrite à quelques secteurs isolés, mais qui, comment l'ignorer ou comment s'en cacher ? en dit long sur la vie ordinaire des universités et des universitaires, toutes disciplines confondues. Au-delà des souffrances personnelles, l'auteur s'attache avec une rare clairvoyance à montrer comment trop souvent le corporatisme et le sectarisme l'emportent sur la lucidité, la justice et la reconnaissance de l'excellence. A court terme c'est l'avenir même des universités françaises qui est engagé dans une impasse. En ceci, et en une période où dans divers pays, certains s'inquiètent de ces « savants incultes » (Gérard Kleiber, 2001)² dont l'expertise se réduit trop souvent à une prise de pouvoir et à un balisage de territoire, au sens le plus primitif et le plus vulgaire du terme, les préoccupations de **Judith Lazar** font échos avec fougue et avec passion aux multiples messages présents sur le forum organisé par *M. le Sénateur Y. de Fréville*³ en 2000-2001 sur le réseau Internet, à propos des Universités françaises et notamment sur le thème des recrutements par concours. **Judith Lazar** dit tout haut, ce que tous les acteurs du système universitaire savent tout bas, cette sincérité ne peut être oubliée, elle est précieuse.

Vous souhaitez faire publier une annonce ? Ecrire à marges.linguistiques@wanadoo.fr

² L'article de M. Gérard Kleiber (parlementaire) à propos des universités suisses se trouve à l'adresse : <http://www.letemps.ch>.

³ Entrée du forum et consultation des messages : <http://www.senat.fr/Vforum/13/forum.html> Le rapport du Sénateur Yves Fréville sur le recrutement et la gestion des universitaires et chercheurs est disponible sur internet à l'adresse : <http://www.senat.fr/rap/r01-054/r01-054.html>

Sous la direction de
Robert Vion
AFL – CNRS, UMR 6057
Langage et Parole
Université de Provence
(France)

Ben : apport de la description d'un « petit mot » du discours à l'étude des polylogues
Sylvie Bruxelles & Véronique Traverso **Pages 038 - 055**

1700 occurrences de la particule *quoi* en français parlé contemporain : approche de la « distribution » et des fonctions en discours
Catherine Chanet **Pages 056 - 080**

Vers une respecification de la notion de *coénonciation*: pertinence de la notion de *genre*
Thérèse Jeanneret **Pages 081 - 094**

Oui, Non, Si : un trio célèbre et méconnu
Catherine Kerbat-Orecchioni **Pages 095 - 119**

La multidimensionalité de l'interaction. Textes, gestes et le sens des actions sociales
Ulrich Krafft & Ulrich Dausendschön-Gay **Pages 120 - 139**

La double vie des faits de langue : accommodation intertextuelle et contextuelle dans des consultations de voyance radiophoniques
Véronique Magaud **Pages 140 - 162**

Le flou des marques du discours est-il un inconvénient ?
Claire Maury-Rouan **Pages 163 - 176**

Dislocation à gauche et organisation interactionnelle
Simona Pekarek Doehler **Pages 177 - 194**

« C'est du lard ou du cochon ? » : lorsque l'humour opacifie la conversation familière
Béatrice Priego-Valverde **Pages 195 - 208**

Modalités, modalisations et activités langagières
Robert Vion **Pages 209 - 231**



**Ben : apport de la description d'un "petit mot"
du discours à l'étude des polylogues**

Par Sylvie Bruxelles, Véronique Traverso
Université Lumière, Lyon 2
(France)

Novembre 2001

Cette étude poursuit la réflexion menée au sein du GRIC sur les situations à plus de deux participants (trilogues et polylogues¹). Ces travaux sur les interactions pluri-locuteurs s'ancrent sur la notion centrale de cadre participatif élaborée par Goffman, qui se propose de saisir "l'ordre de l'interaction"² et adopte à cet effet une entrée "top-down". Or ce choix ne se concilie pas toujours facilement avec le souci de rendre compte du fonctionnement des unités linguistiques (de type lexical, syntaxique, etc.), des faits de langue. Dans l'étude qui suit, nous avons choisi de tenter la démarche inverse, plus inhabituelle dans les travaux sur les polylogues : partir d'une unité linguistique et utiliser l'étude systématique de ses occurrences pour "remonter" vers des unités d'une autre dimension (séquences structurant l'interaction, configurations propres au polylogue) et vers des phénomènes d'une autre nature relevant du type d'interactions et du cadre situationnel. L'unité choisie est *ben*, que nous étudions dans deux polylogues relevant de situations communicatives différentes³. Nous poursuivons le double objectif de décrire le fonctionnement de ce petit mot — ses usages dans des situations interlocutives complexes — et de mesurer jusqu'à quel point l'observation d'un phénomène somme toute "microscopique" permet l'appréhension de caractéristiques interactionnelles plus générales.

Par rapport à la problématique générale du numéro, *approches interactives des faits de langue*, notre contribution se situe dans un double mouvement. D'une part, elle propose effectivement une "approche interactive des faits de langue", en tant qu'elle se focalise sur le fonctionnement d'une unité de langue choisie comme observable *a priori*, en prenant en compte, dans sa description, différents phénomènes interactionnels bien documentés à ce jour (la dimension de co-construction avec les tours de parole, les structures d'échange, les phénomènes de négociation par exemple). D'autre part, elle constitue aussi une "approche linguistique des faits interactionnels", non dans la perspective des grammaires émergentes qui cherchent à décrire le fonctionnement de la parole en "tours" (Ochs E., Schegloff E., Thompson S., 1996), mais dans la mesure où le suivi descriptif d'une unité particulière intègre des perspectives énonciatives et interactionnistes, et conduit à s'interroger sur le type d'éclairage que ce cheminement permet de porter sur l'interaction.

La première partie de l'article explique le choix de l'unité retenue à travers la présentation de nos options méthodologiques. Les deux corpus sont présentés dans la deuxième partie. Les troisième et quatrième parties sont consacrées à l'analyse proprement dite et à son évaluation dans la perspective méthodologique qui est la nôtre dans ce travail.

¹Kerbrat-Orecchioni et Plantin (éds) 1995, Kerbrat-Orecchioni (éd.) à paraître.

²Goffman 1988.

³L'article se fonde sur une précédente publication (Ferrer et Pons, eds, 2001), dont il reprend les résultats dans une perspective plus méthodologique.

1. Considérations méthodologiques

Toute étude de corpus authentiques rencontre bien vite les "petits mots" parce qu'ils prolifèrent dans les productions orales dont ils sont une des caractéristiques les plus saillantes⁴. Nous utilisons l'appellation de "petit mot", reprise à Bouchard (2000), parce qu'elle nous semble parfaitement adaptée à une étude conduite par les données telle que celle nous entreprenons. Par ailleurs, nous ne voulons pas catégoriser *a priori* le *ben* par un choix terminologique qui renverrait à un niveau d'analyse (syntaxique, pragmatique ou interactionnel) ou à une approche spécifique (énonciative, argumentative, etc.). Dans le cours de l'article, cette appellation sera considérée comme équivalente à "particule" ou "marqueur".

1.1. Petits mots du discours et de l'interaction

Les petits mots ont donné lieu à de nombreuses études et à différentes classifications s'appuyant sur des caractérisations variées⁵. On peut tenter de façon très générale de classer les types de fonctions qu'ils assument dans l'interaction : indiquer la structure de l'interaction (ouvreurs, conclusifs, ponctuels) ; manifester la co-construction (marqueurs phatiques, marqueurs de recherche d'approbation discursive) ; marquer la production discursive (marqueurs de planification, marqueurs de reformulation) ; articuler les énoncés (connecteurs). On peut aussi les aborder en soulignant le caractère plus ou moins "monologal" ou "dialogal" de leur usage : petits mots utilisés par le locuteur dans l'opération de construction de son discours (planification par exemple), petits mots utilisés pour solliciter une co-construction (phatiques par exemple), et petits mots jouant sur la polyphonie de toute production discursive.

Dans ce travail, nous abordons la description de *ben* dans une perspective interactionniste, qui s'organise autour de la notion centrale de co-construction. En effet, si ce petit mot a été choisi *a priori*, nous ne l'aborderons pas pour contribuer à l'étude d'une partie du discours, interjection⁶, voire adverbe (cf. *Petit Robert*), mais en tant que ressource que les locuteurs utilisent largement. La description proposée est empirique et résulte d'une démarche inductive. Le point de départ que nous avons retenu pour sa mise en oeuvre est cette idée développée par Auchlin dans ses premiers travaux sur les marqueurs de structuration de la conversation, d'une nécessité "d'agrippage du discours" :

Cette nécessité d'"agripper" son discours peut s'expliquer à partir d'une "annexe" à la maxime de pertinence de Grice, annexe que Flahault (1978: 108) formule : "que les éléments de vos phrases ainsi que les parties de votre discours, non seulement ne se contredisent pas mais encore soient reliés suivant un fil intelligible". Il faut ajouter, pour expliquer la nécessité de l'"agrippage", que cette maxime vaut pour toute partie du texte conversationnel, et qu'une prise de parole doit également "être reliée suivant un fil intelligible" aux propos de l'interlocuteur" (1981: 94).

Nous inspirant de cette conception, nous avons considéré au départ que les petits mots sont des outils utilisés par les locuteurs pour manifester la *continuité du flux discursif* : manifester incessamment que tout morceau de discours (auto-enchaînement ou hétéro-enchaînement) est relié aux autres selon un fil *perceptible*. Fil perceptible plutôt qu' "intelligible" pour ne pas orienter *a priori* la réflexion vers la question de la pertinence.

Métaphoriquement, l'interaction est ici conçue comme un fil se déroulant le long du temps, dont il convient, pour les interactants, d'"exhiber" la continuité. Ce sont donc les processus mêmes de co-construction qui se trouvent visés par la description. L'analyse proposée met en jeu aussi bien la structuration que la construction thématique des échanges, la dimension énonciative et les enjeux pragmatiques et relationnels.

⁴Voir Gadet 1989.

⁵Différentes classifications fondées sur des catégories morphologiques existent, voir par exemple Mosegaard Hansen qui retient les interjections, les particules modales, les particules de modalisation, les conjonctions, les adverbes (1998, chapitre 3) ; et la discussion très élaborée présentée dans Pons Borderia 1998 sur la variété des étiquettes et les divergences de classifications et de critères permettant de les établir, pour cerner la catégorie des connecteurs. Les études sur le fonctionnement de ces petits mots, dans une perspective intégrant la théorie de l'argumentation dans la langue et l'analyse de discours interactifs sont publiées dans les différents numéros des *Cahiers de Linguistique Française*, dans Roulet 1987. Voir aussi la discussion présentée dans Gülich 1999.

⁶. Perspective qui est adoptée par exemple dans *Journal of Pragmatics* (1992), Danon-Boileau et Morel (éds.) 1995, Olivier et Fauré (éds.), 2000.

1.2. Petits mots de l'oral

Les petits mots peuvent aussi être étudiés dans une perspective de grammaire de l'oral, certains d'entre eux, dont *ben*, n'étant attestés qu'à l'oral.

Ces approches cherchant à dégager les spécificités d'une syntaxe de l'oral intègrent nécessairement une analyse intonative et la description des collocations. Il n'existe pas à notre connaissance de telles descriptions systématiques pour *ben*, voir cependant la grammaire de l'intonation de M. A. Morel et L. Danon-Boileau qui, dans leur analyse du paragraphe oral, font de *ben* un ligateur (1998 : 157)⁷, et le travail de A. Vicher et D. Sankoff (1989) qui propose une étude statistique des co-occurrences de particules (ex. *bon ben alors*). Nous n'avons pas fait de tels traitements de nos corpus, mais nous avons toutefois bien conscience de l'enrichissement qu'ils représentent pour une étude de la particule *ben* en elle-même : l'analyse intonative pourrait aboutir à une proposition de classement éventuellement divergente qu'il serait intéressant de confronter à la nôtre, l'analyse des collocations étant elle plutôt susceptible d'apporter de nouveaux critères de classement. Comme nous l'avons expliqué dans le paragraphe précédent, notre perspective ne concerne pas l'étude de la particule *per se* mais la caractérisation des interactions à laquelle elle nous permet d'aboutir.

1.3. Les petits mots pour une approche contrastive des situations d'interaction

Notre choix de *ben* s'est arrêté au vu des fréquence des petits mots dans nos corpus. En effet, dans notre recherche préliminaire, nous avons effectué le décompte des occurrences de petits mots sur la base de l'inventaire proposé dans Fernandez-Vest (1994). Certains d'entre eux n'ont aucune occurrence alors que d'autres se démarquent par leur haute fréquence. Sur, au total 3 heures 15 de polylogue (30900 mots), nous n'avons aucune occurrence de *ainsi*, du moins, en effet, au fait, maintenant, par conséquent, peu importe, tout de même ; à l'autre extrême : *mais* (397 occurrences), *donc* (241 occurrences), *ben* (173 occurrences), *alors* (157 occurrences), *parce que* (156 occurrences), *hein* (137 occurrences), *voilà* (136 occurrences).

Bien qu'il ne soit pas le plus fréquent, *ben* nous a semblé intéressant tout d'abord parce qu'il a fait l'objet de moins de description à ce jour que *mais* par exemple. Par ailleurs, contrairement à *mais* ou *donc*, il est un petit mot exclusivement oral⁸. Toutefois nous nous garderons bien d'associer les traits "oralité" et "familiarité", ce dont le choix de nos corpus, nous le verrons ci-dessous, nous prémunit *a priori*.

Pour cette étude, nous avons mis en contraste deux corpus de polylogues. L'analyse comparative présente des avantages certains :

- lorsqu'il s'agit d'une approche conduite par les données, elle garantit en tout premier lieu la pertinence des catégories retenues ;
- elle limite le risque d'hypertrophier, ou de négliger, certains traits du fait linguistique étudié, risque qui résulterait de la prise en compte d'une unique situation d'interaction.

Outre ces garanties méthodologiques, on peut aussi faire l'hypothèse que la comparaison nous permettra d'affiner la description des types d'interactions, en repérant des usages du petit mot étudié spécifiques de l'un ou l'autre des corpus ; ces spécificités pourront être rapportées à des caractéristiques externes (les différences dans la définition "officielle" de la situation) ou internes (les types d'activités langagières développées par les participants).

2. Les deux corpus

Les corpus utilisés pour réaliser cette étude sont deux polylogues (réunissant pour l'un 5 participants, pour l'autre 4 participants) qui se déroulent l'un et l'autre en situation professionnelle⁹. Dans les deux situations, l'activité principale développée par les participants est une activité verbale. Leurs principales différences tiennent à l'objectif et au type de relation entre les participants qui influencent tant le déroulement de l'interaction que les types d'activités langagières locales qu'ils développent.

⁷Le ligateur précise le lien de ce qui va se dire avec ce qui l'a déjà été. Il se situe au début du préambule dans le schéma du paragraphe oral type "préambule + rhème + (postrhème)".

⁸Signalons que *ben* n'est pas inventorié dans le *Grand Larousse de la Langue Française*, et qu'il n'est mentionné que sous l'entrée "bien" du *TLF*.

⁹Les corpus étudiés ici ont par ailleurs fait l'objet d'études d'autres types (Bruxelles et Traverso 1998, Bruxelles et Kerbrat-Orecchioni, 2002 à paraître, Bruxelles sous presse, Traverso 2002 à paraître, Traverso à paraître).

2.1. Présentation des polylogues

Le corpus *Réunion de recherche*

Il s'agit de la réunion d'un groupe de chercheurs qui préparent leur participation à un panel dans un colloque (l'étude porte sur 45 minutes de la réunion). L'objectif de la réunion est, comme le disent les participants eux-mêmes dans leurs échanges, d'établir une terminologie commune et de se mettre d'accord sur quelques outils théoriques. Les participants sont des pairs. Il n'y a pas de rôles interlocutifs pré-définis (en particulier, pas d'animateur), ni de script ou d'ordre du jour pré-établi, ce qui a pour conséquence une certaine informalité dans la construction et l'enchaînement des échanges. Malgré cela, la réunion présente aussi une certaine formalité du fait qu'elle est institutionnalisée (réunion dans un laboratoire, avec un thème, une date et une heure, une annonce officielle). Le dernier élément important est lié au fait qu'au cours de la réunion, un fort désaccord s'élève entre les participants sur la question de la formalité de la réunion en cours, désaccord qui transforme l'interaction en une situation où se discutent les deux positions opposées : cette réunion est formelle (position soutenue par quatre participants), cette réunion est informelle (position soutenue par un participant).

Le corpus *Notaires*

Cette interaction réunit deux notaires chargés d'amener leur client — deux membres d'un ex-couple dont le divorce a déjà été prononcé — à procéder au partage du patrimoine qu'ils possédaient en commun. Après deux heures trente d'un débat souvent houleux, un "procès-verbal de partage" est rédigé par les notaires, ce qui met un terme définitif à la procédure de divorce ; si les ex-époux n'étaient pas parvenus à s'entendre pour un partage, un procès-verbal de "non accord" aurait été dressé et les ex-époux renvoyés devant un juge qui effectuerait le partage. L'entretien est fortement cadré par ce contexte institutionnel : la focalisation collective (la rédaction d'un acte notarié) impose un déroulement strict en deux phases (un inventaire débouchant sur une proposition de solution suivie d'une discussion) ; l'interaction est foncièrement asymétrique (les notaires ont la compétence juridique ; mais les divorcés sont détenteurs des informations matérielles nécessaires à la solution) ; les rôles interactifs des notaires sont largement prédéterminés par leurs statuts hybrides (prestataires de service mais aussi représentants de l'administration), et par leur souci d'assurer le déroulement efficace de la négociation (ne pas laisser le débat dégénérer en une dispute entre leurs clients qui bloquerait la prise de décision)¹⁰.

Ces deux corpus ont donc pour point commun, outre le fait d'être des polylogues focalisés sur une tâche à accomplir, une certaine conventionnalité des échanges. Cette conventionnalité, même si elle se réfère à deux cadrages institutionnels différents, implique des activités langagières spécifiques (l'explication dans le corpus Réunion, la négociation des désaccords dans le corpus Notaires), auxquelles se conforment les participants.

2.2. Les petits mots dans les corpus

La parenté entre les deux corpus, réelle à un certain niveau, peut être nuancée lorsqu'on observe le résultat des décomptes, récapitulé dans le tableau ci-dessous :

Décomptes effectués sur 45 minutes (soit environ 11 400 mots) pour le corpus Réunion, et sur 1 heures 30 (soit environ 19 500 mots) pour le corpus Notaires. Le nombre d'occurrences est donné en chiffres bruts (caractères droits) et en pourcentage pour 1000 (en italiques). Ces données quantitatives ne doivent pas masquer le fait que l'apparition de ces petits mots peut être très inégalement répartie selon les différents moments de l'interaction et les divers locuteurs (cf. infra 4.2).

Particule	alors	autrement	Au fond	au moins	aussi	ben	bien sûr	bon	certes	c'est-à-dire	déjà
Réunion	45 3,9	3 0,3	0 0	0 0	27 2,4	73 6,4	5 0,4	36 3,1	1 0,08	23 2	5 0,4
Notaires	112 5,7	2 0,1	1 0,05	7 0,3	37 1,8	100 5,12	20 1	59 3	0 0	5 0,2	13 0,6

¹⁰Pour la description des jeux d'alliances possibles dans ces quadrilogues, cf. Sylvie Bruxelles, Catherine Kerbrat-Orecchioni, 2002 à paraître.

Particule	de toute façon	disons	donc	écoute	Effectivement	en fait	enfin	en somme	Evidemment	Finale-ment	(pas) forcé-ment
Réunion	5 0,4	5 0,4	47 4,1	1 0,08	8 0,7	34 2,9	48 4,2	0 0	1 0,08	4 0,3	5 0,4
Notaires	8 0,4	4 0,2	194 0,9	0 0	0 0	28 1,4	38 1,9	2 0,1	0 0	0 0	3 0,1

Particule	hein	j'sais pas	Justement	j'veux dire	mais	parce que	par contre	par exemple	peut-être	puisque	quand même
Réunion	34 2,9	6 0,5	8 0,7	33 2,8	181 15,8	57 5	3 0,3	34 2,9	5 0,4	2 0,1	30 2,6
Notaires	103 5,2	24 1,2	8 0,4	18 0,9	216 11	99 5	3 0,1	2 0,1	18 0,9	9 0,5	15 0,8

Particule	quoi	regarde	sinon	si tu veux	tu sais, vous savez	tu vois	vraiment	voilà
Réunion	13 1,1	2 0,1	0 0	20 1,7	0 0	14 1,2	8 0,7	68 5,9
Notaires	4 0,2	1 0,05	4 0,2	5 0,2	7 0,3	0 0	5 0,2	68 3,4

* Les particules répertoriées par Fernandez qui n'ont aucune occurrence dans les corpus n'apparaissent pas dans le tableau.

Ces résultats permettent d'observer :

- les nombreuses occurrences des petits mots a priori utilisés dans les processus d'explication (*alors, parce que, voilà, par exemple*).
- l'importance des passages argumentatifs, puisque le plus fréquent des petits mots est *mais* (suivi par *donc* et *alors* dans le corpus *Notaires*, par *enfin* et *voilà* dans le corpus *Réunion*).

Ils permettent par ailleurs de formuler - avec beaucoup de prudence car ces petits mots sont fortement polysémiques selon leur position syntagmatique et leur contexte d'occurrence - des hypothèses interprétatives sur la tonalité spécifique de chacun des corpus :

- une activité "meta-" plus prégnante dans le corpus *Réunion* que dans le corpus *Notaires* étant donné l'utilisation relativement importante de modalisateurs (*hedges* au sens de Lakoff 1972) qui peuvent entrer dans des processus de reformulation et d'explication (*c'est-à-dire, j'veux dire, par exemple, si tu veux, et quoi*).
- une plus grande proximité entre les interlocuteurs du corpus *Réunion*, dénotée par l'usage du tutoiement, et la fréquence des phatiques (*tu vois, si tu veux*).
- des interventions à visée clôturante caractéristiques du corpus *Notaires*, au vu de l'écart sur les occurrences de *alors, donc* et *hein* entre les deux corpus.

3. Analyse

3.1. Le cadre de l'analyse

Ayant choisi d'analyser les petits mots en privilégiant leur fonction dans la gestion interactive du "flux discursif", nous avons essentiellement retenu un axe, celui du temps, sur lequel se tisse le texte conversationnel¹¹. La manifestation de la continuité sur l'axe temporel nous semble s'opérer sur les plans suivants :

- 1) celui des échanges, dans lequel nous distinguons trois niveaux d'organisation :

- les tours de parole : un petit mot peut marquer le début ou la fin d'un tour ;

¹¹Cette représentation rejoint certains des éléments mis au jour par Schiffrin qui, partant d'une définition a priori extrêmement ouverte des marqueurs discursifs ("sequentially dependent elements which bracket units of talk", 1987: 31), forge, à l'issue de son analyse, une définition dans laquelle les marqueurs sont des *coordonnées contextuelles d'énoncés* : "[...] markers provide contextual coordinates for utterances : they index an utterance to the local contexts in which utterances are produced and in which they are to be interpreted. I suggest that this is why markers are used in discourse " (1987: 326).

- les structures d'échange (structuration locale), dans lesquelles les interventions se distinguent selon qu'elles sont initiatives ou réactives. Ce niveau se fonde en dernière analyse sur les valeurs illocutoires des actes contenus dans les énoncés et la façon dont ils s'apparient. Les petits mots peuvent ici indiquer si l'énoncé qu'ils accompagnent est réactif ou initiatif ;
- l'organisation en séquences (structuration globale) dont la continuité peut s'établir sur des critères pragmatiques (un type d'activité langagière, comme par exemple une séquence explicative) ou sur des critères thématiques (par exemple parler de quelqu'un pour successivement décrire son attitude, l'expliquer, s'en plaindre, etc.). À ce niveau, les petits mots peuvent indiquer si la suite est continuative ou clôturante, s'il s'agit de l'ouverture d'une séquence. Ils permettent aussi de baliser la structure hiérarchique du discours, comme l'ont montré les chercheurs de l'école de Genève (voir Roulet et al.: 1987).

2) celui de la construction thématique (qui correspond au niveau 'ideational' chez Schiffrin 1987) : les marqueurs peuvent donner des informations sur le type de progression thématique suivi (développement linéaire, rupture, clôture, etc.) et en conséquence sur l'articulation (au sens minimal de passage) d'un plan à un autre (par exemple les décrochements méta-énonciatifs, les incises, etc.). Ils peuvent aussi marquer le développement informationnel du discours (relation entre les informations anciennes et les informations nouvelles)¹².

3) celui de la simple manifestation d'une continuité de surface : des particules du type à *propos*, *tiens* sont susceptibles de manifester une continuité qui n'existe pas réellement, l'énoncé ainsi introduit étant tout à fait détaché sur le plan structural ou thématique de ce qui précède. Pour cette raison, aucun niveau ne peut être spécifié.

À partir de cette représentation générale, l'étude des occurrences de *ben* dans les corpus nous a amenées à distinguer trois grandes catégories d'emplois relatives à la notion de continuité du flux discursif : la *construction du flux* dans laquelle *ben* marque un *passage*, la *maintenance du flux* et la *fermeture du flux*. Ces trois catégories se distinguent par le fait que *ben* y joue sur des plans différents :

- la première, *construction du flux avec indication d'un passage*, concerne la construction même du fil discursif. Elle est fortement liée à la construction thématique et à l'organisation pragmatique du discours ;
- la seconde, *maintien du flux*, concerne plutôt la gestion interlocutive de ce fil par les différents participants, et plus précisément par les récepteurs ;
- la troisième catégorie, *celle des clôtures*, concerne les deux dimensions précédentes qui se rejoignent dans les procédures de clôture.

Nous ne soutenons pas que *ben* effectue en lui-même ces opérations. Ce sont le plus souvent les structures (collocations, tours adjacents, contenus propositionnel, thématique, pragmatique, etc.) dans lesquelles il entre qui les réalisent. La fonction propre de *ben* semble essentiellement d'indiquer que ce qui l'accompagne est une suite : dans le cadre d'une structure dialogale, cela signifie que *ben* n'est pas attesté en ouverture absolue d'échange, et qu'il marque l'énoncé qu'il accompagne comme réactif ; dans une structure monologale, il indique que le segment qui le suit est lié, à un titre ou à un autre, à celui qui le précède.

3.2. Le classement

On trouvera ici un résumé du classement présenté dans Bruxelles et Traverso (2001). Certaines catégories seulement sont illustrées par des extraits de corpus parce qu'elles nous semblent soulever des commentaires méthodologiques que nous évoquons en conclusion de ce travail.

a) Construction du flux : *ben* marque un passage

Ce passage recouvre trois types de décrochements : thématique, argumentatif, énonciatif.

¹². Dimension qui, dans une approche psycho-linguistique, est formulée en termes de planification cognitive, par exemple Caron 2000.

a.1) Passage de l'information ancienne à l'information nouvelle

Ce type de passage concerne soit la construction informationnelle du discours (le lien thème / rhème¹³), soit la construction thématique au sens de la gestion des thèmes en analyse des conversations, avec en particulier les procédures de réorientation et de développement thématique¹⁴. Particulièrement caractéristique du format "acte questionnant" / réponse (a.1.2), l'opération d'amplification des thèmes se rencontre également en dehors du schéma rigide des paires adjacentes comme ci-dessous (a.1.1).

a.1.1) Tissage thématique

Ce tissage peut soit être l'œuvre d'un seul locuteur, soit s'inscrire dans des configurations essentiellement dialogales.

— Dans un cadre monologal

Dans cet emploi, *ben* marque ou souligne que débute une information nouvelle apportée sur un thème qui a été présenté ou qui est repris dans le même tour de parole. Dans bien des cas, il semble que sa présence se justifie par le fait que le locuteur marque la reprise du fil de son discours momentanément abandonné suite à une hésitation, à une interruption ou après la mise en scène d'un épisode comme dans l'exemple ci-dessous.

Corpus Réunion, 57

Max = d'ailleurs là c'qui vient d'se passer quand Anne est::: entrée euh c'est:- y a eu (.) ç'aurait pu euh: avoir comme conséquence/ (.) que quelqu'un prenne un rôle ah i dit- ah ben quelqu'un me fra le::: le le le le compte rendu 'fin grosso modo (.) **ben** et on aurait pu tout à fait imaginer qu'd'un coup dans l'groupe quelqu'un émerge ou se propose en disant bon allez okay j'm'en occupe [...]

— Dans un cadre dialogal

Nous décrivons ci-dessous deux configurations propres au polylogue ; leurs dénominations métaphoriques ont pour objet de rendre compte de cette spécificité.

• Les développements discursifs en éventail

Par le terme "éventail" nous désignons le cas où *ben* préface l'apport successif par différents interlocuteurs de nouveaux développements sur le thème en cours, ces développements nouveaux pouvant constituer des illustrations d'une proposition ou de nouvelles thématisations d'un objet en discussion inscrites, ou non, dans un processus argumentatif. Dans ces emplois, *ben* n'entre pas à proprement parler dans une structure repérable, plus ou moins fixe ; mais on relève certains indices convergents d'ancrage thématique telles les anaphores pronominales ou nominales, les reprises d'un syntagme spécifique (*ben par exemple*), les constructions avec détachement¹⁵.

Corpus Réunion, 18, 19, 20¹⁶

Max [...] une réunion euh type euh réunion d'labo/ (.) même si elle est ni programmée ni émergente (.) on peut considérer qu'c'est un cadre principal dans la mesure où les participants euh:: c'est c'qui définit leur profession par exemple

Elsa oui **ben par exemple** [vous quand vous mangez ensemble euh::: [très souvent

Max [en d'autres termes on vient pas à la f- [voilà

Elsa on a l'impression qu'c'est des réunions d'travail/ [hein/ c'est pas qu'une impression

Léa [oui oui c'est presque officialisé d'ailleurs [...]

Sara =bon **ben** c'matin là autre exemple moi j'suis arrivée à 9 heures et d'mi pour un cadre principal qui était euh::: réunion polylogue et je suis arrivée donc dans une autre- dans un autre euh::: [...] dans un dialogue/qui était déjà en route une conversation/ (.) qu'est-ce que- qu'est-ce qui était dominant là qu'est-ce qui est dominant et émergent /

Léa oui oui **ben là/ par exemple là** c'est::: [...]

¹³Nous retrouvons là, les propositions de Morel et Danon-Boileau (1998) fondées sur une analyse prosodique, pour qui "ben" est un ligateur, ou celle de Luzzati (1982), qui montre que dans une analyse périodique du discours oral, "ben" apparaît avant la résolution.

¹⁴Voir par exemple, Schegloff and Sacks 1973, Berthoud 1996, Traverso 1996.

¹⁵Ce type d'utilisation de *ben* se retrouve aussi après un événement extra-discursif, emploi exophorique rare dans nos corpus.

¹⁶Certains de exemples ont été simplifiés, du fait de la complexité des situations polylogales, du nombre très élevé d'interruptions et de passages de chevauchement, qui en rendent parfois la compréhension très difficile. Les conventions de transcription sont présentées en annexe.

• *Les développements avec "chef d'orchestre" : reprise (de l'accord) pour en tirer une conclusion*

Dans ces configurations, un des participants adopte une position d'animateur, en utilisant un état du discours précédent qui a été construit par l'ensemble des participants, sur lequel il enchaîne en tirant une conclusion, ou en réorientant le thème. Avant cet enchaînement, la reprise du thème est préfacée par *ben*.

Corpus Réunion, 41

Pour défendre la position selon laquelle la réunion en cours est formelle, les différents participants décrivent chacun à quel point ils ont dû faire des efforts pour venir. Dans son tour qui débute par ben, Elsa reprend l'ensemble de ces éléments (ben oui↑ pour tirer la conclusion que la réunion est formelle.

Elsa elle est annoncée par écrit dans la Lettre du labo j'veux dire que on s'dépêche- 'fin moi j'ai cours jusqu'à 10 heures j'me dépêche pour venir toi tu viens exprès [
Sara [j'suis venue exprès
Inès [oui oui moi j'ai pris ma matinée
Elsa toi t'as pris [ta matinée/
Max [moi j'ai pris l'train le premier TGV (rire)
Elsa **ben** oui non mais: [...]

À noter que la construction thématique repose ici sur le consensus local des interactants, configuration *a priori* exclue du corpus *Notaires* dans lequel cet usage irénique n'est pas représenté.

a.1.2) Le format acte questionnant / réactif¹⁷

La présence de *ben* comme introducteur de réponse est très fréquent. Comme nous l'avons dit précédemment, il s'agit sans doute là de sa fonction de base, mais il reste à déterminer pourquoi certaines réponses seulement sont préfacées par *ben*. Dans nos corpus, cet emploi de marque de la réactive s'enrichit de deux valeurs :

— l'évidence : souvent notée dans la littérature, elle s'appuie sur des éléments hétérogènes (syntaxe, lexique, intonation, type d'acte questionnant), qui sont plus ou moins explicites. Elle aboutit souvent à contester la pertinence de la question posée, de façon parfois lapidaire comme dans : ah **ben** pa'c'que (*Corpus Réunion, 55*).

— l'embarras : en début de réponse, *ben* introduit parfois un enchaînement non préféré, qu'il s'agisse de l'expression d'un désaccord, d'un refus, etc. Il apparaît bien souvent dans ces cas sous la forme allongée *ben::* ou accompagné d'une autre particule, par exemple *ben c'est-à-dire*, *ben j'sais pas*.

De prime abord antinomiques, ces deux valeurs ont pour point commun d'ancrer dans la relation interpersonnelle l'activité de construction du fil discursif qui nous semble caractériser cette première catégorie d'emplois.

a.2) Les contextes argumentatifs

En termes de continuité du flux discursif, cette sous-catégorie se différencie de la précédente en ce que la construction piétine : tiraillement entre des orientations différentes, blocage sur des positions antagoniques ; à cet égard on notera le fait que la plupart de ces *ben* apparaissent en chevauchement. *Ben* peut indiquer un refus, l'appuyer, le refus lui-même étant exprimé par des morphèmes et locutions spécialisés ("non", "si", "c'est pas vrai", etc.). Cette catégorie rassemble les emplois où *ben* pourrait être remplacé par *mais* ; ce sont des

¹⁷Par le terme "acte questionnant", nous désignons les actes de langage, qui de façon plus forte que les assertions, sollicitent la prise de parole de l'interlocuteur pour un apport d'information ou l'expression d'un accord. Il peut donc s'agir de questions ou de demandes de confirmation, mais cette catégorie est néanmoins moins étendue que celle des directifs de Searle. Pour une discussion sur ce point, voir les articles réunis dans Kerbrat-Orecchioni, 1991. Voir aussi Kerbrat-Orecchioni 2001.

éléments contextuels qui marquent l'anti-orientation de la réplique introduite par *ben*, éléments qui s'organisent souvent en structures, du type¹⁸ :

A- énoncé

B- interjection (*eh/ah*) + *ben* + morphème d'opposition (*non/si*)

A- énoncé

B- *ben* suivi d'un énoncé contenant des morphèmes du type (*puisque/même/d'ailleurs/mais/de toute façon*)

A- énoncé

B- *ben* + une demande de faire ("ben fais voir", "ben montre moi")

A- énoncé

B- interjection + *ben* + énoncé d'une menace, d'un défi ("eh ben tu peux toujours attendre", "ah ben moi", *ben* + reprise de l'énoncé de A)

Afin de préciser cette valeur d'anti-orientation qui regroupe un grand nombre d'occurrences nous avons distingué plusieurs sous-catégories fondées sur le statut argumentatif et/ou interactif des énoncés par rapport auxquels *ben* introduit une opposition : il peut s'agir d'une opposition à la conclusion d'un développement argumentatif (plus ou moins clôturante) ou à un argument ; de l'introduction d'un argument méta- qui porte soit sur le non-respect d'une règle de "bonne conduite" argumentative, soit sur la dénonciation d'inférences abusives dans les propos de l'interlocuteur. Pour l'illustration de cette catégorie, nous renvoyons à l'article précité, nous contentant ici de souligner que de tels emplois sont à l'origine de la connotation polémique - et souvent émotionnelle - attachée à *ben*.

a.3) Changement de plan énonciatif

Dans cette catégorie, le passage est celui d'un plan énonciatif à un autre au sein de la construction (souvent monologique, mais fortement dialogique, voire polyphonique) du discours. Le locuteur en cours manipule en succession plusieurs plans énonciatifs, plusieurs teneurs émotionnelles, pour construire son discours ; et *ben* a littéralement pour rôle de marquer le décrochage permettant d'introduire :

— une *envolée émotionnelle* : cas rare, rencontré uniquement dans le corpus *Notaires*, où le locuteur s'échauffe progressivement au fil d'une tirade qui culmine par un cri paroxystique préfacé par un *ben* et clos par un *non*.

— un *discours rapporté au style direct* ; dans cet usage qui est d'une relative systématique, *ben* est l'équivalent oral des marques typographiques de l'écrit (": ") ;

— une *incise* dans le fil du locuteur. De plusieurs types, les incises peuvent être *dues au seul locuteur* en cours qui produit une intervention décrochée par rapport à son fil discursif ; elles peuvent aussi être constituées par *la réactive à une intervention d'un autre locuteur*, généralement produite en chevauchement, que le locuteur en cours insère dans son discours avant de poursuivre son fil : l'incise est alors "provoquée" parce qu'elle est couplée avec une structure d'échange. Dans les deux cas il semble courant que le *ben*, isolé, ou amalgamé dans une particule complexe (*et /eh ben*¹⁹, *ah ben non*, *oh ben oui*, etc.), marque l'ouverture de l'incise dont la fin est marquée par une autre particule.

— *Incise due au locuteur en cours*

Corpus Réunion, 65

Léa =voilà\ /mais bon/ alors revenons (.) vous- pour vous/ et **ben** moi j'suis pas du tout d'accord

hein\ [une réunion formelle c'est une réunion qui est à la fois annoncée/ [dans laquelle

Elsa [oui [oui

Léa un certain nombre de personnes officiellement/ sont ratifiées

¹⁸Dans nos corpus, ces structures sont toujours dialogales, mais le même type d'emplois peut être envisagé dans un cadre monologique du type : "(reprise diaphonique) + *ben* + énoncé anti-orienté".

¹⁹La distinction entre *et/eh* est délicate : la possibilité de commutation avec *ah/oh* orienterait ici vers *eh* ; mais dans l'exemple, l'écoute de l'enregistrement nous fait pencher pour une transcription par le connecteur *et*. Pour une étude diachronique expliquant le maintien de cette ambiguïté entre le joncteur et l'interjectif, se reporter à Torterat 2000.

Dans cet exemple, Léa est en train de reformuler la position de ses "adversaires" et elle introduit une incise le temps de réitérer son désaccord sur ce point de vue. L'incise est ouverte par *ben* et fermée par *hein*.

— *Incise correspondant à une réactive*

Corpus Réunion, 3

Inès et: par rapport à tout ça y a une personne on s'demande c'qu'elle fait là quoi\ c'est- c'est rigolo [
Léa [c'est toi
Inès c'est l'secrétaire général oh ben non moi j'suis hilarde au milieu du public je rigole euh::: tout va bien (PETIT RIRE) non/ c'est l'secrétaire général [...]

Dans cet exemple, l'incise est ouverte par *oh ben non* et fermée par le petit rire et la réitération du "non".

b) Maintien du flux

À l'inverse de la catégorie précédente, le maintien du flux regroupe les emplois de *ben* dans des interventions ne participant pas à l'élaboration thématique, mais où le travail de thématisation se réduit à une activité minimum de gestion assurant la continuité du fil tissé par l'interlocuteur.

b.1) Ben apparaît dans le processus d'expression d'un accord local

Le terme "d'accord" désigne ici toute une série de comportements interactionnels qui vont de la régulation (peu nombreux dans nos corpus) à l'expression d'un accord dans un tour de parole en bonne et due forme. Dans les deux cas *ben* est souvent flanqué de marqueurs d'affiliation "oui", "non", plus explicites ("d'accord", "c'est vrai") ou avec reprise diaphonique dans le cas d'une véritable réaction d'accord d'un locuteur à une position ou à une proposition de l'interlocuteur. Cet accord est le plus souvent teinté d'autres valeurs qui peuvent ou non se combiner, l'évidence sur le mode exclamatif étant la plus récurrente.

b.2) Ralliement de concession

Dans ces cas, *ben* s'inscrit dans une structure très nettement reconnaissable : il ouvre la concessive, qui est clôturée par un autre marqueur, souvent *mais*, indiquant la proposition à laquelle adhère le locuteur.

c) Clôture

c.1) Clôture vraie

Nous avons appelé "clôture vraie", les clôtures co-construites. Il s'agit en fait d'énoncés produits à la fin de la clôture, lorsque tous les participants sont d'accord sur le fait de fermer la séquence. Dans ces cas, *ben* introduit un énoncé qui comporte différents indicateurs de la réalisation de la clôture, qu'il s'agisse de marqueurs ou du contenu de l'énoncé lui-même ; on trouve souvent une particule complexe du type *bon ben*, *ben voilà*, etc.

c.2) Proposition de clôture

Cette catégorie, où les emplois de *ben* sont situés à l'amorce de la clôture, n'est attestée que dans le corpus *Notaires*. Elle est caractéristique des séquences d'évaluation qui s'éternisent et que l'avancée d'une proposition permettra parfois de dénouer ; la "solution" est présentée précautionneusement, le *ben* étant accompagné de marqueurs soit conclusifs (*bon*, *alors*, *donc*), soit atténuateurs (*juste*, *peut-être*, le modal *pouvoir*).

3.3. Bilan

La définition en termes d'agrippage du discours que nous avons retenue au départ s'est révélée suffisamment ouverte pour classer la totalité des occurrences de *ben* dans les deux corpus, sauf dix²⁰.

Le point que nous retenons de cette classification des valeurs de *ben* dans l'interaction est la part qu'il nous a fallu accorder aux emplois qui relèvent d'une véritable construction du cheminement discursif et thématique (cf. notre première catégorie). Cette catégorie, fondée sur l'activité de construction interactive du flux discursif, pourrait être considérée comme la caractérisation minimale et centrale de *ben*. Cette hypothèse est en opposition avec d'autres descriptions de *ben* qui retiennent comme centrale la non-acceptabilité d'un quelconque phénomène discursif (cf. Mosegaard Hansen 1998, Vicher et Sankoff 1989), c'est-à-dire ce qui correspond à nos emplois en contextes argumentatifs. Certains des emplois que nous avons relevés n'ont aucun lien avec la non-acceptabilité : cas où *ben* participe au tissage thématique (cf. a.1.1), indique un changement de plan énonciatif (cf. a.1.3). De même sur le plan de la gestion dialogique (locale et globale), *ben* nous semble également remplir des fonctions diverses, affiliatives ou clôturantes, sans lien avec une quelconque valeur oppositive.

L'hypothèse de l'existence d'une valeur centrale et minimale n'est cependant pas essentielle à notre propos : comme nous l'avons exposé dans notre préambule méthodologique (cf. 1), nous n'avons pas cherché à dégager une signification en langue de *ben*, mais à nous appuyer sur ses différentes occurrences pour 1) identifier la variété de ses usages ; 2) prendre appui sur cette description pour dire quelque chose de l'interaction (cf. ci-dessous). C'est pourquoi notre entreprise de classement traduit le choix d'une description "maximaliste" : ceci nous a permis tout à la fois d'identifier et de contraster des emplois extrêmement différents tout en ne négligeant pas la part du co-texte, des données séquentielles et situationnelles dans le travail descriptif.

Le classement de *ben* comme interjection (dans les dictionnaires et dans certains travaux) ou son traitement comme particule exclamative peuvent être rapportés soit à l'usage de ce petit mot comme marqueur d'une intervention réactive²¹ (ex. dans la paire question / réponse), soit aux colorations émotionnelles qui l'accompagnent dans certains de ses emplois : générateur d'empathie (dans les usages en cascade) ou indice d'embarras ou d'une certaine exaspération fondée sur le fait de trouver évident ce que dit l'autre. Par rapport à ce que nous avons appelé la valeur minimale et centrale de *ben*, ces valeurs restent pour nous secondaires.

4. Des « petits mots » aux interactions

Montrer qu'il est possible de se laisser guider par les petits mots pour caractériser les interactions constitue en quelque sorte le défi méthodologique que nous avons tenté de relever dans ce travail. Nous l'illustrons d'abord en contrastant les résultats obtenus dans chacun des deux corpus, puis en examinant les particularités qui se dégagent de la répartition des occurrences dans chacun d'eux.

4.1. Les variations inter-corpus

La comparaison des deux corpus fait ressortir un fort parallélisme dans la répartition des divers emplois de *ben* ; cette donnée confirme notre choix initial de situations de communication relevant d'un cadre interactionnel analogue : des interactions de travail pluri-locuteurs. Toutefois, comme nous l'avions supposé et comme l'indique également le relevé des

²⁰Ces emplois résiduels sont dus à des difficultés d'interprétation d'origine diverse : les segments dans l'entourage immédiat de *ben* sont inaudibles, des chevauchements de tours interrompent l'intervention débutant par *ben* (emploi en isolation ou contexte trop pauvre), doute sur l'identification même du morphème *ben*.

²¹Il ne s'agirait plus là de la catégorie morpho-syntaxique de l'interjection, mais plutôt d'une conception polyphonique où " l'énonciation se donne comme une réaction déclenchée par la représentation d'une situation " (Ducrot, 1984: 186-187) ; voir aussi Sidar-Iskandar 1980.

fréquences des autres "petits mots" (cf. 2.2 ci-dessus), les spécificités de chaque interaction se lisent dans certaines inversions de tendances observables entre les deux corpus ; le tableau ci-dessous résume la répartition des *ben* dans les différentes catégories de notre grille de classement

- En gras, il s'agit des % de *ben* dans chacune des trois catégories par rapport au nombre de *ben* analysés.

- En italiques, il s'agit des % de *ben* dans chaque sous-catégorie par rapport au nombre de *ben* dans la catégorie a

Nombre de <i>ben</i> dans	a) Construction du flux						b) Maintien du flux	c) Clôture du flux
Réunion	72,7 %						18,2 %	9 %
Notaires	73 %						9 %	17 %
	Soit	a1) <i>Passage informat. ancienne à n^{elle}</i>	dont Tissage thémat.	dont Réactif à question	a2) <i>Contextes argumen-tatifs</i>	a3) <i>Changem^t de plan énonciatif</i>		
	Réunion	58,3 %	27 %	31,2 %	27,1 %	15,2 %		
	Notaires	30,7 %	7,7 %	23 %	47,6 %	21,5 %		

Pour ce qui est de la répartition dans les trois grandes catégories que nous avons distinguées, deux faits sont à noter :

— une distribution complémentaire entre les deux corpus pour les *ben* localisés dans des interventions centrées sur l'organisation séquentielle (cf. les deux dernières colonnes) : dans le corpus *Réunion*, ils sont plus présents quand il s'agit pour les interlocuteurs de conforter le locuteur en place, alors que dans le corpus *Notaires*, ils interviennent plutôt dans les tours à fonction clôturante. Ces tendances préférentielles sont à mettre en relation avec les finalités propres à ces deux interactions : dans le corpus *Réunion*, la co-élaboration entre pairs d'une plate-forme notionnelle et méthodologique suppose la verbalisation des points de vue de tous les participants, notamment par l'expression d'accords locaux. Dans le corpus *Notaires* domine un objectif opératoire, la rédaction de l'acte de partage ; il en résulte donc un enchaînement serré de la série des points à traiter, d'où la réitération des procédures locales de clôture.

— dans les deux corpus, l'écrasante majorité des emplois se concentre dans l'aménagement de la continuité temporelle du flux discursif. Les interactants sont soucieux de préserver une certaine fluidité dans les enchaînements tout au moins en surface ; cette préoccupation est-elle à mettre en relation avec les deux caractéristiques majeures de nos corpus ? Autrement dit, la forme polylogale et la focalisation de ces interactions de travail augmentent-elles l'usage de ces *ben* d'élaboration du flux discursif ?

Mais par ailleurs ces emplois majoritaires s'inscrivent dans des activités interactionnelles différentes selon les deux corpus : les occurrences de *ben* relevant des opérations de tissage thématique dominant dans le corpus *Réunion*, alors que les *ben* argumentatifs sont majoritaires dans le corpus *Notaires*. Les spécificités des deux situations, et des activités langagières qui en découlent, permettent de rendre compte de ces divergences : la dimension heuristique de la tâche à accomplir dans le premier cas explique le souci des interactants d'assurer, au moins formellement, la continuité des lignes thématiques — ce qui est cohérent avec la prédominance de la maintenance du flux, catégorie b, observée ci-dessus ; dans le deuxième corpus, les positions antagoniques et chargées d'affects de l'ex-couple, notamment dans les activités d'évaluation, entraînent le développement de controverses incessantes — ce qui va dans le sens d'une multiplication des opérations de clôture, catégorie 3.

4.2. Les variations intra-corpus

• Le corpus *Réunion*

Il apparaît très clairement dans ce corpus des passages de raréfaction, voire de disparition totale de *ben*. Ainsi, lorsque les participants sont engagés dans une activité de présentation des terminologies employées par différents auteurs pour décrire les phénomènes

qu'ils cherchent à étudier (ce qui représente 4 pages de transcription), aucun *ben* n'est employé. De même, dans les passages où se dégage un "ordre tranquille"²² dans les échanges, les participants construisant leur interaction par paliers correspondant à des accords locaux sur la base desquels ils poursuivent leur investigation des concepts descriptifs utiles pour les polylogues, les *ben* sont très rares, et leurs quelques occurrences appartiennent aux catégories classées sous le § a.1).

Il apparaît tout aussi nettement des passages de cascades de *ben*, qui sont liés à divers types d'activités langagières :

1) les questions en série : au cours de cette réunion, une sixième participante, organisatrice du panel, entre dans la salle de réunion et pose différentes questions matérielles relatives aux documents nécessaires pour le panel ; les *ben* apparaissent en série dans les réponses ;

2) les passages de dérangement : des étudiants font aussi irruption au cours de la réunion, à la recherche d'un de leurs professeurs. Les participants à la réunion répondent à leurs questions, mais n'ont de cesse que de les voir partir. Chacun des tours de parole dans ce passage débute par *ben* :

Corpus Réunion, 60, 61, 62, 63, 64. Les étudiantes sont entrées

Max voulez-voir qui
 E1 on cherche Madame Michel
 Léa elle est en cours
 E2 oui elle est en cours au départ on d'vait être au préfabriqués et du coup on nous a dit une aut' salle=
 Léa = **ben** faut aller voi- ben allez voir au secrétariat hein
 E2 **ben** c'est fermé l'secrétariat
 Léa **ben**: écoutez euh:: [
 Elsa [on n'en sait rien
 (silence)
 Léa on peut pas vous dire où elle est alors- elle est pas en- vous avez pas cours en NTE/ vous avez pas cours euh [
 E2 [**ben** normalement on a cours en préfabriqués derrière l'amphi Lumière mais là [...]

3) les passages argumentatifs, qu'il s'agisse de micro-désaccords locaux relevant plutôt de la négociation ou de l'ajustement²³, ou de désaccords plus importants, comme celui qui oppose les participants à la réunion sur la question de la formalité. Voici un exemple illustrant ce dernier cas :

Corpus Réunion, 47, 48, 49, 50, 51

Max elle correspond à c'modèle c't-à-dire réunion sans: - sans animateur mais:/ [
 Elsa [ben elle correspond à une réunion
 sans animateur mais/ elle est formelle elle est annoncée j'veux dire que/ elle est [annoncée et elle a un thème
 Léa [pour moi c'est pas pareil entre formel et annoncé [c'est pas du tout pareil=
 Elsa [ah: **ben**
 Elsa =écoute euh: tu peux dire qu'elle est pas: formatée/ (.) [elle est pas formatée selon des règles
 Léa [hm
 Elsa euh [
 Léa [mais c'est ça/ formel [(ça vient de forme)
 Elsa [ah non formel c'est pas ça [c'qu'on appelle une réunion
 Léa [**ben** formel/
 formelle [
 Léa [formel c'est forme [
 Elsa [non non non **ben** oui **ben** [
 Sara [non parce que le informel ça s'rait le::- la
 différence entre- pour moi euh:: le programmé et l'émergent [...]

²²Sur cette notion "d'ordre tranquille", voir Traverso (à paraître).

²³Sur l'opposition entre ces deux notions, et une proposition d'articulation avec celle de situation argumentative (Plantin 1996), voir Traverso 1999.

Une autre caractéristique des passages argumentatifs est le fait que les *bens* sont au démarrage du traitement du désaccord aussi nombreux que les *mais*, mais que leur fréquence diminue au fil du traitement du désaccord alors que celle des *mais* reste stable.

• Le corpus *Notaires*

L'étude de la répartition des *ben* dans ce corpus doit d'abord être rapportée à leur distribution par locuteur. En effet un locuteur, H, en produit à lui seul plus de la moitié (56 occurrences) ; et il est suivi en cela par son ex-épouse, F (31 occurrences). On voit donc que ce petit mot est relativement absent dans la bouche des professionnels (10 % des occurrences) ; l'explication de cette donnée en termes de niveaux de langue n'est pas à exclure, mais il nous paraît plus intéressant de la mettre en relation avec les rôles interactionnels occupés par les deux notaires, dans la mesure où le *ben* est chez eux d'un usage extrêmement typé : ils l'utilisent pour énoncer/ratifier une proposition d'évaluation (cf. les cas de clôture ou de proposition de clôture, c.1 et c.2 dans le classement ci-dessus), et pour rédiger collectivement le procès-verbal. Le contexte commun de ces emplois n'est pas l'absence de technicité juridique, mais le souci de ménager la progression de l'interaction vers la réalisation de la tâche finale. Enfin il convient de noter à cet égard que les notaires occupent rarement la position de questionnés ou celle de polémistes, deux configurations qui, nous le verrons ci-dessous, sont particulièrement propices à la production de *ben*.

En revanche l'emploi du *ben* par le couple de divorcés est parfaitement régulier ; son retour diffus tout au long de l'entretien (4 pages seulement sur 34 de transcription n'en comportent aucun) recouvre les diverses classes recensées. D'autre part il s'accompagne, comme dans le corpus précédent, de productions en cascades qui se situent également dans des moments fortement argumentatifs. Mais les oppositions dont il s'agit ici sont des conflits aigus qui entraînent l'ex-couple dans des dialogues polémiques, et l'on assiste à une contagion dans l'émission de *ben*, comme dans l'exemple ci-dessous, extrait d'une discussion sur l'évaluation du partage des meubles où pendant 4 pages sont produits le tiers des *ben* du corpus, qui à trois reprises suivent un schéma rythmique presque aussi dense :

Corpus Notaires, 22 à 29

- H [je te dis c'est comme ça/ je te dis si tu as payé par chèque des meubles je l'dis y'a aucun problème=
- F =**ben** j'te dis Roche [Bobois (.) 7 500 francs j'ai payé=
- H [**ben** tu l'as payé
- H =**ben** c'est quoi/ [d'ailleurs ça
- F [**ben** c'est: ça doit êt' le la: -je sais pas une partie d'la chambre j'avais deux- c'est moi qui avais donné une avance=
- NH =j'ai pas d'facture euh qui:: [nous justifie ça
- F [**ben** j'en ai (.) [si j'vous les ai envoyées les factures
- NF [si ça doit êt' ça
- NF [(inaudible)
- H [**ben** ça doit être marqué d'toute façon moi j'conteste pas si y a ça je conteste pas c'est tout c'que j'dis
- F (inaudible) **ben** pa'c'que i z'ont mis une- un truc global
- NH c'est exact
- H **ben** d'toute façon moi c'est simple j'vais retrouver les chèques comme quoi j'ai payé pa'c'que c'est facile j'veux dire là c'est: [c'est vraiment facile hein

Après la première intervention de H, toutes les interventions de l'ex-couple sont préfacées par *ben*. Cette production en rafales est la trace d'une forte tension et d'une montée émotionnelle, deux caractéristiques que l'on retrouve dans l'extrait suivant,

phase nodale de la discussion puisque F y fait la concession ultime sur la base de laquelle se construira l'accord :

Corpus Notaires, 82 à 86

- F attends si tu proposes 150000 moi j'prends à 150000 moi je je j'en ai marre je n'veux pas me battre\
[ça fait j'sais pas combien d'temps qu'ça traine [ça suffit\
H [je sais pas [ça pourrait durer encore 10 ans j'te dis
F et **ben** [moi non je n'veux pas qu'ça traine encore 10 ans/[c'est fini c'est terminé\ on signe aujourd'hui
H [écoute moi [**ben** moi ça train'ra 10 ans si i faut j'veux
H dire euh:: [c'est pas possible si tu considères tout [c'que j't'ai do- tu perds pas tu tu tu en sors avec
F [et **ben** tant pis\ [tant pis je perds/
H 150 mille francs en ayant eu la belle vie/ (Xs) franch'ment pa'c'que tu l'aurais jamais eue- vécu
comme tu as vécu si tu:: - si j'tais pas là [**ben** oui tu peux dire c'que tu veux:: mais c'est
F [tu parles (inaud.) on n'a rien du tout
H vrai::\ **ben** justement donc je vais te dire j'lui paye tous ses impôts depuis 10 ans elle a vécu à mon
oeil pendant 2 ans [
F [à mon oeil et ho et ho j'travailais aussi hein eh

Les accumulations mimétiques de *ben* sont toutes dans ce corpus réservées aux séquences de dialogue que les notaires laissent s'instaurer entre H et F ; *a contrario* on constate que le *ben* se raréfie dans les phases qui présentent une véritable structure de polylogue, les quatre participants prenant part à l'échange parfois vifs d'arguments — ce qui est effectivement peu souvent réalisé malgré la configuration polylogale.

Il résulterait de ces rythmes particuliers d'apparition de *ben* qu'un schéma dyadique d'interlocution est particulièrement propice à l'apparition de ce petit mot, vu le contexte foncièrement agonial de cette interaction.

Dans les deux corpus, il semblerait qu'une certaine corrélation existe entre les moments où la fréquence de *ben* augmente et un "relâchement" du registre de langue, quelle que soit la cause de la tension interpersonnelle qui se manifeste alors (positions inconciliables sur un désaccord, exaspération). C'est cette donnée qui sous-tend la qualification reconnue de *ben* comme familier. Mais il nous semble important d'insister sur le fait, qu'*a priori*, compte tenu des caractéristiques des corpus choisis, il n'est pas possible de lier l'usage et la fréquence des petits mots au caractère populaire ou familier des discours (caractère qu'aucun de ces corpus ne présente). Ainsi, *ben*, petit mot censé être familier, voire populaire, est attesté de façon importante dans des corpus qui l'un et l'autre sont très éloignés de conversations à bâtons rompus ou de français populaire. Si *ben* constitue une exclusivité de l'oral, il semble difficile d'affirmer que son apparition est liée au caractère familier ou relâché des discours. Il conviendrait de pousser l'investigation sur ce point, dans une approche qui "contrasterait" des corpus enregistrés dans des situations proprement "familières", et des corpus d'interactions sans objectif externe.

4.3. Bilan

Pour conclure, nous reviendrons sur la méthodologie employée.

Si notre étude reste exploratoire, elle nous semble montrer son intérêt à différents niveaux.

Elle nous a permis d'identifier certains formats interlocutifs propres au polylogue, tels que l'échange avec animateur ou le développement en éventail. Ces formats, liés à la prise de rôle interlocutifs spécifiques, ne sont pas tributaires d'une situation d'interaction, mais sans doute constatables dans n'importe quel type de polylogue.

Elle montre qu'une démarche comparative s'avère particulièrement prometteuse pour fonder la description des types (ou des genres) d'interactions sur un fait linguistique local « micro ».

Enfin, elle ouvre des pistes de questionnement. Elle nous a conduit à regrouper dans une seule et même catégorie des phénomènes essentiellement dialogaux et des phénomènes essentiellement monologiques. La catégorie a) par exemple regroupe dans le « tissage thématique » les cas où un locuteur dans son tour de parole marque par *ben* le début d'une information nouvelle apportée sur un thème déjà présent, et ceux où plusieurs locuteurs accrochent des développements successifs différents sur un même thème en introduisant leur apport par *ben*. Ceci fait écho au fait que *ben* est apparu au cours de cette étude à la fois comme spécifique d'énoncés, d'interventions ou de tours réactifs, et que nous lui avons attribué une valeur centrale et minimale de marquage de la construction du cheminement discursif et thématique. D'un certain point de vue, cela revient à observer l'enchaînement question / réponse comme un cas particulier de construction information ancienne / information nouvelle, ce qui ne surprendra pas.

Le problème théorique de description qui demeure concerne l'articulation des perspectives énonciative et conversationnaliste : comment, d'un côté, faire en sorte que le souci de description méticuleuse des faits de langue (dimensions énonciative et polyphonique de la construction du discours) n'entraîne pas la "dilution" des locuteurs (individus engagés dans une situation) et le gommage de la réalité de la rencontre sociale ? Comment, de l'autre côté, quand la description se fonde sur la prise en compte prioritaire de la co-présence, de l'activité de construction effective de la parole (les tours) et de la séquentialisation, ne pas négliger ce que les perspectives linguistiques ont mis au jour concernant la complexité du travail d'élaboration discursive ? Autrement dit comment préserver les apports respectifs des approches énonciative et conversationnaliste²⁴ ?

²⁴Les approches modulaires ou multi-dimensionnelles ne répondent que partiellement à ces préoccupations. En effet en les appliquant à un corpus donné, l'analyste a souvent tendance à recloisonner les différents plans plutôt qu'à les articuler dans une description intégrative.

Références bibliographiques

- Auchlin A. (1981): "Réflexions sur les marqueurs de structuration de la conversation". *Etudes de Linguistique Appliquée* 44, 88-104.
- Barbérés J.-M. (éd.) (1999): *Le français parlé. Variétés et discours*. Université de Montpellier III : Praxiling.
- Berthoud A.-C. (1996): *Paroles à propos*. Paris, Ophrys.
- Bouchard R. (2000): "'M'enfin !!! Des 'petits mots' pour les 'petites' émotions ?". C. Plantin, M. Doury & V. Traverso, (éds), *Les émotions dans les interactions*. Lyon, PUL/ARCI, 223-238.
- Bruxelles S., Traverso V., (1998) : "Observations sur la gestion de la tension au cours de l'entretien notarial", in *Séparation & Recomposition familiale*, actes du 29^e congrès du mouvement Jeune Notariat, Évian, 385-427.
- Bruxelles S., Traverso V., (2001): "Ben dans deux situations polylogales", in Ferrer H., Pons S. (éds) : 23-51.
- Bruxelles S., Kerbrat-Orecchioni C., (2002 à paraître), "Coalitions in polylogues". *Journal of Pragmatics*.
- Bruxelles S. (sous presse): "Topoi lexicaux et analyse interactionnelle : une mise en perspective sur des données recueillies en situation institutionnelle", in Eggs E. (ed.), *Topoi, discours, argument*, supplément à la revue *Französische Sprache und Literatur*, Blumenthal.
- Caron-Prague J., Caron J., (2000), "Les interjections comme marqueurs du fonctionnement cognitif", *Cahiers de Praxématique* 34 : 51-76.
- Danon-Boileau L., Morel M.-A., (éds) (1995): *Faits de Langues*, 6.
- Ducrot O. (1984): *Le dire et le dit*. Paris, Minuit.
- Ducrot O., et al. (1980): *Les mots du discours*. Paris, Minuit.
- Fernandez-Vest J. (1994): *Les particules énonciatives dans la construction du discours*. Paris, PUF.
- Ferrer H., Pons S. (eds), (2001): *Quaderns de filologia. Estudis Linguistics VI, La pragmática de los conectores y las partículas modales*, Universitat de Valencia.
- Gadet F. (1989): *Le français ordinaire*, Paris : A. Colin.
- Goffman Erving (1988): "L'ordre de l'interaction", *Les moments et leurs hommes*, Paris, Seuil, 186-230.
- Gülich E., (1970): *Makrosyntax der Gliederungssignale im gesprochenen Französisch*. Munich, Wilhelm Fink.
- Gülich E., (1999): "Les activités de structuration dans l'interaction verbale", in Barbérés J.-M. (éd.) : 21-47.
- Kerbrat-Orecchioni C., (éd) (1991): *La question*. Lyon, PUL.
- Kerbrat-Orecchioni C. & Plantin C. (éds) (1995): *Le trilogue*. Lyon, PUL.
- Kerbrat-Orecchioni C. (2001): *Les actes de langage dans le discours. Théorie et fonctionnement*. Paris, Nathan Université.
- Kerbrat-Orecchioni C. (éd) (à paraître 2002): "On Polylogues", special issue, *Journal of Pragmatics*.
- Lakoff G., (1972): "Hedges : A Study in Meaning Criteria and the Logic of Fuzzy Concepts", *Papers from the 8th Regional Meeting*, Chicago Linguistics Society, 183-228.
- Luzzati D. (1982): "'Ben appui du discours". *Le français moderne*, 50, 193-207.
- Morel M.-A., Danon-Boileau L. (1998): *Grammaire de l'intonation*, Paris, Ophrys.
- Mosegaard Hansen M.-B. (1998): *The function of discourse particles*. Amsterdam, John Benjamins.
- Ochs E., Schegloff E., Thompson S. (1996): *Interaction and Grammar*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Olivier C., Fauré L. (éds), (2000): *Cahiers de Praxématique* 34, *L'interjection en français*, Montpellier, Praxiling.
- Plantin C. (1996): "Le trilogue argumentatif". *Langue Française*, 112, 9-30.
- Pons Borderia S. (1998): *Conexión y conectores*. Cuadernos de Filología XXVII. Universitat de València.
- Roulet E., et al. (1987): *L'articulation du discours en français contemporain*. Berne, Francfort-s. Main, New York, Paris, Peter Lang.
- Schegloff E., Sacks H. (1973): "Opening up closings". *Semiotica*, VIII/4, 289-327.
- Schiffrin D. (1987): *Discourse markers*. Cambridge, Cambridge University Press.

- Sidar-Iskandar C. (1980): "Eh bien ! le russe lui a donné cent francs". O. Ducrot et al., 161-193.
- Torterat F. (2000): "Eh, un allomorphe de *et* ? Approche critique d'une distinction homonymique", *Cahiers de Praxématique* 34 : 107-131.
- Traverso V. (1996): *La conversation familière*. Lyon, PUL.
- Traverso V. (1999): "Negociación y argumentación en la conversación familiar". C. Plantin (éd.), a argumentación, *Escritos* 17/18, Revista del Centro de Ciencias del Lenguaje, Universidad Autonoma de Puebla, Mexique, 51-87.
- Traverso V., (2002 à paraître): "Interlocutive 'crowding' and 'splitting' in polylogues: the case of a meeting of researchers". *Journal of Pragmatics*.
- Traverso V., (à paraître), "Se mettre d'accord dans une réunion : aspects de la négociation dans un polylogue", *Revue Romane*, Copenhague.
- Vicher Anne, Sankoff David, (1989), "The emergent syntax of pre-sentential turn-openings", *Journal of Pragmatics*, 13, 1 : 81-97.

Conventions de transcription

(RIRES)	Les productions vocales, sont notées entre parenthèses en petites capitales
[indique un chevauchement de parole (noté dans les deux tours)
(.)	indique une pause très brève (inférieure à 1 seconde)
(x")	les pauses ou silences plus longs sont chronométrés
:	indique l'allongement d'un son
/	intonation montante
↑	intonation fortement montante
\	intonation descendante
↓	intonation fortement descendante
[...]	indique qu'un passage a été omis
(inaud.)	indique un passage inaudible
()	les passages dont la compréhension n'est pas certaine sont aussi notés entre parenthèses

Dans les extraits, afin de faciliter la lecture, *ben* apparaît en gras, et les autres éléments qui constituent avec lui une structure reconnaissable ou un conglomérat sont soulignés.

Dans les transcriptions du corpus *Notaires*, les initiales désignent :

F	ex-épouse
H	ex-époux
NF	notaire de F
NH	notaire de H



1700 occurrences de la particule *quoi* en français parlé contemporain : approche de la « distribution » et des fonctions en discours

Par Catherine Chanet¹
Université de Provence¹
(France)

Novembre 2001

« Ça'aurait été un mot-absence, un mot-trou, creusé en son centre d'un trou, de ce trou où tous les autres mots auraient été enterrés.

On n'aurait pas pu le dire mais on aurait pu le faire résonner. »
(Marguerite DURAS, *Le Ravisement de Lol V Stein*)

1. Préambule : objectifs et méthodologie

Autant le dire, la particule *quoi* spécifique du français parlé n'a pas très bonne presse. Ni auprès du public, qui y voit une manière de « mal parler », ou un indice de je ne sais quelle appartenance sociolinguistique pas très valorisée; ni non plus auprès des linguistes, qui un peu curieusement la boudent, ou qui y voient parfois un tic langagier, et dont certains vont jusqu'à affirmer (oralement) qu'elle ne « sert à rien ». Il est assez troublant de penser que nous pouvons peut-être mobiliser un nombre conséquent de muscles, une certaine énergie, et sans doute quelques milliards de neurones, pour nous fatiguer à produire quelque chose qui ne « sert à rien ». J'ose donc espérer que la particule *quoi* devrait servir à quelque chose dans le discours. C'est ce que je propose de vérifier ici.

1.1. Objectifs

Il s'agit donc d'aborder la particule dans tous ses états, pour tenter de dégager quelques pistes d'investigation concernant son fonctionnement « grammatical » et pragmatique en discours. Je tenterai d'abord de la situer par rapport aux autres emplois de la forme *quoi*, puis d'examiner ses éventuelles spécificités au niveau distributionnel. Enfin, j'examinerai les opérations discursives au cours desquelles elle peut survenir, pour tenter de cerner un peu plus précisément son rôle. Il s'agit donc ici d'une étude exploratoire, qui s'inscrit résolument dans le cadre d'une linguistique descriptive.

J'essaierai de montrer que la particule *quoi* a une action spécifique au niveau des représentations cognitives créées par le discours, et qu'elle invite dans tous ses emplois l'allocutaire à effectuer des inférences pour reconstruire ce que Grize (1996, entre autres) appelle une « schématisation ». Son rôle apparaîtra donc comme fondamentalement interactif, ce qui justifie qu'on s'y intéresse ici.

1.2. Corpus et méthode

1.2.1. Cette étude a été menée à partir du corpus nommé CORPAIX, recueilli entre 1977 et 1999 par ce qui constituait alors le Groupe Aixois de Recherche en Syntaxe (GARS), dirigé par Claire Blanche-Benveniste. Il comporte les transcriptions de plus de 150 interactions orales formées pour la plupart de récits de vie dialogaux, et totalise un million de mots.

Le choix de travailler sur un tel corpus a été justifié par le fait que le recueil des exemples « à la volée » est souvent plus subjectif qu'on ne le souhaiterait : l'oreille sélectionne certaines choses et n'en entend pas d'autres. C'est du moins ce que semblent montrer des

¹Laboratoire Parole et Langage (UMR CNRS 6057) et jeune équipe DELIC. 29 av. Robert Schuman, 13461 Aix-en-Provence CEDEX 01. E-mail : catherine.chanet@lpl.univ-aix.fr.

comparaisons entre de tels corpus et un corpus comme CORPAIX (cf. à ce sujet Pallaud : 1999). Il est en effet probable que les unités linguistiques qui n'interviennent pas dans les opérations de référencement, et notamment les marqueurs discursifs, sont plus difficiles à « entendre » que les unités qui entrent dans des expressions référentielles. De plus, une forme comme *quoi*, lorsqu'elle est particule, peut être prononcée très bas et passer quasi inaperçue à l'oreille. Les recueils d'exemples « sur le vif » peuvent donc être suspectés d'une fiabilité douteuse, notamment sur le plan quantitatif. Il m'a paru préférable de recourir à un ensemble de données qui permettait d'éviter ces écueils méthodologiques, que fournissait CORPAIX.

Les extraits de ce corpus seront cités en donnant entre parenthèses :

- le numéro de l'occurrence qu'a extraite le concordancier (cf. 1.2.2.)
- le nom du sous-corpus, c'est-à-dire de l'interaction, dont est extrait l'exemple
- le numéro du tour de parole dans ce sous-corpus, dans lequel *quoi* apparaît.

Par exemple, (2019, PHARMACI §163) signifie qu'il s'agit de l'occurrence n° 2019, et qu'elle figure dans le sous-corpus PHARMACI au 163e tour de parole (tel que les tours de parole ont été transcrits).

Les conventions de transcription que j'utilise ici sont inspirées de celles du GARS (seule la notation des pauses diffère) et sont données en fin d'article.

1.2.2. Les occurrences de *quoi* ont été extraites à l'aide d'un concordancier en cours de développement qui permet non seulement de spécifier une grandeur (en mots ou en caractères) pour les cotextes gauche et droit de la forme, mais aussi de retrouver l'occurrence dans le texte source lorsque le recours à un co(n)texte plus large s'avère nécessaire. 2492 formes, toutes catégories confondues, ont été extraites².

Ce concordancier a également été utilisé lors de la recherche des cooccurrences de *quoi* avec certains lexèmes, pour tenter de mettre au jour les opérations discursives propices à l'emploi de la particule (cf. 4).

1.2.3. Ont été éliminées de cette étude les occurrences de *quoi* qui apparaissaient dans une multi-transcription, comme dans les exemples (1) et (2) :

- (1) ils te font un retour en fonction de ce qu'ils ont compris de ce que tu leur as dit /toi, **quoi**/ en fait (2019, PHARMACI §163)
- (2) L2 mais après le deuxième semestre on va avoir cours je crois de dix heures à je sais plus quoi je crois /**quoi**, X/ (1373, FAC §153)

Ces multi-transcriptions indiquent en effet que la forme n'a pas été perçue de manière certaine par le(s) transcripateur(s). Le corpus comportait 43 cas de ce type, ce qui ramène à 2449 le nombre d'occurrences exploitables.

2. *Quoi* : de la proforme à la particule interactive

Chacune des 2449 occurrences exploitables a été catégorisée manuellement selon son statut dans le discours. Trois statuts ont été a priori distingués :

- proforme
- appartenance à une locution ou à une expression quasi-figée
- particule énonciative.

Il s'agit ici de situer les emplois de *quoi* comme particule énonciative par rapport à d'autres types d'emplois. Je me limiterai donc, pour étayer ces trois statuts, à donner des critères de définition minimaux. Il est bien entendu que chacun de ces statuts mériterait en soi une étude beaucoup plus approfondie, notamment dans l'optique d'un étiquetage automatique de la forme *quoi*.

²Un premier repérage en avait fourni 2535, ce qui explique que la numérotation des exemples aille de 1 à 2535. Ce décalage est dû au fait que la version du corpus utilisée comportait des « doublons », c'est-à-dire des fichiers enregistrés deux fois. Il a donc été nécessaire d'éliminer 43 occurrences redondantes.

2.1. *Quoi* proforme

On peut considérer que *quoi* est une proforme (les grammaires traditionnelles le catégorisent dans ce cas comme « pronom ») lorsqu'il vaut pour une chaîne signifiante, un signe linguistique, voire un énoncé tout entier et l'énonciation qui lui donne naissance.

Voici quelques indications sur les cas où *quoi* constitue ce « pronom » :

- 1- quand il constitue la totalité d'un tour de parole : il est alors étiqueté « pronom interrogatif » par les grammaires ;
- 2- quand il est immédiatement précédé d'un prédéterminant. Là encore, il a une valeur interrogative (*le quoi ?*)
- 3- dans les séquences *ou quoi* (*t'es fou ou quoi ?*)
- 4- lorsqu'il est précédé immédiatement d'une préposition (sauf cas particuliers de ce qu'on peut considérer comme des ellipses, que je n'exposerai pas en détail ici, où *quoi* est particule : *il est pour, quoi; il a fait avec, quoi*). Là encore il a une valeur traditionnellement considérée comme interrogative. Ont été recensées comme prépositions dans le corpus : *à, avec, dans, de, en, entre, par, pour, sans, sur, vers*.
- 5- lorsqu'il est dans la valence de la construction verbale, et qu'il est précédé immédiatement du verbe. C'est toujours le cas (dans le corpus) avec (*y*) *avoir, être, faire*, et *représenter* lorsqu'il se construit avec le sujet inanimé *ça* (*ça représente quoi ?*)

2.2. *Quoi* dans une locution ou expression quasi-figée

Ces cas sont assez délicats à définir : *quoi* semble y garder sa valeur de pronom. Simplement, il apparaît dans une séquence qui semble constituer une unité linguistique à part entière. Ces séquences sont :

- *n'importe quoi*
- *moyennant quoi*
- *quoi que ce soit* (sous certaines réserves)
- *comme quoi*, qui peut être ambiguë (cf. 2.4.1.)

2.3. *Quoi* particule

Dans les autres cas, *quoi* apparaît jouer un rôle de particule énonciative, au sens où Fernandez (1994 : p.3) les définit :

*Le concept de particule sera défini ici non selon un ensemble fermé de traits formels mais en référence à un processus fondamental d'organisation (de construction, dans la mesure où l'oral naturel surtout sera visé) du discours.*³ (Fernandez : 1994 : p.3)

Deux conditions fondamentales au moins doivent être remplies pour que *quoi* soit considéré comme une particule :

- 1- Que *quoi* ne constitue pas l'intégralité d'un tour de parole;
- 2- Que *quoi* ne soit pas régi.

La particule est donc un élément fondamentalement hors des dépendances syntaxiques.

2.4. Ambiguïtés de catégorisation

Dans un certain nombre de cas, le statut de *quoi* reste ambigu lorsqu'on ne dispose pas de la bande sonore de l'enregistrement (ce qui est le cas pour CORPAIX) : ces ambiguïtés sont en effet dues à l'écrit des transcriptions et n'existent pas à l'oral, où la prosodie permet justement de les éviter. On peut distinguer deux types d'ambiguïtés, que je me contenterai ici d'illustrer :

2.4.1. Ambiguïtés proforme / locution

La forme *quoi* peut se rencontrer dans les mêmes séquences avec des statuts différents. C'est par exemple le cas dans une séquence *comme quoi*, où *quoi* peut assurer

³C'est l'auteur qui souligne

deux fonctionnements distincts. En (3), *quoi* a le statut d'une véritable proforme, dont le fonctionnement mériterait d'ailleurs de plus amples investigations :

- (3) il y a une rumeur comme **quoi** avec la police et vous ça serait un peu la guerre (1531, GENDARME §94)

Dans ces mêmes séquences *comme quoi*, il existe par ailleurs des cas où *quoi* ne forme pas à lui seul une unité, mais participe à une sorte de locution-connecteur *comme quoi*, comme en (4) :

- (4) en orthographe par exemple euh on a enlevé pas mal d'accents circonflexes parce que bon qui qui je sais pas pour simplifier la langue quoi j- je j'ai même pas d'exemple là mais bon **comme quoi** c'est pas c'est pas très très important quoi un accent circonflexe on peut le simplifier (47, 13GURIN §133)

Cependant il n'est pas toujours possible à l'écrit de trancher entre les deux fonctionnements, comme en témoigne l'extrait suivant :

- (5) j'aime j'aime dormir dans le sale ouh + tu viens pas dormir chez moi ouais c'est pourquoi comme **quoi** pour ça une fois tu as fait la fugue de chez toi tu es venue chez moi alors s'il te plaît tais-toi hein (648, ARGOTA §384)

Les emplois de ce type ont donc été notés comme ambigus.

2.4.2. Ambiguïtés proforme / particule

Ces cas sont beaucoup plus nombreux et concernent essentiellement les *quoi* cooccurrent avec un verbe ordinairement recteur pouvant faire l'objet d'un emploi dit « absolu ». En d'autres termes, *quoi* peut constituer, avec des verbes de ce type, soit un pronom objet régi par le verbe (le plus souvent « interrogatif »), soit une particule hors syntaxe n'ayant rien à voir avec l'emploi du verbe. Les verbes du corpus avec lesquels ces deux statuts apparaissent sont les suivants :

suivre, savoir, vendre, voir, lire, répondre, rester, donner, payer.

Pour la plupart des occurrences il est possible, même sans prosodie, de dire si l'on a affaire à un pronom régi ou à une particule. Cependant, dans un certain nombre d'extraits du corpus, l'ambiguïté subsiste, comme l'attestent les emplois avec *savoir* en (6) et (7), représentatifs de la majorité des ambiguïtés :

- (6) déjà au début il voulait qu'on lui paye sept mille balles en liquide puis ça nous avait pas tilté quoi enfin euh tu sais il pourrait enfin je sais pas **quoi** et euh et donc on va le voir on lui dit bé écoute voilà quoi nous on a plus de quatre mille fr- f- quatre mille francs de frais dessus euh enfin tu nous avais vraiment pas dit quoi (709, ARNAQUE §3)
- (7) il y a une dizaine d'années on m'avait + offert un poste euh d'attaché culturel à Rabat je suis resté trois semaines j'ai foutu le camp + ça ne m'intéresse pas pourquoi on parle de + je sais pas **quoi** de costumes de soie marque de whisky euh euh bureau gueuler faire le petit chef ça ce n'est pas je ne suis pas sur terre pour ça (1076, CHRABI §294)

A titre indicatif, les statuts de la forme *quoi* dans le corpus lorsqu'elle est employée avec ces verbes se répartissent comme suit :

	savoir	donner	vendre	lire	répondre	suivre	voir	payer	rester
Nbre total <i>quoi</i>	43	8	7	3	3	3	3	1	1
dont pronom	22	5	3	-	-	-	-	-	-
dont particule	1	3	2	1	2	1	-	-	-
dont ambigu	20	-	2	2	1	2	3	1	1

2.5. Répartition des statuts de *quoi* : comptages et fréquences

Le tableau suivant résume les statuts observés de la forme *quoi* dans l'ensemble du corpus, et donne les pourcentages approximatifs de chaque statut par rapport au nombre total de *quoi*. La colonne « non identifié » correspond à des cas où il n'a pas été possible de catégoriser l'emploi de la forme : il est possible qu'il s'agisse d'erreurs de transcription, ou d'accidents de « performance » de type lapsus.

Statut	Non identifié	Ambigu	dans Locution	Proforme	Particule	TOTAL
Nombre	43	110	102	466	1728	2449
Soit, en %	1,8 %	4,5 %	4,2 %	19 %	70,5 %	100 %

On voit donc que les particules constituent près des trois quarts des *quoi* prononcés. Si l'on considère un débit moyen de 200 mots par minute, on peut alors considérer qu'un locuteur lambda produit approximativement, en situation plus ou moins informelle à l'oral, un *quoi* particule toutes les trois minutes (et, plus généralement, une forme *quoi* toutes les deux minutes). De quoi justifier qu'on s'y intéresse, quand on songe qu'un connecteur comme *puisque*, pourtant abondamment décrit dans la littérature linguistique, est six fois moins fréquent à l'oral, et qu'une forme comme *pourtant* apparaît en moyenne tous les trois quarts d'heure ...

3. Aspects syntaxiques : de quelques idées reçues

Je voudrais ici discuter certaines des conceptions de la particule *quoi* en vigueur dans la littérature, à la lumière d'exemples rencontrés dans CORPAIX qui semblent aller à l'encontre de ces conceptions.

La première de ces conceptions concerne l'éventuelle affinité de *quoi* avec le « rhème » de l'énoncé; la seconde, très répandue, stipule que *quoi* ne se rencontre que dans un contexte assertif; enfin, on attribue souvent à la particule un rôle démarcatif, selon lequel *quoi* contribuerait à délimiter ou à marquer certaines unités syntaxiques maximales (énoncé / clause).

Selon ces approches, le fonctionnement de la particule pourrait donc être lié à des phénomènes de statut des informations dans l'énoncé, ou à des phénomènes syntaxiques : c'est ce qui est en cause ici.

3.1. *Quoi* et l'opposition thème / rhème

L'idée selon laquelle la particule *quoi* entretiendrait des affinités avec le rhème est notamment présente chez Morel et Danon-Boileau (1998). Les auteurs ne vont pas jusqu'à affirmer que *quoi* est une particule rhématique, ils observent simplement que *quoi* se trouve le plus souvent accompagner un rhème :

l'insertion de « quoi » à la finale d'un rhème induit la validation par le seul énonciateur du contenu référentiel qui vient d'être asserté et écarte tout partage coénonciatif. (Morel et Danon-Boileau : 1998 : p.102),

Cette qualité de ponctuant fortement égocentré permet à « quoi » de s'insérer entre rhème et postrhème. (id., p.103)

Mais, dans la conception de Morel et Danon-Boileau, *quoi* a tout l'air de s'apparenter à un opérateur de rhématisation :

Lorsque « quoi » vient ponctuer un segment interprétable comme un préambule, il entraîne automatiquement la recatégorisation de cet ensemble. Celui-ci prend alors un statut proche du rhème. (id.)

Pourtant, certains exemples issus de CORPAIX comportent un *quoi* accompagnant un segment pouvant être considéré comme thématique :

- (8) si les étudiants ils se seraient retrouvés que qu'une poignée au lieu de d'un million **quoi** ils auraient pas eu gain de cause (1933, NAVALE §9)
- (9) les gens justement qui qui ont qui ont créé tout ça **quoi** essaient de nous voiler la vérité + parce que la vérité elle sera dans la vie active justement + + ils essaient de nous la voiler + quoi de nous voiler la vérité (1128, CITU §23)

De plus, dans d'autres exemples, ce segment accompagné de *quoi* fait l'objet d'une opération de thématisation, par le biais d'une dislocation à gauche d'un SN objet ou sujet, dont la place est à nouveau marquée syntaxiquement par un pronom :

- (10) ils ils vont jouer à un jeu mais quand tu vas te retrouver face à eux *ce jeu* tu peux le *du moins ce ce voile qu'ils se mettent devant le visage* **quoi** tu peux tu peux l'enlever quoi + facilement parce que tu te /retrouves, trouves/ seul avec cette personne (1115, CITU §13)
- (11) L1 euh Jean-Luc il a quand même cherché des contes
 L2 ouais
 L1 bon il a pas il s'est pas lancé mais il a recherché des trucs qu'il avait chez lui + euh: qui sont orientaux aussi d'ailleurs non
 L2 mh
 L1 euh plutôt euh: Asie Mineure tu vois
 L2 mh turcs
 L1 oui turcs /enfin bon, ø/ puis bon puis *les autres aussi* **quoi** ils se sont quand même euh:
 L2 intéressés
 L1 réintéressés à quelque chose qui + + apparemment ne les intéressait plus + (1762, LEP §311)

Il est difficile dans ce cas de considérer les constituants notés en italique comme rhématiques, d'autant qu'ils apparaissent assez clairement comme anaphoriques : en (10), *ce voile qu'ils se mettent devant le visage* apparaît comme une reformulation de *ce jeu*, SN clairement anaphorique qui pointe sur l'objet-de-discours préalablement introduit par *un jeu*; en (11), *les autres* désigne une classe d'individus cognitivement associée au référent introduit par *Jean-Luc*. Ces SN réactivent donc une information supposée partagée (donc connue et admise) en ce point du discours, et de ce fait cette information n'est pas rhématisée.

Il semble même que le *quoi* accompagnant ces SN anaphoriques en position de thème puisse jouer un rôle dans l'identification de leur référent à l'interprétation : *quoi* fonctionnerait ici comme une instruction de considérer la dénomination du référent comme l'une seulement de ses dénominations possibles, et ouvrirait donc implicitement un paradigme virtuel de descripteurs coréférents, invitant par là-même l'interprète à « remplir » mentalement ce paradigme.

C'est là un rôle de la particule tout à fait compatible avec les fonctionnements pragmatiques repérés dans les autres exemples (cf. 4), qui ne semble pas lié au fait que *quoi* accompagne un thème ou un rhème.

Il arrive d'ailleurs assez fréquemment que le locuteur propose lui-même un descripteur supplémentaire après avoir ouvert ce paradigme à l'aide de *quoi*, mettant ainsi en co-présence sur l'axe syntagmatique plusieurs dénominations possibles :

- (12) ils étaient pas d'accord avec l'heure qu'on a fait parce que eux eux s'étaient arrêtés puis *les les premiers concernés* **quoi** *les les électriciens* ils s'étaient pas tous arrêtés (1940, NAVALE §10)

De fait, c'est un peu un phénomène similaire que l'on retrouve dans l'exemple issu de Morel et Danon-Boileau (1998), censé illustrer un rôle d'opérateur de rhématisation pour *quoi* :

- (13) ouais parce que *quand tu cumules le tout* **quoi** *quand tu les achètes toi-même les produits* c'est vachement cher (< Morel et Danon-Boileau 1998 : p.103)

Il semble donc difficile de conclure catégoriquement que *quoi* est un opérateur de rhématisation, d'autant que les notions de rhème et de rhématisation sont assez délicates à manipuler. Il n'est pas exclu cependant que dans certains cas, *quoi* accompagne une stratification focale particulière et très locale, même à l'intérieur d'un thème ou d'un « préambule » tel que le conçoivent Morel et Danon-Boileau. Ce point mériterait de plus amples investigations (notamment prosodiques).

3.2. *Quoi* et les « formes de phrase » : quand *quoi* apparaît même avec des interrogatives

La littérature semble assez unanime sur le fait que *quoi* ne se rencontre qu'en contexte assertif. Ainsi, Roulet et al. (1985 : p.102), repris dans Morel et al. (1989 : p.96), affirment que « l'emploi de *quoi* est réservé aux énoncés déclaratifs ». On ne sait pas très bien s'il faut entendre l'expression *énoncés déclaratifs* utilisée ici comme désignant une « forme de phrase » ou un acte d'énonciation. Toujours est-il que cette conception pose quelques problèmes, que je vais tenter d'inventorier ci-dessous.

3.2.1. *Quoi dans les énoncés impératifs*

D'abord, il est incontestable qu'on rencontre *quoi* dans ou avec des énoncés impératifs, qui ne sont « déclaratifs » ni au niveau de la « forme de phrase », ni au niveau de l'acte d'énonciation effectué. On se souvient par exemple, en France, de cette publicité des années 97-98, où un constructeur automobile affichait sur les écrans de télévision :

- (14) Allez, **quoi**, prête-moi ta 106!

Ce type d'emploi, à ma connaissance, n'a pas encore fait l'objet d'une description systématique, sans doute parce qu'il est assez isolé, et qu'on rencontre peu d'exemples similaires dans les corpus de conversations authentiques. On ne peut guère douter, cependant, de son existence.

Les publicitaires ne sont d'ailleurs pas les seuls à employer *quoi* avec des impératifs, comme l'illustre l'extrait d'interview suivant, où L1 émet des hypothèses sur les raisons qui ont poussé un arbitre de rugby à qualifier L2 d'« ayatollah » :

- (15) L1 c'est la barbe peut-être non
L2 euh: + possiblement
L1 non non
L2 (en)fin + *n'y voyons que cet aspect là alors **quoi** hein* parce qu'au au-delà: euh: c'était diffamatoire
(Corpus Ex Libris : Herrero, SLF Fribourg (CH), originellement transcrit par Françoise Zay)

3.2.2. *Quoi dans les énoncés interrogatifs*

Le problème le plus ardu à concilier avec ces conceptions de *quoi* comme « renforceur d'assertion » réside dans le fait que les cas où l'on rencontre la particule en contexte interrogatif sont loin d'être rares.

3.2.2.1. Il existe certes une première catégorie d'exemples où la question constitue un discours rapporté direct signalé comme tel, et ne constitue pas réellement une demande d'information :

- (16) déchromé ça veut dire se faire avoir euh ça j'avais jamais entendu je veux dire quelqu'un qui dit ouais tu t'es fait déchromer + ben franchement je le regarde et je lui dis *mais tu parles quelle langue **quoi*** tu vois (466, 8CUBALEX §32)
(17) et euh + on s'est dit mais c- c'est pas possible où est-ce que ça a pris **quoi** on a commencé vraiment à paniquer très très fort (1629, INCENDIE §36)
(18) + j'ai dans dans toute la classe + avec- une autre fille on on-était les seules à avoir des des quoi un petit peu plus que la moyenne + et ça /c'est, c'était/ étonnant je veux dire parce que quand même puisque je suis même pas française + et d'ailleurs les autres ils me disaient à chaque fois ils me disaient ouais mais toi tu es pas française du tout + tu as eu plus que moi *comment ça se fait **quoi*** + ils me faisaient quoi la remarque mais gentiment (2123, PORTUGA8 §88)

On peut en effet voir ces interrogations rapportées comme équivalentes à des assertions du type « je ne comprends pas » : *je ne comprends pas la langue que tu parles* pour (16), *je ne comprends pas où le feu a pris* pour (17), et *je ne comprends pas comment tu peux avoir de meilleures notes que moi en n'étant pas française* pour (18). En clair, *quoi* pourrait porter ici sur une information implicitement assertée.

De plus, quand l'assertion qui introduit le discours rapporté est négative, *quoi* peut très bien « concerner » cette assertion, comme dans l'exemple suivant :

- (19) ouais mais moi non non euh non je pense ma mère non elle nous a jamais dit mais qu'est-ce que tu dis **quoi** (438, 7CHRIS §129)

Ici, on peut en effet penser que *quoi* serait présent même en l'absence de la « fausse question » du discours rapporté :

- (19') ma mère non elle nous a jamais dit ça **quoi** (exemple modifié)

Tous ces exemples ne contredisent donc pas vraiment les affinités de *quoi* pour les contextes assertifs.

3.2.2.2. Un phénomène qui semble aller dans le même sens est le fait que lorsque *quoi* suit une interrogative ne faisant pas partie d'un discours rapporté, la question est une « question orientée », qu'elle soit négative comme en (20), ou positive comme en (21) :

- (20) L1 et euh pour en revenir en fait à la question euh que j'ai posée avant /ou, où/ qu'est-ce que la belle langue + est-ce que tu ne penses pas que donc la poésie et euh et tout ce qui l'entoure ne s- serait pas représentative de de cette belle langue et justement dans les commentaires composés euh est-ce qu'elle est pas + *est-ce qu'elle est pas là quoi*
L2 ouais si la poésie euh + c'est une belle langue enfin + tout dépend euh + + enfin tout dépend de du ouais du poète évidemment (71, 17NATACH §22)
- (21) comme comme tout le monde euh est-ce que tu penses que ce que nous on trouve euh et les profs aussi + nous font euh remarquer *est-ce que l'écrivain a voulu dire ça quoi* enfin moi ça m'a toujours euh troublée cette cette histoire (397, 5CEMO §40)

Là encore, on pourrait argumenter que *quoi* porte davantage sur une assertion sous-jacente à l'interrogation (*la belle langue elle est là* pour (20), *l'écrivain n'a pas forcément voulu dire ça* pour (21)), que sur une réelle question.

3.2.2.3. On peut alors se demander quel est le fonctionnement de *quoi* dans un contexte de question alternative. Un premier exemple pourrait éventuellement correspondre à ce cas :

- (22) et dans le cas du langage qui euh est élevé en quelque sorte ça te fait rire ou bien ça te vexe de pas pouvoir parler euh aussi bien entre guillemets **quoi** ou bien tu prends ça euh (98, 1ACCENT §47)

Mais on remarque immédiatement qu'ici, *quoi* n'a pas grand chose à voir avec le fait que la question soit alternative : sa présence est plutôt liée au *entre guillemets* qui joue le rôle de marqueur d'approximation, ou de modulateur de l'expression *bien*. Soit donc un deuxième exemple :

- (23) et comment ça se passait c'était c'était le prof qui qui vous donnait le la transcription phonétique + euh *est-ce qu'il y avait un un échange entre le prof et l'élève par rapport à cette transcription ou c'était euh personnel quoi* ça (75, 17NATACH §32)

Ici non plus, *quoi* ne semble pas lié à l'alternative : il semble plutôt accompagner l'aboutissement d'une recherche lexicale concrétisée par le terme *personnel*, après une hésitation (*euh*).

3.2.2.4. C'est en effet en contexte de « bafouillage » (au sens de Blanche-Benveniste : 1987) que l'on rencontre le plus de *quoi*. Or, on peut bafouiller même en produisant une question. La preuve :

- (24) tu vois ce que c'est est-ce que enfin toi quel cons- quel reg- bah un deux trois quel registre tu considères + parler **quoi** qu'est-ce + tu te situes où en fait (416, 7CHRIS §6)

Parfois, ce bafouillage intervient dans une reformulation de la question, alors produite en plusieurs étapes. C'est le cas en (25), où une réponse laborieuse invite l'intervieweur à chercher d'autres formulations pour sa question, lesquelles semblent avoir davantage de succès :

- (25) L1 alors justement quelles sont vos influences musicales + quels sont les + ou les groupes ou les chanteurs importants qui qui qui t'ont marqué toi + déjà
L2 ben ça va euh + ben c'est euh + + les chanteurs qui m'ont euh qui m'ont marqué c'est euh
L1 les chanteurs les influences musicales qu'est-ce qu'est-ce qui /t'a-, t'a/ + qu'est-ce qui te qui te touche **quoi** +
L2 euh ben la chanson française avant tout (1869, MUSIQUE §82)

Car c'est bien à des problèmes de formulation que sont liées ces occurrences de la particule. Plus précisément, *quoi* invite ici à considérer qu'une reformulation est possible, quand elle n'a pas lieu explicitement. Il existe en effet bon nombre d'extraits dans lesquels *quoi* apparaît après une reformulation de la question (sans bafouillage, cette fois-ci), qu'il s'agisse d'une hétéro-reformulation comme en (26) :

- (26) L2 [...] ce /qui qu'il/ s'est passé c'est que quand les pompiers sont arrivés ils avaient juste pris euh une citerne et euh une échelle + quand ils sont arrivés sur le parking ils ont vu qu'il y avait énormément d'animation + et ils se sont dirigés vers euh l'entrée de mon parking + et des gens sur le parking ont crié non non non c'est pas par là + c'est de l'autre côté l'entrée du deuxième parking qui communique(nt) euh bien sûr tous les deux quoi
 L1 ouais
 L2 et les pompiers ils ont été perdus quand ils ont vu ça ils ont dit *merde c'est quoi ce délire* euh
 L1 mh *c'est de quel côté quoi*
 L2 c'est de quel côté donc euh ils ont appelé euh ils ont appelé les renforts (1635, INCENDIE §69)

ou d'auto-reformulation, comme en (27) et (28), où la limite entre reformulation et recherche de précision dans la question est assez floue :

- (27) L1 d'accord alors pour conclure euh inciteriez-vous quelqu'un à apprendre le français pourquoi et pour quelle(s) raison(s) donc en fait est-ce qu'euh est-ce que vous pensez que le français est une belle langue **quoi** (2424, UTOPIE §6)
 (28) L1 c'est pas grave il y a il y a il y a plein de choses que dont je voulais te parler comme par exemple euh le patois pour toi est-ce que est-ce que c'est une langue enfin qu'est-ce qui peut définir une langue **quoi** (54, 13GURIN §149)

Signalons aussi que *quoi* peut se situer entre les deux termes de la reformulation, c'est-à-dire entre deux formulations de la question. C'est d'ailleurs le cas en (29) :

- (29) L1 ben justement cette question va faire dériver sur une autre alors les fonds de la radio c'est-à-dire l'argent comment est-ce qu'il vous vient **quoi** comment est-ce que vous procédez vous avez des sponsors vous + + (1452, FGARCIN §513)

3.2.2.5. Enfin, il n'est même pas nécessaire que la question soit reformulée pour qu'elle soit accompagnée de *quoi* :

- (30) donc ben là + on va un peu arrêter avec le le français le français littéraire et euh + donc venir à un domaine un peu plus spécifique euh j'imagine que tu as déjà entendu parler de la phonétique et donc pour toi qu'est-ce que c'est et euh est-ce que tu as déjà eu l'occasion de de t'en servir **quoi** (73, 17NATACH §28)

Il semble donc que le fonctionnement de la particule ne lui interdise pas d'apparaître dans ou avec des énoncés interrogatifs, dans la mesure où ce fonctionnement semble parfois lié à l'ouverture d'un paradigme de formulations possibles, et donc à des processus de production (cf. 4.1.).

3.3. *Quoi* délimite-t-il des unités syntaxiques ?

On entend souvent dire que *quoi* « ponctue » les énoncés, ce qui laisse entendre qu'il pourrait délimiter des unités syntaxiques. Des linguistes avaient observé que *quoi* se rencontre en fin d'énoncé (Gülich et Kotschi : 1983), ce qui avait conduit certains d'entre eux à lui attribuer un rôle conclusif (Gülich : 1970 qui, d'après Morel et al. : 1989, le considère comme un marqueur de clôture). Il y a donc, sous-jacente aux descriptions de la particule, l'hypothèse que *quoi* pourrait avoir un rôle démarcatif d'unités syntaxiques maximales, et ne pourrait donc pas se positionner à l'intérieur d'une unité micro-syntaxique.

Cette section est destinée à fournir un certain nombre de constatations sur les positions de *quoi*, afin de débattre de cette question, et de voir s'il est possible d'établir une « distribution » spécifique de la particule.

3.3.1. Quoi avec une dislocation à gauche du sujet

Un premier cas qui pose question si l'on considère que *quoi* délimite des constituants micro-syntaxiques est celui où la particule s'insère entre un SN sujet disloqué à gauche (ou *nominativus pendens*) et la suite, comme en (31) :

- (31) L1 [...] puis bon puis *les autres aussi* **quoi** ils se sont quand même euh:
L2 intéressés
L1 réintéressés à quelque chose qui + + apparemment ne les intéressait plus + (1762, LEP §311)

Les analyses sur ce genre de construction diffèrent en effet selon la façon dont les linguistes conçoivent la macro-syntaxe.

Pour Berrendonner (1990), qui considère que la macro-syntaxe commence là où s'arrête la micro-syntaxe (c'est-à-dire que micro et macro-syntaxe s'excluent mutuellement), les cas de ce type sont l'objet d'une double analyse, dans la mesure où :

- certains locuteurs les considèrent comme une suite de deux clauses distinctes
- d'autres locuteurs les considèrent comme une seule clause unique.

Selon cette conception, et la conception sous-jacente de la « clause » comme unité maximale de la micro-syntaxe et minimale de la macro-syntaxe, *quoi* viendrait donc s'insérer :

- soit entre deux clauses,
- soit à l'intérieur même d'une clause (c'est-à-dire d'un même constituant « micro »).

Pour les syntacticiens du GARS et de l'équipe DELIC qui lui succède, ces cas font partie des cas de « double marquage » : un même constituant syntaxique sujet est réalisé (« marqué ») deux fois dans le même énoncé, une première fois par un SN détaché à gauche, une seconde fois par un pronom. Mais la totalité de la séquence constitue bien une seule unité sur le plan micro-syntaxique⁴. Selon cette conception, *quoi* pourrait donc s'insérer à l'intérieur d'une unité micro-syntaxiquement connexe.

3.3.2. Quoi entre un verbe et un constituant au statut éventuellement ambigu (régis vs associé)

Une deuxième catégorie d'exemples concerne l'apparition de *quoi* entre un verbe et des constituants qui peuvent être considérés comme régis par le verbe, mais comme ne faisant pas partie de sa valence (au sens de Blanche-Benveniste : 1981). Dans les extraits suivants, les constituants concernés sont de type adverbe et sont mis en italique :

- (32) il y a une langue + pour la communication puis il y a des langues où les gens parlent entre eux **quoi** *quotidiennement* (353, 34SOPH §150)
- (33) ils vont jouer à un jeu mais quand tu vas te retrouver face à eux ce jeu tu peux le du moins ce ce voile qu'ils se mettent devant le visage **quoi** tu peux tu peux l'enlever **quoi** + *facilement* parce que tu te /retrouves, trouves/ seul avec cette personne (1115, CITU §13)
- (34) là ils avaient plus tellement l'occasion + mais moi j'ai j'ai c'est le milieu universitaire qui m'a qui m'a branché **quoi** *là-dessus* c'est ça c'est le plus + le plus intéressant mais enfin il y a il y a ça hein il y a l'histoire + l'histoire de la famille (1308, ETYMOLOG §127)

⁴La position de Creissels (1995 : pp.23 sqq), qui considère les pronoms conjoints (dont le pronom sujet *il*) comme des affixes du verbe, permet d'argumenter dans ce sens. En revanche, elle pose de sérieux problèmes à la notion de « double marquage », dans la mesure où le SN et le pronom sont considérés comme occupant « deux positions structurelles différentes » (Creissels 1995 : p.26) et comme n'étant donc pas en relation de commutation ou de « proportionnalité ».

La présence de *quoi* pourrait éventuellement conduire à discuter du statut régi ou associé de *quotidiennement* en (32), *facilement* en (33), et *là-dessus* en (34). Le point important ici est que le statut régi du constituant adverbial apparaîtrait comme beaucoup moins discutable en l'absence du *quoi* :

- (35) a. les gens parlent entre eux *quotidiennement*
 b. tu peux l'enlever *facilement*
 c. c'est le milieu universitaire qui m'a branché *là-dessus* (exemples modifiés)

Selon les critères donnés par C. Blanche-Benveniste (1981), ces constituants sont en effet régis. Si tel était le cas dans les exemples d'origine, on aurait donc affaire à une particule qui apparaîtrait entre un verbe recteur et un élément régi, c'est-à-dire au beau milieu d'une construction micro-syntaxique.

3.3.3. *Quoi dans les séquences il y a un N qui / que*

Troisième cas où la structure dans laquelle *quoi* apparaît peut être ambiguë du point de vue micro-syntaxique : il s'agit des structures en *il y a un N...qui / que*. (36)-(37) offrent des illustrations de ce phénomène :

- (36) L1 [...] il y a un fil conducteur puis *il y a une histoire quoi*
 L2 mh
 L1 *qu'il faut respecter hein* sinon le conte euh: il peut pas se terminer correctement (1758, LEP §263)
- (37) en France + il y a euh les gens sont beaucoup plus plus froids sont beaucoup plus plus distants quand par exemple on essaye de d'entamer un dialogue *il y a il y a toujours une une espe- une certaine marge quoi que qu'on a du mal à franchir* par exemple assis à la terrasse d'un café on peut se dire tiens j'ai envie de parler à cette personne + mais pour aller jusque vers elle c'est c'est tout un monde *quoi* (1963, OCANIND §4)

Dans ces deux extraits, il semble que l'on soit en présence d'un *il y a* se situant à mi-chemin du dispositif syntaxique (au sens de Blanche-Benveniste et al. : 1990) (*il y a qui/que*) et d'un *il y a* introduisant simplement un SN. Il est dès lors assez difficile de trancher concernant le statut de la relative : celle-ci peut être ou non considérée comme intégrée au SN. Il s'ensuit qu'on n'a pas la même structure syntaxique dans les deux cas : si la relative n'est pas intégrée au SN, *quoi* se situe entre deux unités micro-syntaxiques; si elle fait partie intégrante du dispositif en *il y a ... qui, quoi* apparaît là encore à l'intérieur d'une structure « micro ».

3.3.4. *Quoi dans une séquence c'est...qui / que*

Le même type de difficulté apparaît lorsque *quoi* s'insère dans une séquence *c'est...qui / que*, dont on ne sait pas très bien si elle constitue une construction clivée ou pas :

- (38) j'étais toujours enfermée /dans, de/ ce magasin + euh j'avais que /les, des/ nénettes qui venaient + je veux dire je c'est vrai que + et toujours le même genre de nénette(s) /parce que, puisque/ j'étais dans le huitième donc *c'était le même style de femmes euh un peu un peu madame de mon cul quoi qui venaient au magasin* + puis j'avais pas possibilité de fermer le magasin /et, ø/ partir en week-end *quoi hein* (1055, CATHIE §48)

Là encore, on pourrait argumenter, si l'on disposait d'indications prosodiques allant dans ce sens, que *quoi* « ponctue » le segment *euh un peu un peu madame de mon cul*, que l'on pourrait alors considérer comme parenthétique. On aurait donc affaire avec cette parenthèse à un second programme discursif inséré dans la production même de la structure en *c'est...qui*, ce qui ne permettrait pas de conclure que *quoi* apparaît au cœur d'une structure micro.

Cependant, en l'absence de toute prosodie, on peut aussi soutenir l'analyse inverse : rien n'empêche en effet de considérer que le locuteur produit une sorte d'unité lexicale complexe *femmes-un-peu-madame-de-mon-cul*, de la même façon qu'il pourrait énoncer quelque chose comme (39) :

- (39) a. c'était le même style de femmes à chien-chien *quoi* qui venaient au magasin (exemple modifié 1)
 b. c'était le même style de femmes un peu nunuches *quoi* qui venaient au magasin (exemple modifié 2)

Dans ce cas, la séquence *c'est...qui* est ambiguë :

- on peut la voir comme comportant une relative pas nécessairement intégrée au SN. Dans ce cas, *quoi* intervient entre deux unités syntaxiques.
- on peut aussi la voir comme un dispositif d'extraction (Blanche-Benveniste et al. : 1990), ou comme une construction clivée. Dans ce cas, *quoi* intervient bien à l'intérieur d'une structure micro-syntaxique.

3.3.5. Quoi dans une structure plus ...que

On trouve également la particule à l'intérieur d'une structure dite « comparative », comme en témoigne (40) :

- (40) L1 ça on le délivre aussi parce qu'il y a des choses dont on on ne peut pas se passer il y a des médicaments que si tu t'en passes tu tu X en plus *t'es en plus grand danger* **quoi** tu vois que si tu /as, es à/ *une posologie supérieure* (2013, PHARMACI §68)

Ce type d'exemple pose de sérieux problèmes concernant la délimitation des unités syntaxiques en présence et, partant, les mécanismes cognitifs de planification sous-jacents à la production.

On peut en effet considérer que l'on a affaire à une construction comparative connexe avec *t'es en plus grand danger que si tu /as, es à/ une posologie supérieure*. Mais d'aucuns peuvent également argumenter que cette construction peut être produite en deux temps, et que c'est sans doute ce que le *tu vois* et le *quoi* invitent à considérer. On pourrait en effet penser qu'il y a d'abord production du premier « terme » de la comparaison, avec *t'es en plus grand danger* (procédé d'ailleurs très largement utilisé dans le domaine du discours publicitaire); puis que, dans un second temps et après avoir évalué la possibilité de construire une représentation à partir de sa production, le locuteur révisé sa planification, en « complétant » la comparaison⁵. Mais cette deuxième conception, à moins de voir des ellipses partout, n'empêche pas de considérer qu'il y a une seule et même unité syntaxique (certes produite en deux temps), dans la production de laquelle vient s'insérer *quoi*.

3.3.6. Quoi dans une locution prépositionnelle

Le même problème se pose lorsque *quoi* vient se loger entre les composants d'une locution prépositionnelle. En (41), il s'insère entre *à côté* et *de*, ce qui invite à considérer que le locuteur reprend la formulation *à côté* par *posée à côté* pour lui adjoindre un syntagme désambiguïsant la référence du lieu qu'il veut désigner (*à côté de la grande colonne des gâteaux*) :

- (41) bon ben là je pourrai(s) faire une plaque et noter l- leurs prénoms cinquante ans de mariage + hein heureux mariage je peux mettre pas mal de choses dessus mais en en sucre soufflé je peux faire une plaque et puis le mettre à côté posée à côté **quoi** de la grande colonne des gâteaux qui seront les uns sur les autres + (1150, COMMANDE §60)

Il semble assez clair ici que la particule ne délimite aucune unité syntaxique. En revanche, ce qu'on peut dire, c'est que la désignation du lieu en question semble s'effectuer en deux « coups énonciatifs » : le locuteur s'y prend à deux fois pour la formuler.

Il y aurait alors, avec *quoi*, une invitation à trouver le référent de *à côté*, en faisant des prédictions sur les suites possibles de *à côté* dans la chaîne syntagmatique. *Quoi* inviterait donc l'allocutaire à identifier abductivement le lieu dont on parle. Cependant, le locuteur donne lui-même une suite syntagmatique pour rendre plus facile l'identification de ce référent, ce qui semble indiquer qu'il a évalué sa propre production, et l'a jugée inapte à produire une représentation appropriée.

⁵En somme, on aurait affaire à un phénomène similaire aux cas de « coénonciation » de Jeanneret (1999) ... mis à part le fait qu'ici, on n'a qu'un seul locuteur-énonciateur.

3.3.7. Quoi dans un SN complexe

On observe un phénomène similaire lorsque *quoi* vient se loger entre les composants d'un SN complexe. Il intervient alors après l'élément lexical catégorisant⁶. Dans les deux extraits suivants, on a affaire à un syntagme nominal comportant deux noms prédéterminés :

- (42) elle avait des amis à elle + qui étaient universitaires + et qui venaient souvent euh chez elle pour euh pour se documenter et pour faire des recherches des recherches sur leurs thèses + c'est pour te dire le l'importance que *l'importance et le le niveau **quoi** des des livres qu'elle avait* quoi (1090, CHRIS §2)
- (43) nous on était folklorique parce qu'on on revendiquait nos *notre peur **quoi** du chômage* et lui euh c'est sur autre chose + bon (1937, NAVALE §9)

On rencontre exactement la même localisation lorsque le syntagme comporte une expansion infinitive :

- (44) c'est un un: un épicier de du pays qui nous avait: euh procuré euh: euh qui nous avait donné *la facilité **quoi** de de passer la la ligne* parce que les Allemands euh contrôlaient: et ne voulaient absolument pas que l'on rentre: (1319, EVACUAT §27)

On peut difficilement considérer ici que *quoi* délimite des unités micro-syntaxiquement indépendantes : non seulement le syntagme infinitif *passer la ligne* est régi par le nom *facilité*, mais le SN global *la facilité de passer la ligne* est lui-même dans la valence du verbe *donner*, et ce SV est partie intégrante d'une relative (*qui nous avait donné la facilité de passer la ligne*).

3.3.8. Quoi entre le verbe et un complément valenciel

Or, ces cas de position de *quoi* entre un élément recteur et un élément régi ne sont pas isolés; *quoi* se rencontre aussi entre un verbe et un élément de sa valence. Ainsi, entre un SN sujet et un SV :

- (45) L1 mh mh + donc euh + + pour toi euh + la communication a une une large a une grande part dans ta vie quoi une + + grande place dans ta vie vu que
L2 la communication + dans ma vie ah ouais + XXX
L1 enfin je veux dire euh le l- *le langage **quoi** tient une*
L2 je crois que + même euh + + pff + + même un ermite euh je suis sûr que + pour lui la communication c'est important quoi + + (944, BILLY §122)

Ce sont d'ailleurs des exemples de ce type qui nous avaient amenés à remarquer que la particule pouvait accompagner un constituant thématique (cf. 3.1.)

Il n'est pas non plus impossible de trouver *quoi* entre un verbe recteur et un complément valenciel objet⁷ :

- (46) L1 mais on peut le faire passer différemment je me rappelle enfin ma petite cousine pour lui apprendre le les règles du passif et de l'actif on la + on lui a on leur a donné des articles de journaux donc et puis on leur a + on leur a on leur a un petit peu expliqué et puis on leur a demandé de chercher et de voir d'*expliquer **quoi** ce qu'ils comprenaient* pour eux passif actif quoi (339, 31TYT §158)

⁶ Bally (1965) parle de « catégorisateur ».

⁷ Un autre exemple relève de cette catégorie, mais il contredit le fait qu'un *quoi* précédé de *faire* est généralement interprétable comme un pronom régi (cf. 2.1.) :

- (48) + j'ai dans dans toute la classe + avec- une autre fille on on-était les seules à avoir des des quoi un petit peu plus que la moyenne + et ça /c'est, c'était/ étonnant je veux dire parce que quand même puisque je suis même pas française + et d'ailleurs les autres ils me disaient à chaque fois ils me disaient ouais mais toi tu es pas française du tout + tu as eu plus que moi comment ça se fait quoi + ils *me faisaient **quoi** la remarque* mais gentiment (2124, PORTUGA8 §88)

Le corpus PORTUGA8 est le seul où l'on trouve *quoi* particule après *faire*, c'est pourquoi je n'ai pas considéré cet exemple au même titre que (46) et (47).

- (47) la seule fois où je suis partie sans avoir rien prévu c'est quand je suis partie en Bretagne cet été + et en fait je trouve euh que euh si tu veux d'un côté *je préfère quoi euh ne pas avoir d'encadrement tout ça* parce que je me sens plus su- plus libre de de mes mouvements quoi (2502, VOYAGE §6)

Dès lors, il faut bien se rendre à l'évidence : *quoi* n'a aucun rôle démarcatif (mis à part les propriétés qui font qu'il ne s'agit pas d'une proforme), son rôle n'est pas de délimiter des unités syntaxiques et, en ce sens, il ne « ponctue » rien du tout.

Quoi n'a donc pas vraiment de « distribution » spécifique, ce qui n'est guère étonnant pour une particule, c'est-à-dire un élément hors d'un réseau de dépendances syntaxiques, et ayant pour propriété d'indiquer certaines opérations énonciatives et pragmatiques conduites par le locuteur : il s'avère ici que ces opérations ne se superposent pas à des processus de mise en constituants, dont on peut penser qu'ils constituent précisément une opération d'un autre type.

4. Opérations pragmatico-énonciatives concernées par *quoi*

Il s'agit ici de cerner (sans prétention d'exhaustivité aucune) les contextes dans lesquels la particule peut apparaître, c'est-à-dire les opérations (ou les activités) du locuteur qui rendent possible son émergence. Je m'attacherai à rendre compte de ces opérations à travers la présence de certains éléments linguistiques qui peuvent en constituer des traces.

Une telle entreprise ne va pas sans se heurter à un certain nombre de difficultés. Trois d'entre elles m'apparaissent comme particulièrement importantes à signaler :

- D'abord, les opérations pragmatico-énonciatives qui rendent possible l'occurrence de *quoi* ne la contraignent nullement. Cela signifie que le locuteur peut très bien reformuler, faire appel à des connaissances partagées, construire une intersubjectivité, se positionner sur le plan énonciatif, ou encore argumenter, sans que la particule *quoi* soit pour autant présente. Autrement dit, ce n'est pas parce que le locuteur effectue un certain type d'opération discursive que l'on va pouvoir prédire « à coup sûr » l'apparition de *quoi*. J'observe simplement ci-dessous que lorsque *quoi* apparaît, il cooccure avec des éléments linguistiques qui indiquent une opération d'un certain type.

- Ensuite, les catégories d'opérations proposées ci-dessous ne sont nullement exclusives les unes des autres. Elles ont même tendance à se superposer, et les différencier n'a pour but que de cerner un peu mieux la fonction que peut revêtir *quoi* en discours. Bon nombre d'exemples du corpus cumulent en effet plusieurs des phénomènes passés en revue ici.

- Enfin, il est assez difficile dans le cadre de cet article de compter précisément les exemples qui comportent tel ou tel type d'indices : les concordanciers ne peuvent guère qu'extraire un nombre de mots ou de caractères précédant l'occurrence⁸, et l'on n'est donc jamais certain d'obtenir la totalité de l'unité discursive dans laquelle se situerait l'indice (notamment lorsqu'il s'agit de repérer un mouvement argumentatif, qui peut s'étaler sur un empan discursif assez large). De manière automatique, on obtient généralement un cotexte plus petit (ce qui fait que certains indices pourtant présents ne sont pas comptabilisés) ; si l'on élargit trop le cotexte, on risque de comptabiliser des éléments qui font partie de l'unité précédente dans le discours, et qui ne sont pas pertinents pour l'occurrence de *quoi*. Il faut donc, pour chaque exemple, effectuer manuellement le relevé et le comptage de ces indices, en retournant au texte source. Une telle opération est sans doute un jeu d'enfant quand on travaille sur trois exemples, mais elle est moins aisée quand on en traite plus de 1700. Pour ceux qui estiment cependant qu'il n'y a pas de vraie science sans chiffres et qu'une absence de chiffres signifie nécessairement que l'on invente ses résultats (et apparemment il s'en trouve parmi les rapporteurs du comité scientifique de cette revue), je préciserai au fur et à mesure de la

⁸Faut-il encore le préciser pour certains qui ne travaillent pas sur le français parlé, il est en effet impossible d'extraire des « phrases » à l'oral.

présentation de ces catégories le nombre d'exemples concernés par les indices testés⁹. Ce nombre a été obtenu avec un cotexte gauche et droit minimal de 40 caractères (soit environ 6 à 8 mots), pour éviter de prendre en compte des formes non pertinentes. Il serait nécessairement augmenté si l'on spécifiait un cotexte plus large, et si l'on testait tous les indices de même type pour une catégorie donnée.

4.1. Processus de production et de planification

4.1.1. On l'a vu plus haut à propos des énoncés interrogatifs, l'apparition de *quoi* survient souvent en contexte de bafouillage. On retrouve le même phénomène avec d'autres types d'énoncés :

- (49) L3 ouais c'est sûr qu'il se euh + euh euh qu'il se euh comment dire + + tu sais qu'il qu'il qu'il sort de de de de nous **quoi** de /là, la/ du du peuple en fait (131, 20PRCIEU §150)

Ici, la parole du locuteur de (49) peut en effet être décrite comme linéarisant plusieurs tentatives pour produire son énoncé. On peut représenter ces tentatives en « grille », c'est-à-dire en faisant apparaître les étapes dans la production d'un même constituant, qui correspondent ici aux choix opérés par le locuteur dans un même paradigme. Ce qui donne :

- | | | | |
|-------|-----------------|--------------|------------------------|
| (49') | ouais c'est sûr | | qu'il se euh + euh euh |
| | | qu'il se | euh comment dire |
| | tu sais | qu'il | |
| | | qu'il | |
| | | qu'il sortde | |
| | | de | |
| | | de | |
| | | de nous | quoi |
| | | de là | |
| | | du peuple | en fait |

Il est clair qu'ici le locuteur « piétine » sur une même position syntaxique dans la structure, par deux fois. Mais ce ne sont pourtant pas les répétitions en elles-mêmes qui favorisent l'apparition de la particule : on peut en effet trouver *quoi* lorsqu'un même constituant fait l'objet d'une reformulation, sans qu'il y ait pour autant un bafouillage semblable au précédent :

- (50) L1 on a vu que + presque en dehors du moulin + là un peu quand on rentre + il y avait des sacs d'olives + pas des sacs + des cartons **quoi** + des + des cagettes + d'olives + il y en avait qui -z- étaient pas tellement bonnes + il y en avait qui -z- étaient bonnes (2200, PUG_2VI §114)

Ce qu'on peut représenter par la grille suivante :

- | | | |
|-------|------------------------------|----------------------------|
| (50') | il y avait des sacs d'olives | |
| | | pas des sacs ¹⁰ |
| | des cartons | quoi |
| | des | |
| | des cagettes + d'olives | |

⁹Présence d'un terme comme *truc* ou *chose*, présence de *toujours* ou de *jamais*, présence de *un peu*, présence de *vraiment*, présence de *peut-être*, présence de *disons*, présence de *je trouve (que)*, présence d'une négation en *pas*, présence de *c'est vrai (que)*, présence de *quand même*, présence de *mais*. Quant au repérage des « bribes », des reformulations, des énumérations, ou des termes axiologiques, il est bien évident (pour les linguistes, du moins ...) qu'il n'est pas possible de l'effectuer automatiquement.

¹⁰Difficile de savoir où placer ce commentaire métadiscursif dans la grille...

4.1.2. Signalons que ces productions en plusieurs étapes peuvent bien sûr être accomplies par des locuteurs différents. En clair, il peut y avoir hétéro-reformulation, comme en (51), où il est question du vocabulaire à utiliser dans des contes que l'on fait écrire à des enfants, et où manifestement L1, L2 et L3 tiennent chacun(e) à leurs formulations et négocient pour les faire accepter :

- (51) L1 [...] il est pas question de prendre le vocabulaire euh: surréaliste ou bien euh:
 L3 franglais
 L1 comment des:
 L2 euh euh euh
 L3 ou franglais
 L1 ou franglais ou bien du vocabulaire ordinaire
 L2 ou bien du vocabulaire actuel
 L1 actuel actuel ou ordinaire **quoi** (1751, LEP §70)

Cet exemple comporte d'abord, avec les tours de parole de L3, un cas de ce que Jeanneret (1999) appelle « coénonciation » : L3 « complète », en quelque sorte, l'énoncé inachevé de L1. Ce phénomène pourrait sans difficulté s'intégrer dans une représentation en grilles :

- | | | | | |
|-------|----|---------------------------------|--------------|--------------|
| (51') | L1 | le vocabulaire euh: surréaliste | ou bien | euh: |
| | L3 | | franglais | |
| | L1 | | | comment des: |
| | L3 | | ou franglais | |

Il est plus difficile en revanche de faire figurer dans ce type de représentation la négociation qui suit, principalement en raison de la présence des coordinations en *ou*. Celles-ci peuvent en effet indiquer que les locuteurs dupliquent une position syntaxique, mais on peut également y voir une répétition, et donc la production d'un constituant occupant la même position. En bref, ce n'est pas vraiment au niveau des opérations de production d'un même constituant que *quoi* va intervenir, mais plutôt au niveau de la construction d'une représentation cognitive qui utilise plusieurs fois les mêmes ressources offertes par la syntaxe.

4.1.3. De fait, *quoi* va se rencontrer également dans des environnements pour lesquels il est difficile de dire si l'on a affaire à une reformulation ou à une énumération :

- (52) à la limite que les gens qui dirigent ce m- ce m- ce métier les gens qui en fait ont du pouvoir dans ce métier-là sont + en général + des gens pas tellement intéressants et euh + qui ont en général -fin qui ne font preuve en général d'aucune humanité donc ce qui est un peu bizarre dans ce métier-là où apparemment les gens sont sont *sympas euh sincères euh humains* **quoi** et pas du tout + donc voilà donc moi j'aime + pas beaucoup ça je trouve ça un peu hypocrite + + (2403, THEATRE §49)

Ici, le locuteur construit une représentation des gens dont il parle en accumulant les qualificatifs. Au niveau référentiel, les individus de la classe des gens en question ont la propriété d'être à la fois « sympas », « sincères » et « humains ». Peu importe, au niveau des représentations construites¹¹, que ces propriétés aient été attribuées en piétinant sur une même place syntaxique ou pas. *Quoi* intervient ici en partie pour montrer que les opérations de production de ces informations sont à traiter comme étant également possibles : on aurait pu dire seulement *sympas*, on aurait pu dire seulement *sincères*, on aurait pu dire seulement *humains*; mais l'instruction donnée au récepteur est de (re)construire une représentation (une « schématisation ») qui prenne en compte tout ce que l'on a dit, et tout ce que l'on aurait pu dire.

¹¹Du moins au niveau de l'univers de référence créé par le discours, c'est-à-dire de l'image du monde construite. Il est bien évident que les processus de production créent une image de l'activité discursive elle-même, qui fait aussi partie des représentations cognitives créées par le discours (Chanet : 2001).

4.1.4. C'est dans les énumérations que cette « instruction » de résomption d'informations effectives ou virtuelles véhiculée par *quoi* est la plus manifeste. On observe en effet bon nombre d'exemples où *quoi* vient clore une énumération, dont le dernier terme a pragmatiquement une valeur résomptive. Témoins les trois extraits suivants :

- (53) L6 oui + alors les pays on appelle les pays les ceux qui travaillent plutôt dans les ateliers et au niveau du sol *quoi*
 L1 c'est-à-dire serrurier
 L6 voilà serrurier menuisier euh ++ enfin *tous les métiers d'atelier* **quoi** + (602, APOSTROP §166)
- (54) L2 en fait c'est + tous les produits euh en fait consommables c'est-à-dire /que, Ø/ ça va des produits d'entretien + courant(s) + en passant par les peintures les désherbants les engrais euh les produits de bâtiment de voirie + genre bitume enfin *tout ça* **quoi** + (1030, CATHIE §5)
- (55) on faisait les la queue pour enfin mes parents faisaient la queue pour avoir un: un bout de viande pour des légumes pour pour *tout* **quoi** hein + tout était tout était rationné hein (1323, EVACUAT §35)

Dans ces trois cas, le dernier terme de l'énumération (*tous les métiers d'atelier*, *tout ça*, *tout*) crée au niveau référentiel une classe d'objets. Cette classe d'objets est catégorisée en (53) : il s'agit de la classe des métiers d'atelier. En revanche, en (54)-(55), la catégorisation reste indéterminée. Dans les trois cas cependant, la présence de *quoi* invite l'interprète à construire cette classe sans nécessairement avoir une représentation précise des individus qu'elle comporte : ce que *quoi* indique, c'est que **tout ce qui aurait pu être désigné en lieu et place des autres termes de l'énumération entre dans cette classe**. *Quoi* ouvre ainsi un paradigme (ou plutôt un champ) de référents possibles, et appelle l'interprète à mobiliser ses connaissances d'arrière-plan pour mettre sur pied une schématisation.

4.2. Référenciation, catégorisation et partage des connaissances

4.2.1. Les opérations de résomption accompagnées de *quoi* qui viennent clore une énumération peuvent s'appuyer sur un lexique particulier : on trouve en effet dans le matériau linguistique utilisé des termes comme *sorte de*, *genre de*, *espèce de*, *type de*, *style de*, qui interviennent dans un SN complexe comme opérateurs de catégorisation floue ou approximative du référent (Galmiche 1990). Ainsi en (56) :

- (56) L2 ben en fait ben on a tendance à constater qu'à l'oral on on fait moins attention aux temps des verbes qu'on emploie euh euh aux aux fautes de syntaxe *tout ce genre de choses* **quoi** qu'à l'écrit euh c'est c'est pas possible c'est pas possible qu'on puisse faire ce genre de faute(s) à l'écrit + (18, 12FRAN §9)

Ici, deux phénomènes concourent à créer un objet de référence sous-spécifié : l'utilisation du terme *chose* d'abord, sur laquelle je reviendrai plus loin, et l'opérateur *genre de*, qui indique que la catégorisation est approximative dans la mesure où il n'existe pas de prototype de la catégorie en question.

On sait que ce flou de la catégorisation n'est pas nécessairement lié à une énumération : il peut s'agir d'une simple difficulté à catégoriser un référent comme en (57) et (58), et dans ce cas aussi, l'opération de référenciation peut être accompagnée d'un *quoi* :

- (57) donc j'ai rencontré ce: ce monsieur qui est mon patient zéro comme c'est à la mode de dire /le, un, Ø/ patient zéro et on a fait *un espèce de deal* **quoi** d'échange (1854, MORIN §4)
- (58) il faut pas il faut pas euh + mettre un *une sorte de + + de jugement de valeur* **quoi** euh dire bah c'est telle communication qui a tel poids euh + non (928, BILLY §95)

Ici comme en (56), la particule invite l'interprète à se construire une image de ce dont on parle, et à recourir si besoin, pour cela, aux représentations qui lui sont propres.

4.2.2. Cette sous-spécification des référents se retrouve avec l'usage de termes génériques comme *truc* ou *chose*, dont le corpus offre de nombreux exemples¹². Ces termes peuvent là encore venir clore une énumération en jouant un rôle résomptif, comme c'est le cas en (59), ou simplement marquer une impossibilité à catégoriser, comme en (60) :

- (59) L2 et là tu penses quand même qu'ils les lisent ces ces affiches
 L1 ben oui quand même je pense oui oui de toute façon je vais te dire nous les panneaux qu'on a en ce moment c'est les crèmes Vichy pour maigrir c'est les gélules pour maigrir c'est euh les couches Confiance pour les personnes qui sont incontinents euh c'est les boules Quiès euh *des trucs comme ça* **quoi** il y a rien d'autre (2029, PHARMACI §310)
- (60) L1 autant ils vont voir le médecin ils vont voir le pharmacien il leur explique que ce sont les nouveaux médicaments qu'il agit de telle façon ou de telle façon ou qu'il a tel avantage par rapport à un qui existe déjà voilà c'est ça qui fait le le le lien mais c'est tout je veux dire on (n') a jamais eu contact avec la mm + + le un un une association de médecins ou *quelque chose comme ça* **quoi** le corps médical les deux les deux corps ne /font, sont/ n'ont pas de de relations (2038, PHARMACI §400)

On remarquera que dans ce cas, la référencement s'effectue, outre par l'emploi d'un catégorisateur flou (*truc*, *chose*), par l'emploi d'une comparaison en *comme ça* : on a *des trucs comme ça* en (59), et *quelque chose comme ça* en (60). Il s'agit ici d'une stratégie supplémentaire pour activer une représentation sans avoir recours à du lexique nominal. De la même façon que précédemment, on peut supposer que l'usage concomitant de *quoi* véhicule une tentative de la part du locuteur d'inviter l'interprète à imaginer un référent qui ait des propriétés communes avec ceux que le discours a préalablement introduits (sur lesquels pointe le *ça*), mais qui ne peut être catégorisé plus précisément.

4.2.3. Ces comparaisons, la plupart du temps en *comme* (mais aussi en *plus*), vont pouvoir faire appel à un stéréotype ou à une connaissance supposée partagée. L'exemple (61), où il est question de vernis à ongles, offre une illustration de ce phénomène¹³ avec le dernier tour de parole de L2 :

- (61) L1 [...] ça c'est tous les testeurs hein ce n'est pas pas grandeur nature
 L3 mh ah oui c'est oui
 L1 oui oui voilà c'est les m- c'est les c'est les trucs de démonstration hein non parce qu'en
 L2 non il y a des jolies couleurs
 L1 nature là ils font trois millilitres ils en font douze donc ils sont quatre fois plus grands hein en en dimension réelle
 L2 *comme ceux que l'on achète dans le commerce* **quoi** non
 L1 ben je vais te montrer je dois en avoir un que qui est X là (817, BEAUT §186)

Là encore, la comparaison permet de construire une représentation, en l'occurrence une représentation de la taille des flacons de vernis à ongles, et *quoi* fonctionne ici comme si L2 voulait vérifier que sa proposition de schématisation est bien en phase avec celle de L1.

C'est un peu un phénomène similaire que l'on retrouve en (62), où le locuteur met en place une référence à un stéréotype que l'interprète est invité à reconstituer :

- (62) c'est difficile de de bien s'exprimer parce que euh on il y a il y a des: comme tu parlais de critères de langage il y a des critères de langage finalement parce que il y a il y a le langage commun quoi et /X, euh/ on s'exprime: *comme on s'exprime communément* **quoi** + tu vois et: ce serait bien ce qui serait bien c'est de pouvoir parler euh autrement que que que couramment quoi + (2066, PHILO §11)

¹²Très exactement 45, si l'on ne compte que ceux qui apparaissent dans les 40 caractères précédant l'occurrence de *quoi*.

¹³Les chevauchements ne sont pas signalés dans cette transcription. On peut supposer que le tour de L2 constitué par *non il y a des jolies couleurs* est en chevauchement avec la parole de L1.

Tout se passe en effet comme si *quoi* avait ici pour fonction de signaler deux phénomènes :

- (i) le fait que le locuteur **évalue** la représentation que son discours est en train de construire, et se demande, en quelque sorte, si les informations qu'il donne sont suffisantes pour permettre à l'allocutaire de reconstruire cette représentation ;
- (ii) le fait que le locuteur invite son allocutaire à convoquer des connaissances stéréotypiques (non fournies par le discours) pour reconstruire cette représentation.

4.2.4. Signalons enfin que l'appel à des connaissances stéréotypiques (et donc supposées partagées) ne nécessite pas toujours l'usage d'une comparaison. En (63), l'usage de l'expression référentielle générique *le passant moyen* suffit à créer des conditions favorables à l'apparition de la particule :

- (63) je pense pas qu'une qu'une loi comme ça ça puisse être efficace déjà parce que + la la langue: le je sais pas n'importe qui dans la rue: *le passant moyen* **quoi** que euh la loi Toubon /elle, Ø/ soit sortie ou pas il s'en fouta complètement quoi (827, BEC §19)

Ces phénomènes d'appel à une norme typique vont se retrouver sous d'autres formes que *quoi* peut également accompagner, dans les opérations de quantification et de graduation d'échelle implicite.

4.3. Quantification, graduation et construction de l'intersubjectivité

Les exemples de cas où *quoi* accompagne une opération de quantification ou de graduation d'une échelle sont extrêmement abondants dans les corpus¹⁴. Je regroupe dans cette catégorie d'opérations référentielles plusieurs phénomènes qui peuvent *a priori* sembler hétérogènes, mais qui apparaissent comme finalement reliés entre eux.

4.3.1. Les cas les plus simples sont ceux où le locuteur quantifie des objets comptables. *Quoi* apparaît alors de préférence avec un quantificateur « universel » (*tous les*), comme en (64) :

- (64) L3 hum c'est un risque mais moi ça m'embête quelque part de dire à un enfant euh non tu parles pas comme ça + + parce que la langue euh tu l'utilises *tous les jours* **quoi** + et euh si tu dois faire tout le temps attention à ce que tu dis + + c'est impensable /tu vois, Ø/ (327, 30SYL §120)

Ce qui favorise l'occurrence de la particule ici, c'est davantage que le simple usage d'un quantificateur : le locuteur entend signifier qu'il parcourt cognitivement la totalité d'une classe d'objets, et qu'il ne peut « aller plus loin » dans ce parcours. C'est une idée d'extrême qui permet à *quoi* d'apparaître.

On retrouve ce phénomène dans le domaine de la référence temporelle, à travers l'usage de *tout le temps*, ou de *toujours*, comme en (65), ou encore de *jamais*, comme en (66) :

- (65) L2 euh alors cette formation c'est venu euh qu'on m'a acheté une basse et euh donc j'étais toujours avec euh a- avec un un groupe avant quoi j'avais gardé euh deux copains + qui qui étaient dans un groupe avant il y en a un qui était toujours à la batterie quoi + et l'autre qui était au synthé qui s'est- qui est passé à l'accordéon (1850-1851, MUSIQUE §9)
- (66) L2 comme constitua- anticonstitutionnellement j'ai jamais su ce qu'il voulait dire alors que je le connais tu vois
L1 mh
L2 enfin je sais ce qu'il veut dire en gros mais je veux dire je le mettrai(s) *jamais* dans une phrase **quoi**
L1 déjà rien que pour le prononcer (428, 7CHRIS §428)

Dans ce dernier extrait, tout se passe comme si L2 donnait à entendre, avec l'usage de *quoi*, qu'un mot comme *anticonstitutionnellement* est **impossible** à utiliser : sous-jacente à l'usage de *jamais*, il y a l'idée ici qu'on atteint un degré extrême sur une échelle implicite de degrés d'impossibilité à utiliser le mot.

¹⁴Très exactement 485, avec un cotexte gauche de 40 caractères, et sans compter les cas où *quoi* accompagne des termes axiologiques.

4.3.2. L'affinité de *quoi* avec la graduation d'un tout continu est en effet assez frappante dans le corpus. Elle peut indiquer que le locuteur se situe, sur le plan énonciatif, à l'extrémité de cette échelle graduée, quand le terme qui crée cette échelle implicite est *complètement* (67) ou *carrément* (68) :

- (67) n'importe qui dans la rue: le passant moyen quoi que euh la loi Toubon /elle, Ø/ soit sortie ou pas il s'en fouta *complètement* **quoi** et ça va juste être dans les euh dans /le, les/ texte(s) officiel(s) (828, BEC §19)
- (68) et euh il commence à nous euh + à nous euh à nous menacer en fait et là à partir de là ça a *carrément* dégénéré **quoi** on a appris que en fait la voiture appartenait à sa copine mais que cette femme était en instance de divorce et que la voiture faisait partie du divorce (725, ARNAQUE §8)

Mais on rencontre également la particule lorsque le locuteur se situe, énonciativement parlant, par rapport à une sorte de **seuil** implicite, qui constitue pour lui une norme de référence dans les degrés de l'échelle orientée qu'il construit. Les exemples suivants, où *quoi* apparaît conjointement à l'utilisation de *assez* ou de *trop*, permettront d'éclairer ce phénomène :

- (69) L2 ça dépendait hein euh c'est sûr avec un lieutenant on pouvait pas lui dire alors ce soir on va faire un tour ou on va boire une bière + + bon mais jusqu'à second-maitre + + c'était assez correct **quoi** je veux dire + ils nous respectaient on /n', Ø/ était pas considéré(s) comme des + des bons à rien (679, ARME §133)
- (70) L1 non non non non enfin + je j'ai- j'aimerais bien c'est sûr mais c'est c'est *trop* risqué **quoi** c'est c'est vraiment risqué (1161, COMMERC §13)

En (69), le locuteur semble construire une échelle orientée du moins correct au plus correct, sur laquelle il se positionne par l'usage de *assez*. Avec *quoi*, il semble évaluer ce positionnement, et inviter à son allocutaire à considérer que le degré de correction en question doit être imaginé comme atteignant un niveau qui pourrait constituer une norme commune aux interactants. De la même façon, le locuteur de (70) indique avec *trop* qu'un certain seuil de risque est franchi ou dépassé, et invite son interlocuteur à se représenter le positionnement de ce seuil sur l'échelle de risque, en l'imaginant comme une norme partagée.

4.3.3. La construction d'échelles orientées apparaît plus clairement encore avec l'utilisation de *un peu*, dont Ducrot (1972 et 1980, entre autres) a largement décrit le fonctionnement. Les exemples où *quoi* apparaît avec *un peu* sont extrêmement nombreux¹⁵. J'en donnerai seulement deux ici :

- (71) L1 ben ça permet de te- oui de tenir un peu plus et en fait c'est un anti-asthénique *un peu* fort **quoi** du Guronzan ouais (2048, PHARMACI §552)
- (72) bon dans les journaux c'est important que + que tout le monde puisse *un peu* comprendre **quoi** + + (1954, NORME §16)

Comme on peut le constater ici, lorsque *quoi* est employé avec *un peu*, c'est souvent pour signaler une litote : si *un peu* construit certes une échelle argumentativement orientée, *quoi* semble ici « appuyer » l'argumentation, comme on le verra plus loin (cf. 4.5.). Tout se passe comme si *quoi* indiquait à l'interprète de reconstruire le positionnement du locuteur sur l'échelle en faisant appel à ses connaissances d'arrière plan : il suffit au locuteur de dire *un peu*, en fonction du fait qu'il espère que l'interprète partage ses connaissances, et saura inférer qu'il s'agit de davantage que « un peu »... En somme, avec l'usage de *quoi*, le locuteur invite l'allocutaire à partager la subjectivité de son positionnement.

¹⁵Très exactement 358, avec un cotexte gauche de 40 caractères.

4.3.4. Ce rôle de la particule explique sans doute qu'on la retrouve beaucoup avec des termes axiologiques, tels que les a définis Kerbrat-Orecchioni (1980). On est ici en plein territoire de la subjectivité, et c'est un territoire qui favorise l'occurrence de *quoi*. Deux extraits illustreront ceci :

- (73) L2 et ben par exemple bon moi j'en suis à trois séminaires de fin d'année le premier c'était à l'Hermitage l'hôtel Hermitage à Monaco + c'est un c'est un hôtel *somptueux* **quoi** et puis avec tout ce que ça comporte après comme spectacle(s) euh au dans la boîte du casino de Monaco enfin tout tout était *fabuleux* **quoi** le deuxième c'était à Deauville (1041-1042, CATHIE §23)
- (74) mais je pense qu'il y a aussi les conséquences euh des attentats de Saint-Michel etc. où là on avait vu des choses *atroces* **quoi** (772, ATTENTAT §2)

En (73), avec les adjectifs *somptueux* et *fabuleux*, la locutrice se positionne dans le domaine de l'évaluation subjective. *Quoi* invite alors l'allocutaire à partager cette appréciation, ce qui suppose prendre toute la mesure de l'appréciation en question. On pourrait dire la même chose à propos de l'usage de l'axiologique *atroces* en (74). Il y a manifestement avec *quoi* une invitation à admettre l'évaluation, c'est-à-dire à construire une représentation cognitive qui puisse reprendre à son propre compte un phénomène relevant pourtant de la subjectivité de l'autre. En somme, *quoi* semble véhiculer dans ce cas un discours implicite du type : « ce que je viens de dire, tu aurais sans doute pu le dire aussi ». C'est donc au signalement d'un phénomène potentiellement polyphonique que l'on aurait affaire.

4.4. Modalisation, négation et polyphonie : positionnements énonciatifs

4.4.1. Un autre domaine parfois très proche du précédent où *quoi* tend à construire une intersubjectivité est celui de la modalisation. Il est en effet assez fréquent de rencontrer des *quoi* avec un *vraiment* évaluatif¹⁶, qui a incontestablement des liens avec les phénomènes de graduation d'échelle, comme dans (75) :

- (75) on était à je ne sais pas à cinq cent six cent kilomètres de toute civilisation près de la frontière brésilienne + et là les Indiens étaient + plus du tout pareils ils étaient + + ils vivaient vraiment comme des indiens il y avait plus d'alcool il y avait plus il y avait plus tous les + toutes les drogues des blancs qui venaient les manger tu vois et là *ils étaient vraiment indiens* **quoi** ils allaient pêcher ils allaient faire la nivrée avec des lianes asphyxiantes + ils tuaient le poisson et après ils le tiraient à l'arc + (1662, INDIENS §10)

Mais on rencontre également beaucoup de *quoi* avec des modalisateurs épistémiques : il n'est pas rare en effet¹⁷ que *quoi* survienne subséquent à des *je pense (que)*, *je trouve (que)*, ou à des *peut-être*, voire à des commentaires métadiscursifs tels *disons (que)* qui modalisent le dit, et qui entretiennent des liens certains avec les phénomènes de reformulation vus en 4.1. :

- (76) il y a des mots ils sont courants tu les entends partout + et puis d'autres ben euh moi j'aime pas les prononcer puis *je trouve* ça ça te rabaisse à quelque part **quoi** je sais pas + + (423, 7CHRIS §49)
- (77) L1 *disons que* tu as *disons déjà que* tu as *peut-être* plusieurs manières d'être engagé **quoi** (1898, MUSIQUE §124)

Là encore, *quoi* semble inviter l'allocutaire à partager l'attitude du locuteur vis-à-vis de son dit ou, du moins, à se positionner par rapport à ce dit.

¹⁶Cela arrive 85 fois dans le corpus.

¹⁷On trouve en effet ces indices dans 155 exemples du corpus (en ne prenant en compte que les 40 caractères précédant *quoi*)

4.4.2. Enfin, un des contextes les plus propices à l'occurrence de la particule est incontestablement celui de la négation¹⁸. Une étude plus fine de ces contextes serait cependant souhaitable : il semble que la majorité des exemples relevés cumulent plusieurs phénomènes favorables à l'apparition de la particule, et que l'énoncé négatif s'inscrive dans un mouvement argumentatif, faisant intervenir des phénomènes de polyphonie tels que Ducrot (1984) les a décrits. Témoins les deux extraits suivants :

- (78) nous c'était différent c'est quatre personnes donc si les motivations euh dérivent: si euh il y a des complicités qui se créent + le groupe parvient pas à: parvient pas à faire la mayonnaise *ça se fait pas tout seul* **quoi** + donc bref on a on est commencé à quatre (1328, EXPDITIO §15)
- (79) c'est un c'est le combat de: du pot de terre XXX contre le pot de fer et ça ça continue depuis la nuit des temps et *il y a pas de raisons que ça s'arrête* **quoi** on se rend bien compte (2267, RATP §6)

Il est clair qu'en (78), le locuteur, qui constitue un premier énonciateur E1, s'oppose à un second énonciateur fictif E2, lequel pourrait affirmer que « ça se fait tout seul »; de même, (79) met en présence une dualité énonciative : les propos du locuteur (E1) réfutent implicitement ceux d'un énonciateur autre (E2), qui pourrait penser (et énoncer) qu'il y a des raisons légitimes pour que « ça s'arrête ».

On a donc affaire avec ces contextes négatifs polyphoniques à un ensemble (un couple, ici) de voix parmi lesquelles le locuteur se positionne. Là encore, *quoi* marque le positionnement du locuteur, invite l'allocutaire à repérer ce positionnement par rapport à d'autres positionnements possibles, et l'invite à partager ce positionnement, ce qui est une manière d'argumenter.

4.5. Concession et argumentation

On s'aperçoit en effet que la prise en compte d'un cotexte plus large au niveau des extraits de corpus permet souvent de replacer *quoi* comme intervenant dans une stratégie argumentative, la plupart du temps concessive. Il est d'ailleurs assez fréquent¹⁹ de trouver *quoi* après un *quand même* ou un *mais*, mais encore faudrait-il vérifier que ces formes ont dans ce cas une valeur de connecteur argumentatif. Ce qu'on peut dire, c'est qu'il semble que *quoi* apparaisse non seulement dans des contextes polyphoniques où la voix d'un second énonciateur est virtuelle car *in absentia*, mais aussi dans des contextes où deux attitudes énonciatives sont mises en contraste *in praesentia*. Ainsi, en (80), la locutrice discute du caractère unique ou pas de la langue française dans la francophonie, en modulant sa position :

- (80) L2 moi je pense qu'il existe euh un seul français *mais* qui peut avoir euh différents aspects **quoi** + enfin ça reste du français + c'est euh + je sais pas c'est pas parce qu'il est parlé dans d'autres pays que c'est plus du français (204, 25SANDRA §67)

En énonçant *mais qui peut avoir différents aspects*, la locutrice s'inscrit en faux par rapport à une opinion (et une voix) selon laquelle la langue française serait partout « la même » dans tous ses aspects, ce que pourrait laisser croire le début de son intervention, avec *je pense qu'il existe un seul français*. On a donc là encore un positionnement par rapport à une énonciation autre, qui s'accompagne de *quoi*.

¹⁸En ne prenant en compte que les négations en *pas*, cela concerne en effet 369 exemples.

¹⁹Pour ceux qui ont besoin de chiffres, toujours : on trouve *quoi* 67 fois subséquent à *c'est vrai que*, 90 fois après *quand même*, et 515 fois après un *mais* figurant parmi les 40 caractères précédents (soit environ 6 à 8 mots).

Un dernier extrait, assez long, me permettra de pointer les possibles utilisations de *quoi* dans les stratégies argumentatives. Il y est question des mérites comparés de la télévision et du livre :

- (81) je pense que les les deux sont intéressants ils apportent pas la même chose à la télévision c'est vrai que il y a l'image qui est jointe à un texte par exemple c'est vrai que regarder un documentaire c'est c'est très agréable je veux à la télévision vu que certaines fois où c'est vrai que quand c'est quelque chose qu'on ne connaît pas du tout s'imaginer une île qui est à des kilomètres et des kilomètres de chez nous c'est pas évident + au premier abord + donc c'est vrai que de ce côté-là la télévision c'est un un avantage + c'est on a l'image donc on a moins de mal à s'imaginer *mais* je pense que le livre souvent c'est euh des gens qui connaissent vraiment leur sujet c'est plus précis + euh ça peut servir de référence c'est plus facile d'aller retrouver euh une réf- enfin une référence ou quelque chose de précis dans un livre au lieu que si c'est dans une émission c'est beaucoup plus difficile à utiliser + je je pense que les deux sont intéressants et que c'est c'est ça serait bien de garder les deux /ne, de/ pas passer tout par euh l'image quoi + c'est euh on perd quelque chose + forcément c'est pas des + pas forcément les mêmes renseignements ou ce sera p- c'est plus la même présentation + donc les deux sont intéressants **quoi** (313, 2AUDREY §96)

On a d'abord ici un exposé des arguments en faveur de la télévision, dont on remarquera le caractère concessif, marqué à quatre reprises par *c'est vrai que (...)*. Le second mouvement de l'argumentation accumule les arguments en faveur du livre, dont deux sont comparatifs (*c'est plus précis, c'est plus facile d'aller retrouver une référence*). Les deux mouvements sont articulés par *mais*, qui accorde un poids plus important aux conclusions implicites que l'on peut tirer de l'argumentaire concernant le livre (cf. Ducrot : 1972 : 129). Or, la conclusion marquée par *donc* (*donc les deux sont intéressants*) met le livre et la télévision sur le même plan.

Il y a donc un décalage entre la conclusion verbalisée (*les deux sont intéressants*) et une conclusion implicite (« le livre est plus intéressant que la télévision »). Ce que signale *quoi* ici, c'est que l'allocutaire doit reconstruire une schématisation qui soit cohérente avec le positionnement implicite du locuteur : en clair, l'allocutaire doit interpréter *les deux sont intéressants* comme « le livre aussi est intéressant, autant (si ce n'est plus) que la télévision », c'est-à-dire comme une conclusion en faveur de l'usage du livre.

5. Bilan conclusif

Grize (1996 : p.70) avait émis l'hypothèse que « *toute schématisation contient des aides à la reconstruction* », c'est-à-dire que tout discours comporte des indices sur la manière dont l'allocutaire peut reconstruire les représentations créées par le discours du locuteur. Les particules semblent spécialisées dans ce rôle d'aide à la reconstruction des représentations créées par le discours. En ce qui concerne *quoi*, les quelques observations précédentes permettent d'émettre les hypothèses suivantes :

- 1- *Quoi* ne délimite aucune unité syntaxique particulière.
- 2- *Quoi* indique qu'il y a eu **évaluation**, de la part du locuteur, de sa propre production, et des représentations susceptibles d'être mentalement construites à partir de cette production.
- 3- *Quoi* indique également que le locuteur peut **douter** du caractère « **suffisant** » des informations qu'il donne pour la reconstruction de la schématisation par l'allocutaire. C'est d'ailleurs cet aspect de *quoi* qui lui vaut sans doute d'être considéré par certains auteurs, notamment par Maury-Rouan (2001), comme la marque d'une impuissance à dire. De ce fait, *quoi* peut également indiquer que le locuteur révisé localement la planification de ce qui va suivre.

- 4- *Quoi* signale qu'un **ensemble de possibles** énonciatifs et cognitifs peut être ouvert là où il apparaît, possibles qui contribueraient à permettre une reconstruction de la schématisation par l'allocutaire, s'il les imaginait. Ces « possibles » peuvent être :
- un paradigme de formulations paraphrastiques, c'est-à-dire de reformulations ;
 - un paradigme de désignations possibles pour un même référent, obtenu par convocation de connaissances d'arrière plan supposées partagées, ou par prédiction de la chaîne syntagmatique à venir ;
 - un continuum de degrés sur une échelle, ou un ordre sur des quantités dans une classe ;
 - un ensemble de voix ou de positions énonciatives ;
 - un ensemble de positions argumentatives.
- 5- *Quoi* constitue enfin une invitation (à destination de l'allocutaire) à reconstruire la schématisation en tenant compte du **positionnement du locuteur** parmi ces possibles, c'est-à-dire une **invitation à partager des représentations nécessairement subjectives en effectuant des inférences**. Etant donné les positions de *quoi* dans la chaîne syntagmatique, cette dernière hypothèse conduit à supposer que des inférences peuvent avoir lieu en quasiment n'importe quel point de la linéarisation des constituants syntaxiques, et non uniquement, comme semble l'affirmer Berrendonner (1990), entre deux « clauses » ou énoncés.

Au total, *quoi* semble constituer une tentative de construire un espace intersubjectif en faisant appel à une activité inférentielle de l'allocutaire. C'est peut-être d'ailleurs ce rôle de mise à contribution de l'autre qui lui vaut si mauvaise presse : les normes tendent en effet à privilégier le « décodage », et donc à prescrire une production qui minimise le travail d'interprétation du récepteur.

Il serait cependant réducteur de ne retenir que cet aspect de *quoi* : j'espère avoir montré ici que, loin de revêtir le rôle « égocentré » qu'on a bien voulu lui prêter, *quoi* est fondamentalement « attentif » à l'allocutaire, et peut aussi indiquer, localement au moins, le désir de voir sa propre parole entrer en résonance avec une possible parole de l'autre.

Conventions de transcription

+	pause brève
+ +	pause longue
X	syllabe incompréhensible
XXX	suite de syllabes incompréhensibles
un mi-	amorce de mot
/d'abord, d'accord/	multi-écoute, multi-interprétation
/de, Ø/	hésitation entre une écoute et rien
il(s) chante(nt)	hésitation orthographique
très:	allongement de la voyelle

Bibliographie

- BALLY C. (1965) : *Linguistique générale et linguistique française*. Berne : Francke. (4ème édition).
- BERRENDONNER A. (1990) : « Pour une macro-syntaxe ». *Travaux de Linguistique* (Gand) 21, pp. 25-36.
- BLANCHE-BENVENISTE C. (1981) : « La complémentation verbale : valence, rection et associés ». *Recherches Sur le Français Parlé* 3, pp. 57-98.
- BLANCHE-BENVENISTE C. (1987) : « Syntaxe, choix de lexique, et lieux de bafouillage ». *DRAVL* 36-37, pp. 123-157.
- BLANCHE-BENVENISTE C., et al. (1990) : *Le français parlé. Etudes grammaticales*. Paris : CNRS Editions.
- CHANET C. (2001) : « 'Connecteurs', 'particules', et représentations cognitives de la planification discursive ». In : NEMETH E. (ed.) *Cognition in language use (Selected papers from the 7th International Pragmatics Conference, Vol. 1)*. Antwerp : International Pragmatics Association, pp. 44-55.
- CREISSELS D. (1995) : *Eléments de syntaxe générale*. Paris : P.U.F.
- DUCROT O. (1972) : *Dire et ne pas dire*. Paris : Hermann.
- DUCROT O. (1980) : *Les échelles argumentatives*. Paris : Minuit.
- DUCROT O. (1984) : *Le dire et le dit*. Paris : Minuit.
- FERNANDEZ J. (1994) : *Les particules énonciatives*. Paris : P.U.F.
- GALMICHE M. (1990) : « Hyponymie et généricité ». *Langages* 98, Juin 90, pp. 33-49.
- GRIZE J.-B. (1996) : *Logique naturelle et communication*. Paris : P.U.F.
- GÜLICH E. (1970) : *Makrosyntax der gliederungssignale in gesprochenen Französisch*. München : Fink.
- GÜLICH E., KOTSCHI T. (1983) : « Les marqueurs de reformulation paraphrastique ». *Cahiers de Linguistique Française* 5, pp. 305-351.
- JEANNERET T. (1999) : *La coénonciation en français. Approches discursive, conversationnelle et syntaxique*. Berne : Peter Lang.
- KERBRAT-ORECCHIONI C. (1980) : *L'énonciation. De la subjectivité dans le langage*. Paris : Armand Colin.
- MAURY-ROUAN C. (2001) : « L'hypo-correction : entre sociolinguistique et analyse linguistique des interactions ». In : *Lengua, discurso, texto (1 Simposio internacional de analisis de discurso)*. Madrid : Visor Libros, pp. 1627-1638.
- MOREL M.-A. (1989) : *Dialogue Homme-machine. Analyse linguistique d'un corpus. Deuxième corpus : Centre d'Information et d'Orientation de l'Université Paris V*. Paris : Publications de la Sorbonne Nouvelle.
- MOREL M.-A., DANON-BOILEAU L. (1998) : *Grammaire de l'intonation. L'exemple du français*. Paris / Gap : Ophrys.
- PALLAUD B. (1999) : « Lapsus et phénomènes voisins dans la langue parlée : problèmes d'identification ». *Recherches Sur le Français Parlé* 15, pp. 1-33.
- ROULET E. et al. (1985) : *L'articulation du discours en français contemporain*. Berne : Peter Lang.



Vers une respecification de la notion de *coénonciation* : pertinence de la notion de *genre*

Par Thérèse Jeanneret
Université de Neuchâtel
(Suisse)

Novembre 2001

Par le terme de *coénonciation*, je désigne un événement langagier que l'on dira, dans une définition schématique, être constitué de deux tours de parole dont le second est la continuation syntaxique du premier. Ainsi, dans l'exemple (1), le tour de M en 2 est la continuation du tour de J en 1:

exemple 1 [exemple de Jeanneret (1999)]¹

- | | |
|----|---|
| 1J | je crois que les formes génétiques de la maladie sont rares |
| 2M | mais elles existent |
| 3J | mais elles existent |

Dans Jeanneret (1999) ce phénomène est examiné, discuté, confronté à différents modèles de la conversation ou du discours, etc. A posteriori il me paraît clair qu'il s'agissait d'abord – comme c'était le cas aussi pour les travaux étudiant le même phénomène et sur lesquels je reviendrai plus loin – de montrer la réalité de l'existence empirique de cette coconstruction. Manifestement, chaque étude était d'abord constituée de beaucoup d'exemples montrant la relative fréquence de ce type de coconstruction. Il me semble qu'aujourd'hui on peut dépasser cette étape, que l'abondance d'exemples recueillis nous met à l'abri de devoir encore argumenter pour l'existence relativement fréquente de ce type d'événement langagier qui consiste à se retrouver en train de terminer, plus généralement de continuer, une construction initiée par quelqu'un d'autre.

Par ailleurs, il est aussi plus fréquent aujourd'hui de voir articuler l'analyse conversationnelle et la syntaxe. La notion d'*unité de construction de tour* (*turn constructional unit, TCU*), déjà présente certes dans les travaux de Sacks, Schegloff & Jefferson (1974), s'est néanmoins beaucoup précisée, en lien d'ailleurs avec des études sur l'intonation (Selting, 1998 et Ford & Thompson, 1996).

De quelques figures de la formulation conjointe

Mondada (1999) – comme d'ailleurs Jeanneret (1999) – remarquent l'extrême variation terminologique qui entoure la dénomination de ce processus conversationnel de coénonciation².

Il me semble aujourd'hui qu'il y a là plus que de la variation terminologique, plus même que la référence implicite à un modèle d'appréhension du phénomène. Il me semble qu'est sous-jacente à l'analyse du phénomène une caractérisation du **genre** d'interaction au sein duquel il survient. Pour tenter d'apprécier le rôle que joue le genre d'interaction dans la description qui est faite de la construction conjointe, je vais revenir sur trois dénominations de ce phénomène et tenter d'apprécier la part qu'y joue la spécificité, la typicité de l'interaction.

¹ Conventions de transcription en fin d'article. La pointe la coénonciation.

² Dans Jeanneret (1999) j'ai mentionné les désignations suivantes: *phrases en collaboration* (collaborative sentences) (Jefferson, 1973; Sacks, 1992), *complétion du tour de parole* (André-Larochebouvy, 1984), *locuteur collectif* (Loufrani, 1981 et 1985), *achèvement interactif du discours* (Gülich, 1986), *unité syntaxique produite conjointement* (single syntactic unit jointly produced) (Lerner, 1991), *construction conjointe d'énoncés* (joint construction of utterances) (Coates, 1994). Depuis j'ai rencontré: *élaboration syntaxique à deux voix* (Maury-Rouan, 1998), *duo conversationnel* (Gumperz 1989) s'inspirant du travail de Falk (1980).

L'achèvement interactif

Appréhendant le phénomène dans une perspective ethnométhodologique, Gülich (1986:175) se focalise sur « les méthodes utilisées par les interlocuteurs **pour organiser l'achèvement interactif**³ d'énoncés inachevés ». Ce faisant, et compte tenu de la situation de contact⁴ qui caractérise l'interaction, elle met en évidence la manière dont les participants sont concernés conjointement par la résolution des problèmes posés par les lacunes lexicales des participants non natifs (LNN). Un exemple de Gülich (1986) nous permettra de saisir la matérialisation de ces achèvements interactifs:

exemple 2 [exemple de Gülich (1986)⁵, conversation à table]

LNN : Ariane (A) lycéenne de 17 ans ayant fait trois ans de français

LN: Susanne (S) amie d'une amie de A:

- | | |
|----|--|
| 1A | (...) moi je: .. ai cinq heures de français/. pendant la semaine |
| 2S | ah oui |
| 3A | .. e:t. ce sont-/. le lundi/ j'ai deux heures/ et on va dans |
| | un |
| 4S | labora[toire |
| 5A | [labo- laboratoire/ |
| 6S | oui/ |
| 7A | écoute le:s |
| 8S | des bandes magné[tiques/ oui/ |
| 9A | ([tiques?) .. et de:- sur le radio |

Comme le remarque Gülich, l'achèvement interactif de 8S se combine avec une correction du choix du déterminant: *le:s* corrigé en *des*. Ce simple fait met en évidence une spécificité de l'achèvement interactif tel qu'il est décrit par Gülich: il comporte une part d'expertise de la part du locuteur natif (LN). Ce type d'expertise est lié, cela va de soi, à la situation de contact au sein de laquelle surviennent ces achèvements. On voit donc que les règles d'attachement qui conforment localement la relation entre tours de parole (SACKS, 1992) comportent une dimension d'expertise linguistique qui est spécifique à ce genre d'interaction. Il est clair qu'il ne s'agit pas ici d'étiqueter un genre d'interaction comme s'il s'agissait d'un préalable: les locuteurs contribuent à définir et à spécifier au fil de leur échange le genre même de l'interaction à laquelle ils participent. Ceci dit, ils n'initient pas leur échange dans le vide: ils actualisent des paramètres comme la situation de contact de langues, la différence de compétence linguistique, etc.

Ainsi les genres dont on a besoin ici ne sont pas constitués a priori mais fixent à partir de certaines contraintes de départ un certain nombre de potentialités parmi lesquelles certaines sont activées, actualisées au fil du déroulement de l'interaction. Concernant l'exemple (2), il est clair que le caractère exolingue de l'interaction ne suffit pas en soi à définir un genre d'interaction mais il impose de fait un cadre relativement contraignant aux différentes actions des participants et guide certaines de leurs conduites. Par ailleurs, l'exemple (2) semble ressortir aux genres de la *conversation* mais également du *compte rendu*. Nous aurions ainsi trois contraintes de nature différente qui pèsent sur cette interaction que nous pourrions articuler de la manière suivante: l'exolinguisme est à la fois une donnée de départ et une construction des participantes. Le fait qu'apparemment les

³ C'est moi qui souligne

⁴ Gülich désigne par ce terme le caractère exolingue de l'interaction, c'est-à-dire le fait que la langue est étrangère pour l'un au moins de participants d'une manière telle que cette donnée d'extranéité est constitutive de l'interaction.

⁵ Nous nous permettons de ramener le système de transcription du Gülich à celui que nous avons choisi pour cet article (voir à la fin) en assumant la "trahison": il est certain que la pratique du retour à la ligne à chaque changement de locuteurs induit des effets de rupture à la lecture. Logiquement, si elles sont pertinentes, les analyses effectuées devraient nuancer ces effets.

deux achèvements soient repris par la LNN les institue de fait en modèle d'appropriation actualisant la dimension exolingue. L'émergence d'une séquence de compte rendu et son déroulement s'accomplissent également interactionnellement. Ainsi le fait que ce soit à la participante non native qu'il revienne de porter principalement le poids du compte rendu (naturellement également accompli par la LN) est lié à la gestion des topics dans la conversation, gestion qui est elle-même confirmée par le fait qu'il s'agit d'une conversation et que donc les participantes y ont des droits et devoirs relativement égaux. Les aides à la formulation apportées par la LN doivent donc être interprétées par rapport à la toile de fond exolingue, au fait que la LNN ait en grande partie la responsabilité de la production d'un compte rendu et que cette activité ait pu émerger au sein de l'interaction et lui revenir prioritairement parce que le genre *conversation* rend possible ce type de séquence et son attribution principale à un quelconque participant.

La construction conjointe d'énoncés

Coates (1997), de son côté, a pour objet les spécificités de la conversation amicale entre femmes. Elle définit la parole dans ce genre d'interaction comme très semblable à la contribution de musiciens de jazz dans une « jam session »: l'harmonie de la production finale subsume chaque production particulière. Elle fait l'hypothèse que, dans ce genre d'interaction, il n'y a pas à proprement parler d'alternance des locutrices: à tout moment toute locutrice peut intervenir parce que pour ces amies, la construction du discours est le résultat d'un effort conjoint au point que « they don't function as individual speakers ». Cet état d'implication réciproque forte se caractérise par ce qu'elle appelle, à la suite d'Edelsky (1993), le *collaborative floor*. Dans cet espace locutoire partagé, il n'y a pas de concurrence pour la prise de tour, pas de protestation devant la survenue d'une parole parce que pas d'interruption mais au contraire un ensemble de marques d'approbation (telles le rire) signalant la convergence des locutrices.

L'exemple suivant montre que la construction conjointe d'énoncé semble être, à côté du chevauchement de bribes de tour de parole, deux matérialisations de ce « collaborative floor » que je considérerai comme une propriété du genre *conversations féminines, amicales et informelles*⁶.

exemple 3 [exemple de Coates (1997)]

- | | |
|-----|---|
| 1K | and I saw him get undressed in his living room there's no reason why you shouldn't get undressed in your living room if you want to |
| 2P | yeah |
| 3K | and I thought My God |
| 4P | yeah |
| 5K | if I can see him |
| 6P | & he can see you |
| 7K | and I don't always just get undressed in the living room (rire) you know I mean OK I'm sure he's not |
| 8P | & peeping |
| 9K | peeping or anything |
| 10P | but he- |
| 11K | but it just- |
| 12P | you accidentally saw him |
| 13K | that's right |
| 14P | oh I don't blame you I think it needs screening trees around it |

⁶ Remarquons que la construction conjointe des tours 5K et 6P correspond à ce que Lerner (1991) appelle la construction composée du tour de parole: il s'agit d'un format syntaxique en deux temps: *si X, Y*.

La construction collective de descriptions

A partir d'une position théorique semblable à celle de Gülich, Mondada (1999) étudie la manière dont les participants à l'interaction s'y prennent pour construire ensemble l'évocation d'un objet, d'une expérience. Elle montre que les configurations syntaxiques qui donnent lieu à des accomplissements interactionnels des participants surviennent à la fois lorsque les participants ont un accès commun à l'expérience (comme dans l'exemple ci-dessous) et quand un seul d'entre eux en est la source. Les ressources exploitables pour l'accomplissement interactionnel d'une unité de construction de tour sont simplement différentes, réduites dans le cas où un seul des participants est détenteur des savoirs en question: « Si la projection du schéma syntaxique constitue la même possibilité formelle dans les deux cas, ce qui est projeté et le type de participation qui s'y réalise sont différents. » (Mondada, 1999:22)

exemple 4 [exemple de Mondada (1999)]

- 1B et toi/
2A ouais/ . ben tu vois: euh/ . week-end assez cal:me/ . euh
3B théâtre/
4A euh: . vendredi soir/
5B c'était pas mal hein
6A ah oui moi j'ai bien aimé/ je dois dire\
7B ouais la pièce était agréable
8A ouais moi j'ai trouvé très bien/ . j'ai trouvé le décor
original:/ . ça: ça changeait quoi\
9B et pis c'était pas trop mélo/ . [dramatique
10A [non non non non
11B et c'était pas trop léger\ . [parce que: . la: l'é-] &
12A [ouais exactement\ . y avait des
moments gais]
13B & l'écriture elle était assez juste de ce côté- [là hein]
14A [ouais non non/]
des moments gais/ et des moments euh. plus :: . un peu
plus émouva:nts/ [mais
15B [un peu plus intenses mais [sans :
16A [voilà

Dans un second temps, Mondada, après avoir distingué, au sein des énoncés collaboratifs, les coconstructions affiliatives et non affiliatives, explore les stratégies mises en oeuvre par les seconds locuteurs pour attacher leur contribution à celle du locuteur précédent. Elle identifie différents types de complétion correspondant, à mon sens, à la distinction entre coénonciation par attachement et en réparation (Jeanneret, 1999).

Respécifier la coénonciation

La trajectoire dessinée par l'article de Mondada (1999) est en quelque sorte inverse de celle que je souhaite avoir dans cet article: partant d'un cas relativement spécifique, la construction collective de descriptions, Mondada se focalise de plus en plus sur le procédé de construction d'énoncés collaboratifs en soi.

Or, pour intéressante qu'elle ait été, cette centration sur le phénomène de la coénonciation *per se* conduit à certaines impasses. Dans la suite de cet article, j'aimerais plaider pour une caractérisation du processus de coénonciation d'une part en examinant les contextes syntaxiques et interactionnels de son apparition (comme je l'ai fait dans Jeanneret, 1999) mais également en me référant aux genres de l'interaction dans lequel la coénonciation survient pour spécifier les fonctions qu'elle manifeste et les contraintes génériques qu'elle exploite.

Ainsi, si l'on se penche sur les exemples (5) et (6) on est frappé à la fois par les grandes différences qu'ils présentent mais également par une similitude du point de vue des tours en coénonciation:

exemple 5 [*exemple de Jeanneret (1997), conversation entre étudiant-e-s alloglottes*]

- 1V et qu'est-ce que tu trouves mieux/
- 2S je sais pas je pense vous êtes plus c'est plus euh c'est plus juste
parce que quand vous ne jetez pas beaucoup ça ne
coûte pas beaucoup ah chez nous ça coûte toujours le
même prix
- 3V ah le même prix hein
- 4S et si tu n'as pas une poubelle
- 5R énorme
- 6S oui une poubelle plein tu tu jettes de l'argent et chez vous
tu tu achètes les sacs et tu sais ah je dois le remplir bien
parce que tu achètes de nouveaux sacs et c'est plus euh
- 7V économique
- 8S c'est plus juste c'est plus économique oui pour moi

exemple 6 [*exemple de Cicurel (1991). Interview de Nicole Garcia dans l'Hebdo-cinéma*]

- 1HC Finalement à Paris, vous habitiez où
- 2NG Dans un foyer catholique, rue du Cherche-midi. Comme
alibi, je faisais une licence de droit. Au bout de six mois,
j'ai pris des cours chez Périmony qui m'a ensuite présentée
au Centre de la rue Blanche, et j'ai abandonné mes chères
études...
- 3HC Net?
- 4NG J'ai fait une drôle de courbe en fait. J'ai fait le
Conservatoire où j'ai eu un premier prix de comédie.
J'étais au chômage. Je faisais le tour des studios avec mes
photos, mais je n'étais jamais comme il fallait. Alors, la
panique m'a gagnée. Et j'ai refait une année de philo. Puis,
un jour, j'ai fait un remplacement dans « La Cerisaie » de
Tchekhov au Théâtre de Nanterre. Et les choses ont
continué comme ça, dans le théâtre...

Ainsi, on remarque dans l'exemple (6) que le *net* du tour 3 exploite « en différé » une complémentation possible du verbe *abandonner* d'une manière assez parallèle à ce qu'on voit dans l'exemple (5) en 5R: un syntagme nominal peut être enrichi d'un adjectif. Il est clair qu'il y a là une exploitation à des fins interactionnelles de la possibilité en français d'une postposition épithétique, comme il y a en (6) exploitation conversationnelle de la possibilité pour un verbe comme *abandonner* de fonctionner avec un complément rectionnel et d'être saturé après coup par un second.

Par ailleurs, second parallèle entre (5) et (6), on peut faire l'hypothèse du caractère non affirmatif du tour conjoint: dans (6), *net* est suivi d'un point d'interrogation, dans (5) il y a un indice de la modalité interrogative (à défaut de l'intonation non signalée pour cet exemple) dans le *oui* qui initie le tour 6S. Mais ce n'est qu'un indice, un *oui* ne signifiant pas obligatoirement qu'il y ait modalité interrogative auparavant.

On voit donc qu'en en restant à la coénonciation en soi, les exemples (5) et (6) sont très semblables, à condition de traiter à part la deuxième coénonciation de (5) qui se singularise par le fait qu'elle intervient sur une unité de construction de tour non achevée, relevant donc d'une coénonciation en réparation.

D'une manière générale, si l'on tient compte de l'existence de deux types de coénonciations, par attachement et en réparation, on peut étendre le propos et noter que l'ensemble des exemples présentés jusqu'à maintenant sont comparables: l'achèvement interactif et la construction conjointe d'énoncé interviennent par des coénonciations en réparation, tandis que la construction collective de descriptions permet les deux types de coénonciation.

Néanmoins, si l'on tient compte du genre d'interaction dans laquelle surviennent ces coénonciations, les différences sautent aux yeux: l'exemple (5) est une conversation entre étudiant-e-s alloglottes, alors que (6) est une interview écrite: de plus, (5) est une conversation pluri-locuteurs (à 3), tandis que (6) n'engage que deux personnes, dont l'une est l'intervieweur, c'est-à-dire un médiateur entre l'interviewée (Nicole Garcia) et un public destinataire. Cette configuration est inhérente à l'interview et diffère totalement de la conversation de (5) qui n'a pas de destinataires extérieures à elle-même⁷.

La seconde coénonciation de (5) manifeste pour sa part une dimension d'aide à la formulation, de verbalisation en commun qui la rapprocherait de (2), encore qu'ici il n'y ait pas de participant expert: le français est pour tous une langue étrangère, ce que Gajo (2000) a appelé une *conversation exolingue-exolingue*. Ce n'est pas ce qui explique qu'une transition entre deux locuteurs puissent survenir au sein d'une construction réactionnelle comme en 7V, puisque le cas se présente dans bien d'autres genres d'interaction mais cela donne un sens particulier à cette transition: il s'agit d'une réparation. Cette forme de réparation est prévue dans l'article de Schegloff, Jefferson & Sacks (1977). Elle est déclenchée par le locuteur rencontrant un problème (auto-déclenchée) et effectuée par un autre locuteur (hétéro-effectuée). Dans Jeanneret (1999) le fait qu'une coénonciation en réparation puisse être ou non préférée est discuté à la lumière de la notion de *préférence* telle qu'elle est conçue en ethnométhodologie.

Rappelons rapidement que la propriété de *préférence* est définie par Bonu (1995) comme une propriété qui contraint l'organisation des actions dans la conversation et qui rend compte de la différenciation des actions accomplies par les participants en réponse à une première action. La préférence joue un rôle central dans la structure de la conversation puisqu'elle permet de prédire des chaînes d'actions (Pomerantz, 1978) qui se réalisent en séquences de tours de parole apparaissant dans un certain ordre.

Dans des exemples comme (5), l'hétéro-effectuation ne semble pas marquée quant à la préférence: le genre *conversation informelle exolingue/exolingue* semble permettre une certaine neutralité quant aux préférences concernant la réparation. Ici le segment conjoint est simplement accepté: en 8, S l'intègre dans une nouvelle formulation sans que cela signifie que cela soit exactement ce que S voulait dire. Cette réparation et son acceptation permet de montrer que la conversation est une construction commune dans laquelle le sens s'élabore au fur et à mesure du déroulement de la conversation.

En définitive, on voit donc que la diversité dans les dénominations recouvre une diversité de fonctions attribuées à la coénonciation: résoudre des problèmes de lacunes lexicales spécifiques aux situations de contact, à la conversation exolingue-exolingue, exprimer le consensus et le plaisir d'être ensemble pour Coates, construire en commun l'évocation d'un événement ou collaborer à une version des faits dont une seule personne est la source pour Mondada.

Le genre comme vecteur de spécification de configurations verbales

Il me semble aujourd'hui qu'une approche qui se veut phénoménologique de la coénonciation ne peut que tenter de ressaisir le processus de coénonciation dans la particularité de chacun de ses déploiements.

⁷ Même si le fait qu'il s'agisse d'un contexte scolaire (étudiants en discussion sur les différences interculturelles) instaure éventuellement un destinataire ultime qui est l'enseignante.

Pour ce faire, je tiendrai compte du genre de l'interaction dans laquelle la formulation conjointe survient. Il s'agit donc de montrer comment une description pertinente de la coénonciation doit s'appuyer sur une conception non naïve des différences entre l'ensemble des formes langagières qui permettent l'alternance de propos et de locuteurs. Il me semble en effet – et là je fais de l'autocritique – que la dimension *genre* a été beaucoup négligée dans toute une série d'approches de l'interaction. J'approcherai d'abord la notion de genre comme un outil permettant de stabiliser les éléments formels et rituels des pratiques.

En conformité avec les idées de Dolz & Schneuwly (1998), eux-mêmes inspirés de Bakhtine (1984), je proposerai de considérer le genre comme un outil permettant de stabiliser les relations qui s'exercent entre des contenus, des formes communicatives et des configurations spécifiques d'éléments linguistiques:

- par l'idée de *contenu* je peux saisir la différence qu'il y a entre l'interview d'une actrice-réalisatrice comme Nicole Garcia (exemple 6) et l'entretien avec une ouvrière du textile (voir ci-dessous, exemple (8)), en tant qu'elles ne vont pas aborder les mêmes sujets, etc.: il y a des contenus qui sont dicibles à travers le genre (sorte d'agrippage, d'embrayage entre forme et contenu);
- par *formes communicatives* je saisis la spécificité des discours qui m'intéressent : ils se construisent par l'alternance des propos et l'interaction d'au moins deux personnes;
- par *configurations spécifiques* je saisis le fait qu'au sein d'une interview il va y avoir des séquences qui auront des organisations particulières (par exemple des séquences explicatives); au sein d'une conversation exolingue il y aura peut-être des *séquences analytiques* (Krafft & Dausendschön-Gay 1993), des *séquences potentiellement acquisitionnelles* (SPA) (De Pietro, Matthey & Py, 1989).

Adam (1999) définit la *séquence* comme une unité de composition textuelle: pour lui il y a cinq séquences-types: narrative, descriptive, argumentative, explicative et dialogale. Dans une perspective où l'alternance des contributions est une donnée de l'empaquetage en propositions (pour utiliser la terminologie d'Adam), il ne peut y avoir de séquence dialogale: le dialogal est un fait de textualisation en soi. On peut donc imaginer qu'il y a dans ce cas-là d'autres modes de constitution de groupes de propositions, d'autres séquences du type SPA, par exemple. En revanche la coénonciation serait dans cette approche plutôt un type de *période* particulière, la période étant une unité d'amplitude moins vaste que la séquence. Cette période particulière, présentant un mode implicativité séquentielle fondé fortement sur la syntaxe, peut apparaître dans différentes séquences et c'est ce qui apparaît à travers les exemples (2) à (6).

L'exemple (7):

exemple 7 [un interview dans le Monde (7.4.92) de Francesco Rosi (R)]

- | | |
|----|--|
| 1R | [...] La société de consommation qui en résulte incite le cinéma à avoir une vision hédoniste de la société, à gommer les problèmes graves de l'existence... |
| 2J | ...à ignorer les exclus |
| 3R | Effectivement, le cinéma qui s'occupait des hommes privés de liberté ou de moyens de vivre est devenu une rareté. [...] |

a en commun avec l'exemple (6) d'être une interview, genre relativement stabilisé dont les traits principaux semblent être la dissymétrie des positions interactionnelles – l'intervieweur se devant de poser les questions et l'interviewé se devant d'y répondre – et la finalisation: il s'agit pour l'intervieweur de faire connaître l'interviewé (André-Larochebouvy, 1984). Les exemples (6) et (7) ont également en commun d'être écrits sur le mode de l'alternance de propos, c'est-à-dire d'être travaillés par une écriture à des fins mimétiques. Ainsi, l'interview de Nicole Garcia en (6) est une forme travaillée de l'interview. Non que le jeu de *net* du tour 3 au *courbe*

du tour 4 soit impossible en spontané, simplement ici, on va le considérer en principe comme travaillé parce qu'apparaissant dans une interview écrite. Nous touchons là à ce que Bakhtine (1984:267) désigne par le terme de *genre second*: « Au cours du processus de leur formation, ces genres seconds absorbent et transmutent les genres premiers (simples) de toutes sortes, qui se sont constitués dans les circonstances d'un échange verbal spontané [...]: ils perdent leur rapport immédiat au réel existant et au réel des énoncés d'autrui [...]. ». Même chose pour l'exemple (7): la coénonciation par production d'un élément (le troisième) d'une liste peut être rapprochée d'autres exemples de coénonciation. Ainsi donner une description de la coénonciation des exemples (6) ou (7) ne peut pas faire l'économie de l'aspect travail de l'écriture. Que la coénonciation puisse apparaître lorsqu'il y a écriture est à lier au fait qu'elle exploite un phénomène de linéarité qui est transposable à l'écrit. Ceci dit, les coénonciations de (6) et (7) représentent deux manières de s'adapter à la contrainte du genre: dans (6), la coénonciation permet à l'intervieweur de poser une question. Il s'agit là d'une question pendante, phénomène décrit par Sacks (1992) et discuté dans Jeanneret (1999). Dans (7) la coénonciation me paraît très proche de celle décrite par Mondada (1999): il s'agit bien de la part du journaliste de contribuer à une description. Ce faisant, il permet au public lecteur de mieux comprendre la position critique de Francesco Rosi et se plie ainsi aussi aux contraintes du genre.

Par contraste avec (6) et (7), l'exemple (8) est extrait d'entretiens non guidés qui ont pour dessein de faire parler une série de témoins dans le but d'avoir un corpus permettant de saisir la variété des pratiques langagières. L'enquêteur a comme consigne d'intervenir le moins possible, de fonctionner comme faire-valoir. Ici le témoin est une femme de trente ans qui parle de sa vie professionnelle.

exemple 8 [exemple de Martins-Baltar (1989) FA6 (154-159)⁸]

- 1L1 (h) et: fff. mais c'est pas assez/ c'est c'est pas assez vivant/
je sais pas
- 2L2 oui oui
- 3L1 c'est un peu monotone/ et puis c'est la confection hein de
toute façon
- 4L2 mm
- 5L1 c'est une entreprise avec plein de machines
- 6L2 oui
- 7L1 avec la coupe/ et puis une finition (?) et ..
- 8L2 oui
- 9L1 plein de choses (h) mais: et puis c'est un travail que j'aime
- 10L2 bien qu'il soit un peu monotone
- 11L1 oui . c'est un peu monotone/ mais (finalement?) qu- on sort
tellement de collections dans l'année que ... c'est moins
monotone maintenant qu'il y a quelques années parce qu'à
l'époque où j'ai commencé à travailler à: Plessay/ euh on
faisait que des chemisiers/ que des chemisiers/ que des
chemisiers/ [...]

Dans ce cadre, on peut faire l'hypothèse que L2 en 10 s'appuie bien ce que L1 a dit en 3: *c'est un peu monotone*. On ne peut pas faire abstraction également du tour 1 de L1 qui par la formulation *pas assez vivant* désigne déjà en creux le terme de *monotone*. L'attachement en 10 peut s'interpréter alors comme une volonté de la part de L2 de bien comprendre comment L1 articule « avoir un travail monotone » et « aimer son travail », d'aider L1 à construire là du sens à la fois subtil et conforme à la réalité vécue, résultat auquel L1 parvient d'une certaine manière en 11. Ce faisant, les participants se conforment aux contraintes de l'entretien (critère de sérieux, etc.) et en même temps ils définissent l'interaction comme relevant du genre « entretien ». Il ne s'agit donc absolument pas d'une contestation d'une position de L1 par le rappel de ce qu'elle avait dit précédemment.

⁸ Dans cet exemple, le / marque la segmentation (délimitation des séquences).

En définitive, on peut donc étendre à la réparation et à d'autres formes encore cette observation d'Adam (1999:89): « la forme de la question et l'enchaînement [*question+réponse+évaluation-sanction*] n'a pas la même valeur dans toutes les circonstances génériques. » Les exemples (5) et (9) montrent que des réparations peuvent apparaître dans des genres de discours bien différents, y prendre des sens tout à fait différents et y activer des propriétés préférentielles différentes.

Une respécification de la notion de coénonciation peut donc avoir lieu en tenant compte de trois critères: d'abord, la manière dont les participants exploitent des ressources syntaxiques pour conformer leurs contributions, ensuite la manière dont la spécificité du genre d'interaction auquel ils participent leur impose d'organiser leur parole et enfin la manière dont, en retour, leurs contributions façonnent une syntaxe de l'oral en interaction et des genres de l'interaction. En effet, Bakhtine (1984:285) insiste sur la dimension structurante de la syntaxe et du genre sur l'interaction: « Les genres du discours organisent notre parole de la même façon que l'organisent les formes grammaticales », mais l'inverse est fidèle à une conception ethnométhodologique de l'interaction sociale: les participants et les interactions structurent la syntaxe et le genre. On imagine qu'il y a à la fois intériorisation des dimensions sociales et culturelles du genre et recreation à chaque fois particulière.

Ceci posé, il est vrai que la notion de genre pose un certain nombre de problèmes dont le premier est son extrême labilité: il y a une grande diversité des genres, les auteurs ne s'entendent entre eux ni sur des dénominations ni sur des définitions. Mais dans notre optique de respécification de la notion de coénonciation, seuls un petit nombre de genres sont concernés: il s'agit du sous-ensemble des genres qui sont fondés sur l'alternance de propos de différents énonciateurs. De plus, ce n'est pas en tant qu'instituant des formes immuables que le genre nous intéresse qu'en tant que permettant de penser une série de contraintes portant sur les finalités générales de l'interaction et définissant ainsi pour les participants des horizons d'attente, c'est-à-dire un ensemble de prévisions sur ce qui va se passer, contraintes qui sont liées aux moyens langagiers mis en oeuvre localement.

Liens entre action et genre

Les liens établis entre genre et préférence invitent à réfléchir plus globalement aux liens entre action et genre. En effet, on peut se demander comment envisager les rapports réciproques entre le genre conçu comme horizon d'attente des participants à l'interaction, comme régulateur des énoncés et des pratiques socio-discursives (Adam, 1999) et les actions inscrites dans des chaînes ou des schémas.

Plus spécifiquement, se pose le problème de la forme linguistique de ces schémas d'organisation (qu'ils soient du type genre ou du type action). Un des problèmes intéressants en ethnométhodologie est, à mon sens, le lien entre les procédures conversationnelles en elles-mêmes et le fait que ces procédures réalisent des actions sociales (voir, par exemple, la position de Schegloff, 1996 sur les liens entre action et TCU). Comme le montre Conein (1986) on peut interpréter l'analyse de la conversation comme une manière de faire de la sociologie, en prenant comme objet de recherche les activités sociales et en les étudiant dans leur contexte d'apparition, « à partir d'une observation de leur accomplissement ». Se pose alors la question de savoir s'il y a lieu de distinguer entre actions conversationnelles et actions sociales. Bange (1992), comme Conein (1986), proposent de considérer d'une part les schémas d'actions ou les chaînes d'actions et d'autre part les schémas conversationnels ou l'organisation des tours de parole.

Vue sous cet angle, la respécification de la notion de coénonciation consiste à essayer d'instaurer une forme de continuité entre le pôle conversationnel auquel la coénonciation est un type particulier d'implicativité séquentielle, de période, et le pôle actionnel auquel la coénonciation est une action: une collaboration, un achèvement, etc.

L'exemple (10) va me donner l'occasion d'examiner de plus près comment:

Exemple 10 [exemple de Guimbretière (1992): A est un psychiatre interrogé par J. quant aux conséquences du temps sur l'humeur. Il s'agit de la fin de l'interaction]

- | | |
|-----|--|
| 1 J | Mais vous par exemple quand vous n'avez pas le moral
parce qu'il pleut si vous n'avez pas le moral quand il pleut
euh surtout un six mai euh qu'est-ce que vous faites |
| 2A | eh bien on lit on répond au téléphone on fait son courrier |
| 3J | on mange du chocolat |
| 4A | oui voilà du chocolat |
| 5J | merci professeur |
| 6A | je vous en prie |

Dans cet exemple, la coénonciation survient à la fin de l'interaction au moment où la journaliste (J) esquisse un mouvement de personnalisation. Ce mouvement est une trace rétroactive de l'appartenance de cette interaction au genre de l'entretien. Il manifeste l'existence d'une convention de contextualisation (Gumperz, 1989)¹¹. En effet, ce n'est pas en tant qu'individu mais en tant que psychiatre que A est interrogé et la finalité de cette interaction n'est pas de nous le faire connaître mais bien de nous faire partager une connaissance qui est l'apanage de A. C'est ce qui rend possible qu'à la fin de l'entretien, la journaliste amorce une recatégorisation du genre par une question plus personnelle. Tout entretien est ainsi susceptible d'être infléchi vers une perspective qui le fait se rapprocher de la conversation¹².

Ce mouvement de personnalisation est donc une action langagière concomitante à une autre action: clore l'entretien. Quel lien peut-on alors élaborer entre la coénonciation en tant que telle et les actions « personnaliser l'interaction » et « entretien à terminer » que l'on peut prêter aux participants?

Les traces linguistiques de l'action « personnaliser » sont relativement nettes: il y a le *Mais vous ... quand vous ...*, la mention de la date qui contribue elle aussi à particulariser la question: ce jour-là on est un 6 mai, le temps est épouvantable alors... On constate que A refuse en partie ce schéma: *on lit*, ... En effet, bien qu'à mon sens il faille interpréter ce *on* comme « incluant le sujet de l'énonciation », selon une des valeurs que Boutet (notamment, 1994) identifie derrière cet énonciation de personne, en choisissant *on*, A. indique qu'il subsume son cas particulier sous celui d'autres. En définitive, on assiste là à un mouvement initié par la journaliste de redéfinition de l'identité sociale de A.: J. tente de l'impliquer en tant qu'individu (susceptible de voir sa propre humeur altérée par le mauvais temps). Ce faisant, elle infléchit également le schéma d'action ou le genre: l'entretien glisse vers une simple conversation entre deux particuliers. A. en 2 limite, par sa formulation, ce changement tout en y contribuant: il l'accomplit, dans l'acception ethnométhodologique du terme. On voit ainsi comment l'action « personnaliser » modifie le schéma d'action en cours. Dans le même temps, cette modification intervient au moment où l'entretien doit être clos: orientés vers une clôture consensuelle, les participants vont chercher un terrain d'entente. La coénonciation de J en 3 peut s'interpréter dans ce schéma d'action: au pôle conversationnel elle exploite une gestalt d'énumération. Au pôle actionnel, d'une part cette collaboration à la description poursuit son projet de personnalisation: "manger du chocolat" est une activité plus personnelle que répondre au téléphone et faire son courrier. Le terme droit de la formulation conjointe emprunte une forme syntaxique à ce qui précède et la remplit avec un contenu plus proche du genre « conversation particulière ». D'autre part, la ratification de A en 4, permet de faire coïncider dans un même schéma les actions « personnaliser » et « terminer l'interview »: *oui voilà du chocolat* en ratifiant la coénonciation contribue à accomplir la personnalisation et la clôture.

¹¹ A mon sens, il s'agit là d'un espace privilégié pour l'étude des rapports entre genre, action et préférence: les traces linguistiques (voir plus loin: *mais vous... quand vous...*) témoignent d'un mouvement, d'un infléchissement vers un autre genre.

¹² C'est cette même propriété qui est exploitée dans Labov (1972) pour provoquer des changements d'un style contextuel à un autre.

Conclusion

Ma tentative de respécification de la coénonciation aboutit ainsi à une question qui me paraît devoir être creusée: comment l'analyse de la conversation peut-elle façonner et adapter le concept de genre en l'articulant aux concepts d'action et de schéma d'action. J'y vois une occasion de tenter empiriquement l'articulation de certains concepts issus de la pragmatique textuelle avec l'analyse conversationnelle¹³. Pour ce qui concerne la coénonciation, cet article m'a permis de montrer (encore une fois) qu'il s'agit d'une solution rationnelle mise en oeuvre par les participants à une interaction pour résoudre un problème. La nouveauté réside dans le lien que j'ai tenté de faire entre la manière dont se pose le problème et le genre de l'interaction dans laquelle il survient: en conversation exolingue, il s'agit de gérer des lacunes dans la compétence, en interview il peut s'agir de faire parler, en transaction commerciale, il peut s'agir pour le vendeur de comprendre ce que veut l'acheteur et pour ce dernier d'exprimer ses souhaits. La coénonciation est une solution qui peut être trouvée pour résoudre tous les problèmes mentionnés: son rôle, son fonctionnement dans chaque exemple doit être rapporté au genre de l'interaction dans lequel elle intervient, car une coénonciation s'appuie sur ce qui est en train de se passer pour s'effectuer et ce qui est en train de se passer dépend du genre de discours auquel participent les interactants.

Plus largement, ce traitement de la coénonciation me semble s'inscrire dans un mouvement général de respécification de l'analyse de la conversation dans beaucoup de ses dimensions. En effet, les efforts ont longtemps porté sur l'identification, la description et l'interprétation de séquences ou périodes particulières, qui, une fois identifiées étaient isolées par repérage dans un ensemble de corpus et abordées comme une collection d'exemples. Aujourd'hui, on semble s'acheminer vers l'étude d'un phénomène en tant qu'il est instancié dans une interaction, c'est-à-dire à explorer les liens intrinsèques entre un phénomène et son lieu d'apparition. En ceci, on pourrait dire que l'analyse de conversations en vient à traiter chaque texte conversationnel comme une réalisation unique et singulière. Il me semble en effet qu'on peut voir actuellement dans l'analyse conversationnelle se créer un type de tension – productive – qui me paraît être à l'oeuvre également dans la pragmatique textuelle entre l'identification de faits structuraux généraux et la singularité de chaque fait dans son déploiement.

¹³ Concevoir le genre comme produit par l'activité, dans l'interaction, permettrait de se distancer des visions réductrices du genre comme modèle, vision qui est trop répandue dans les approches didactiques.

Conventions de transcription

[chevauchements
(2s)	pauses en secondes
/\	intonation montante, descendante
((rire))	phénomènes non transcrits
&	continuation du tour de parole
^	liaison
(il va)	essai de transcription d'un segment difficile à identifier
.	pauses
xxx	segments inaudibles
exTRA	segment accentué
:	allongement vocalique
par-	truncation
=	enchaînement rapide
(h)	aspiration

Bibliographie

- ADAM, Jean-Michel (1999): *Linguistique textuelle. Des genres de discours aux textes*, Paris, Nathan.
- ADAM, J.-M. & F. REVAZ (1989): « Aspects de la structuration du texte descriptif: les marqueurs d'énumération et de reformulation », *Langue française* 81, 59-98.
- ANDRE-LAROCHEBOUVY, D. (1984): *La conversation quotidienne. Introduction à l'analyse sémio-linguistique de la conversation*, Paris, Didier.
- BAKHTINE, M. (1984): *Esthétique de la création verbale*, Paris, Gallimard.
- BANGE, P. (1992): *Analyse conversationnelle et théorie de l'action*, Paris, Hatier.
- BONU, B. (1995): « Questions sur la préférence en analyse de conversation: hiérarchisation des actions dans les entretiens de recrutement », *Cahiers de l'Institut de linguistique et des sciences du langage* 7, 199-230.
- BOUTET, J. (1994): *Construire le sens*, Berne, P. Lang.
- CICUREL, F. (1991): *Lectures interactives en classe de langue*, Paris, Hachette.
- COATES, J. (1994): « No Gap, Lots of Overlap: turn-taking patterns in the talk of WOMEN friends », in: D. GRADDOL, J. MAYBIN & B. STIERER (éd.) *Researching language and Literacy in Social Context*, Clevedon: Open University, Multilingual Matters, 177-192.
- COATES, J. (1997): « The Construction of a Collaborative Floor in Women's Friendly Talk », In: T. GIVÓN (éd.), *Conversation: Cognitive, Communicative and Social Perspectives*, Amsterdam, Benjamins, 55-89.
- CONEIN, Bernard (1986): « Présentation: l'interprétation de l'action en analyse de conversation », *Lexique* 5, 7-14.
- DE PIETRO, J.-F.; M. MATTHEY & B. PY (1989): « Acquisition et contrat didactique: les séquences potentiellement acquisitionnelles de la conversation exolingue », *Actes des troisièmes Rencontres régionales de linguistique*, Université de Strasbourg.
- DOLZ, J. & B. SCHNEUWLY (1998): *Pour un enseignement de l'oral. Initiation aux genres formels à l'école*, Paris, ESF éditeur.
- EDELSKY, C. (1993): « Who's Got the Floor? » in: Deborah Tannen (éd.), *Gender and Conversational Interaction*, New York & Oxford, Oxford University Press, 189-227.
- FALK, J. (1980): *The conversational duet*. Proceedings of the 6th Annual Meeting of the Berkeley Linguistic Society, 507-514.
- FORD, C. E. & S. A. THOMPSON (1996): « Interactional units in conversation: syntactic, intonational, and pragmatic resources for the management of turns », in: E. OCHS, E. SCHEGLOFF & S. A. THOMPSON (éd.): *Interaction and Grammar*, Cambridge, Cambridge University Press, 134-184.
- GAJO, L. (2000): « Lieux et modes d'acquisition du FLE: enseignements, pratiques, pratiques d'enseignement », *Bulletin suisse de linguistique appliquée VALS/ASLA*, 15-33.
- GUIMBRETIERE, E. (1992): *Paroles*, Didier/Hatier.
- GÜLICH, E. (1986): « L'organisation conversationnelle des énoncés inachevés et de leur achèvement interactif en 'situation de contact' », *DRLAV* 34-35, 161-182.

- GUMPERZ, J. (1989): *Engager la conversation*, Paris, Minuit.
- JEANNERET, T. (1997): « Mise en discours de différences interculturelles », *Bulletin suisse de linguistique appliquée VALS/ASLA* 65, 67-81.
- JEANNERET, T. (1999): *La coénonciation en français. Approches discursive, conversationnelle et syntaxique*, Berne, P. Lang.
- JEFFERSON, G. (1973): « A Case of Precision Timing in Ordinary Conversation: Overlapped Tag-Positioned Address Terms in Closing Sequences », *Semiotica* 9, 47-96.
- KRAFFT, U. & U. DAUSENDSCHÖN-GAY (1993): « La séquence analytique », *Bulletin suisse de linguistique appliquée* 57, 137-158.
- LABOV, W. (1972): *Sociolinguistics Patterns*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press.
- LERNER, G. H. (1991): « On the syntax of sentence-in-progress », *Language in Society* 20, 441-458.
- LOUFRANI, C. (1981): « Locuteur collectif ou locuteur tout court », *Recherches sur le français parlé* 3, 215-243.
- LOUFRANI, C. (1985): « Le locuteur collectif: typologie de configurations discursives », *Recherches sur le français parlé* 6, 169-193.
- MARTINS-BALTAR, M. (1989) (sous la dir.): "Transcriptions d'entretiens", *Cahiers du français des années quatre-vingts*, Hors-série.
- MAURY-ROUAN, C. (1998): « Le parallélisme co-énonciatif. Construire à plusieurs l'allocutaire absent: l'énonciateur « en creux » dans le dialogue », *Revue de sémantique et Pragmatique* 3, 145-158.
- MONDADA, L. (1999): « L'organisation séquentielle des ressources linguistiques dans l'élaboration collective des descriptions », *Langage et société* 89, 9-36.
- POMERANTZ, Anita (1978): Compliment Responses. Notes on the co-operation of multiple constraints », in: Jim SCHENKEIN (éd.), *Studies in the Organization of Conversational Interaction*, New York, San Francisco, Academic Press, 79-112.
- SACKS, H. (1992): *Lectures on conversation. Edited by Gail Jefferson*, Cambridge, Blackwell, 2 vol.
- SCHEGLOFF, E. (1996): « Turn organization: one intersection of grammar and interaction », in: E. OCHS, E. SCHEGLOFF & S. A. THOMPSON (éd.), *Interaction and Grammar*, Cambridge, Cambridge University Press, 52-133.
- SCHEGLOFF, E. A.; G. JEFFERSON & H. SACKS (1977): « The Preference for Self-correction in the Organization of Repair in Conversation », *Language* 53, 361-382.
- SELTING, M. (1998): « TCUs and TRPs: The Construction of Units in Conversational Talk », *InLiSt* N°4, inlist.uni-konstanz.de.



Novembre 2001

1. Cadre théorique et objet d'étude

1.1. L'Analyse du Discours en Interaction

1.1.1. Pour désigner le domaine d'investigation dont relèvent cette étude — et plus généralement les travaux de notre équipe lyonnaise —, l'expression la plus appropriée me semble être **Analyse du Discours en Interaction (ADI)**, car elle évoque clairement :

(1) l'objet qui nous intéresse : ce sont toutes les formes de discours échangé, qui mettent en présence deux personnes au moins, et dont le fonctionnement est donc non seulement *dialogique* mais *dialogal*¹ ; le discours est « polygéré », c'est une construction collective, le produit d'un « travail collaboratif » ;

(2) la méthode que nous revendiquons : elle exploite à la fois les acquis de l'analyse du discours et les apports de l'approche interactionniste, et d'abord de l'analyse conversationnelle *stricto sensu* (*Conversation analysis* ou CA)², qui a mis en place des outils fort efficaces pour rendre compte du travail de co-construction des conversations (ou plus généralement, du *talk-in-interaction*). Mais les conversations sont des objets trop complexes pour qu'il ne soit pas nécessaire de se munir d'une panoplie d'outils diversifiés, si l'on veut rendre compte des différents aspects de leur fonctionnement, et procéder à une analyse *multilevel* (Kerbrat-Orecchioni 1997) ; ce qui veut dire reconnaître à la fois :

- différents *rangs* d'*unités* emboîtées « hiérarchiquement » les unes dans les autres — et pas seulement le « tour de parole », seule unité reconnue par les tenants de la CA (avec la « séquence », dont le statut n'est d'ailleurs pas très clair) ; pour nous, le « tour », unité « superficielle » (définie en termes de prise de parole continue d'un même locuteur), ne doit pas être confondu avec l'« intervention », qui est une unité fonctionnelle, chargée d'une ou plusieurs valeurs pragmatiques, sur la base desquelles se fonde l'enchaînement (les échanges se composent d'interventions et non de tours) ;

¹ Il est aujourd'hui usuel d'opposer le discours « dialogal », qui implique au moins deux *locuteurs* en chair et en os, et le discours « dialogique » (ou « polyphonique »), qui implique un seul locuteur, lequel convoque dans son discours deux ou plusieurs *énonciateurs* qu'il fait « dialoguer » dans un texte pourtant monologal.

² On aura compris que nous ne reprenons pas du tout à notre compte la distinction parfois effectuée (entre autres par S. Levinson ou J. Moeschler) entre « analyse du discours » et « analyse des conversations » — comme si les conversations n'étaient pas un forme de discours... Une telle distinction n'a aucune justification théorique, même si elle a pu un temps servir à distinguer deux attitudes descriptives en effet bien distinctes à l'origine ; mais la maintenir aujourd'hui n'est possible qu'au prix d'une réduction injustifiée, et de l'analyse des conversations (restreinte à la CA), et de l'analyse du discours, alors que :

« The term 'discourse analysis' does not refer to a particular method of analysis. It does not entail a single theory or coherent set of theories. Moreover, the term does not describe a theoretical perspective or methodological framework at all. It simply describes the object of study : language beyond the sentence. » (Tannen 1989 : 6)

• différents « aspects », strates ou *niveaux* de fonctionnement des interactions — la terminologie est passablement floue à cet égard, lorsqu'il s'agit de distinguer par exemple les composantes informationnelle, relationnelle, ou émotionnelle... S'agissant du niveau « relationnel », on dispose aujourd'hui d'outils fort efficaces pour le décrire, et en particulier de cette théorie du *face-work* dont Goffman a jeté les fondations, et dont Brown et Levinson ont perfectionné l'appareillage descriptif. Cette théorie rend incontestablement de grands services aux spécialistes des interactions (au prix toutefois d'un certain nombre d'aménagements, comme l'introduction de la notion de *Face Flattering Act* en face de celle de *Face Threatening Act*³), par exemple pour rendre compte du système d'« organisation préférentielle des échanges », dont on pourrait montrer qu'il se rabat sur le système de la politesse : les enchaînements préférés (c'est-à-dire « non marqués ») correspondent en effet très généralement aux enchaînements polis (assertion → accord, requête → acceptation, mais aussi autocritique → désaccord, ou compliment → rejet au moins partiel), et les enchaînements non-préférés (ou « marqués ») correspondent aux enchaînements « impolis » (assertion → réfutation, requête → refus, mais aussi autocritique → accord, ou compliment → acceptation pure et simple). Ce n'est donc pas toujours l'enchaînement positif qui est « préféré », fait que reconnaît d'ailleurs déjà Pomerantz, mais que, dans la perspective purement « CA » qui est la sienne, elle ne peut trouver que « puzzling » (1975 : 8) — or ce fait n'a plus rien de mystérieux si on l'envisage dans le cadre des théories de la politesse qui se sont récemment développées dans le champ de la pragmatique interactionniste.

De telles considérations ne seraient d'ailleurs pas déplacées dans une étude sur oui/non, car pour ce qui est des enchaînements faisant suite aux assertions (le cas des questions est évidemment plus problématique), le fait que l'accord soit très généralement « préféré » au désaccord a certaines incidences sur la formulation de l'enchaînement⁴ (en dépit de l'expression, il n'est pas vrai que l'on se fâche autant « pour un oui » que « pour un non »).

Donc : nous estimons que l'ADI a tout à gagner à adopter une stratégie de « mixage » sans complexe des modèles et outils descriptifs disponibles, qu'ils proviennent de l'analyse conversationnelle, de la sociologie interactionniste, des diverses formes de l'analyse du discours, ou des diverses formes (ducrotienne, searlienne, gricéenne...) de la pragmatique.

1.1.2. Si l'on admet, comme il semble naturel, que la linguistique a pour but d'étudier le *langage*, lequel ne peut s'appréhender qu'au travers des *langues*, lesquelles ne peuvent s'appréhender qu'au travers des *discours*, et des discours les plus « ordinaires » en priorité, on pourrait s'attendre à ce que l'ADI occupe une place centrale en linguistique. Or il n'en est rien. Bien qu'il existe actuellement en France un certain nombre de chercheurs et d'équipes qui travaillent dans cette direction, force est de constater :

(1) Que lorsque la langue est effectivement appréhendée à travers l'observation du fonctionnement de discours réalisés (ce qui n'est pas toujours le cas)⁵, il s'agit le plus souvent de discours écrits : le « scripturocentrisme » règne encore. On peut certes sourire en constatant que Culioli, au terme d'un éloquent plaidoyer en faveur du « parlé réel » :

Mais en grammaire tout se passe comme si l'on continuait à se méfier de l'oral, avec ses contraintes spécifiques, et du parlé, je veux dire de la langue réelle dans laquelle nous sommes plongés. En d'autres termes, les linguistes continuent à fonder leurs analyses sur une langue artificielle : maigres énoncés pour jeux logiques, pseudo-oral qui n'est que de l'écrit manipulé [...]

fonde lui-même son étude des énoncés exclamatifs sur des exemples tels que « Le gentil garçon que voilà ! », « C'est qu'elle est bavarde, la garce ! », « C'est qu'il n'hésite pas à foncer, le bougre ! ». Mais ce texte a pour circonstance atténuante qu'il date de 1974. On ne peut pas en dire autant de l'ouvrage collectif publié en 1997 sous la direction de C. Fuchs, et intitulé *La place du sujet en français contemporain* : on lit dans l'introduction que pour

³ Voir Kerbrat-Orecchioni 1992 : deuxième partie ; 2001 : 72-79.

⁴ Et cela vaut d'autant plus pour les sociétés où la « face » est encore plus « sacrée » que dans nos sociétés occidentales, comme le Japon ou la Chine (voir par exemple l'article de Ringo Ma intitulé : « Saying 'yes' for 'no' and 'no' for 'yes' »).

⁵ Blanche-Benveniste note ainsi (1991 : 2) que chez les syntacticiens, « le dédain des corpus est encore tenace. »

échapper à l'arbitraire des jugements d'acceptabilité, les auteurs ont travaillé à partir de corpus — fort bien ; mais on découvre ensuite avec stupeur que les corpus en question relèvent tous de la langue écrite (articles de presse, œuvres littéraires). Sans doute l'entreprise est-elle éminemment légitime, et elle est du reste fort bien menée dans cet ouvrage. Mais ce qui est en l'occurrence surprenant et révélateur, c'est que tous les auteurs admettent comme *allant de soi* que le français contemporain, c'est le français contemporain *écrit* (il y aurait pourtant des choses intéressantes à dire sur la place du sujet à l'oral, où il y a fort à parier que le problème ne se pose pas tout à fait dans les mêmes termes).

(2) Que l'on peut fort bien travailler sur l'oral sans adopter une perspective interactionniste, comme on peut le voir avec les travaux de C. Blanche-Benveniste et de son équipe aixoise, travaux qui ont beaucoup apporté à la connaissance de la grammaire de l'oral, mais dont l'approche est fondamentalement monologale (bien que les corpus soient de nature dialogale). Même lorsqu'il s'agit de s'intéresser à la « recherche du mot juste » (Blanche-Benveniste 1984), recherche qui s'effectue pas à pas, par tâtonnements et retouches successives, cette quête est décrite comme étant menée solitairement par le locuteur⁶ — rien à voir donc avec la perspective des conversationnalistes sur les phénomènes de construction collectivement « négociée » des sens et des référents.

Comme le reconnaît, et le déplore, Blanche-Benveniste elle-même (1991 : 1-2), tout se passe comme si les grammairiens de l'oral manifestaient peu d'intérêt pour l'interaction, et les spécialistes de l'interaction, peu d'intérêt pour les faits grammaticaux. Cette répartition des tâches est évidemment regrettable, et c'est pourquoi j'ai choisi de m'intéresser au fonctionnement des morphèmes oui/non/si, ou plutôt à certains aspects de ce fonctionnement dont la grammaire « traditionnelle » n'a pas rendu compte de façon satisfaisante, faute d'avoir porté attention à la « langue réelle ».

1.2. Oui/non/si

1.2.1. L'état de la recherche

A la différence de bien d'autres « petits mots de l'interaction », les morphèmes oui/non/si sont présents dans toutes les grammaires, mais qui leur réservent généralement un traitement des plus sommaire. Ils bénéficient d'un sort plus enviable dans les études linguistiques consacrées à l'interrogation : nous en ferons mention au passage. Mais en ce qui concerne les études portant spécifiquement sur ces morphèmes, elles ne semblent guère nombreuses. Mentionnons principalement⁷ :

(1) Cohen 1952 : cherchant à traquer les emplois nouveaux de « oui » et « non », l'auteur s'attache à deux d'entre eux, à savoir les emplois en queue de phrase (avec intonation montante), et les séquences « oui non » et « non oui » en tête de phrase. En bon sociolinguiste qu'il est avant l'heure, Cohen est assurément à l'écoute du français vivant, mais la méthode n'est pas à la hauteur de ses ambitions : l'analyse repose sur le dépouillement de textes écrits, et en ce qui concerne l'oral, sur des notations d'exemples pris sur le vif. Il ne faut donc pas s'étonner que la moisson soit un peu maigre : pour ce « curieux phénomène » qu'est la juxtaposition apparemment contradictoire de « oui » et de « non », et dont on ne trouve, nous assure-t-il, aucun exemple écrit, Cohen ne parvient à glaner qu'une vingtaine d'exemples en trois ans (de 1949 à 1952), alors que le moindre enregistrement d'une interaction de quelque longueur nous en fournit toute une flopée !

⁶ Signalons dans ce texte (p.125) quelque chose qui ressemble à un lapsus bien révélateur, lorsqu'à propos d'un « si tu veux » relevé dans le corpus Blanche-Benveniste dit de cette expression qu'elle « induit l'idée qu'on peut nommer la chose d'une façon, puis d'une autre, en tenant compte du point de vue du locuteur [sic] ou en faisant semblant d'en tenir compte ».

⁷ On trouvera quelques références supplémentaires dans Wilmet 1976.

Sur les particules équivalentes dans d'autres langues, voir par exemple pour l'anglais Lane 1985 et Bald 1980 ; pour le finnois, Sorjonen 2001 ; et pour le norvégien, une étude fort intéressante (entre autres parce que le système norvégien comporte trois formes comme le nôtre, et quelques autres — hongrois, arabe etc.), mais qui n'est pas encore publiée, de J. Svennevig : analysant les emplois des morphèmes *ja*, *jo* et *nei* après les Wh-questions, l'auteur insiste sur les aspects interactionnels, trop négligés, du fonctionnement de ces particules, qui sont plus selon lui des « pragmatic particles » que des « polarity items ».

(2) Wilmet 1976 : l'étude s'attache aux cas d'interférences et de concurrence entre oui/si, oui/non et si/non (sont envisagés tour à tour « oui préféré à si », « si préféré à oui », « oui préféré à non », « non préféré à oui », « si préféré à non », et « non préféré à si »). Les exemples sont exclusivement littéraires, et les différences d'emplois sont traitées surtout en termes de nuances stylistiques. Au terme de cet inventaire, l'auteur conclut que ce « désordre de surface, frisant l'anarchie [...], ne devrait pas dissimuler cependant la parfaite simplicité des mécanismes de la *langue* », lesquels sont récapitulés sous la forme d'une grille représentant de la façon la plus « classique » le système de répartition de ces trois morphèmes.

(3) Plantin 1978 : il s'agit là de l'étude la plus riche et intéressante sur ce trio ; étude pionnière aussi, dans la mesure où elle clame haut et fort la nécessité d'observer son fonctionnement dans le dialogue, dont l'hypothèse est suggérée qu'il est premier par rapport à l'usage monologal de la langue :

Notre travail sera donc fondé sur l'analyse du dialogue.[...] Il n'est pas absurde de penser que certaines articulations des énoncés monologués renvoient à un dialogue, dont elles dérivent, et que l'interlocuteur n'en est pas absent, quoique caché. (p.3)

Fortement influencée par les travaux de Ducrot, l'étude ouvre en même temps des perspectives originales, et couvre des phénomènes divers (les trois morphèmes sont envisagés après les questions mais aussi les demandes de promesse et les ordres ; « si » est envisagé en outre dans ses emplois intensif et concessif). Notre propre étude sera infiniment plus limitée dans ses ambitions — bénéficiant toutefois d'un atout : la possibilité d'exploiter des données orales authentiques dont on ne disposait pas encore au moment où Plantin a rédigé sa thèse (il a donc dû se contenter, comme tout le monde à l'époque, d'exemples littéraires ou fabriqués).

1.2.2. Délimitation des objectifs descriptifs

Je m'intéresserai exclusivement aux emplois de oui/non/si en début d'intervention réactive, ce qui constitue leur emplacement privilégié, emblématique du caractère fondamentalement *dialogal* de ces trois morphèmes. Je suis en outre obligée, dans le cadre de cet article, d'éliminer toutes sortes d'aspects fort intéressants de leur fonctionnement, dont je vais pour commencer montrer la richesse à travers un petit échantillon de conversation téléphonique en milieu d'affaire, ce qui me permettra en même temps de circonscrire précisément les faits qui seront seuls soumis à investigation.

A1- le directeur est à Paris pendant toute la semaine donc euh si vous voulez me donner vos coordonnées
B1- oui c'est monsieur comment le directeur
A2- non c'est une dame
B2- ah d'accord c'est madame comment
A3- (*rires*)
B3- s'il vous plaît parce que j'aime bien noter les noms quand même
A4- oui non mais je comprends bien de toute façon elle ne fera rien tant que je
B4- ah non non mais j'ai bien compris
A5- tant que je ne lui dirai pas::: elle va vous renvoyer vers moi c'est ce qui va se produire et
B5- non non mais j'ai bien compris c'est juste pour noter son nom madame hein vous pouvez me le donner je l'écris mais je ne vais pas la recontacter
A6- alors c'est Mireille Gras
B6- oui d'accord très bien:: et moi c'est:: mes coordonnées alors c'est Annie Caron de la société Filgood
A7- oui (*KC*)

(1) Le premier « oui » apparaît (en B1) après une requête. Ce morphème (tout comme « si » et « non ») est en effet susceptible de réagir à toutes sortes d'actes de langage : les questions bien sûr, mais aussi les assertions, les requêtes et les ordres, les conseils et les recommandations, et même les excuses et les vœux (mais non point les salutations).

Ici : on envisagera le seul cas des enchaînements faisant suite à une *assertion* ou à une *question* (« question » renvoyant à l'acte accompli et non à la structure formelle, étant admis qu'une tournure interrogative peut valoir « indirectement » pour un autre acte, par exemple d'offre ou de requête).

(2) En A2 : « non » apparaît après une question « partielle » (ou « interrogation de constituant ») ; or on a justement coutume d'opposer ce type de questions aux questions dites « Oui/non » (ou questions « totales »). C'est qu'en l'occurrence il s'agit d'une « réplique », dans laquelle le « non » sert à contester le présupposé (endoxal) de l'énoncé : « La personne qui dirige votre entreprise est du sexe masculin » ; c'est sur ce contenu asserté (car les présupposés ont toujours un statut illocutoire d'assertion), contenu qui se trouve enchâssé dans la question, qu'enchaîne le « non ». Ici : il sera seulement question des *questions dites « totales »*.

(3) En ce qui concerne la forme « oui », on rappellera qu'elle reçoit le plus souvent dans le dialogue une simple valeur d'« enregistrement » (ou de « régulation »), cela après les assertions surtout (exemples A4, B6, A7), mais aussi après les questions totales ou partielles. Il s'agit là d'une véritable polysémie du morphème « oui »⁸ (polysémie qui affecte semblablement « d'accord »). *Nous laisserons ici de côté les emplois régulateurs*, et ne retiendrons que les cas où le « oui » énonce une véritable prise de position par rapport au contenu de l'énoncé précédent, ou apporte un élément d'information lorsqu'il fait suite à une question — tout en reconnaissant qu'il n'est pas toujours aisé de faire le départ entre ces deux emplois, ainsi dans l'exemple suivant où l'on peut hésiter entre les valeurs d'évaluation et de simple enregistrement de l'affirmation précédente (selon que le « ouais »⁹ porte sur la subordonnée ou sur « j'crois' ») :

A- j'crois qu'ça vaut pas la peine de continuer quoi
B- *ouais*:: et vous savez pourquoi ça marchait pas (LR)

En revanche dans cet autre exemple :

A- ça va
B- oui j'ai pris un peu de bide quoi mais pas: ça s'voit pas quoi hein
A- *ouais* (CD)

le « ouais » ne peut être qu'un régulateur, car il s'agit d'une conversation téléphonique : A est donc bien incapable d'évaluer *de visu* le fait que la grossesse de B ne se voit pas encore.

Mais l'important est pour nous qu'à la différence des autres « petits mots de l'interaction », à la différence aussi des exclamations et des interjections (auxquelles nos morphèmes sont parfois assimilés, à tort car « oui » ne fonctionne pas du tout comme « ouf ! »), oui/non/si, dans les emplois que je viens de circonscrire, *véhiculent un contenu propositionnel*, et infiniment variable d'une occurrence à l'autre puisqu'il est emprunté à l'intervention initiative (« Il fait beau ? — Oui » : le morphème « vaut pour » « Il fait beau »). C'est pourquoi les grammairiens les considèrent souvent, d'une part comme des « mots-phrases » ou des « pro-phrases » d'un point de vue syntaxique, et d'autre part comme des anaphoriques du point de vue de leur fonctionnement sémantique. Ces traitements ont donné lieu à un certain nombre de critiques (voir surtout Plantin 1978 : 21 *sqq.* et 1982 : 260 *sqq.*). Quelle que soit la pertinence de ces critiques¹⁰, il reste que ces morphèmes sont bien dotés d'un certain « contenu » qu'ils récupèrent à partir de leur cotexte antérieur. Ils peuvent donc suffire à réaliser l'intervention réactive (réponse « minimale »), même s'ils sont le plus souvent accompagnés d'un énoncé qui explicite, précise ou nuance leur contenu propre.

⁸ Il semble que le régulateur puisse dans certains cas prendre une forme négative, exemple :

A- j'veux pas me: j'veux pas m'mettre des:: des bouquins sur le dos hein
B- *non* (MCL)

Mais la fonction régulatrice est dévolue essentiellement à « oui », et c'est une des raisons principales (même si ce n'est pas la seule) de son écrasante supériorité numérique par rapport à « non » (supériorité qui justifie qu'on ait pu faire de ce morphème l'emblème même d'une langue, cf. « langue d'oïl » vs « langue d'oc »).

⁹ On assimilera dans cette étude les différentes variantes de prononciation du morphème.

¹⁰ Il serait intéressant de les reprendre à la lumière des travaux récents sur l'anaphore associative.

(4) Cet exemple illustre également la tendance au cumul que manifestent ces morphèmes, répétition d'une même forme (« non non » en B5) à valeur d'insistance¹¹, ou cumul de formes opposées (« oui non » en A4) : nous ne nous pencherons pas non plus sur ce « curieux phénomène » qui intrigue tant Cohen, et qui est en fait aussi fréquent que fascinant.

Les formes qui nous intéressent sont donc celles qui apparaissent dans la structure suivante :

A - Intervention 1, assertion ou question totale

B - Intervention 2 sous forme de « oui », « non » ou « si » (+ X), morphème qui correspond à un énoncé ayant le même contenu propositionnel (au moins partiellement) que l'intervention initiale, mais pas nécessairement la même valeur « modale ».

N.B. : Nous entendons ici par valeur « modale » (ou « polaire ») la valeur positive ou négative attribuée au contenu propositionnel de l'énoncé.

(5) Venons-en enfin au seul phénomène qui constitue directement l'objet de cette étude : le principe de répartition entre les trois formes oui/non/si.

1.2.3. La conception standard

Dans la perspective d'une typologie des langues, on distingue trois grands cas de figure en ce qui concerne les manières de répondre à une question (Hakulinen 2001 : 2) :

- (1) *les systèmes « yes-no » comme l'anglais, « which has the particle yes for a positive answer, and the particle no for a negative answer » ; c'est-à-dire que leur emploi dépend exclusivement de la valeur polaire de la proposition que ces particules représentent, cf. Halliday et Hasan (1976 : 178) :*

yes and no are purely indicators of polarity and they are regularly elliptical for the whole of the presupposed clause.

- (2) *les systèmes « agreement-disagreement » comme le japonais : « there is a positive particle if the answer agrees with the polarity of the question, and a negative particle if the answer disagrees with the polarity of the question » ;*
- (3) *les « echo systems », « where there are not specific answer words but instead, prototypical minimal answers are given by repeating the verb of the question, possibly accompanied with other material like adverbials ».*

Par rapport à cette distinction ternaire, le système français est en quelque sorte hybride : il relève fondamentalement du premier cas de figure, sauf que la présence de « si » vient complexifier l'organisation en introduisant une certaine dose de système (2) — l'objectif de cette étude étant, disons-le d'entrée, de montrer qu'en réalité ce deuxième système joue un rôle plus important que ne le disent les grammaires¹².

¹¹ Les plus longues ribambelles de « non » et de « oui » figurant dans notre corpus ne comptent pas moins de sept occurrences.

¹² La langue française admet aussi exceptionnellement le troisième système (même si le plus souvent la reprise ne fait qu'accompagner un oui/non/si) :

A- alors madame X elle est pas là

B- elle est là

Mais pour l'instant, reprenons le tableau que nous présente Diller (1984 : 75) :

	ACCORD	DÉSACCORD
assertion positive question positive	oui	non
assertion négative question négative	non	si

Ce tableau fait aussi apparaître « la similitude existant entre la réplique à une assertion et la réponse à une question ». Il convient pourtant de traiter séparément les deux cas de figure (dans quelle mesure peut-on parler d'« accord » et de « désaccord » en cas d'enchaînement sur une question ?) — cela malgré la difficulté qu'il y a parfois à déterminer s'il s'agit de l'un ou de l'autre, ainsi que nous l'avons montré ailleurs¹³, et que l'illustrent les exemples suivants (extraits du même corpus *MCL*), où seules certaines modulations intonatives autorisent à accorder un statut illocutoire différent à des énoncés par ailleurs bien proches quant à leur valeur sémantico-pragmatique :

je vous ai réveillée — non pas du tout
 bonjour monsieur oh on vous a réveillé hein — ouais
 bonsoir monsieur j'veous dérange pas trop j'espère — non
 bonjour madame G on vous a pas réveillée — non non non

De même est-il pour le moins artificiel d'infliger un traitement différent à « Il fait beau, hein »¹⁴ et à « Il fait beau, non » ; ou de voir dans l'énoncé suivant, d'abord une question, puis une assertion, alors qu'il s'agit dans les deux cas d'un segment à valeur intermédiaire, celle d'une demande de confirmation :

vous aimez pas vous informer peut-être vous êtes pas très curieux — non

1.2.4. Les données

Pour mener cette étude, j'utiliserai principalement certains des corpus disponibles au GRIC (données recueillies dans le cadre de mémoires de maîtrise et de DEA, et enregistrées sur magnétophone, soit à l'occasion de conversations téléphoniques, soit dans des situations de face à face) ; leur auteur est spécifié par les initiales de son nom ; en l'absence d'une telle mention, il s'agit d'un exemple relevé sur le vif ayant fait l'objet d'une simple notation de ma part.

Le système de transcription utilisé ne comporte aucune sophistication particulière. L'intonation montante () ou descendante () n'est spécifiée que lorsque cette mention est indispensable à l'identification de la valeur illocutoire de l'énoncé.

2. Oui/non/si en réaction à une assertion

2.1. Préambule

Ce qui frappe tout d'abord lors d'un premier balayage du corpus c'est le fait que la grosse majorité des « oui » qui apparaissent en début d'intervention ont une fonction régulatrice (en particulier au téléphone, où en l'absence du canal visuel, ces signaux d'écoute linguistiques sont encore plus nécessaires qu'en situation de face à face).

A- elle est là bon (*LR*)

(la deuxième intervention fournit bel et bien la réponse à la question initiale, cependant que dans la troisième, la reprise en écho n'a qu'une valeur d'enregistrement de l'assertion précédente).

¹³ Sur le *continuum* qui relie assertion et question, voir Kerbrat-Orecchioni 1991 et 1996.

¹⁴ Suffirait-il que la voix s'élève légèrement en finale pour que l'assertion se mue en question ?

Si les « oui » régulateurs sont possibles après tous les types d'assertions, il n'en est pas de même pour les oui/non/si qui nous intéressent : ils sont soumis à des contraintes liées à la nature du dépositaire du savoir impliqué dans l'affaire. Si l'on reprend l'opposition de Labov (1976 : 344) entre *A-events* (événements connus du seul locuteur), *B-events* (événements connus du seul destinataire) et *AB-events* (événements qui font l'objet d'un savoir partagé), il apparaît d'abord qu'un véritable *B-event* ne peut évidemment pas être formulé sous la forme d'une assertion (mais seulement sous celle d'une question) ; mais en outre que :

(1) La réaction oui/non/si est plus ou moins exclue lorsque l'énoncé porte sur un *A-event*, soit qu'il s'agisse de l'annonce d'une information que A est le seul à posséder¹⁵, soit qu'il s'agisse de la verbalisation d'une expérience intime (prédicat « auto-cognitif ») :

Vous me confiez : « Je m'ennuie », et je réponds tranquillement « non ». Vous dites : « Comment cela, je ne m'ennuie pas ? De quel droit vous mêlez-vous de ce que je ressens ? » Je dis : « Mais que voulez-vous dire, vous, en me parlant de droit ? [...] Je suppose qu'on peut toujours affirmer quelque chose, n'est-ce pas ? » Eh bien non, on ne le peut pas toujours : dans les cas courants, je ne peux pas dire ce que vous ressentez, à moins que vous ne m'en ayez fait part. (J.L. Austin, cité par Plantin, 1978 : 74).

(2) Lorsqu'il s'agit d'un *AB-event* : encore faut-il que l'énoncé corresponde, soit à un événement passible d'appréciation, soit à un fait objectif mais qui demande confirmation ; si A énonce au contraire une « évidence partagée », B aura tendance à « répliquer » (« C'est là qu'il travaille Pierre. — Je le sais bien ! »).¹⁶

On peut donc dire que *oui/non/oui* réagissent à la part de question que comporte l'assertion : demande de confirmation (d'un fait) ou demande d'assentiment (à une opinion) (Heddesheimer 1974).

2.2. La répartition des trois formes d'après la description standard

2.2.1. Il est généralement admis que :

(1) *En ce qui concerne « non »* : le choix du morphème est exclusivement commandé par le caractère négatif de l'énoncé qu'il représente (donc de l'état de chose auquel il réfère), ne dépendant en rien de la valeur positive ou négative de l'intervention initiale ; on appellera **modal** un tel fonctionnement (bien que *dialogal*, ce fonctionnement n'est pas *interactif*) :

Il fait beau — *non* (il ne fait pas beau)
Il ne fait pas beau — *non* (il ne fait pas beau)

Diller dit de « non » qu'il « sert à marquer le désaccord lorsque la question est positive et l'accord lorsque la question est négative, remplissant ainsi les deux fonctions » (1984 : 76) ; mais au lieu de lui infliger un traitement polysémique, on peut trouver plus « naturel » de poser que ce morphème est tout simplement indifférent à la valeur modale de l'assertion initiale.

(2) *En ce qui concerne « oui » et « si »* : ils ont pour particularité de posséder une valeur modale (l'état de choses est dans les deux cas positif), tout en relevant d'un fonctionnement **interactif**, puisqu'ils expriment respectivement un accord et un désaccord par rapport à l'assertion précédente :

Il fait beau — *oui* (il fait beau)
Il ne fait pas beau — *si* (il fait beau)

¹⁵ La réaction dans ce cas est de type « Ah bon ? » ou « Vraiment ? » (mais « oui / non » est impossible si B n'a aucun accès à l'état de choses) ; sur les réactions à « l'annonce de nouvelles », voir de Fornel 1987.

¹⁶ Ces phénomènes sont aujourd'hui traités dans le cadre de la théorie du « territoire d'information » (Kamio 1997).

Exemple authentique :

A- parce que l'autre jour y a un m'sieur qui m'a dit:: qu'y avait euh un:: quarté à Villeurbanne alors je lui ai dit mais y a pas de champ de courses à [Villeurbanne et i m'a soutenu que si
- [si si
A- alors je lui ai dit:: ah ben peut-être que j'me trompe mais pour moi l'hippodrome il était à Parilly
B- oui y en a un à Parilly (ID)

S'étant imposé au XVI^e siècle seulement d'après F. Brunot (Diller 1984 : 70), le « si » introduit dans le système une dissymétrie. C'est le seul des trois morphèmes qui implique toujours un désaccord. Il se caractérise donc par sa valeur essentiellement *polémique*, Diller mentionnant un certain nombre de contraintes distributionnelles qui mettent en évidence cette propriété de « si », et Grevisse (§1052) que la forme peut être à ce titre jugée impolie (voir ce qui a été dit en introduction du caractère « non préféré » du désaccord) :

Comme *si* détruit une opinion exprimée par l'interlocuteur, il y a des cas où la politesse interdit de l'employer. On peut alors le remplacer par *Je vous demande bien pardon*, ou par quelque autre formule déférente.

(reconnaissons toutefois que cette recommandation est loin d'être applicable à tous les cas de « si » apparaissant dans notre corpus...)

Ce que l'on peut récapituler par le tableau suivant, dont la présentation diffère un peu de celle du tableau de Diller (voir *supra*), puisque nous estimons que la nature modale de l'intervention initiative n'est pas toujours pertinente :

axe interactif axe modal	ACCORD	DÉSACCORD
+	(1) oui (+ +)	(2) si (oui, non) (- +)
-	(3) non (oui) (- -)	(4) non (+ -)

2.2.2. Étant donné que le système français repose sur l'exploitation conjointe de deux axes distinctifs, l'un « modal » et l'autre « interactif », la question que l'on peut se poser par rapport à la description classique est double :

(1) Est-ce que, dans le cas de figure 2, « si » est seul possible ? Ne peut-on rencontrer à la place une particule relevant d'un emploi purement modal (en l'occurrence « oui ») ou au contraire purement interactif (en l'occurrence « non ») ?

(2) Est-ce que, dans le cas de figure 3, « non » est seul possible ? Ne peut-il entrer en concurrence avec « oui », l'emploi interactif l'emportant alors sur l'emploi modal ? (« si » étant en revanche exclu dans un tel cas, auquel ne correspond aucun de ses deux traits distinctifs).

Quant aux cas de figure 1 et 4, ils ne présentent pas d'intérêt particulier puisque l'on ne voit pas quelle autre forme que « oui » et « non » pourrait les réaliser (les deux axes convergent pour imposer ces formes).

Or il se trouve que les deux cas intéressants correspondent à des enchaînements faisant suite à une assertion de modalité négative : ce sont donc les seuls exemples que nous allons examiner dans le corpus.

2.3. Examen du corpus

2.3.1. Situation 2 (désaccord avec une assertion négative ; forme standard : « si »)

(1) Dans l'énorme majorité des cas, c'est bien « si » que l'on trouve dans cette situation, un « si » chargé comme il se doit d'une tonalité contestatrice, voire revendicative :

j'avais pas y arriver — *mais si* (ID)
c'est pas déballé — *mais si* c'est déballé (ID)
ah ben je l'ai pas eu — *si si* pourtant vous avez bien une boîte à lettres toute neuve (MCL)
le 26 il est pas marqué — ah bon ça *si* mais même nous on sait pas où y sont (CM)
cette viande elle est pas bien trouvable facilement — *ben si* vous trouvez ça l'hiver en montagne (NH)

Il suffit que l'intervention précédente comporte une « idée négative » plus ou moins clairement formulée pour que le « si » puisse apparaître :

A- t'as plus de sous
B- ben écoute i'm'reste 1000 machins et mais euh j'te dis la vie elle est chère [...]
A- menteuse [= ce n'est pas vrai, je ne te crois pas]
B- *ah si* j'te jure hein (CD)
A- oh mais je sais même pas si je viendrai dans l'après-midi [simple expression d'un doute sur une venue possible]
B- *ben si* hein:: [= il faut que tu viennes] pac'qu'après le premier mai c'est fermé
ça ressemble à du Magritte — ouais:: [expression d'un fort scepticisme] — *mais si*¹⁷

(2) « Oui » est quasiment absent

Les rares exemples que nous avons pu récolter sont plus ou moins litigieux :

A- non je trouve pas ça drôle du tout je trouve cela prétentieux et bête
B- ah bon c'est pas ce que vous venez de dire
A- *mais oui* c'est un (inaudible) (KJM)
A- [...] dans votre livre il y a vingt pages sur la destruction nécessaire des musées qui m'ont rappelé tout de même des pages des années vingt sur l'incendie purificateur des musées de gens que je ne citerai pas
B- (rire) [peut-il être interprété comme constituant une intervention négative ?]
A- *mais oui mais oui:: oui oui* vous pouvez ricaner mais n'empêche que vous le dites noir sur blanc (KJM)

à moins que le « oui » ne soit immédiatement précédé, ou suivi, du « si » canonique :

A- mais c'est pas bien haut hein [ça fait quoi
B- [si ah oui oui oui oui:: ah oui mais:: (MB)
A- mais regardez celle-ci c'est long dessus et c'est dégradé là ça vous aimez pas
B- *oui si* là justement c'est là c'est là que j'veux que ce soit un p'tit peu long (PC)

On ne peut pas dire que le « oui » soit dans ces situations ambigu ; il semble que ce soit plutôt son caractère insuffisamment polémique qui lui fasse très généralement préférer la forme « si ».

¹⁷ Cf. Wilmet (1976 : 238) : « Condition non suffisante d'une réponse en *si*, la présence d'une négation formelle n'est pas non plus condition nécessaire ; la situation, un geste, une mimique, une tournure positive équivalant à une dénégation ou à refus, un raisonnement sous-entendu, etc. en tiennent souvent lieu. »

(3) « Non » n'est pas exclu, mais on n'en rencontre que peu d'attestations :

peut-être ça va pas vous plaire — *mais non* [= bien sûr que si]

Ici en revanche, le risque d'ambiguïté apparaît clairement, auquel il est permis d'imputer la rareté de cet emploi de « non » ; généralement, le morphème est suivi d'une expansion désambiguïsante :

en fait ça ne lui plaît pas — *non non: ah si*

les ciseaux y coupent pas tellement — *non ça va*

c'est joli mais un petit coup de fer ça lui ferait pas de mal — *non c'est une blouse rustique*

(« non » = il est faux que ça ne lui ferait pas de mal ; l'expression litotique « ça lui ferait pas de mal » étant plus ou moins lexicalisée, on peut difficilement l'utiliser à la forme affirmative, qu'impliquerait l'emploi de « si » : « si ça lui ferait du mal »).

2.3.2. Situation 3 (accord avec une assertion négative ; forme standard : « non »)

En l'absence de toute quantification des données, et de manière tout intuitive donc, on dira que dans cette situation « non » est largement majoritaire, mais entre en concurrence sérieuse avec « oui », morphème à valeur interactive, manifestant un accord avec l'assertion négative précédente.

Cet emploi de « oui » est mentionné par Grevisse, qui se contente toutefois de cette maigre remarque (§ 1052) :

Oui sert parfois à confirmer une phrase négative (au lieu de *non*) :

« Il n'a pas le sou. — OUI. Mais c'est l'homme de Paris le plus fort aux armes ». (H. Lavedan, *Viveurs*)

— pour d'autres exemples littéraires, mentionnons aussi¹⁸ :

M. MARTIN.—On ne fait pas briller ses lunettes avec du cirage noir.

M^{me} SMITH.—Oui, mais avec l'argent on peut acheter tout ce qu'on veut. (Ionesco, *La cantatrice chauve*, sc. XI)

La mère : Pourquoi... tu sais pas. Comme d'habitude.

Silence

Ernesto : Oui, je sais pas (M. Duras, *La pluie d'été*, folio 1990 : 19)

Quant à notre corpus : une fois éliminés les emplois régulateurs, ainsi que les cas où le « oui » ne fait qu'anticiper sur l'énoncé qui suit, ou enchaîne sur une assertion complexe comportant un segment positif¹⁹, il reste encore bon nombre d'attestations de « oui » ; par exemple et entre autres :

le mensonge n'est pas un trait particulier du pouvoir — *oui::* (F. Giroud, *Apostrophes*)

y a plus de pain — *oui* mais y a des biscottes

y a pas l'Internet au Vietnam — *oui* malheureusement

c'est pas gai — *ça oui*

ah c'est vrai t'aime pas les films d'horreur — *ben oui*

vous me l'avez pas donnée la fiche — ah: *ouais ouais* j'avais pas laissée (MCL)

faut pas confondre les gens quand même — *oui* voilà parfaitement (MB)

parce qu'il a pas la même forme — *oui* c'est vrai (GL)

donc vous n'avez pas d'raison finalement d'être là — *oui oui* (NH)

si ça déchausse c'est pas mieux — *oui* c'est pas mieux (GL)

quand vous allez rechercher un point d'grammaire ou de vocabulaire:: vous allez pas reprendre vos cassettes heu:: audio — *ouais* bien sûr (MCL)

j'ai pas chaud — en avril ne te découvre pas d'un fil hein — *oui* (NH)

¹⁸ Sans parler de cette variante : « Sophie avec retard lui dit qu'elle ne comprend pas, et Jacques-Paul fait signe que lui aussi. » (J.-P. Céton, *Rapport d'amour*, Paris, P.O.L., 1986 : 36) (on peut en effet réagir à « J'aime pas les haricots », soit par « moi non plus », soit par « moi aussi »).

¹⁹ Exemple de ces deux cas de figure (corpus GL) :

ah j'ai pas pensé à la pharmacie lyonnaise — *ouais*, logiquement vous devriez trouver là-bas

on est bien dedans, y a pas de couture — *oui oui* y a ça aussi

(l'enchaînement ne s'effectue pas forcément sur le segment le plus proche, mais sur ce qui est considéré comme l'acte directeur de l'intervention précédente).

Ce dernier exemple posant à nouveau le problème de la lexicalisation : l'énoncé proverbial est évalué en bloc. Semblablement, l'expression « pas mal » peut être traitée de deux manières, ainsi qu'il apparaît dans le corpus *GL*. Dans :

(1) celles-là elles sont pas mal *ouais*
elles sont pas mal celles à mille balles — *ah ben oui*

« pas mal » est traité comme une sorte de lexème, et l'énoncé fonctionne donc comme un énoncé positif ; en revanche, dans :

(2) c'est pas mal aussi ça hein — *non* c'est pas laid

les deux morphèmes sont dissociés et l'énoncé se comporte comme un énoncé négatif.

Reste à savoir comment traiter cette concurrence, et la différence de valeur entre « non » et « oui ».

• Plantin (1978 : 65 *sqq.* et 1982 : 263) propose l'interprétation suivante (largement inspirée de la théorie de Ducrot) de ce qu'il désigne comme un « paradoxe ». Soit les deux énoncés :

(1) Il n'y a pas un nuage au ciel — *oui*
(2) Ce mur n'est pas blanc — *non*

(1) « oui » approuve l'assertion négative précédente, dans laquelle la négation est purement « descriptive » ;

(2) dans « Ce mur n'est pas blanc », la négation est « métalinguistique », c'est-à-dire que l'énoncé réfute lui-même un énoncé antérieur (prononcé ou supposé) ; en enchaînant par « non », c'est en réalité ce premier énoncé sous-entendu, à modalité positive, que le locuteur réfute pour son propre compte. Dans cette perspective, le fonctionnement de « non » est tout aussi interactif (mais en quelque sorte à distance) que celui de « oui » (interactivité immédiate). Plantin précise que « oui » et « non » sont possibles après toutes les assertions négatives, mais que l'on peut faire l'hypothèse que « oui » enchaînera plus naturellement sur les énoncés comportant une négation descriptive, et « non » plus naturellement sur les énoncés comportant une négation métalinguistique, ajoutant que « la vérification pratique de ces conséquences ne peut s'effectuer que dans le fonctionnement réel du discours, et non par un recours à l'intuition du locuteur, s'exerçant sur un énoncé isolé de son contexte d'emploi. » (1978 : 70)

Mais je dois avouer que l'examen du corpus ne m'a pas permis de faire cette vérification, du fait surtout de la difficulté qu'il y a à déterminer si l'on a affaire à une négation descriptive ou métalinguistique. Je vois mal par exemple en quoi la négation est plus « métalinguistique » dans cet exemple-ci, où le représentant énonce un constat que le « prospect » confirme par un vigoureux « non » :

vous n'êtes pas du tout intéressée heu — franchement *non* (*MCL*)

que dans cet autre exemple, où le « oui » fait chorus à un énoncé négatif à caractère violemment polémique :

A- alors que nous on est obligé d'les vendre 49,80 alors vous m'direz on n'est quand même pas là pour voler les gens autrement on s'rait plus là depuis longtemps
B- *mais oui mais oui* (*NH*)

- Plus banalement, on considérera que « *non* » met l'accent sur valeur modale de la réponse, que vient souvent renforcer le ton « catégorique » :

j'aime pas c'modèle comme ça — vous aimez pas — *non j'aime pas ça* (GL)
et vous n'aimez pas du tout celui-là là — *non pas du tout* (GL)

alors que « *oui* » insiste sur la valeur d'accord

(accord parfois clairement sollicité, comme dans cet exemple :

alors voilà j'veous dis: vous voyez j'veous cache rien hein — *oui oui* (MCL)

où le « *oui oui* » réagit autant à « vous voyez » qu'à « j'veous cache rien »).

Le morphème « *oui* » constitue alors une sorte d'équivalent de « certes » ou de « c'est vrai » :

on n'a plus l'droit — *ouais c'est c'qui m'semblait* (NH)

Mais en même temps, force est de constater la grande proximité des emplois de « *non* » et de « *oui* » : à quelques lignes d'intervalle, on trouve par exemple ceci dans la même interaction (corpus MCL) :

A- ça serait pas intéressant

B- *ah non*

A- *on est bien d'accord*

A- donc c'est pas la grosseur du volume heu: *on est bien d'accord*

B- *ah ouais d'accord*

ou encore dans le même corpus (NH) :

i fait pas chaud ce matin — *oui*

i fait pas chaud hein — oh ben *pas bien non*

qu'est-ce qui vous arrive vous avez froid — *j'ai pas chaud oui*

Il arrive aussi que l'on assiste à une sorte de valse-hésitation entre le « *oui* » et le « *non* »²⁰ :

A- *oui*: vous vouliez pas les couper

B- *non oui* c'est ça (PC)

A- parce que pour toi ça vaut rien

B- non

A- rien du tout

B- *oui*

A- tu trouves ça vraiment nul comme argument

B- *oui oui non*, c'est nul

A- alors j'avais plus en avoir du tout

B- même cet après-midi

A- *n*: *oui* on va pas en refaire j'pense pas hein (BS)

Donc : il paraît raisonnable d'admettre qu'après une assertion négative, « *non* » et « *oui* » constituent des sortes de variantes, avec entre ces deux formes une simple différence d'« accent » (mis sur la valeur modale ou consensuelle respectivement).

²⁰ Dans les deux derniers exemples l'enchaînement se fait sur une question et non sur une assertion.

3. oui/non/si en réaction à une question totale

3.1. Préambule

3.1.1. En dépit des apparences, *la question de l'enchaînement ne se pose pas dans les mêmes termes après l'assertion et après la question* :

- Les assertions ont un contenu propositionnel et une forme affirmative ou négative en vertu de laquelle elles possèdent une valeur modale (ou « polaire ») positive ou négative.
- Les questions totales ont elles aussi un contenu propositionnel et une forme affirmative ou négative, mais elles sont en principe indéterminées quant à leur valeur polaire, puisque leur fonction est justement de demander au destinataire d'en fournir une (dans cette mesure, l'enchaînement est plus nécessaire encore après une question qu'après une assertion). Il est donc impropre de dire, avec Grevisse (§ 1052), que l'enchaînement sert à « approuver une phrase affirmative » dans le cas de *oui*, ou à « confirmer une phrase négative » dans le cas de *si* : l'enchaînement ne saurait « approuver » ni « désapprouver », il apporte une valeur polaire à un contenu qui n'en possède pas au départ — cela « en principe », c'est -à-dire lorsque l'on a affaire à une « vraie question », qui ne préjuge en rien de la nature, positive ou négative, de la réponse.

3.1.2. Dans le cas des *questions non-orientées*, dont le prototype est représenté par les questions marquées par « est-ce que »²¹, qu'est-ce qui va déterminer le choix du morphème de réponse ?

- en cas de réponse négative : c'est cette valeur modale de la réponse, qui prend automatiquement la forme « non » ;

(est-ce qu'il (ne) fait (pas) beau ? — *non* (il ne fait pas beau))

- en cas de réponse positive : le choix entre « oui » et « si » ne peut se faire qu'en fonction de la structure formelle de la question :

(est-ce qu'il fait beau ? — *oui* (il fait beau))
(est-ce qu'il ne fait pas beau ? *si* (il fait beau))

Mais ce principe est perturbé par le fait que les « vraies questions » sont en fait minoritaires (en ce qui concerne en particulier les questions en « est-ce que », Léon 1992 a montré que si elles étaient massivement présentes dans les débats politiques, elles se faisaient plutôt rares dans les conversations). La plupart des questions sont « orientées », c'est-à-dire qu'elles « attendent » de préférence une réponse de type positif ou négatif, comportant ainsi en leur sein une part d'assertion (Guillaume²² parle à ce sujet de « compénétration de deux mouvements de pensée, le mouvement interrogatif et le mouvement affirmatif »). Mais le plus intéressant dans cette affaire tient au fait que l'orientation ne va pas forcément dans le même sens que la structure formelle. Ce serait même d'une manière générale plutôt le contraire, en vertu du principe bien connu voulant qu'« avec la négation la question affirme, sans la négation elle nie », comme cela apparaît clairement dans la « question rhétorique », qui représente en quelque sorte le cas extrême de question orientée (puisque la composante « assertive » finit par envahir l'énoncé au point d'évincer la composante « question ») : or la question rhétorique vaut pour une assertion positive si la structure est négative, et négative si la structure est positive.

²¹ Dans sa *Grammaire de la phrase française* (Hachette 1993), Le Goffic montre bien que du fait de leur « neutralité » au moins apparente, les structures en « est-ce que » sont difficilement commutables avec des structures équivalentes mais comportant une orientation manifeste, comme « Alors, vous voulez devenir aviateur ? » ou « Donc, tu n'y vas pas ? » Mais en même temps, il est sûr que les questions en « est-ce que » peuvent en contexte recevoir une orientation, positive ou négative, comme l'a bien montré Léon (1992).

²² Cité dans Plantin 1978 : 141.

Les choses sont évidemment plus compliquées, et l'orientation d'une question n'est pas toujours l'inverse de ce que manifeste sa structure formelle. Nous voici donc confrontés à deux problèmes :

- (1) comment attribuer une orientation à un énoncé interrogatif ?
- (2) quand cet énoncé possède clairement une orientation, qu'est-ce qui intervient dans le choix du morphème de réponse, est-ce la structure formelle ou le contenu polaire de l'intervention initiative ?

3.2. La question de l'orientation

Question fort complexe en vérité, du fait de la variété des types d'orientations (c'est-à-dire de ce qu'il convient d'entendre par « attente »), et de la plus grande variété encore des « orientateurs » — sans entrer dans le détail de ces fonctionnements, ni passer en revue les points de vue singulièrement divers que l'on trouve dans l'abondante littérature sur la question, je me contenterai de signaler qu'il arrive qu'un énoncé interrogatif dénué de tout marqueur apparent d'orientation soit bel et bien traité comme une question orientée (négativement dans les exemples suivants) :

Vous croyez que cette vogue va durer ? — J'espère que si. (F. Sagan, citée par Plantin 1978 : 146)

Exemples authentiques similaires :

ça a un sens de rentrer un jeudi soir — *si* ça a un sens
j'ai oublié d vous dire que les couvertures étaient en matière synthétique donc très résistantes et lavables à l'éponge [...] donc au niveau de la présentation extérieure qu'est-ce que vous en pensez — *ah si* moi j'trouve que c'est bien (MCL)

(le « si » conteste le sous-entendu de la question précédente : les couvertures de ces encyclopédies sont en matière synthétique, c'est donc pratique mais aux dépens de l'esthétique)

Voyons à présent comment se réalise l'enchaînement après les questions orientées.

3.3. Le fonctionnement des questions orientées

3.3.1. Les structures affirmatives

Borillo (1979) les considère comme intrinsèquement neutres, cependant que Plantin (1978) leur attribue à la suite de Ducrot, et arguments à l'appui, une « négativité première »... S'il est vrai qu'il y a dans toute question, par définition, une part de doute, il y a aussi une part de soupçon que l'état de choses évoqué est possible (on ne fait là que rappeler les deux conditions de réussite principales de l'acte de question). À l'appui de l'idée que les questions à structure affirmative peuvent tout aussi bien être (et sont le plus souvent) orientées positivement, on mentionnera par exemple les suites du genre « Tu viens ou non ? », et ces extraits d'interviews :

et ça vous fait peur quand on retrouve la vie normale — *oui vous avez raison*, ça fait peur
mais ces cancers cutanés ils augmentent — *vous avez tout à fait raison* ils augmentent

(1) *Les structures affirmatives à orientation positive* se comportent en tous points comme des assertions positives, entraînant un « oui » en cas de réponse positive et un « non » en cas de réponse négative :

vous êtes bien madame X — *oui/non*
alors comme ça Pierre est déjà rentré — *oui/non*
il fait beau j'espère — *oui/non*

(2) *En cas d'orientation négative*, un conflit intervient entre la forme et le contenu polaire.

• Réponse positive : ce sera « oui » si la forme l'emporte, et « si » lorsque l'orientation est privilégiée. Le « oui » est assurément plus fréquent que le « si » :

es-tu vraiment partisan de l'euthanasie — *oui*

mais « si » est également attesté, comme on l'a vu dans les trois exemples cités à la fin de 3.2., et comme il apparaît encore dans celui-ci (extrait de l'émission de France Inter « Michel le Jardinier ») :

est-ce que les plantes qui sont autour de lui poussent — *ah si au contraire* madame

Dans de tels cas la question est véritablement traitée comme une assertion négative. Il en est de même dans cet exemple-limite :

et ta mère ça va — *non*, elle assure super

où la question est interprétée, sur la seule base d'informations contextuelles (la mère en question vient de perdre son mari), comme une sorte d'équivalent euphémistique de « je suppose que ta mère ne va pas fort », assertion négative à laquelle l'enchaîneur réagit par ce « non » à valeur interactive qui a été précédemment décrit (désaccord avec une assertion négative) (à moins qu'il ne faille admettre qu'il substitue mentalement « ça va pas trop mal ? » au « ça va ? » effectivement énoncé).

• Réponse négative : « non » (et jamais « oui ») : l'emploi modal l'emporte sur l'emploi interactif.

3.3.2. Les structures interro-négatives

Elles sont généralement considérées comme étant dotées d'une orientation positive, dans le cas du moins des structures de type « Pierre n'est-il pas parti ? » (avec inversion du pronom sujet redondant), qui sont souvent les seules qu'envisagent les grammaires. Or cette structure est quasiment inconnue de l'oral, où la valeur interrogative n'est en général marquée que par l'intonation, et où l'orientation tient, entre autres facteurs, à des modulations prosodiques fort subtiles (selon la façon dont on le prononce, l'énoncé « Tu pars bientôt ? » peut exprimer toutes les nuances allant d'une quasi-assurance à un fort scepticisme).

L'interro-négative peut donc être orientée positivement :

Vous n'êtes pas un peu gênée d'être juge et partie — *je suis tout à fait d'accord*, ça pose problème

aussi bien que négativement. Mais il reste vrai que dans leur majorité, les interro-négatives ont une orientation positive, et le phénomène semble être attesté dans de nombreuses langues, comme le signalent Brown et Levinson (1987 : 122-3), qui donnent, entre autres, l'exemple du tzelte et du *nonne* latin²³. Un certain nombre d'explications, que je ne rappellerai pas ici²⁴, ont été proposées de ce « paradoxe ».

²³ Brown et Levinson traitent évidemment le problème en relation avec la politesse comparée de structures telles que « Would you something to eat ? » et « Won't you something to eat ? » — problème en réalité fort complexe : est-il sûr que « T'as pas une cigarette ? » soit plus poli que « T'as une cigarette ? »

²⁴ Je n'ai malheureusement pas non plus la possibilité d'examiner les explications fort intéressantes qui sont proposées de la différence entre « oui » et « si », d'une part par Diller (1984), qui oppose les questions « vraies » avec « négation interne » (enchaînement naturel : « si ») aux questions « argumentatives » avec négation externe (enchaînement naturel : « oui »), et d'autre part par Plantin (1978 : 152-3), qui fait intervenir pour rendre compte du fonctionnement de « si » un « discours antérieur » à l'interro-négative, discours que viendrait confirmer le « si » en « annulant la manœuvre qui a donné naissance à l'interro-négative ».

(1) *En cas d'orientation positive*, la réponse négative s'exprime normalement par « non », mais pour ce qui est de la réponse positive, *on va retrouver le choix entre les deux formes « si » et « oui »* :

N'êtes-vous pas la fille de X ? — *si/oui*

• Exemples de « si » :

tu vas pas te coucher — *si*

vous ne croyez pas qu'on a assez bavardé — *si*

vous faites pas un peu trop de voiture — euh:: *si*: parce qu'on commence à déménager là (*LR*)

vous l'trouvez pas un peu long — *si* (*GL*)

vous trouvez pas ça un peu réducteur — *mais si*, je suis tout à fait d'accord c'est réducteur (*KJM*)

On voit que c'est dans ce cas le critère formel qui seul justifie l'emploi de « si », lequel ne marque aucune opposition au niveau du contenu, mais au contraire l'accord, puisque la réponse « va dans le même sens » que la question. Le « si » perd dans ce contexte toute valeur polémique, et l'analogie apparente entre ce fonctionnement et celui de « si » faisant suite à une assertion négative relève en fait du trompe-l'oeil.

• Exemples de « oui » :

Grevisse (§1594) fournit un certain nombre d'exemples littéraires de « oui » employé « après une interrogation de forme négative, mais qui implique une idée positive », par exemple :

Ne sonne-t-on pas le tocsin ? demanda le marquis. — *Oui*. (V. Hugo)

Ne seriez -vous pas Catherine Bastard ? — *Oui*, monsieur. (H. Bordeaux)

et notre corpus n'en est pas avare non plus :

vous préférez pas l'été — *ben oui* (*ID*)

est-ce que l'Europe ce n'est pas aussi un cache-misère — *oui* je partage tout à fait ce sentiment

c'est pas là qu'il habite — *ouais ouais ouais*

vous l'aimez pas ce modèle — *oui* mais elles sont chères (*GL*)

mais les objets déceptifs ça existe quand même non — *oui* mais enfin:: (*KJM*)

À la différence de « si », « oui » met entre parenthèses le caractère apparemment négatif de la question à laquelle il répond, pour n'en conserver que l'orientation positive.

On peut donc supposer que *plus la question est nettement orientée, plus « oui » est « naturel », et plus « si » est exclu* — comme il l'est plus ou moins après les structures de type « p:: non » :

quelle peinture vous faites madame 38 non — *oui* (*GL*) (*si)

vous les avez encore non — *oui oui* on va vous les montrer (*GL*)

et vous passez par Lyon pour cette association — *oui* par Lyon (*NH*)

Ces sortes de « tag-questions » sont en effet très régulièrement traitées comme des assertions positives : c'est qu'on se trouve avec elles à la frontière de l'assertion et de la question, sur cet axe qui relie « Il fait beau ! » à « Il fait beau ? », en passant pas ces deux types de demandes de confirmation que sont « Il fait beau hein ! » et « Il fait beau non ? » ; structures intermédiaires très proches l'une de l'autre, même si l'on a tendance à classer la première parmi les assertions et la seconde parmi les questions.

(2) *En cas d'orientation négative*, la structure et le contenu sont à l'unisson.

- Si la réponse est positive, elle va se faire très normalement à l'aide de « si », qui retrouvera cette fois sa valeur polémique. À propos de l'énoncé : « Il ne viendra pas, n'est-ce pas ? », Charaudeau (1992 : 555) déclare que la marque « si » a pour rôle « de contrecarrer l'attente du sujet qui questionne », ce qui est assurément exact (sauf que Charaudeau semble dire que cet emploi de « si » est le seul que l'on rencontre après les interro-négatives, alors qu'il est en fait minoritaire, vu que la plupart des interro-négatives sont orientées positivement). Le « si » relève à la fois des valeurs modale et interactive, comme on l'a vu pour les réactions positives aux assertions négatives.

Mais exactement de la même manière, on peut aussi exceptionnellement rencontrer dans cette situation (que pour les assertions nous avons appelée la « situation 2 »), et cela en dépit de son ambiguïté, un « non » à valeur purement interactive (« je m'inscris en faux contre ton énoncé négatif »), la question orientée étant alors traitée comme une véritable assertion :

tu n'y penses jamais — *mais non*:: j'y pense souvent au contraire
vous ne retournez jamais en Russie alors — *oh non non* assez souvent

- Si la réponse est négative, elle va se faire normalement à l'aide de « non » :

il ne viendra pas, n'est-ce pas — *non*
vous êtes pas bretonne par hasard ²⁵ — *non*

Mais là aussi exceptionnellement, comme dans le cas des assertions négatives (« situation 3 »), on peut trouver à la place de « non » un « oui », qui ne retient que la valeur interactive d'« accord » :

vous ne connaissez pas la variété de l'eucalyptus — *oui*: c'est un eucalyptus qu'on avait trouvé dans les Maures (*Michel le Jardinier*, France Inter)
donc en fait on livre pas au-dessous de 89F [...] — ah vous livrez pas au-dessous de 89F — *oui* (AF)

4. Bilan

4.1. La souplesse du système

Le travail sur corpus est une véritable leçon d'« anti-rigidité ». Celui-ci nous a confirmé ce que nous savions déjà, à savoir le flou qui règne dans la délimitation des actes de langage (Kerbrat-Orecchioni 2001) : si l'assertion entraîne un « oui » ou un « non », c'est qu'elle comporte une part de question (demande d'évaluation implicite), et si une question peut entraîner des réactions d'accord ou de désaccord, c'est qu'elle comporte souvent une part d'assertion. Mais il nous a permis surtout de mesurer la malléabilité de l'objet propre de cette étude : le paradigme oui/non/si.

4.1.1. D'une part il s'agit bien là d'un *micro-système*, que l'on voit fonctionner à plein dans les deux exemples suivants de situations trilogales, où le même locuteur utilise successivement « si » (marqueur de désaccord) et « oui » (marqueur d'accord), qu'il module en fonction de son destinataire principal :

- trilogue téléphonique (A et B sont au même « bout du fil ») :

A [à C]- tu travaillais pas
B [à A]- *si* [elle travaillait] mais à une heure et demie
C- bon *si* [à A] *ouais* [à B] entre midi et deux (CD)

²⁵ Hédiard (1997 : 94-5) remarque toutefois que le fonctionnement de « par hasard » comme marqueur d'orientation de la question est à quelque peu paradoxal : à certains égards, « Tu n'aurais pas pris mes clefs par hasard ? » est plus chargé de suspicion que « Tu n'as pas pris mes clefs ? »

- dans une boucherie, entre la cliente (A), le boucher (B) et la bouchère (C) :

A- ben c'est la vie::: y'a plus d'marchand d'tissu là

B- *si*

C- *si* vous en avez un dans la p'tite rue là-bas:: passage de l'ancienne mairie

B- *oui* la p'tite Simonet (NH)

(les deux « si » s'opposent à la question de A, orientée négativement, alors que le « oui » de B fait chorus à l'assertion positive de C)

4.1.2. Donc, le choix de l'unité appropriée ne se fait pas au hasard. Mais il obéit à des règles infiniment moins rigides que ne le laisse supposer la présentation des grammaires, offrant parfois plusieurs possibilités concurrentes, comme l'illustre cet exemple de « chorus paradoxal » (car B et C sont en réalité d'accord : le chevauchement relève d'un jeu « mimétique » et non « agonal ») :

A- alors on peut plus travailler après

B- [*Ben oui*

C- [*Ben non*

Au contraire, les grammaires et la plupart des « reconstructions linguistiques conventionnelles » ont tendance à n'admettre qu'une possibilité par cas de figure (même s'il leur arrive de signaler du bout des lèvres quelques variantes) — c'est ainsi le cas dans le tableau (rappelé en 1.2.3.) que nous présente Diller de ce petit système, Diller qui toutefois ajoute :

Notre système, basé sur des données construites, ne peut pas rendre compte de l'utilisation de ces adverbes comme ponctuateurs de la conversation. Là encore, *la disparité entre des dialogues enregistrés et une reconstruction linguistique conventionnelle comme celle-ci est énorme.* (1984 : 76, soulignement ajouté)

L'aveu est louable, mais aussi décevant, car cette « disparité » est loin de se limiter au cas des « ponctuateurs », concernant en outre les règles de répartition des trois formes au sein du système ; récapitulons :

- (1) « **non** » est concurrencé par « **oui** » en cas d'accord avec une assertion négative (ou une interro-négative à orientation négative) ;
- (2) « **si** » est concurrencé par « **non** » en cas de désaccord avec une assertion négative (ou une interro-négative à orientation négative) — cela toutefois beaucoup plus rarement, du fait sans doute de l'ambiguïté qu'entraîne cet emploi de « non » ;
- (3) **il y a concurrence entre « si » et « oui »** en cas de réponse positive faisant suite à une structure interro-négative à orientation positive (ou secondairement, à une question affirmative à orientation négative).

D'une manière générale, comme on pouvait d'ailleurs s'en douter, *les usages réels laissent une place accrue aux fonctionnements interactifs* ; d'autre part, *la souplesse du système laisse à l'utilisateur une plus grande marge de manœuvre et liberté de choix* : dans la façon dont il traite l'énoncé qui lui est soumis, il peut décider de s'attacher surtout à la structure formelle ou au contenu, de « durcir » l'orientation ou d'en faire abstraction, de privilégier la valeur modale de son propre énoncé ou de se positionner par rapport à celui de son partenaire...

4.1.3. Corrélativement, il convient de relativiser l'opposition classique entre les langues à système *yes/no* et les langues à système *agreement/ disagreement* (voir *supra*, 1.2.3.)

A propos du japonais, qui relève du deuxième système, Tesnière écrit (cité par Plantin 1978 : 138-9):

Si l'on demande à un Japonais : « N'allez-vous pas travailler aujourd'hui ? » il répondra « non » s'il y va et « oui » s'il n'y va pas. Selon sa logique orientale, s'il y va, il répond non car il veut dire : « La suggestion impliquée par votre interrogation négative est erronée. Je vais au travail. » Dans le cas contraire, il exprime : « Vous avez suggéré que je n'allais pas au travail. Vous avez raison. » Donc oui.

Ce qui suscite deux remarques :

- (1) Est-ce à dire que les questions en japonais sont toujours orientées, et dans le sens qu'indique leur structure formelle (faisant à cet égard exception à une règle attestée dans la plupart des autres langues) ?
- (2) Le système français n'est pas aussi éloigné du système japonais que semble le penser Tesnière, car il accorde plus d'importance qu'on ne l'admet généralement au principe accord/ désaccord.

C'est d'ailleurs aussi semble-t-il le cas de l'anglais « réel », si l'on en croit Lane (1985 : 197-8) : après avoir noté qu'après « *You didn't see him coming ?* » la réponse négative peut aussi bien prendre la forme d'un *no* que d'un *yes*, l'auteur conclut :

Actually the rules for the use of « yes » and « no » in English are complicated, and often give rise to problems of understanding between native speakers.

Quoi qu'il en soit de l'anglais, la complexité de notre propre système n'échappe pas à la sagacité d'Amélie Nothomb, qui après avoir évoqué elle aussi (dans *Les Catilinaires*, Albin Michel 1995 : 19) l'opposition classique entre le système japonais et le système français :

— J'espère qu'elle va bien ?

— Oui.

— Forcément. La femme d'un médecin ne peut pas être en mauvaise santé, n'est-ce pas ?

— Non.

Je m'interrogeai un instant sur ce non, songeant aux règles logiques des réponses aux questions négatives.

J'eus la sottise d'enchaîner :

— Si vous étiez un Japonais ou un ordinateur, je serais forcé de conclure que votre femme est malade.

nuance quelques pages plus loin (25-6) :

— Vous trouvez tout ce qu'il vous faut au village ?

— Oui.

— Il n'y a pourtant pas grand-chose à l'épicerie de Mauves.

— Oui.

« Oui. » Oui ? Que voulait dire ce oui ? Un non n'eût-il pas mieux convenu ? Le démon de la linguistique me reprenait quand Juliette intervint.

4.2. Ambiguïté et malentendus

Pour exprimer un accord ou un désaccord avec une assertion négative, « oui » est relativement fréquent dans le premier cas, et « non » beaucoup plus rare dans le second. Or ce « oui » (équivalent à « non ») crée certes une possibilité de choix pour le locuteur, mais il n'entraîne aucune ambiguïté pour le destinataire du fait de l'existence de « si » dans le système, alors que le « non » valant pour « si » est potentiellement ambigu. Il semble donc raisonnable d'admettre (à l'instar de Tesnière, qui justifie la présence de « si » par des considérations de cet ordre) l'idée selon laquelle la prévention des ambiguïtés joue un certain rôle dans la constitution du système linguistique²⁶ — un certain rôle seulement, car il faut évidemment rappeler que toute langue tolère de nombreux cas d'ambiguïtés virtuelles (ainsi l'anglais n'a-t-il pas jugé bon de se munir de l'équivalent d'un « si »), ambiguïtés qui sont pour la plupart levées lors de l'actualisation discursive.

²⁶ Ce phénomène (appelé parfois « modèle précorrecteur d'erreurs ») peut être illustré par le couple « héros/ héroïne » : l'h « aspiré » a disparu dans « héroïne » mais a été maintenu dans « héros », afin sans doute d'éviter au pluriel (« les/des héros ») confusions et mauvais jeux de mots.

Ce qui ne veut pas dire que certains malentendus concernant « oui » et « non » ne puissent pas surgir dans le discours, en français comme en anglais (voir Lane cité plus haut) ; malentendus entre locuteurs natifs, et *a fortiori* en situation interculturelle²⁷, du fait que les systèmes peuvent être organisés différemment d'une langue à l'autre — Wadensjö (1998) évoque ainsi la situation d'un accusé russe comparaissant devant un tribunal suédois : s'il répond *da* à la question du juge « Ainsi vous n'avouez pas le vol ? », son interprète devra traduire ce *da* russe par un *nei* suédois...

4.3. Les limites de l'analyse

4.3.1. Les vrais malentendus, qui créent un problème plus ou moins grave dans la communication (par exemple dans l'exemple suivant :

tu sais s'il reste du café — *non* — ah bon y en a plus — non j'en sais rien c'est tout²⁸)

ne doivent pas être confondus avec le fait qu'un certain nombre de mini-événements interactionnels ne sont pas véritablement « compris », ni même soumis à quelconque « travail interprétatif » par l'interlocuteur : paresseusement, il passe outre, et il fait bien, car point n'est toujours besoin de comprendre la « logique » de certains détails pour saisir la signification de l'ensemble ; exemples :

ça entretient une situation malsaine vis-à-vis de l'IEP — oui *non* c'est vrai
(encadré par deux « oui », le « non » ne peut s'expliquer que par une substitution subreptice, à l'énoncé réel, de son équivalent « la situation n'est pas saine »)

il n'est pas trop mauvais ce vin — *si si* il est très bon
(dans cet exemple où la cohérence de la réponse imposerait soit « si il est mauvais », soit « non il est très bon », il faut supposer que c'est quelque chose comme « il n'est pas bien bon hein ce vin » qui a été traité en lieu et place de l'énoncé réel)

Et si c'était un parti politique qui vous demandait votre contribution vous refuseriez — *Non non* [= je n'accepterais pas] (J. Moreau, interviewée à France Inter)
(on peut supposer que JM répond à quelque chose comme « vous accepteriez ? » qu'elle a construit par anticipation après « votre contribution », et qu'elle n'a pas le temps de corriger mentalement avant de répondre)

t'as besoin de cartes de fidélité? — ah ah:: *si j'en ai besoin (ID)*
(comme rien ne permet d'attribuer à la question la moindre orientation négative, force est de supposer que le « si » s'oppose en fait à un premier mouvement de type « non » qui a fugitivement traversé l'esprit du répondeur).

Il faut se résoudre à admettre que la cohérence des propos improvisés ne soit pas toujours reconstituable pas un tiers, reposant sur d'obscurs non-dits, de subtils « mouvements intérieurs », de minuscules « tropismes » (pour reprendre le terme de Nathalie Sarraute), d'incessants balancements et vagues-hésitations... ; admettre aussi la possibilité d'une « écoute flottante » — il est ainsi permis de penser qu'un commerçant, occupé avant tout à « servir », ne prête parfois qu'un oreille distraite aux bavardages de son client :

A— ouais pis c'est difficile de travailler avec des gens hein en général:: hein on parle on parle avec quelqu'un c'est c'est je dirai qu'à la limite heu y a une certaine perversion à un moment donné c'est-à-dire que les gens y sont:: (grimace)
B— *oui↑ si↑* c'est vrai (MB)

²⁷ Pour des exemples, voir Park Kim 1962 (problème de la différence entre systèmes anglais et coréen) et Lane 1993 (*miscommunication* dans l'usage de *yes/no* entre Néo-Zélandais d'origine européenne vs polynésienne).

²⁸ Ici l'ambiguïté repose sur le fait que l'enchaînement peut se faire sur la principale ou la subordonnée. Notons à ce sujet que :

- l'ambiguïté n'est pas constante dans les structures de ce type, exemple : « Tu crois qu'il viendra ? — oui/ non » ;
- en ce qui concerne la question sur le café, une réponse « oui » ne serait pas ambiguë ;
- la double réponse constitue un moyen sûr, mais peu économique, d'éviter l'ambiguïté : « vous savez si y a grève demain aux TCL ? — oui je sais y en a pas » (CM)

Il faut enfin garder toujours en mémoire l'extrême *rapidité* du tempo de la conversation, qui nous contraint souvent, en particulier en cas de chevauchement, à mener de front travail d'encodage et opérations interprétatives :

A- vos jambes ça va y a pas de [soucis
B- [oui oui:: non (LR)

4.3.2. On peut donc très légitimement me reprocher d'avoir moi-même considérablement simplifié et « rigidifié » la description d'un système infiniment plus subtil et malléable. Il faudrait par exemple envisager :

- la relation que le morphème entretient avec certains éléments de son cotexte antérieur qui ne lui sont pas immédiatement contigus, en particulier lorsqu'il enchaîne sur une intervention complexe — une question alternative par exemple :

Loïc est vers toi ou t'es tout seul — *ouais non non* y a Loïc Sonia Camille heu (CD)
(les deux question successives sont traitées dans le bon ordre)

elle est là Sophie ou elle est partie — *oui non* elle est partie bouffer
(structure en chiasme suivie d'un commentaire du dernier segment de la question)

- la relation que le morphème entretient avec le commentaire qui fréquemment le suit ;
- les éventuelles différences de valeur entre « oui » et « ouais », et les effets des modulations prosodiques ;
- le fonctionnement de ces « blocs » et « paquets d'éléments » (Garcia 1982²⁹) tels que « ah oui », « eh oui »³⁰, « ben oui », « ça oui » ; « oui non », « non oui », « ah si non non si si » ; « oui non mais », « oui mais non », « non mais non », etc. À propos de *oui non*, Cohen parle très justement d'un « aller-retour affirmation-négation », et de

« reflets abrégés de mouvements d'idées très rapides et non clairement formulés. Il y aurait ici naissance d'un élément grammatical, sorte d'adverbe d'adversation balancée, plus ou moins étroitement soudé à la phrase qui suit. » (p.50)

La description pourrait également s'appliquer à ce qui constitue sans doute le plus fréquent de ces « blocs », à savoir *non mais* :

A- *non mais* là vraiment i sont trop longs i sont lourds
B- ah *non mais* j'vous ai vue en arrivant c'est plus des cheveux c'est une perruque (PC)
A- *oui:: non mais* c'était un essai hein mais on r'fera pas:: j'te promets on r'fera pas (rires)
B- *non mais* c'est moi qui ai voulu ça:: j'avais pas te:: c'est ma faute hein
A- *non mais* c'était la mode mais c'est pas génial sur toi (rires) c'est la mode pardon
B- ah ouais d'accord (PC)

Il est grand temps d'explorer cette piste qu'ouvre Cohen (en 1952...), ce qu'il s'avoue lui-même incapable de faire, faute de données authentiques :

Étant donné le caractère du phénomène, il est très difficile de prendre des notes au vol, et encore plus de reconstituer ensuite ; faire répéter est exclu, pour un phénomène dont les usagers ne sont pas conscients. Aussi une partie de ce que je donne ici a-t-il un caractère approximatif [...].

Mais on n'a plus aujourd'hui cette excuse : les données existent en masse, qui sont encore en attente de traitement. Il y a beaucoup de grain à moudre et de pain sur la planche : ce n'est qu'un début, continuons le corps à corps avec les données authentiques !

²⁹ Qui signale leur fréquence dans un corpus de débats entre adolescents.

³⁰ Voir sur ce groupe ce qu'en dit Diller (1984 : 94) à la suite de C.S. Iskandar.

4.3.3. L'approche interactionniste se montre d'une indéniable efficacité pour :

- (1) donner une idée plus « juste » de la *langue* — c'est particulièrement vrai d'unités comme celles qui ont été étudiées ici, et de quelques autres comme les connecteurs, les « marqueurs de structuration de la conversation », et tous ces « petits mots de l'interaction » si méconnus et mal décrits, alors qu'ils font bel et bien partie du « système » (voir dans ce volume l'article de S. Bruxelles et V. Traverso) ; mais cela vaut aussi pour des phénomènes morphosyntaxiques aussi divers que les termes d'adresse, l'expression de la cause, ou l'emploi des marqueurs temporels et spatiaux ;
- (2) mettre en lumière la construction du discours, appréhendé *in statu nascendi*, dans ces improvisations collectives et haletantes que sont les conversations.

Cette approche permet donc d'appréhender *le discours en train de se faire*. Je serai plus réticente à admettre qu'elle permet aussi d'observer *la langue en train de se faire*, et à l'instar de certains interactionnistes radicaux pour qui tout « émerge » dans l'interaction, à considérer que loin de préexister au discours, le système est en quelque sorte réinventé lors de chaque instance d'énonciation³¹, position qui me paraît difficilement tenable — sauf si cette notion d'« émergence » renvoie tout bonnement, dans une perspective diachronique, à l'idée fort ancienne selon laquelle « la grammaire est le résultat d'une sédimentation d'usages répétés de formes dans un environnement séquentiel particulier. » (Mondada 2000 : 24)

Le débat est en tout cas ouvert — un débat de fond, et de taille : ce n'est pas le moindre mérite de l'approche interactionniste que de nous contraindre à nous pencher de nouveau sur la question de l'opposition langue/parole, dont il n'est pas aussi facile de se débarrasser que le prétendent certains.

³¹ Point de vue défendu dans certaines pages du numéro 89 de *Langage et Société* (sept. 1999, « Ethnométhodologie et Analyse Conversationnelle »), ou de l'ouvrage de Berthoud et Mondada (éds) 2000.

Références

- BALD W.-D. (1980) : « Some functions of Yes and No in conversation », in S. Greenbaum, G. Leech & J. Startvik (eds) *Studies in English Linguistics for Randolph Quirk*, London, Longman : 178-191.
- BERTHOUD A.-C., MONDADA L. (éds) (2000) : *Modèles du discours en confrontation*, Berne, Peter Lang.
- BLANCHE-BENVENISTE C. (1984) : « La dénomination dans le français parlé : une interprétation pour les 'répétitions' et les 'hésitations' », *Recherches sur le français parlé* 6 : 109-130.
- BLANCHE-BENVENISTE C. (1991) : « Analyses grammaticales dans l'étude de la langue parlée », in U. Dausendschön-Gay, E. Gülich & U. Krafft (eds) *Linguistische Interaktionsanalysen*, Tübingen, Niemeyer : 1-18.
- BORILLO A. (1979) : « La négation et l'orientation de la demande de confirmation en français », *Langue française* 44 : 27-41.
- BROWN P., LEVINSON P. (1987) : *Politeness*, Cambridge : CUP.
- CHARAUDEAU P. (1992) : *Grammaire du sens et de l'expression*, Paris, Hachette.
- COHEN M. (1952) : « Emplois nouveaux de oui et non en français », *Bulletin de la société de linguistique de Paris* 48 : 40-51.
- CULIOLI A. (1974) : « À propos des énoncés exclamatifs », *Langue française* 22 : 6-15.
- DILLER A.-M. (1984) : *La pragmatique des questions et des réponses*, Tübingen, Gunter Narr.
- FORNEL M. de (1987) : « Remarques sur l'organisation thématique et les séquences d'action dans la conversation », *Lexique* 5 : 15-36.
- GARCIA C. (1982) : « Interaction et analyse du discours. Étude comparative de débats entre adolescents », *Études de Linguistique Appliquée* 46 : 98-118.
- GREVISSE M. (1986) : *Le bon usage. Douzième édition refondue par André Goosse*, Paris/Louvain-la-Neuve, Duculot.
- HAKULINEN A. (2001) : « Minimal and non-minimal answers to yes-no questions », *Pragmatics* 11-1 : 1-11.
- HALLIDAY M.A.K., HASAN R. (1976) : *Cohesion in English*, London, Longman.
- HEDDESHEIMER C. (1974) : « Notes sur l'expression verbale de l'assentiment et de la confirmation en anglais », *Mélanges pédagogiques du CRAPEL*, Univ. de Nancy II : 29-40.
- HEDIARD M. (1997) : « Quand une 'vraie' question n'est qu'une demande de confirmation », in F. Cabasino (éd.) *Du dialogue au polylogue*, Rome, CISU, 91-96.
- KAMIO Akio (1997) : *Territory of Information*, Amsterdam/ Philadelphia : John Benjamins.
- KERBRAT-ORECCHIONI C. (1991) : « L'acte de question et l'acte d'assertion : opposition discrète ou continuum ? » in C. Kerbrat-Orecchioni (éd.) *La question*, Lyon, PUL : 87-111.
- KERBRAT-ORECCHIONI C. (1992) : *Les interactions verbales*, t. II, Paris, Armand Colin.
- KERBRAT-ORECCHIONI C. (1996) : « 'Vraies' et 'fausses' questions : l'exemple de l'émission Radiocom c'est vous », in J. Richard- Zappella (éd.) *Le questionnement social*, IRED, Université de Rouen : 37-45.
- KERBRAT-ORECCHIONI C. (1997) : « A multilevel approach in the study of talk-in-interaction », *Pragmatics* 7-1 : 1-20.
- KERBRAT-ORECCHIONI C. (2001) : *Les actes de langage dans le discours*, Paris, Nathan.
- LABOV W. (1976) : *Sociolinguistique*, Paris, Minuit.
- LANE C. (1985) : « Mis-communication in cross-examinations », in J.B. Pride (ed.) *Cross-Cultural Encounters. Communication and mis-communication*, Melbourne, River Seine : 196-211.

- LANE C. (1993) : « Yes, I don't understand ; Yes, no and European-Polynesian miscommunication in New Zealand », *Journal of Pragmatics* 20-2 : 163-188.
- LEON J. (1992) : « Interrogation totale en *est-ce que* et couple question-réponse dans un corpus de débats politiques », *Journal of French Language Studies* 2-2 : 207-235.
- MA Ringo (1996) : « Saying 'yes' for 'no' and 'no' for 'yes' », *Journal of Pragmatics*, 25-2 : 257-266.
- MONDADA L. (2000) : « Analyse conversationnelle et grammaire pour l'interaction », in Berthoud et Mondada (éds) : 23-42.
- PARK KIM Soon-Ham (1962) : « The meaning of yes and no in English and Korean », *Language Learning* XII-1 : 27-46.
- PLANTIN C. (1978) : *Oui, non, si. Étude des enchaînements dans le dialogue*, Thèse de Doctorat de Troisième cycle, Paris, EHESS.
- PLANTIN C. (1982) : « Oui et non sont-ils des 'pro-phrases' ? », *Le français moderne* 50-3 : 252-265.
- POMERANTZ A.M. (1975) : *Second assessments : A study of some features of agreements/disagreements*, Ph.D., Univ. de Californie (Irvine) (Public. 1989 par Univ. Microfilms International, Ann Arbor, Michigan).
- SORJONEN M.-L. (2001) : *Responding in Conversation. A study of response particles in Finnish*, Amsterdam/ Philadelphia, John Benjamins.
- TANNEN D. (1989) : *Talking voices. Repetition, dialogue, and imagery in conversational discourse*, Cambridge : CUP.
- WADENSJÖ C. (1998) : *Interpreting as Interaction*, London/ New York : Longman.
- WILMET M. (1976) : « 'Oui', 'si' et 'non' en français moderne », *Le français moderne* 44-3 : 229-251.

Corpus utilisés

- BONNAUD Mylène (1997) : *Étude d'interactions verbales dans un garage*, mémoire de Maîtrise. (MB)
- CARCEL Peggy (1997) : *Les interactions dans un salon de coiffure*, mémoire de Maîtrise. (PC)
- CHAMPALLE (K) (2001) : *Le marketing téléphonique*, mémoire de Maîtrise. (KC)
- DUBOIS Carole (1998) : *Pré-clôture et clôture, deux temps forts de la conversation téléphonique*, mémoire de Maîtrise. (CD)
- DUMAS Isabelle (1999) : *Les interactions verbales en situation de commerce : étude comparative réalisée dans une librairie-papeterie-presse et un tabac-presse*, mémoire de DEA (ID)
- FAHMI Abdelhatif (1997) : *Commande de plats chinois par téléphone*, mémoire de Maîtrise. (AF)
- HMED Neijete (1997) : *Étude comparative des interactions se déroulant dans un commerce en France et en Tunisie*, mémoire de Maîtrise. (NH)
- KIM Jin-Moo (2001) : *Accord et désaccord dans le débat radiophonique en français et en coréen*, Thèse de doctorat. (KJM)
- LEPESANT Géraldine (1997) : *Étude des interactions verbales dans un magasin de chaussures*, mémoire de Maîtrise. (GL)
- LORENZO Marie-Cécile (1999) : *Démarche indirecte pour une vente directe*, mémoire de DEA. (MCD)
- MENA Christelle (2000) : *Étude des interactions verbales au sein d'un service : les Transports en Commun Lyonnais*, mémoire de Maîtrise. (CM)
- RIVIÈRE Laurette (2001) : *L'information dans l'interaction médicale et les problèmes liés à l'hétérogénéité culturelle des patientes*, mémoire de Maîtrise. (LR)
- SITBON Barbara (1997) : *Les interactions verbales en situation de service : l'exemple de la boulangerie*, mémoire de Maîtrise. (BS)



Novembre 2001

1. Un point de départ conceptionnel

Dans le cadre de l'ethnométhodologie et de l'analyse conversationnelle qui s'en inspire, les premiers travaux d'un Schegloff, Goodwin ou Heath au sujet de ce qu'on appelle la communication non-verbale développent une conception holistique des phénomènes langagiers et co-langagiers. A la différence de beaucoup de travaux décrivant les fonctions précisantes, illustratives ou clarifiantes que les gestes assumeraient par rapport aux mots articulés¹, cette conception tient compte de l'irréductible multidimensionalité des processus de communication interactive en situation de face à face².

Pratiquement dans la même période, nous trouvons la reformulation de cette idée novatrice dans le contexte des recherches pragmatiques, énonciatives et éthologiques dont nous devons le résumé succinct et toujours valable au texte de Cosnier/Brossard 1984 qui introduit les perspectives de l'émetteur, du récepteur et de leurs activités de production et d'interprétation : « Chaîne verbale et chaîne mimo-gestuelle fonctionnent en étroite synergie et se trouvent donc placées sous la dépendance d'un centre commun. La gestualité ne serait pas un simple ajout mais serait étroitement intriquée à l'activité générative verbale. [...] Si la gestualité de l'émetteur est utile au récepteur pour l'amélioration et l'enrichissement de l'énoncé et de la pragmatique transactionnelle, elle ne l'est pas moins à l'émetteur, et même on est tenté d'avancer qu'elle lui est encore plus indispensable qu'au récepteur. » (Cosnier/Brossard 1984 : 20 sq.)

Il faut bien constater que cette unanimité conceptuelle ne s'est pas traduite en une longue et riche tradition de recherche sur la synergie des chaînes. Au contraire, l'analyse conversationnelle et les autres branches de l'analyse des communications ont continué à se concentrer sur la seule chaîne verbale, avec quelques regards supplémentaires sur la prosodie³ et avec les contributions, qui font l'exception, de conversationnalistes comme les Goodwin, Jürgen et Ulrich Streeck, Christian Heath et quelques autres sur le fonctionnement du gestuel⁴.

¹ Pour une vue d'ensemble des études récentes sur le non-verbal cf. McNeill 2000, Müller 1998 et Hübler 2001.

² Il suffit d'étudier les contributions à la publication de Atkinson/Heritage 1984 de Schegloff, Heath et Goodwin pour voir les multiples verbalisations de cette conception. Plus récemment, Goodwin a trouvé la formule suivante à l'occasion d'une réinterprétation du corpus « asperges » discuté dans Goodwin/Goodwin 1992 : « Rather than looking at the talk, intonation, and body movement that occurs in this example as different channels of behavior to be analyzed separately, it seems more profitable to conceptualize what is happening as a single, *interactive activity* of assessment that the participants collaboratively recognize, bring to a climax or peak, and then withdraw from. » (Goodwin 1996.371, italiques de Goodwin). Cette conception n'implique aucune hypothèse psycholinguistique de production à la McNeill qui postule un « growth point » commun des verbalisations et des gestes. Notre méthodologie ne permet aucun constat sur la genèse du verbal, du gestuel ou du prosodique.

³ Nous ne mentionnerons que les contributions de Selting 2000 et de Auer 1992 à la conceptionnalisation d'une phonologie interprétative.

⁴ Pour une vue d'ensemble de ces tentatives cf. McNeill 2000 et les publications qui y sont réunies. McNeill lui-même propose, dans son introduction, une version minimale de la conception synergétique : « In general, speech and gesture can jointly express the same core meaning and highlight different aspects of it. Together speech and gesture present a more complete version of the meaning than either accomplishes on its own. » (McNeill 2000.7)

Notre étude se propose de renouveler la tradition conceptuelle dont nous venons de parler et de l'intégrer dans les tentatives actuelles de développer un modèle de l'intercompréhension interactive⁵. La question centrale qui nous préoccupe depuis un certain temps concerne les activités qu'entreprennent ceux qui participent à un épisode social pour « construire le sens » - pour reprendre l'heureuse formule de Josiane Boutet - de leurs activités. En tant qu'analystes des conversations, nous partons de quelques idées de base dont voici les principales :

- Toute activité, verbale ou autre, est située. Par conséquent, son sens n'est pas une qualité de la forme de cette activité mais le résultat d'un processus de construction et d'interprétation. Dans chaque situation, les interactants créent les informations co- et contextuelles dont ils ont besoin pour construire le sens actuel.
- La création des informations co- et contextuelles est une tâche commune de tous les participants à l'événement. Un des objectifs de l'analyse consiste à décrire les apports des acteurs à la création des informations et à l'interprétation du sens. Nous préférons ne pas attribuer systématiquement ces apports aux individus mais de les concevoir en tant qu'activités nécessaires à l'intérieur d'un système social. La distribution des activités dépend d'autres facteurs que des seules préférences ou motivations individuelles des locuteurs (émetteurs d'un énoncé) et des co-locuteurs (récepteurs de l'énoncé).
- Nous comprenons tout ce que fait un locuteur quand il produit un énoncé comme une aide destinée à orienter les interprétations (activités de traitement d'information et d'interprétation située) du ou des co-locuteurs actuels. Le locuteur indique les interprétations possibles, préférentielles et dyspréférées, les co-locuteurs choisissent l'interprétation qui leur semble être la plus probable, la plus appropriée à leurs propres intentions et la plus prometteuse pour la continuation de l'interaction. Au lieu de concevoir l'interaction en termes de codage et de décodage, nous préférons parler de propositions de sens de la part de tous les acteurs et de stabilisation des interprétations au fur et à mesure que l'interaction procède⁶. Ce processus de création de sens est en même temps un processus de création du « common ground » de l'interaction⁷.
- Si nous parlons « d'énoncé » nous faisons référence à une activité complexe qui se fait parallèlement dans plusieurs domaines d'indication, parmi lesquels nous avons l'habitude de distinguer le verbal, le prosodique, le gestuel et le mimique⁸. En principe, tous ces domaines sont à disposition permanente dans la construction du sens; les interactants choisissent le ou les domaines dont ils vont se servir, selon des critères comme p.e. la disponibilité et la nécessité.
- Nous proposons de distinguer deux grands domaines d'indication, le texte (la partie verbale de l'énoncé) et les gestes du corps avec les sous-catégories des gestes audibles (la prosodie avec tous ces aspects) et des gestes visuels (le gestuel, le mimique)⁹. Il est important de constater que le concept de geste est une catégorie interprétative et interactive, le mouvement du corps n'étant geste que si les interactants le traitent comme tel, c'est-à-dire comme un phénomène symbolique de la communication en cours.

⁵ On peut trouver les perspectives d'une telle approche par exemple dans le texte de Mondada 1998.

⁶ Dans la perspective de la psychologie sociale et de la cognition située, Christian Brassac formule la même idée: « Envisagée comme une effective opération dans et sur le monde, l'intercompréhension n'est par conséquent pas dicible en termes d'ajustement de deux cognitions individuelles. Quand deux individus communiquent, ils ne sont pas simplement livreur et récepteur d'informations, ils ne reçoivent pas passivement des messages à « entendre », ils ne sont pas « patients communicatifs ». Quand deux individus communiquent, ils accomplissent conjointement un travail de construction : ils élaborent simultanément un lieu d'émergence de cognitions et une modification radicale et continue de ce lieu ... d'intercommunicabilité. Autrement dit, la communication interhumaine, loin de simplement permettre un échange et un ajustement de cognitions individuelles, a pour fonction de créer un ensemble de conditions de possibilités de manipulation des formes langagières successivement produites. » (Brassac 1997.235)

⁷ Pour les détails de cette conception, cf. Clark 1996.

⁸ Cosnier/Brossard 1984, dans leur conception plutôt éthologique, parlent de la multicanalité de la communication humaine; ils distinguent les voco-acoustiques (verbalité et vocalité), les visuels et les olfactifs, tactiles et thermiques. Auer 1992 propose une excellente analyse de ces phénomènes dans le cadre de la théorie de contextualisation de John Gumperz.

⁹ Cette conception met fin à la distinction entre le verbal et le non-verbal et la remplace pour une vision holistique et interactive des activités d'énonciation et d'interprétation et elle reprend les suggestions du « modèle du processus énonciatif » de Cosnier/Brossard 1984.26

2. Les orientations prosodiques : les aides en ligne

C'est pour des raisons heuristiques que nous orientons notre attention analytique vers l'un ou l'autre des domaines d'indication du sens. Dans un premier temps¹⁰, nous avons essayé de décrire le rôle de l'organisation prosodique pour l'orientation des activités de production verbale et des interprétations. Les descriptions du français dans ce domaine doivent partir de la fonction fondamentale des faits prosodiques qui est de segmenter la chaîne parlée en unités de production que le locuteur propose à l'auditeur comme unités de traitement, et qu'on nomme généralement « mots phoniques » ou « groupes rythmiques »¹¹. C'est à partir de ce constat de base que d'autres descriptions peuvent être faites, comme par exemple les suivantes que nous avons ailleurs développées en détail :

- Nous ne sommes pas toujours très contents de ce que nous disons, nous cherchons la bonne formule ou au contraire nous sommes pleins d'admiration pour ce que nous venons de dire. Pour faire savoir le degré d'achèvement de nos énoncés, nous disposons de multiples moyens d'indication, parmi lesquels la prosodie joue un rôle primordial ; nous parlerons aussi de « mise en scène ». Pour indiquer le statut « d'inachevé » nous désorganisons la parole : les mots phoniques ne correspondent plus aux unités syntagmatiques, le débit est irrégulier, il y a des ruptures, interruptions et hésitations à l'intérieur des mots phoniques ; au niveau thématique, il n'y a pas de progression, les propos tournent en rond. Au contraire, le débit régulier, la coordination des segmentations prosodiques et syntaxiques, la réalisation d'une progression thématique et une courbe intonatoire complète indiquent « l'achèvement ». Ces activités ont autant de valeur pour le producteur qui auto-organise la planification et l'articulation de ses énoncés que pour le récepteur qui peut tenir en considération les indications de statut pour faire son interprétation et pour planifier son action suivante.
- Une deuxième indication concerne les degrés de validité du dit. Le principe de base stipule qu'un deuxième élément qui suit un premier de même statut syntaxico-sémantique remplace et efface le premier. Mais il y a des énoncés de reformulation, d'énumération ou de généralisation où ce principe n'opère pas et où, au contraire, les deux éléments font ensemble partie de la structure sémantique. Pour distinguer le remplacement et les autres procédés, les indicateurs prosodiques sont introduits pour nous orienter, le remplacement se manifestant dans une prosodie corrective qui coupe la fin de l'élément à remplacer en lui refusant un statut de mot phonique. L'indication des degrés de validité de l'énoncé est donc une construction interactive qui met en œuvre et combine les informations lexico-syntaxiques et la structuration en groupes rythmiques. On peut ajouter le cas très intéressant des parenthèses qui peuvent être décrites comme des activités de validité suspendue.
- Les observations concernant l'organisation interactive d'une situation de malcompréhension nous ont amené à ajouter un troisième cas d'indication de statut qui consiste à synthétiser des informations portionnées. Un énoncé incompréhensible pour les interactants est reformulé en petits fragments isolés et proposés pour le traitement. L'accumulation des informations et leur synthèse sont des procédés à l'intérieur de ces « séquences analytiques »¹². Il s'agit pour ainsi dire du phénomène opposé par rapport aux remplacements en situation de non-validation. Comme les reformulations, énumérations et d'autres procédés d'accumulation, la séquence analytique ne peut réussir que grâce à la coordination des indications syntaxiques, sémantiques et prosodiques ; sans les dernières, le procédé prêterait à confusion puisque la seule structure verbale n'indique pas, ou pas toujours, s'il faut remplacer ou accumuler les informations qui se suivent.

Ces descriptions ne sont que des tentatives d'exemplifier notre conception de l'orientation des interprétations à partir de la multidimensionnalité de la communication. Nous avons proposé le terme « aides en ligne » pour métaphoriser le fonctionnement des différents domaines d'indication. Dans les pages qui suivent nous allons concentrer notre attention sur ce que Cosnier/Brossard ont appelé « synergie ». Il s'agira donc de comprendre le sens d'un énoncé à partir de toutes les informations symboliques qui sont présentes dans l'interaction.

¹⁰ Dausendschön-Gay/Krafft 2000.

¹¹ Pour les détails cf. Mertens 1991, Krafft/Dausendschön-Gay 1996, Krafft 1997, Morel/Danon-Boileau 1998.

¹² Krafft/Dausendschön-Gay 1993.

3. Nos corpus

Dans notre contribution, nous essayons de défendre une conception, celle des textes et gestes qui contribuent de façon systématique à la construction du sens d'une action sociale. Pour ce faire, nous avançons une thèse et nous la développons dans l'analyse de quelques données empiriques. Pour une fois donc, nous renversons l'ordre canonique des analyses conversationnelles qui préfèrent analyser des corpus avant de développer une thèse qui est censée en être la conclusion.

Les analyses suivantes ne se servent donc que de deux corpus vidéo. Le premier est extrait de la 500e émission d'*Apostrophes* de Bernard Pivot. Pour célébrer l'anniversaire, Pivot avait choisi de se déguiser en employé normal et de vendre des livres dans une librairie à Paris – incognito dans la mesure du possible. Le tout a été filmé à la caméra invisible, donc à l'insu des personnes extérieures, et quelques scènes ont été retransmises au début de l'émission. Le matériel nous a semblé intéressant car il montre un comportement « authentique » de la part des clients qui parfois reconnaissent Pivot, comme notre « Dame blanche » qui essaye de commenter gentiment la situation en faisant un compliment à Pivot.

Nous devons le deuxième corpus à notre collègue Wolfgang Bufe de l'université de Sarbrücken qui est un spécialiste de l'emploi des médias dans l'acquisition guidée des langues. Il avait demandé à un groupe d'étudiants de faire des interviews dans les rues de Paris et de filmer les scènes avec une caméra VHS mobile. Pour le projet de Bufe, les enregistrements ont servi à des exercices de rétrospection et d'autres activités acquisitionnelles. Pour nous, le matériel est riche en exemples de comportement spontané. Nous analyserons trois minutes d'une interview avec une aimable dame originaire de Lyon, notre « Lyonnaise ».

Les transcriptions que nous proposons suivent grosso modo les conventions de l'analyse conversationnelle; pour le visuel, nous n'avons pas cherché de solutions sophistiquées mais celles qui sont les plus simples pour rendre la complexité du matériel. C'est aussi le motif qui nous a amené à introduire des photos du matériel là où la description la plus fine ne suffit toujours pas à créer une représentation de la scène.

4. Les aides en ligne complexes

4.1. Travail sur le contenu

4.1.1. Mise en relief

Nous rencontrons la Lyonnaise (LY) au moment où elle est en train de se séparer d'un des étudiants qui vient de l'interviewer et où un deuxième étudiant (I1) s'adresse à elle : *madame vous avez encore une minute*. A quoi elle répond gentiment en s'arrêtant :

Exemple 1

- I1 eh madame vous avez encore une minute
LY oui pourquoi pas
I1 vous êtes vous êtes originaire de paris
LY non . je suis de lyon . mais j'habite depuis: vingt-huit ans à paris
I1 ah oui ah bon . et ça vous plaît ici
LY . bien sûr <I1 : ouais> c'est formidable paris <I1 : ouais> à la condition qu'on ait le temps . . le temps . d'en profiter <I1 : oui>

La caméra qui enregistre la scène est fixée sur la Lyonnaise mais nous remarquons quand même que le premier étudiant reste sur place – de temps en temps, la Lyonnaise va le regarder en répondant – et le deuxième apparaît parfois avec sa main qui tient le micro ou avec son épaule et une partie de son visage. La Lyonnaise est prise de front ce qui permet de bien étudier les mouvements de sa tête et du visage ; on voit son corps complet devant l'arrière-fond de la rue ; elle tient dans sa main gauche un sac qui immobilise plus ou moins ce côté de son corps, les mouvements corporels se manifestant plutôt du côté droit (main et bras) qui se trouve à distance égale de ses deux interlocuteurs.

Au cours de toute l'interview, l'interlocutrice LY prend souvent des attitudes récurrentes :

- P1 (= posture 1) se caractérise par une position droite du corps, le bras droit entier est éloigné du buste en faisant des mouvements larges et hauts. La main droite est ouverte en position horizontale et dépasse par moments la hauteur de l'épaule.
- En P2 (= posture 2), le haut du bras reste serré contre le buste, les mouvements vers le haut et vers le bas se font à partir du coude avec l'avant-bras et une main dont la position change souvent ; mais il y a une nette préférence pour la main semi-ouverte avec le pouce et l'index qui se touchent pour former un cercle.



Fig. 1 - Posture 1



Fig. 2 - Posture 2

Pendant les deux premières minutes de l'enregistrement nous voyons cinq fois la locutrice changer de P1 en P2 exactement au moment où elle introduit un passage verbal par *mais*. Chaque fois, elle clôt d'abord une expansion thématique avant d'introduire, avec *mais*, une partie centrale de son argumentation. Ce procédé verbo-corporel produit un énoncé complexe du type « pas ceci – plutôt cela » ; sa deuxième partie est mise en relief par le procédé de « l'opposition des focus » qui combine les méthodes de la structuration de l'énoncé, le contour prosodique et des accentuations ainsi que le changement de posture. Il s'agit donc d'une combinaison des moyens des différents domaines qui concourent à la construction d'une argumentation et sa mise en relief spécifique.

La transition la plus marquée entre P1 et P2 se trouve dans l'exemple suivant ; LY est en train de vanter les avantages de Paris et finit par comparer la capitale Paris et celle de la RFA de l'époque, Bonn :

Exemple 2

- LY oui alors vous voyez pas un p/ enfin vous avez . une capitale un petit peu spéciale vous mais . vous voyez quand même euh au bout de nombreuses années un petit peu le même genre de choses non . euh les gens qui quelquefois sont à: vingt kilomètres de la capitale euh
- I2 . (? ils viennent)
- LY oui mais: i p/ faut y vivre pour profiter de la capitale . de c(e) qu'elle apporte surtout comme euh . parce que c'(est) un creuset où se formE . tous ces tous ces gens qui se rassemblent . se forme . un un: un amalgame . mais qui est bon . . parce qu'il en sort beaucoup de choses . chacun apportant son . sa part,

C'est au début de la deuxième partie de son tour, introduite par *oui mais* et après l'interruption de I2, que LY prend la posture P2, les mouvements réguliers de l'avant-bras vers le haut et vers le bas (des ponctuations ou « bâtons », qu'on pourrait aussi appeler des coups de baguette) servant à donner le rythme de l'énoncé. Le premier coup de baguette frappe *mais*, le deuxième *vivre*, le troisième la première syllabe de *profiter*, qui est également accentuée prosodiquement. Avec le passage commençant par *parce que* la posture continue à

changer : le buste se penche en avant prenant une forme un peu creuse et très tendue, le haut du bras est serré étroitement contre le buste et la tête « pointe » vers l'interlocuteur. Les coups de baguette de l'avant-bras et les mouvements de la main s'intensifient. De cette façon, la posture récurrente P2 forme la partie gestuelle d'une gestalt d'intensité locale qui met en relief l'importance particulière de ce passage qui clôt l'argument de la Lyonnaise¹³. Après, l'interviewer peut poser une nouvelle question :

Exemple 3

- LY mais . si on peut prendre le temps . d'avoir des loisirs . dans paris . c'est
 extraordinaire . paris c'est un creuset où . se forment euh . euh non seulement
I1 d'abord tous les apports de: des régions d(e) france . mais même de l'étranger
 . et comment vous en profitez

4.1.2. Projections sémantiques et thématiques

Les deux exemples précédents avec leurs propos sur le « creuset » et la multiculturalité de Paris permettent une autre observation. Dans les passages *parce que c'est un creuset* (ex. 1) et *paris c'est un creuset* (ex. 2), juste avant l'articulation du lexème *creuset*, LY donne à sa main droite la forme d'un récipient rond et creux, ouvert vers le bas. Des mouvements de semi-rotation de la main forment une sorte de demi-boule. Pourtant, comme elle s'ouvre vers le bas, elle ne symbolise pas le creuset en tant qu'objet mais plutôt le sémantisme général des énoncés. Nous proposons d'appeler ce type de gesticulation (forme spécifique de la main et mouvement au cours de l'articulation) un geste conceptuel ; ce type de geste précède toujours la réalisation verbale des syntagmes qu'il accompagnent. Dans l'exemple 2, au passage *se forme . un un : un amalgame . mais qui est bon*, la main tenue environ à hauteur de la taille s'ouvre maintenant vers le haut, la demi-boule d'abord ouverte vers le bas est fermée en boule complète. Voici la photo de cette dernière étape :



Fig. 3

Ces gesticulations ont été étudiées pendant toute l'histoire de l'étude du non-verbal, elles ont trouvées différentes étiquettes terminologiques. Ekman & Friesen leur réservent le nom d'illustrateurs idéographiques, d'autres ont parlé de gestes iconiques¹⁴. Vue l'ampleur des descriptions et des interprétations fonctionnelles nous n'allons pas approfondir cet aspect. Ce qui est important pour nous c'est beaucoup moins le geste isolé dans son rapport aux mots qui le suivent mais plutôt les suites de gesticulations et leur fonction pour les activités de signification et dans l'organisation de la communication. C'est cet aspect des gestes conceptuels que nous traiterons dans le paragraphe suivant.

¹³ Pour cette forme du corps et sa tension cf. la photo 3, page suivante.

¹⁴ Cf. par exemple les travaux de Kendon, le texte de Scherer 1984 (dans Cosnier/Brossard) ou les contributions au chapitre « Modeling gesture performance » dans McNeill 2000.

4.2. Structuration

4.2.1. Structuration par répétition

Le geste conceptuel que nous venons de décrire ne se trouve pas seulement avant l'articulation des lexèmes *creuset*, il est répété plusieurs fois pendant les tours de parole de la Lyonnaise avant des lexèmes sémantiquement avoisinés : *se forme, se rassemblent, se forme, un amalgame* dans l'exemple 2 et *forment, tous les apports des régions de France* dans l'exemple 3. Nous constatons d'abord le rôle de bâtons que jouent ses gesticulations, elles ponctuent les énoncés, leur donnent un rythme et contribuent à la création d'une tension argumentative. Elles partagent cette fonction d'organisation et de création de sens avec la structure sémantique des énoncés et les méthodes du travail de formulation, à savoir la structuration syntaxique de la surface énonciative et son organisation prosodique qui met un petit accent d'intensité et une attaque plus haute à la première syllabe de ces lexèmes, un allongement de la syllabe centrale du radical et/ou parfois une manipulation de la structure syllabique par la réalisation d'un /E/ muet à la fin.

A cette fonction de rythmisation s'ajoute celle de la structuration d'un tour de parole long en unités de sens : la prise et le maintien d'une posture, la répétition d'une gesticulation (les gestes visibles) ainsi que les contours prosodiques (les gestes audibles) forment une sorte de cadre à l'intérieur duquel une unité thématique homogène va être réalisée. Ceci nous fait comprendre que l'analyse des gestes doit s'orienter avant tout vers la description des suites de mouvements, des changements de posture et du dynamisme des activités communicatives. Le geste isolé, la posture en tant que telle nous apprennent peu de choses sur le rôle du corporel dans l'interaction.

Pour compléter la description des phénomènes de répétition nous ajoutons un exemple de la posture P1 qui forme l'unité de l'expansion thématique d'un argument de la même façon que le fait P2 pour la partie centrale de l'argument autour de *creuset*. La Lyonnaise énumère des aspects du train-train d'une vie trop chargée qui ne permet pas de profiter des avantages de Paris :

Exemple 4

- I1 ah oui ah bon . et ça vous plaît ici
LY . bien sûr <I1 : ouais> c'est formidable Paris <I1 : ouais> à la condition qu'on ait le temps . . le temps . d'en profiter <I1 : oui> si on passe son temps à courir euh le métro le travail . rentrer le soir chez soi . . le dimanche se reposer chez soi <I1 : ah bon> on ne profite pas de Paris . mais . si on peut prendre le temps . d'avoir des loisirs . dans Paris . c'est formidable

Au début du passage *si on passe son temps* LY éloigne son bras droit du corps en l'étendant jusqu'à un point extrême ; à partir de là, elle rapproche peu à peu, en séquences rythmiques, le bras de son corps jusqu'au passage *on ne profite pas de Paris*. C'est là qu'elle change de posture (sur *mais*) pour commencer une autre partie de son argumentation que nous avons décrite au paragraphe 4.1.1.

4.2.2. Inachevé et achevé

L'organisation de l'énoncé par les gestes ne suit pas toujours les structures du contenu (ligne d'argumentation, mise en valeur d'un contenu etc.). Dans l'exemple suivant, extrait de l'enregistrement Pivot-Dame blanche - Pivot répond au compliment de la Dame -, ¹⁵ la gesticulation accompagne et commente le procès de production : Pivot passe de produits qu'il marque comme provisoires, « inachevés », à une réponse définitive, « achevée ». ¹⁶

¹⁵Le corpus vient d'être présenté au chapitre 3. Nous ajoutons quelques détails qui expliquent la constellation spécifique de la situation. Pivot et son équipe ne nous montrent pas la rencontre complète, mais seulement deux extraits où la Dame fait d'abord un compliment ironique - dans cette première partie, Pivot reste hors champ - , puis, après une interruption due à une intervention extérieure, un compliment sérieux. Malgré le caractère lacunaire du document, nous croyons pouvoir l'utiliser parce qu'il contient deux épisodes sociaux complets, compliments et réponses aux compliments.

¹⁶Les catégories « inachevé » et « achevé » ont été utilisées pour décrire certains aspects de la production collaborative telle qu'on l'observe en particulier dans la conversation exolingue, quand le locuteur natif aide le non-natif à « achever » l'énoncé en cours en lui fournissant par exemple une

L'indicateur le plus visible de cette progression est le regard :



Fig. 4



Fig. 5

Au moment où Pivot prend la parole, il détourne la tête, et son regard, qui fixait la Dame, la quitte et sort de l'espace interactionnel. Mis à part un bref coup d'oeil, il reste off pendant la première partie de la réponse (Fig. 4). Puis, lors d'une pause, Pivot se tourne vers sa partenaire pour la regarder fixement pendant la deuxième partie de l'énoncé, jusqu'à la fin de l'enregistrement qui se termine par un geste évaluatif qu'il fait plusieurs secondes après avoir cessé de parler (Fig. 5).

L'ensemble du comportement gestuel et prosodique contribue à établir cette structure bipartite (pour les détails prosodiques cf. infra la transcription) :

1ère partie (Fig. 4)	2ème partie (Fig. 5)
Regard off tête détournée ou penchée ôte lunettes, gestes tâtonnants	Regard vers la Dame tête vers la Dame
prosodie incertaine, hésitante, inégale ; ruptures prosodiques marquées	« gestes bâton » « allegro », courbes mélodiques achevées, rythme assuré

Quand on passe au texte, on voit que dans la première partie, Pivot met en scène le caractère « inachevé » de sa réponse et l'oppose nettement à la deuxième partie, qui est « achevée ». Voici le texte. Le changement de direction du regard qui marque la césure entre les deux parties a lieu pendant la pause au début de la ligne 18 (dans la transcription: « Regard> Dame ») :

Exemple X : Réponse de Pivot au compliment de la Dame blanche

- 12 **D** mais euh: ,
13 **P** = <<p, presque en chuchotant> oh bh>
14 **P** (--) vous savez c'est p/ c'est p/
15 **P** (.) trop = aimabl(e) à vous' mais euh: ,
16 **P** 'non mais c'(es)t-à-dir(e) j(e) s/
17 **P** (-) j'essay(e) dE:
18 **P** - (**Regard> Dame**) - dE lé/ 'lier lE:
19 **P** <<allegro> l'intérêt d(e) la lectur(e)
20 **P** = à l'efficacité d(e) la 'vent(e)!>

expression ou une structure morpho-syntaxique qui lui manque, en le corrigeant etc. (Gülich 1986). Nous utilisons les mêmes termes, faute de mieux, dans un sens différent. On observe que les locuteurs évaluent pendant le procès de production discursive le degré d'achèvement ou de perfection du produit, qu'ils peuvent marquer comme satisfaisant, n'ayant plus besoin de réparation (élocution et rythme assurés, courbes intonatoires bien dessinées, peu ou pas de marques d'hésitation etc.) ou au contraire comme inachevé dans le sens de demandant réparation (hésitations, rythme incertain, ruptures intonatoires, commentaires métadiscursifs du type « je ne sais pas », « pour ainsi dire », « attendez » etc.). Dans le discours spontané on observe bien sûr souvent une progression qui va de « l'inachevé » vers « l'achevé » (cf. Dausendschön-Gay/ Krafft 2000).

Lorsque Pivot prend la parole (13), il n'a pas encore de réponse au compliment. Il commence par produire une série de segments séparés par des pauses, des allongements et des « euh » (13-14, 15-16, 17-18), qui sont syntaxiquement inachevés (14, 15, 16) et qui restent absolument vides (13, 14, 16), si on excepte la formule de remerciement (14-15: *c'est trop aimable à vous*),¹⁷ formule des plus conventionnelles. À la ligne 17, Pivot s'engage dans une structure qui va mener jusqu'à la fin de l'énoncé. Mais le verbe *essayer* a ici le statut d'un auxiliaire modal qui du point de vue du contenu, n'engage encore à rien, ou presque. Ce n'est qu'à la ligne 18, quand Pivot s'est tourné vers sa partenaire, qu'il établit avec *lier* une contrainte sémantique.

Le regard vers la partenaire et l'accentuation gestuelle de *lier* montrent qu'il s'est engagé dans la mise en mots d'un contenu. Mais cette mise en mots reste à travailler (hésitations en 18). À partir de 19, le débit accéléré (« *allegro* »), l'absence d'hésitation et de pause et la courbe mélodique complète présentent l'énoncé comme « achevé ». Pivot a en effet trouvé une formule presque classique : *lier l'intérêt (...) à l'efficacité (...), d'après le modèle joindre l'utile à l'agréable, delectari et prodesse*.

Le comportement gestuel de la Dame répond aux activités de Pivot. Dans la partie « inachevée », elle le regarde par en-dessous, avec une mimique expectative, se frotte la tempe, se pince sous l'oreille droite. Ces gestes d'auto-contact cessent au début de la partie achevée de la réponse ; des hochements de tête sur *lé/ lier* semblent d'abord répondre aux gestes bâtons de Pivot, puis reprennent plus fort dans la dernière partie de la réponse, accompagnés d'un sourire qui va s'accentuant jusqu'au geste évaluatif de Pivot sur lequel se termine l'enregistrement. La Dame semble contribuer aux activités de production en restant discrètement en attente dans la première partie, en encourageant et applaudissant la production de la partie « achevée ». On pourrait ainsi dire que les catégories « inachevé » vs « achevé » caractérisent au-delà des activités de production, l'interaction tout entière (cf. infra 5.3).

4.2.3. Forme gestuelle d'unités de mise en discours

Les exemples que nous avons vus jusqu'ici ont montré comment les interactants utilisent leur comportement gestuel pour exhiber et rendre plus perceptibles de grandes structures d'énoncés. Les gestes renvoyaient à une structure argumentative (« gesticulation loin du corps - *mais* - gesticulation près du corps », cf. supra 4.1.1), à un argument mis globalement en valeur (4.1.1), à des renvois et parallélismes (4.1.2), à des phases de production (« inachevé » vs « achevé », 4.2.2). Dans ce qui suit, nous parlerons de segments beaucoup plus petits, à savoir des unités de production produites et présentées comme des « *gestalts* » linguistico-prosodico-gestuelles. L'exemple sera le début de la deuxième partie de l'enregistrement d'Apostrophes, le compliment de la Dame blanche, qui lui vaudra cette belle réponse.

L'énoncé de la Dame se compose de cinq courts segments qui sont délimités linguistiquement mais aussi par son comportement gestuel.¹⁸ On remarque en particulier aux limites des segments des changements de la direction du regard (segments 1-2, 2-3, 4-5), du type de gesticulation (segments 3-4) et de la tenue de la tête (segments 4-5).¹⁹ On voit aussi très nettement les pauses entre les segments (segments 2-3, 3-4). Dans le tableau ci-dessous, nous donnons, pour éviter les répétitions, à côté des descriptions de gestes, la transcription des segments correspondants. Mais l'accent porte d'abord sur la forme gestuelle de chaque segment.

La posture de la Dame et sa position par rapport à Pivot se voient bien sur les illustrations. Son bras et sa main gauches sont immobilisés par le sac qu'elle tient devant la poitrine. Le bras droit jusqu'au coude reste collé au corps. Elle gesticule uniquement avec l'avant-bras et la main droite, de petits gestes contre et devant le visage.

¹⁷Le seul coup d'oeil vers la Dame dans la première partie double le *vous* de la formule.

¹⁸Quant à Pivot, il regarde fixement sa partenaire, sans gesticulation perceptible.

¹⁹Les descriptions qui suivent supposent qu'on étudie l'enregistrement au ralenti.

1	(sans illustration) (l'interaction est troublée par un événement extérieur, qu'on ne voit pas. Pivot et la Dame se tournent vers une personne hors champ - sur <i>d(e)mandé</i> - puis reviennent à leurs partenaires. Avant et après l'interruption) : Dame regard Pivot léger sourire poing droit au menton (comme ill.6) index caresse la joue, grand geste de l'oreille au menton	je m(e) suis d(e)mandé là, (?à l'instant),
2	(sans illustration) regard off, vers le bas poing droit au menton (comme ill.6) index caresse la joue, grand geste de l'oreille au menton pause visible	'puisquE, j'ai: j'ai écouté::, (--)
3	(Fig. 6) regarde Pivot poing droit au menton index caresse la joue, petit geste le long de la mâchoire pause visible	c'est la 'seul(e) émission quE j'écout(e) (--)
4	(Fig. 7) regarde Pivot geste complexe : - signe de tête vers Pivot - du poing légèrement fermé, geste d'adresse ou d'offre vers Pivot	ça on doit vous l(e) dir(e) mill(e) fois'
5	(Fig. 8) regard off, vers le bas les yeux se ferment la tête tombe dans la main droite pouce et index prennent la racine du nez, la main cache la bouche Pivot prend aussitôt la parole	Mais euh: , = <<p, en murmurant> oh bh>

Tableau 1



Fig. 6



Fig. 7



Fig. 8

Ces gestes n'ont pas de signification propre, ni pris isolément, ni dans leur séquence. Ils n'ont de sens qu'en tant que forme visuelle de ces cinq segments d'énoncé. Leur première fonction, et peut-être la plus importante, est d'individualiser ces segments, de contribuer à les délimiter et à en faire autant de « gestalts » dont la forme linguistique, prosodique et gestuelle oriente l'interprétation :

1. *je m(e) suis d(e)mandé là, (?à l'instant),* : Le premier segment est difficile à commenter à cause de l'interruption et parce que nous ne savons pas ce qui précède immédiatement. Le texte annonce un énoncé, peut-être une question.

2. *'puisquE, j'ai: j'ai écouté::*, : Segment « inachevé » : rupture syntaxique et prosodique, incomplétude sémantique, regard qui sort de l'espace interactionnel. On ne retient que le *j'ai écouté*, qui dans cette situation renvoie très probablement à l'émission de Pivot.
3. *c'est la 'seul(e) émission quE j'écout(e)* : Segment « achevé » : la Dame fixe son partenaire, courbe prosodique complète, complétude syntaxique, complétude sémantique dans le cadre de ce qu'annonçait le *j'ai écouté*. Ce que la Dame n'indique pas, c'est la valeur pragmatique qu'elle demande à Pivot d'assigner à ce segment.
4. *ça on doit vous l(e) dir(e) mill(e) fois'* : Le texte pourrait être un commentaire, une auto-critique : voyez, je n'ai que des lieux communs à dire. La forme gestuelle, signe de la tête et mouvement du poing vers Pivot, font du segment une offre modeste. Du coup, le segment précédent prend la valeur d'un compliment.
5. *mais euh::*, : C'est une marque d'hésitation, et on serait en droit d'attendre une suite. Mais la Dame montre par son comportement gestuel qu'elle abandonne la parole. C'est du moins ce que comprend Pivot qui prend immédiatement le tour.

Les cinq segments sont donc cinq *gestalts* gestuels, prosodiques et textuels où l'énoncé se construit comme suit :

1. Annonce d'un énoncé (d'une question ?) ;
2. Planification, premier renvoi à une émission ;
3. Constatation : la Dame ne regarde que cette émission (implicitement : l'émission de Pivot) ;
4. Envoi modeste qui fait de la constatation un compliment ;
5. Passation du tour de parole.

4.3. Organisation d'un épisode social

4.3.1. Domaines d'organisation

Après avoir vu les détails du petit dialogue de Pivot et de la Dame blanche, nous allons résumer les résultats de ces analyses en dégagant comment le geste (au sens large du terme) contribue à l'organisation de l'épisode social. Voici donc une liste des comportements que nous avons observés, liste ordonnée sous les trois thèmes constitution de la dyade, gestion de la conversation et gestion du discours, et augmentée de quelques observations complémentaires.

1. Constitution de la dyade :

Nous n'assistons ni à la prise de contact ni à la clôture et à la rupture. En revanche, nous voyons comment Pivot et la Dame maintiennent le contact social, et quel rôle joue le comportement corporel :

- les interactants s'orientent l'un vers l'autre ; leurs réactions aux interruptions (fin de la première partie et début de la deuxième partie de l'enregistrement) sont synchrones ;
- ils se regardent ; on voit en particulier que l'auditeur actuel observe avec attention le locuteur actuel ;
- leurs gestes sont orientés vers le partenaire (signe de tête et geste d'adresse de la Dame, geste avec les lunettes au moment où Pivot prend la parole) ;
- la Dame sourit à Pivot ; enfin et surtout :
- ils se parlent (ce qui après tout est aussi - et d'abord - un comportement gestuel).

Nous n'avons pas mentionné jusqu'ici le début de l'enregistrement, qui doit être très près du début de l'interaction, où nous voyons la Dame faire un premier compliment, ironique ; pour être plus précis, nous l'entendons d'abord, l'image n'apparaissant que sur *bien*, le troisième mot du texte :

D vous êtEs "bien dans cE p(e)tit costume

Ce que nous voyons à ce moment, c'est la Dame en gros plan faisant un grand sourire à Pivot (qui reste hors champ). Un tel sourire adressé par une cliente à un vendeur quelconque serait assez surprenant. Il fait partie de la définition de la situation, comme le texte, qui est un énoncé situé, et situé par la Dame : elle marque par ce compliment ironique qu'elle connaît Pivot et qu'elle a compris qu'il était déguisé. Plus précisément, la Dame crée par son texte et son sourire une situation où son énoncé prend le sens d'un compliment ironique : « Nous sommes dans une librairie et vous avez l'air d'un employé. Mais je vous ai reconnu, vous êtes Monsieur Pivot déguisé. »²⁰ Situer une activité communicative, c'est désigner ou créer ou définir le contexte ou la situation où cette activité prend sens. Dans notre cas, la situation définie par la Dame - librairie, cliente, employé qui n'est autre que Pivot, journaliste connu, déguisé mais que la cliente a reconnu - va déterminer les rapports de la dyade jusqu'à la fin de l'événement social.²¹

2. Gestion de la conversation :

Le geste complexe de la Dame qui passe la parole à Pivot est très important pour l'organisation du droit à la parole, et Pivot et la Dame mettent en scène les rôles du locuteur et de l'auditeur. Nous développerons ce sujet plus bas (4.4).

3. Gestion du discours :

- La Dame propose un énoncé en cinq segments qui ont chacun une forme gestuelle particulière cf. supra 4.2.3) ;
- la forme gestuelle des segments contribue à orienter l'interprétation du récepteur (4.2.3) : orientation inachevée (2e segment) ; déclaration achevée (3e segment) ; l'énoncé est un compliment (4e segment) ; la Dame abandonne le rôle de locuteur (5e segment) ;
- Pivot met en scène le caractère inachevé de la première partie de son énoncé et marque la réponse « achevée » (regard, gestes, prosodie, 4.2.2) ;
- la Dame est très discrète pendant les tentatives « inachevées » de Pivot ; elle l'encourage et l'applaudit au cours de la production « achevée » (sourire, signes de tête ; 4.2.2) ;
- deux secondes après la fin de son texte, Pivot répond aux signes de tête et au sourire de la Dame, qui vont crescendo, par un petit geste complexe : il penche la tête à droite, lève légèrement l'épaule gauche et ouvre la main droite vers la Dame. Nous comprenons qu'il invite la Dame à une évaluation commune positive de sa prestation (D'accord ? C'était bien ?),²² ce qui constituerait également une belle clôture de l'épisode. C'est bien ainsi que l'a compris le responsable du montage, qui coupe dans le geste.

²⁰Nous voyons dans la même séquence une cliente qui crée une situation toute différente, à savoir celle d'une cliente s'adressant à un employé dans une librairie ; manifestement elle ne connaît pas Pivot. Cette cliente s'abstient évidemment de toute remarque au sujet de l'affreuse petite blouse grise. Ce qui chez la Dame blanche est un compliment gentiment ironique, deviendrait pure insolence.

²¹Pour commencer, Pivot répond au compliment en se référant à la même situation, mais en passant de la modalité ironique au registre sérieux ou du moins neutre et du déguisement un peu ridicule au rôle de libraire : (-) ah: ben oui: beu:f ju stou bien dans mon rô:l(e)! Et son deuxième énoncé - *j'essaye de lier l'intérêt de la lecture à l'efficacité de la vente* - est une variante qui remet en scène la situation.

²²L'énoncé de Pivot (*j'essaye de lier l'intérêt de la lecture à l'efficacité de la vente*) ne répond pas au compliment de la Dame (*c'est la seule émission que j'écoute*). C'est surtout un petit tour de force, une formule réussie dont il fait cadeau à la Dame.

4.3.2. Gestion de la conversation: changement de locuteur

Nous avons évoqué plusieurs fois le changement de locuteur Dame blanche - Pivot. Il est en effet remarquable. L'analyse du texte ou, d'après des études plus récentes, du texte et de la prosodie, ne permettrait pas d'identifier un Transition Relevance Place ou TRP, puisque le *euh::*, de la Dame est littéralement et prosodiquement un indicateur de continuation. De plus, l'écoute seule ne permet pas d'identifier la valeur pragmatique des segments précédents - mise en mots (3e segment) et envoi (4e segment) d'un compliment. Dans ces conditions, la rapidité de la réaction de Pivot (*oh be* + geste avec les lunettes) ne va pas de soi. Elle ne s'explique que si l'on suppose qu'il réagit plus à ce qu'il voit (gestes d'envoi puis de retrait de la Dame) qu'à ce qu'il entend (*on doit vous le dire mille fois mais euh::*).²³ Autrement dit, pour la passation du droit à la parole les gestes sont ici plus importants que le texte et la prosodie.

Le changement de locuteur serait donc un processus qui, dans l'interaction face à face, serait organisé par des activités complexes linguistiques et gestuelles. En cas de contradiction entre texte et geste, c'est la composante gestuelle qui prime, au moins dans notre exemple :

- | | |
|--|--|
| 1. D <i>on doit vous le dire mille fois</i>
signe de la tête et de la main | Envoi : l'énoncé est
un compliment |
| 2. D <i>mais euh::</i> ,
ferme les yeux
baisse la tête
la main cache la bouche | (continuation)
abandonne rôle du locuteur |
| 3. P <i>oh be</i>
geste avec lunettes
regarde dans le vide | prend rôle du locuteur
phase de planification |
| 4. D --
regarde Pivot
main au menton | prend rôle de l'auditeur |

Nous avons complété le tableau en ajoutant après les activités (2) : la Dame abandonne le rôle du locuteur et (3) : Pivot prend le rôle du locuteur, une quatrième phase : la Dame prend le rôle de l'auditeur. C'est en effet bien plus qu'un simple complément symétrique de la troisième phase, à savoir une activité gestuelle propre, qui se passe normalement de texte, et que nous allons retrouver dans l'exemple suivant tiré de l'interview avec la Lyonnaise.

Une interview est certainement un type de conversation très différent de l'échange du tac au tac que nous venons d'analyser. Les interviewers ont posé une question (*ça vous plaît ici*) et laissent parler leur partenaire. Ils ne se manifesteront qu'au moment où celle-ci aura tout dit et aura besoin d'une nouvelle impulsion pour continuer. C'est ce qui se passe quand la Lyonnaise fait comprendre que son énoncé est terminé et qu'elle abandonne le rôle du locuteur. Elle utilise pour ce faire des gestes visibles, auxquels l'interviewer réagit en reprenant le micro d'un geste rapide et assuré :

- | | |
|--|--------------------------------|
| 1. L penchée vers l'interviewer
tête avancée vers l'interviewer
mimique expressive
bouche ouverte, même pendant les pauses
gesticulation du bras et de la main droite | attitude de locuteur |
| 2. L se redresse
redresse la tête
mimique détendue, demi sourire satisfait
ferme expressément la bouche
le bras droit retombe | abandonne attitude de locuteur |

²³Il faut ajouter que Pivot s'attend évidemment à ce genre d'énoncés, qu'il est préparé à devoir répondre à des compliments.

- | | | |
|-------------|---|----------------------|
| 3. I | prend le micro
pose une nouvelle question : <i>et comment vous en profitez'</i> | attitude de locuteur |
| 4. L | se tourne vers le locuteur actuel
mimique « attentive »
yeux grands ouverts
fixe le locuteur
bouche expressément fermée | attitude d'auditeur |

Ce n'est qu'au moment où la Lyonnaise a pris l'attitude de l'auditeur que le changement de locuteur est achevé. Pour la Lyonnaise, ce changement passe par trois étapes que nous interprétons comme des signes, ou la publication, du changement du statut de participation :

- | | |
|---|-------------------------------|
| 1. Attitude de locuteur | rôle de locuteur |
| 2. Abandonne l'attitude de locuteur
(le partenaire prend attitude et rôle de locuteur) | abandonne le rôle de locuteur |
| 3. Prend l'attitude d'auditeur | prend le rôle d'auditeur |

Ce schéma n'est pas un mécanisme inéluctable. Dans la première partie de l'enregistrement Pivot-Dame blanche, on voit la Dame refuser le changement de statut de participation. Elle attaque avec son compliment ironique :

D vous êtEs "bien dans cE p(e)tit costum(e)

Le compliment est un « premier tour » (« first turn ») qui demande une réponse. Voici celle de Pivot et la réaction de la Dame :

P (--) ah: ben oui: beu:f ju stou [= je suis surtout] bien dans mon rô:l(e)!

D TRÈS BAS très bien

Comme Pivot reste hors champ, nous ne savons pas par quels moyens gestuels il offre la parole à la Dame. Mais nous entendons que celle-ci n'émet qu'un *très bien* à peine murmuré, puis nous la voyons baisser la tête, avec à peu près le même geste qu'elle utilisera dans la deuxième partie pour abandonner son rôle de locuteur. Pivot répète sa question et insiste pour obtenir une réaction (*vous ne trouvez pas*), et la Dame réitère son refus prosodique (le *très bien* est à peine audible) et gestuel (baisse la tête) de prendre la parole :

P (-) j(e) suis surtout bien dans mon rôl(e) (--) vous n(e) trouvez pas

D TRÈS BAS oui (-) très bien

Heureusement qu'une interruption vient sauver la situation.

Ces exemples mettent en garde contre tous les concepts qui prétendent décrire le changement de locuteur en n'utilisant que les données linguistiques ou linguistiques et prosodiques (p.ex. Selting 2000). Quand la Dame passe la parole à Pivot, une analyse du texte et de la prosodie montrerait qu'il n'y a pas de Transition Relevance Place (TRP) et qu'en fait Pivot interrompt la Dame ; pour la Lyonnaise au contraire, on ne trouverait pas moins de trois TRPs et on se demanderait ce qui conduit l'interviewer à utiliser la TRP3 plutôt que la TRP2 ou une TRP4 qui finirait bien par venir ;²⁴ dans le dernier exemple enfin, on ne comprendrait pas bien comment Pivot sait que la Dame refuse de prendre la parole et n'est pas plutôt en train de préparer sa réponse. Nous connaissons les réponses à ces questions : les partenaires utilisent les gestes pour montrer sans équivoque s'ils veulent garder la parole, s'ils veulent passer le tour et quand, s'ils sont prêts à répondre ou non, et aucun document audio ne restituera ces données.

²⁴Voici la transcription de la séquence. Les TRPs sont marquées TRP1, TRP2 et TRP3. À partir de la TRP1, l'énoncé est syntaxiquement et sémantiquement complet et il possède une valeur pragmatique. Pour la prosodie, il suffira de dire qu'aucune des TRPs n'a de forme prosodique de « continuation » ou de « clôture ». Il s'agit dans les trois cas d'une intonation implicative (c'est-à-dire un équivalent du point d'exclamation).

L: oui mais: i p/ faut y vivre pour profiter de la capitale . de c(e) qu'elle apporte surtout comme euh . parce que c'(est) un creuset où se formE . tous ces tous ces gens qui se rassemb(l)ent . se forme . un un: un amalgame . mais qui est bon **TRP1**
 . . parce qu'il en sort beaucoup de choses **TRP2**
 . chacun apportant son: sa part **TRP3**

Il n'est bien sûr pas possible de déduire de l'analyse de deux minuscules corpus les règles générales de gestion du droit à la parole. Mais ces analyses suffiront peut-être à formuler quelques hypothèses :

- Quand on regarde la Dame, Pivot, la Lyonnaise ou l'interviewer, on n'a à aucun moment le moindre doute quant à leur statut de participation. C'est une observation généralisable : dans la communication face à face, chaque participant signale au moyen de gestes (au sens large du terme) quel est son statut actuel et éventuellement à quel statut il aspire : statut de locuteur, abandon du droit à la parole, rôle de l'auditeur, rôle du « bystander » (dont nous n'avons pas vu d'exemple).
- Les participants exhibent leur statut de façon permanente, indépendamment d'autres activités gestuelles. Les paramètres les plus importants pour ce marquage sont l'attitude du corps, le regard, l'intensité de la mimique et de la gesticulation des bras et des mains. On remarque peut-être moins ces paramètres eux-mêmes que les modifications à ce niveau.²⁵
- Les gestes que nous avons observés ne sont pas codifiés, c'est-à-dire qu'ils ne font pas partie d'un code préétabli et qu'il faudrait apprendre. Nous leur assignons immédiatement des valeurs telles que retrait, fin d'activité, silence ; engagement, activité, parler ; absence temporaire, etc. La valeur de ces gestes semble être facilement accessible parce qu'ils sont motivés.²⁶

Si nous soulignons ici l'importance des gestes pour la gestion du droit à la parole, nous ne prétendons pas que les structures syntaxiques, la complétude sémantique et les courbes intonatoires ne jouent aucun rôle dans ce domaine. Ils contribuent certainement à rendre prévisibles des endroits où pourrait avoir lieu un changement de locuteur. Mais là aussi, les interlocuteurs peuvent utiliser et utilisent des gestes. Ainsi nous voyons que quand la Lyonnaise arrive à la TRP1 (*un amalgame . mais qui est bon*), elle est fortement penchée vers l'interviewer ; à la TRP2 (*parce qu'il en sort beaucoup de choses*), elle s'est légèrement redressée ; à la PTRP3 (*chacun apportant sa part*) elle se redresse tout à fait. Ce mouvement de redressement progressif indique de façon très perceptible la fin prochaine de son énoncé.

5. Le geste et la forme de l'énoncé

5.1. Les domaines fonctionnels du geste

Nous étions partis de l'idée que décrire de façon adéquate la communication face à face suppose que l'on prenne en compte l'ensemble des activités communicatives. On observera donc à côté de la production du texte, les activités que nous percevons comme gesticulation communicative visible et audible : prosodie, articulation, regard, mimique, gestes, (changements de) posture. Nous pensons que ces activités communicatives sont différents aspects d'une forme communicative produite et perçue globalement et que nous avons appelée « énoncé ». Les distinctions que nous faisons entre les différents aspects de l'énoncé sont le fait d'un observateur qui prendrait le point de vue de l'auditeur.

Une deuxième hypothèse postule que le locuteur utilise la forme audible et visible de l'énoncé pour donner à l'auditeur des indications qui orienteront son travail d'interprétation ; nous appelons ces indications des « aides en ligne ». Nos analyses montrent que le locuteur se sert de façon préférentielle de différentes dimensions formelles pour traiter différents domaines fonctionnels.

²⁵Les conversations téléphoniques se distinguent des conversations face à face entre autres par des pauses plus longues entre les tours de parole. Ces pauses pourraient servir, en l'absence d'informations visuelles, à constater que le partenaire a effectivement achevé son tour.

²⁶Pour expliquer la transparence de ces gestes on pourrait se référer aux métaphores telles que les analysent Lakoff et Johnson (1980).

Le locuteur utilise la prosodie en premier lieu pour travailler la composante linguistique de l'énoncé, c'est-à-dire pour orienter l'interprétation de cette composante. En français, le locuteur structure la suite des syllabes en « mots phoniques » qui sont constitués par des mouvements mélodiques et rythmiques et qu'il offre à son partenaire comme des unités de traitement. Cette première structuration constitue comme un canevas sur lequel on peut greffer des aides en ligne supplémentaires, par exemple des indications sur le degré d'achèvement du produit (« achevé » vs « inachevé »), sur l'importance relative de certaines expressions (accentuation « sémantique » ou « contrastive ») ou de segments plus longs (cf. supra 4.1.1 sur la mise en relief).²⁷

Pour la gesticulation visible, nous avons discerné deux domaines fonctionnels. Il y a d'abord une gesticulation qui est liée à la simple présence dans une situation de communication. On ne peut pas participer à une communication face à face sans prendre une posture, s'orienter par rapport à son partenaire, regarder quelque part, faire ou s'abstenir de faire plus ou moins de gestes. On peut assigner à cette gesticulation pour ainsi dire forcée une fonction principale qui est de participer à la gestion de la conversation en indiquant le statut de participation ou un changement de statut. Nous avons distingué pour les quatre témoins que nous avons étudiés la gestuelle (posture, regard, mimique, gestes) du locuteur de celle de l'auditeur et nous avons surtout observé que les transitions d'un statut de participation à un autre étaient accomplies au moyen d'activités gestuelles particulières.

Le second domaine fonctionnel de la gesticulation visible est le travail de la forme linguistique de l'énoncé. Nous avons vu des procédés de mise en relief (4.1.1), de la projection de contenus (4.1.2), et plusieurs procédés de structuration : structuration au moyen de répétitions de gestes (4.2.1), visualisation d'un mouvement argumentatif à travers différents types de gestes (4.1.2), distinction de « l'inachevé » et de « l'achevé » (4.2.2), forme gestuelle d'unités de mise en discours (4.2.3).²⁸

5.2. Formes complexes

Nous avons distingué, pour pouvoir les analyser, deux aspects de l'événement global « énoncé », la gesticulation visible et la prosodie, et nous avons constaté qu'elles sont liées pour ainsi dire par nature à des aspects différents du procès de la communication : la prosodie, présente dès que l'on dit quoi que ce soit, à l'organisation du discours ; le geste, qui continue même lorsqu'on se tait, à la gestion de la conversation. En revanche, les fonctions de la gesticulation visible convergent dans l'ensemble et pour plusieurs points particuliers avec celles de la prosodie quand il s'agit de travailler la forme de la composante linguistique de l'énoncé. Ceci rappelle que prosodie et gesticulation visible sont deux segments de l'ensemble des gestes (au sens large du terme),²⁹ des mouvements du corps qui constituent l'énoncé en tant qu'événement perceptible et perceptiblement formé. Nous allons dans ce qui suit tenter de reconstituer au moins partiellement l'ensemble que nous avons découpé. Voici quelques indications à ce sujet.

²⁷Nous ne mentionnons ici que des fonctions pour lesquelles nous avons donné des exemples. Il existe des études détaillées sur la prosodie conversationnelle du français où on traite entre autres les sujets suivants : regroupement et hiérarchisation des mots phoniques (Mertens 1991 ; Krafft 1997) ; incises et parenthèses (Mertens 1991) ; énumérations (Krafft 1997) ; les « paragraphes oraux » (Morel/ Danon-Boileau 1998) ; indications sur la validité de l'énoncé (Dausendschön-Gay/ Krafft 2000) ; gestion des corrections (Dausendschön-Gay/ Krafft 2000) ; prosodie expositoire et prosodie dialogique (Krafft/ Dausendschön-Gay 1996 ; Krafft 1997) ; style prosodique de la manipulation de l'écrit (Krafft 1997) etc. Cette liste forcément lacunaire donne une idée de ce que peut signifier « travailler la composante linguistique de l'énoncé » au moyen de la prosodie.

²⁸Ceci est une liste ouverte qui ne contient que les procédés que nous avons observés dans nos deux minuscules corpus. Il manque par exemple entièrement une étude de l'utilisation des gestes dits « bâton ». Cf. à ce sujet McNeill 1992, surtout chapitre 7.

²⁹Le troisième segment étant l'articulation.

Une première observation concerne les rapports entre types formels et domaines fonctionnels. Ce ne sont pas des liens univoques et rigides, mais plutôt des affinités et des préférences. Il est souvent possible d'utiliser différents instruments pour accomplir une seule et même tâche :

- Il y a une affinité très nette entre le domaine formel de la prosodie et la tâche de segmenter et d'articuler le discours. Mais le locuteur pourra utiliser en outre et parfois alternativement des moyens gestuels (au sens restreint : cf. la forme gestuelle des segments que produit la Dame blanche) ou linguistiques (« d'un côté - de l'autre » ; « premièrement » etc.).
- L'évaluation du degré d'achèvement de ce que le locuteur est en train de produire peut être indiqué par la désorganisation rythmique de l'énoncé (cf. Pivot cherchant une réponse au compliment de la Dame), mais aussi par des moyens langagiers, indications métadiscursives (« comment dire » etc.) ou ruptures, répétitions etc, enfin par des mouvement évasifs de la main et des regards persistants dans le vide.
- Pour mettre en relief des expressions ou des segments plus longs, le locuteur utilisera la prosodie (intensité, changement de débit, rythme, pauses etc.). Mais là aussi il dispose de moyens linguistiques (commentaires métadiscursifs ; choix des mots, expansions etc.) et gestuels (cf. par exemple la gesticulation intensive de la Lyonnaise), de sorte que nous avons souvent à faire à des marquages complexes.

Les très fréquents marquages complexes où se rencontrent moyens linguistiques, prosodiques et gestuels donnent lieu à une remarque pour laquelle nous revenons à l'exemple de l'évaluation « inachevé » vs « achevé ». Quand le locuteur actuel désire que l'auditeur comprenne et traite un produit comme « inachevé », il le lui signalera linguistiquement par des ruptures syntaxiques, des répétitions, des corrections ; prosodiquement par des allongement de syllabes, une désorganisation rythmique, des courbes mélodiques qui restent en suspens, une voix qui manque d'assurance ; gestuellement par des gestes évasifs de la main et le regard dans le vide. On pourrait être tenté de distinguer tous ces signaux (qui ne sont évidemment pas toujours tous présents) et d'en faire pour ainsi dire l'addition. Nous pensons qu'il est plus adéquat de voir là un énoncé globalement « inachevé », l'inachèvement étant perceptible dans une série d'aspects formels de l'énoncé qui sont en relation les uns avec les autres. Ainsi y a-t-il une relation très directe entre les ruptures syntaxiques et les courbes mélodiques inachevées, entre les hésitations et les perturbations rythmiques, entre les répétitions, les hésitations et les gestes vagues de la main. Le regard dans le vide, qu'on observe régulièrement pendant les « pauses pleines » du type *euh:*, est pour ainsi dire généralisé et marque des passages plus ou moins longs comme des espèces de longues pauses. Un passage « inachevé » n'est pas un texte inachevé garni d'une série de marques, mais plutôt une « gestalt » communicative complexe, mais très homogène, où texte, prosodie et gesticulation se correspondent et renvoient l'un à l'autre.

On peut faire des remarques analogues au sujet de la mise en relief. Nous avons à faire à un segment d'énoncé globalement formé de sorte qu'il apparaît comme plus ou moins important et où les marques linguistiques, prosodiques et gestuelles ne sont pas seulement présentes en même temps, mais forment un ensemble fonctionnel et ne sont au fond que différents aspects d'une forme complexe, mais unique : le locuteur augmente la visibilité d'un lexème en le mettant en position rhématique, en l'isolant du contexte immédiat par des pauses, en l'accentuant sur la première syllabe, en doublant l'accent, phénomène prosodique et articulatoire, par un geste bâton, en se penchant en avant, en adoptant une mimique et une voix expressives.

Les rapports entre les différentes dimensions formelles peuvent être autres dans le domaine de la structuration de l'énoncé. Là aussi, le geste peut se présenter comme une sorte de prosodie visible (la prosodie étant responsable de la structuration fondamentale du discours en mots phoniques et souvent du regroupement des mots phoniques en unités complexes). Mais on observe souvent que le locuteur utilise le geste pour rendre visible une forme supplémentaire et enrichir et différencier ainsi la structuration de l'énoncé. Nous avons vu que la Dame blanche donne à ses segments d'énoncé (qui comprennent en général plus d'un mot phonique) une forme visible, et comment la Lyonnaise suggère par la répétition de gestes une structure thématique supplémentaire.

5.3. Le travail de la dyade

Une dernière remarque au sujet de la séquence « inachevé » - « achevé » dans la réponse de Pivot (4.2.2). Un aspect intéressant de cet exemple était le comportement de la Dame blanche qui réagissait aux efforts de production par un comportement réservé et discret pour encourager et applaudir la publication de la réponse achevée. Si l'on décidait de ne plus considérer les deux partenaires chacun pour soi, mais plutôt la dyade comme une unité qui crée un événement social, une conversation, on verrait une première partie où la dyade produit un énoncé provisoire, inachevé, non valable. et une deuxième partie, où elle réussit à créer un énoncé définitif, ratifié au fur et à mesure de sa production et finalement stabilisé par une évaluation positive (geste de Pivot plus sourire et signe de tête de la Dame). Dans cette perspective, les catégories « inachevé » et « achevé » ne caractérisent plus la production individuelle d'un énoncé, mais la production interactive de sens.

5.4. Et à part cela...

Pour terminer, nous noterons qu'il serait urgent d'analyser un aspect complémentaire du comportement gestuel, à savoir le travail sur les relations entre les partenaires, y compris l'expression des sentiments. Mais ceci est une nouvelle étude.

Bibliographie

- Auer, Peter (1992). John Gumperz' Approach to Contextualization. In : Auer, P. & di Luzio, A. (eds). *The Contextualization of Language*. Amsterdam, John Benjamins, 1-37.
- Brassac, Christian (1997). Processus cognitifs en situation d'interaction. *Actes de la Sixième Ecole d'été de l'Association pour la recherche cognitive*. 229-236.
- Clark, Herbert H. (1996). *Using Language*. Cambridge, University Press.
- Cosnier, Jacques & Brossard, Alain (1984). Communication non-verbale : co-texte ou contexte ? In : Cosnier/Brossard (éds). *La communication non-verbale*. Neuchâtel/Paris, Delachaux & Niestlé, 1-29.
- Cosnier, Jacques (1987). L'éthologie du dialogue. In: Cosnier, J. & Kerbrat-Orecchioni, C. (éds). *Décrire la conversation*. Lyon, Presses Universitaires, 291-315.
- Dausendschön-Gay, U. & Krafft, U. (2000). On-line-Hilfen für den Hörer : Verfahren zur Orientierung der Interpretationstätigkeit. Wehr, B. (éd.). *Diskursanalyse. Untersuchungen zum gesprochenen Französisch*. Frankfurt/M., Peter Lang, 17-55.
- De Fornel, Michel (1991). Gestes, processus de contextualisation et interaction verbale. In : *Cahiers de Linguistique française* 12, 31-51.
- Fónagy, Ivan (1983). *La Vive Voix : essai de psycho-phonétique*. Paris, Payot.
- Goodwin, Charles (1984): Notes on the story structure and the organization of participation. In : Atkinson, M. & Heritage, J. (éds). *Structures of Social Action*. Cambridge, University Press, 225 – 246.
- Goodwin, Ch. (1996). Transparent vision. In: Ochs, E., Schegloff, E. & Thompson, S. (éds). *Interaction and Grammar*. Cambridge, University Press.
- Goodwin, Charles (2000). Gesture, aphasia, and interaction. In : McNeill (éd.), 84-98.
- Gülich, Elisabeth (1986). L'organisation conversationnelle des énoncés inachevés et de leur achèvement interactif en 'situation de contact'. *DRLAV* 34-35, 161-182.
- Heath, Ch. (1984). Talk and reciprocity : sequential organization in speech and body movement. Atkinson, M. & Heritage, J. (éds). *Structures of Social Action*. Cambridge, University Press, 247-265.
- Hübler, Axel (2001). *Das Konzept « Körper » in den Sprach- und Kommunikationswissenschaften*. Tübingen, Francke.
- Kendon, Adam (1983). Gesture and Speech. How They Interact. In : Wiemann, J. & Harrison, R. (éds). *Nonverbal Interaction*. London, Sage Publications, 13-45.
- Kendon, Adam (2000). Language and gesture : unity or duality ? In : McNeill, David (éd.), 47-63.
- Krafft, U. (1997). Justine liest französisches Recht. In : Selting, M. & Sandig, B. (éds). *Sprech- und Gesprächsstile*. Berlin, de Gruyter, 250-317.
- Krafft, Ulrich & Dausendschön-Gay, Ulrich (1993). La séquence analytique. In : Lüdi, G. (ed.). *Approches linguistiques de l'interaction*. Bulletin CILA 57, 137-157.
- Krafft, Ulrich & Dausendschön-Gay, Ulrich (1996). « Les voix de Thérèse. Remarques sur l'organisation prosodique d'une interview ». In: Laforest, Marty (éd.). *Autour de la narration. Les abords du récit conversationnel*. Laval, Nuit blanche éditeur, 97-133.
- Lakoff, George & Johnson, Mark (1980). *Metaphors we live by*. Chicago, University Press.
- McNeill, D. (1992). *Hand and Mind*. Chicago/US, University Press.
- McNeill, David (éd. 2000). *Language and gesture*. Cambridge, University Press.
- Mertens, Piet (1991). Intonation. In: Blanche-Benveniste, Claire. *Le français parlé. Etudes grammaticales*. Paris, Editions du CNRS, 159-176.
- Mondada, Lorenza (1998). Pour une linguistique interactionnelle. In : *Acta Romanica Basiliensia* 8, 113-128.

- Morel, Mary-Annick & Danon-Boileau, Laurent (1998). *Grammaire de l'intonation. L'exemple du français*. Paris, Ophrys.
- Müller, C. (1998). *Redebegleitende Gesten : Kulturgeschichte, Theorie, Sprachvergleich*. Berlin, Berlin Verlag A. Spitz.
- Ochs, E., Schegloff, E. & Thompson S. (éds). *Interaction and Grammar*. Cambridge, University Press.
- Schegloff, Emmanuel (1984). On some gestures' relation to talk. In: Atkinson, M. & Heritage, J. (éds). *Structures of Social Action*. Cambridge, Cambridge University Press, 266-296.
- Selting, Margret (2000). The construction of units in conversational talk. In : *Language in Society* 29, 477-517.
- Streeck, J. & Hartge, U. (1992). Previews : gestures at the transition place. Auer, P. & di Luzio, A. (éds). *The Contextualization of Language*. Amsterdam, Benjamin, 135-157.

Remarque sur les conventions de transcriptions³⁰

- Les E majuscule transcrivent des E articulés, qui font syllabe, par exemple : « for mE », en deux syllabes.

³⁰ Ajout de l'éditeur



**La double vie des faits de langue :
accommodation intertextuelle et contextuelle dans des
consultations de voyance radiophoniques**

Par Véronique Magaud
Université de Provence
(France)

Novembre 2001

Le dialogisme est sans aucun doute la notion opératoire la plus féconde pour appréhender les textes au-delà de leur unicité et dépasser une approche immanentiste avec des critères d'analyse internes. L'externalité qui prévaut avec le dialogisme et qui ne se confond pas pour autant avec un hors-langage s'est cristallisé autour des notions d'intertextualité ou d'interdiscours pour rendre compte de l'inscription, de la mobilisation de savoirs et de discours autres.

L'analyse d'un échange comme la consultation de voyance radiophonique révèle à plusieurs égards un syncrétisme textuel qui concourt à donner une configuration cohérente à ce type d'interaction. Mais la simple reconnaissance de fragments interdiscursifs/-textuels ne rend en effet pas compte du travail conjoint mené par les protagonistes ni de leur lien interlocutif : si les phénomènes interdiscursifs se rattachent à d'autres domaines d'activité, ils sont aussi informés par des déterminations situationnelles, interactionnelles et sociales. L'accommodation de discours est ici appréhendée comme un échange systématique auquel les acteurs impulsent une dynamique. Autrement dit, ce sont les valeurs pragmatiques des phénomènes dialogiques qui seront envisagées ici en rapport avec la gestion interactionnelle des contenus et de la relation.

La dimension interlocutive a été intégrée dans les recherches menées sur la consultation de voyance : le « comment ça prend » de Favret-Saada (1983, 1990) supplante une sémantique de la référence et met au jour une parole performative. Mais, qu'il s'agisse de dégager une logique symbolique (Favret-Saada op. cit.) ou communicative (Laplantine 1985) commune aux partenaires de l'échange, une description compositionnelle de la consultation et ses invariants sémiotiques (Heeren et Mason 1981, 1984), ou encore une rhétorique de la persuasion fondée sur des éléments fragmentaires et délinéarisés (Aphek et Tobin 1983), l'analyse immanente et statique prend le pas sur l'aspect dialogique et ne livre pas les parcours signifiants permettant de montrer comment les protagonistes sont des *auditor in fabula*, s'interinfluent sur la base de savoirs partagés et efficaces.

Pour rendre compte de la dynamique interactive des processus dialogiques, de leur caractère co-construit et de leur usage en situation, j'ai pris comme angle d'attaque la finalité qui les structure, à savoir persuader les consultants et plus largement les auditeurs. La persuasion n'est pas seulement réductible à l'intention des acteurs¹ mais aussi le lieu d'articulation entre celle-ci et le rapport à l'interlocuteur au moyen de schématisations (Grize 1996). De fait, elle se manifeste de façon relationnelle : les propos du voyant s'inscrivent dans une lecture pré-codée du monde commune et exercent une influence sur le jugement des consultants et sur l'orientation donnée à l'interaction. Les schématisations proposées visent donc à se conformer aux représentations² des consultants et font appel aux ressources dialogiques par le truchement de moyens linguistiques et textuels qui sont susceptibles d'agir sur les consultants.

¹ cf. la position de Ducrot (1992).

² Je retiendrai la définition que donne Grize de la schématisation (« (...) représentation discursive orientée vers un destinataire de ce que son auteur conçoit ou imagine d'une certaine réalité » (op. cit. 1996 : 50)) et j'utiliserai la notion de représentation pour ce qui concerne les idées, croyances et savoirs intériorisés.

Ce présent article propose d'appréhender le fonctionnement interactif de ces phénomènes dialogiques et leur accommodation au contexte et à l'activité de voyance. Il s'organise autour de trois directions :

- d'une part, il vise à montrer comment la mobilisation d'intertextes participe à la schématisation de l'activité de voyance, s'ajuste aux représentations praxéologiques des consultants sur cette activité et suscite la participation et l'adhésion de ces derniers ;
- d'autre part, il appréhende les phénomènes dialogiques qui concourent à orienter l'interprétation des consultants et convoquent des contre-discours, desquels les voyants invitent les consultants à se déprendre, par le truchement de formes didactiques et de marqueurs argumentatifs ;
- enfin, il examine les préconstruits et leurs implications au niveau de la gestion de l'interaction, comme lieux de convergence interlocutif et relationnel.

1. Manipulations d'intertextes : transfuge et coordination

À côté de l'exhibition des contraintes discursives qui lui sont propres (cf. les prédicats type comme *voir*, *ressentir*, *apparaître*...), le discours de voyance déploie d'autres types de discours qu'il met en relation avec la demande des consultants. Le schéma d'action (Bange 1987)³ sur la voyance peut se formuler selon le script suivant : exposer l'objet de sa demande de prédiction/recevoir des informations concernant son passé et son présent/se faire prédire son avenir. Les voyants se conforment à ce schéma tout en recourant à de l'interdiscours propre à d'autres genres. L'organisation textuelle de la consultation de voyance est ainsi informée par un savoir-faire en relation avec le contexte situationnel et verbal. La demande des consultants en l'occurrence est inscrite dans un schéma narratif, dans le modèle de la consultation et fait appel à certains actes afférents au scénario de la psychothérapie. Ces informations préalables sont donc exploitées par le voyant qui d'une part reformule la situation problématique et introduit des obstacles avant la résolution du problème, d'autre part installe les prémisses sous la forme d'une contre-demande qui appuie les solutions apportées. Ces activités recouvrent des objectifs contextuels et externes : obéir au schéma de la consultation de voyance, s'assurer la participation active et l'assentiment des consultants au temps de parole très circonscrit.

Les sections qui suivent proposent de mettre en évidence la transformation et l'accommodation de la demande des consultants par les voyants et de comprendre comment l'organisation textuelle qui en découle reflète la relation instaurée entre les participants.

1.1. Transfert du schéma narratif

Le schéma narratif qui se dégage de la consultation de voyance radiophonique se greffe sur la visée communicative inhérente à la demande des consultants : vouloir savoir. La demande des consultants impulse des schémas d'action et des scripts connus que les voyants exploitent et transforment en conformité avec la situation de voyance médiatique. Le schéma actantiel d'une part donne aux consultants une part active à la consultation en leur imputant un rôle et en les confrontant à d'autres acteurs. L'intrigue et le suspense afférent mobilisent le consultant en le liant par un contrat au voyant et en transformant son désir cognitif en une relation pragmatique au monde. D'autre part, l'exposition des problèmes préalable permet aux voyants de s'appropriier les informations livrées par les consultants et de se conformer aux attentes de divination.

³ Le schéma d'action est défini par Bange comme des opérations cognitives fondées sur les savoirs et intentions des interactants et qui guident les activités discursives. Je l'envisagerai ici également comme des tâches discursives qui structurent l'interaction (aspect qui rejoint l'idée de tâches dans un ordre structuré avancée par Kallmeyer 1983, cité dans Bange 1987). On peut accéder à ces fonctions discursives qui règlent le déroulement d'une activité par les schématisations proposées.

1.1.1. Exposition et accordance représentationnelle

L'exposition de la situation des consultants répond à deux objectifs pour le voyant : récupérer l'objet de la demande problématique en le développant de façon lisible et obéir aux attentes des néophytes sur la compétence des voyants. Cette réappropriation est du reste signalée comme une clairvoyance et asseoit l'autorité des experts. Cette reformulation permet ainsi de coordonner les rôles communicationnels et les contraintes discursives et langagières afférentes (Charaudeau 1995). Les voyants obtiennent ainsi un accord préalable des consultants avant de faire des conjectures, comme l'attestent les exemples analysés suivants :

S2⁴

J euh je suis avec une fille de-depuis six mois là et: euh **y'a y'a pas mal de bas** actuellement et: je n' sais pas trop où je vais alors chais pas si ça va si ça va durer ou
(..)

S oui je pense qu'actuellement c'est quand même y'a beaucoup de **frictions** hein dans

J ouais

votre couple hein c'est pas: bon Y'A des **sentiments** hein les sentiments il y sont mais j'ai l'impression qu'y a une difficulté à vivre ensemble c'est-à-dire que bon au niveau de la vie commune y'a quand même **beaucoup de de de heurts** hein

J tout à fait

Le consultant Jean-Marc s'informe sur l'évolution de sa situation sentimentale. Celle-ci, exposée de façon laconique par Jean-Marc, est reprise par la voyante Sandra qui explicite le sous-entendu *y'a eu des hauts*, inféré de l'énoncé *y'a pas mal de bas actuellement*, par le reformulant *sentiments*. De même, les expressions *frictions*, *heurts*, *difficulté à vivre ensemble* reformulent les propos du consultant. La réappropriation est marquée d'une part par le prédicat *j'ai l'impression* qui insère les propos originels dans une autre configuration, une schématisation de l'activité de voyance, et d'autre part par des phatiques hein qui sollicitent l'assentiment du consultant, lequel entérine les faits (cf. *tout à fait*).

C9⁵

M⁶ sandrine alors sandrine dix neuf ans de caen sandrine sandrine est ce que tu auras

C voilà

ton bac c'est donc la question

S oui'fin c'est pour savoir si euh mes résultats vont s'améliorer quoi

C très bien beh écoute on va regarder ça tout de suite alors tu vas te recueillir fermer les yeux et en pensant si tes résultats vont s'améliorer donne moi une première série toujours de quatre chiffres entre un et vingt deux

(...)

C et le onze on dirait que tu travailles quand même hein on dirait que tu travailles mais:

S ouais

je sais pas si ton travail t'amène les résultats escomptés parce que là là c'est c'est

S ouais ouais

difficile hein pourtant on peut pas dire que tu bosses pas hein tu tu bosses mais euh je dirais y'a pas les résultats en rapport de de ton travail c'est c'est vrai c'est exact alors euh je sais pas pourquoi tu te fais pas aider par quelqu'un

S me faire aider par quelqu'un

⁴ Les consultations de la voyante Sandra se déroulent sur *Radio Service* qui s'adresse à un public large. Les consultants, tous sexes confondus, sont âgés de vingt à cinquante-huit ans. Les consultations sont soumises à un minutage strict (leur durée est de deux minutes) et ont été programmées pendant quelques mois en 1996 le weekend entre 10 et 12 heures.

⁵ Le voyant Claude officie sur *Sky Rock*, radio musicale orientée vers un public jeune (l'âge des intervenants est compris entre quatorze et vingt-cinq ans). Les consultations durent cinq minutes en moyenne et ponctuent une émission régulière sur l'ésotérisme chaque dimanche de 18 à 20 heures.

⁶ Sur *Sky Rock*, l'ouverture de la consultation incombe à l'animateur Mehdi qui présente la personne sélectionnée en indiquant son prénom, son âge, son lieu d'habitation, et explicite sa demande.

Cet extrait montre que le voyant Claude procède, comme dans l'extrait précédent, à une exposition de la situation de la consultante en se réappropriant les informations implicites et explicites livrées par cette dernière. Les propos du voyant s'ajustent au sous-entendu originel (le prédicat *s'améliorer* dans la demande suppose que les résultats scolaires ne sont pas bons) et sont formulés par deux expressions reformulantes (*je sais pas si ton travail t'amène les résultats escomptés//y'a pas les résultats en rapport de de ton travail*). En outre, le voyant présuppose par ce même prédicat que la consultante fait des efforts et ne peut donc évoquer la paresse. Par ailleurs, cette réappropriation devient une prédiction en la reconfigurant dans une activité de voyance par le truchement des prédicats *on dirait* qui introduisent un jugement approximatif sur l'expérience vécue. De même, l'énoncé justificatif comprenant des déictiques (*parce que là là c'est difficile*) permet de renvoyer à la situation et à l'activité interprétative du voyant « à chaud ». Les reformulations préfacées par ces modalisations et renforcées par la preuve de leur réalité matérielle se conforment aux attentes de la consultante qui est invitée à corroborer les prédictions par des phatiques à répétition.

Ces différentes expositions installent le voyant dans son rôle d'expert et servent de préalable à un déroulement narratif par le recours à des intrigues, mettant en scène des obstacles et des actants.

1.1.2. L'intrigue et situation finale : espace contractuel et condition de réussite

Le déroulement de la voyance selon le script attendu (description de la situation/prédictions futures) subit quelques entorses. Les voyants recourent à l'intrigue de façon à lier la réussite de la prédiction à la capacité du consultant à honorer les conseils prodigués. La séquence narrative permet de mobiliser les consultants en les impliquant dans l'action et soumet la satisfaction de leur désir à certaines contraintes que le voyant propose de dépasser. Ce dernier tisse un lien contractuel avec les consultants et cherche à les influencer en les confrontant à des obstacles puis en fournissant les ficelles pour s'en sortir.

Dans l'extrait ci-dessous, la consultante Véronique demande au voyant si elle va pouvoir récupérer ses enfants placés en famille d'accueil. Après une séquence de numérologie où la consultante est invitée à décliner quatre chiffres, le voyant commence sa voyance par une complication (*ça va être difficile*), suivie d'une réaction qui est l'épreuve à passer pour obtenir la garde des enfants placés en famille d'accueil (*il faut que tu PROUves que t'en es capable*). La résolution (*tant qu't'auras pas ça euh ça marchera pas*) constitue la restriction-réussite et actualise le contrat passé avec le voyant. Est enchâssée une autre mise en intrigue. Tout d'abord, la deuxième complication (*pour olivier là y'a y'aura un problème*) est reprise et met en scène les opposants (*la personne qui s'en occupe ne désire pas euh l'rendonner*). La réaction, ensuite, justifie la complication et la continue (*elle s'y est beaucoup attachée/ça va être une douleur*). La résolution enfin est un rappel de son statut de mère à la consultante et de son droit à récupérer les enfants (*mais enfin c'est quand même tes enfants*).

Ce fragment de consultation montre comment les voyants tirent bénéfice de l'exploitation de macro-propositions narratives (Adam 1997) de façon à donner une dynamique à la voyance, et à mobiliser des schémas d'action qui sont largement partagés. En outre, les voyants donnent un modèle de comportement à adopter de façon indirecte sans engager leur propre jugement. Ils apparaissent ainsi bienveillants à l'égard des consultants qu'ils tentent de sauver d'une mauvaise situation et s'attirent ainsi leur ralliement.

Si l'exposition et l'intrigue schématisent les problèmes du passé et du présent à partir des informations contenues dans la demande des consultants, elles peuvent également se construire à partir d'une contre-demande, qui vise à faire accepter des présupposés préalables.

C20

C oui bonsoir véronique c'est une grave question là hein tu vas parce que les
V oui
enfants c'est toujours un sujet très

V j' vous entends pas

C oui je dis c'est un sujet quand même qui est: douloureux pour toi là

V oui ça fait: deux deux ans et demie trois ans que j'attends

C que tu essayes de récupérer non parce qu'i sont en famille d'accueil donc

V oui
(...)

C et le dix sept ça va être tr- **ça va être difficile** + ça va être difficile hein + ça va être
V ouais
difficile parce que **i faut que tu PROUves que t'en es capable**

V oui c'est c'que chuis en train d'faire

C voilà que tu PROUves que t'en es capable c'est-à-dire est ce que t'as un travail

V euh là j'avais j'avais X enfin j'avais signer mon cdi euh à la fin d'la semaine

C i faut que t'aies un travail que t'aies un appartement et que t'aies une vie stable

V voilà

C voilà **tant qu't'auras pas ça euh ça marchera pas** donc i faut qu'tu aies ces:
V ouais
critères là absolument et en ce moment donc c'est tu as presque le le tout mais pas encore tu
vois (...) parce que en tout cas pour euh **pour olivier là y'a y'aura un**
V ouais
problème

V olivia

C oui olivia plutôt excuse moi olivia oui

V pourquoi un problème

C ben y'a un problème **parce que i semblerait que la la les personnes qui s'en enfin la**
personne qui s'en occupe ne désire pas euh l' redonner quoi tu vois

V la quitter

C beh voilà c'est ça quoi parce que ça fait combien d'temps ça fait combien d'temps
V ouais
que cette personne s'en occupe

V ça fait: ça fait maintenant un an qu'i sont avec eux et c'est vrai que

C oui mais: **elle s'y est beaucoup attachée**

V è- oui elle s'atta- elle s'est trop attachée à ma fille

C oui elle s'est trop attachée et **ça va être une douleur** pour elle mais **enfin c'est quand même**
tes enfants hein ça faut pas l'oublier en tout cas euh redonne
V ouais
encore une autre série de quatre chiffres qui n'soit pas le vingt deux le vingt et un le un et le dix
sept

1.2. Contre-demande et acte de voyance : recherche d'un accord sur des prémisses.

Les voyants donnent un tour transgressif au déroulement de l'échange. Alors que les consultants s'attendent à recevoir une voyance, les voyants opèrent une contre-demande (Grossen 1992) à l'instar du psychothérapeute. Cette réorientation consiste dans le domaine d'action thérapeutique à recentrer les problèmes subis par le patient sur son propre fonctionnement psychique lorsque ceux-là sont trop systématiquement imputés à des tiers ou à des phénomènes extérieurs. Cependant, elle sert ici à conférer au voyant un pouvoir de discernement et, après l'acquiescement des consultants, à introduire des difficultés et les solutions de résolution. Les contre-demandes procèdent ici d'inférences stéréotypées et rendent la consultation plus spectaculaire en faisant appel au vécu des consultants. Ces derniers sont amenés à adhérer à de nouvelles prémisses qui cautionnent les propositions des voyants. Cet interdiscours sert donc à faire avaliser des présupposés communs à partir desquels va se dérouler l'interaction et se renforcer l'influence que les voyants cherchent à exercer sur les consultants, comme l'attestent les extraits analysés suivants :

C1

D voilà donc en fait donc j'app'lais pour euh: je donc je su- je travaille énormément en musique je: je fais un j'fais de la composition 'fin je suis euh: auteur interprète et euh et en fait euh j'ai l'intention et j'ai euh des projets de sortir un disque très prochainement
et euh je voudrais savoir si y'a une possibilité pour que ça marche
C hum

(...)

C et le seize **ta relation avec ta mère comment est elle est c'que est c'que ta mère te laisse bien faire les choses**

D (souffle) j'ai j'ai autour de moi on peut pas dire que ce soit que les gens me soutiennent énormément dans ce projet

C oui ben c'est ça le problème tu vois

D ouais

C c'est ça le problème c'est-à-dire que si tu veux tu ressors comme quelqu'un qui a du talent ça c'est au- ça ça fait aucun doute par contre ton entourage et ton environnement ne conviennent abSOLument pas

D oui je suis tout à fait

C voilà donc tu vois ça c'est la première chose que tu dois changer dans ta vie première chose tu vois parce qu- parce qu'on dirait que ton environnement veut avoir barre sur

D hum mais euh

toi tu vois donc euh: ça va pas (..)

Le consultant David s'informe sur la réussite de son projet de commercialiser sa musique. Cet extrait montre comment le voyant mobilise le script de la psychothérapie et en particulier la contre-demande. Le voyant, par ce procédé, cherche à schématiser les raisons qui pourraient empêcher David de commercialiser sa musique et à installer de fait des prémisses à la base du déroulement de la consultation. La contre-demande est transférée dans le contexte de la voyance et passe pour une demande d'éclaircissement. Elle est donc intégrée à un autre schéma d'action et s'ajuste au travail de voyance et aux représentations praxéologiques afférentes.

C9

C sandrine sandrine voilà

M sandrine alors sandrine dix neuf ans de caen sandrine sandrine est ce que tu auras

C voilà

ton bac c'est donc la question

S oui 'fin c'est pour savoir si euh mes résultats vont s'améliorer quoi
(...)

C et le vingt (expiration forte) disons que le diplôme il n'apparaît pas donc j'peux pas en parler mais i ressort quand même quelque chose de bien mais t'as des problèmes personnels c'est ça aussi qui ressort t'as des problèmes personnels **tu t'entends**

S hum

bien avec ta famille

S hum oui 'fin enfin pas t/

C ouais m-t- pas trop quand même hein

S pas trop non XX

Comme dans l'extrait analysé précédemment, le transfert de la contre-demande dans la consultation de voyance vise à faire avaliser par la consultante les raisons de son échec. Sandrine s'informe sur l'évolution de ses résultats scolaires et l'obtention du baccalauréat. Le voyant fait une prédiction négative et la justifie par *des problèmes personnels*. Il procède selon un script stéréotypé qui consiste à imputer les difficultés scolaires à des conflits générationnels et qui vise à faire cautionner cette interprétation par la consultante. La contre-demande, si elle est ratifiée, est destinée à fournir les données de base du schéma d'action mobilisé par le voyant tout en affichant le travail interprétatif de ce dernier.

L'intertextualité exploitée par les voyants est le lieu d'ajustement aux croyances des consultants sur l'activité de voyance, assure la participation de ceux-ci et fournit des présupposés communs pour un déroulement canonique de la consultation. D'autres procédés dialogiques sont utilisés pour suggérer des réponses et des propositions d'action aux consultants.

2. Les lieux dialogiques : rapprochement et disqualification

Le recours au dialogisme par des paraphrases et des connecteurs argumentatifs permet dans le contexte de la voyance de construire l'interprétation des consultants et d'anticiper les contre-discours en se positionnant par rapport à ceux-ci. Les schématisations qui en résultent situent ainsi d'emblée les voyants comme des personnes compétentes et dignes de foi. Elles consistent d'une part à fournir aux consultants des interprétations en les faisant passer pour des lectures exégétiques au moyen de marques de didacticité (Beacco et Moirand 1995, Brasquet-Loubeyre et Moirand 1994, Moirand 1992). Cet ajustement sollicite les consultants en les mettant en scène et en se mettant à leur portée. D'autre part, les interventions des consultants sont prévenues en recourant à des connecteurs qui visent à disqualifier tout discours contraire.

2.1. Paraphrases, suggestion et saturation interprétative

Une des caractéristiques du discours de voyance consiste à donner des éléments génériques sur lesquels les consultants vont greffer leur expérience et leurs attentes. La situation radiophonique contraint d'explicitier les interprétations possibles afin de permettre au voyant de construire une consultation lisible, circonscrire de fait le temps de parole des consultants et assurer l'identification des auditeurs à ces derniers.

Les voyants agissent également en fonction des représentations praxéologiques sur la voyance qui reposent sur des contraintes interprétatives liées à une axiomatique (configuration des symboles et leur signification). Aussi, ils font entendre deux voix, celle qui rapporte les faits et celle qui en fait une lecture exégétique. Cette articulation se matérialise par des enchaînements d'énoncés au moyen de marqueurs de reformulation paraphrastique (Gulich et Kotschi 1987) et de comparaison.

Le passage d'un énoncé-source abscons (lecture des symboles) à un énoncé-second qui l'éclaire par des termes plus usuels (interprétation) s'opère en effet par des marques de didacticité. Cet ajustement renvoie aux discours à visée didactique et propose des lectures précodées qui mobilisent les consultants. La locution ***c'est-à-dire*** introduit en effet des actes instanciés sur la base d'inférences stéréotypées tandis que ***comme*** fait appel à des savoirs communs. Tous deux viennent saturer les propositions des voyants et éviter des contre-propositions par des segments interdiscursifs.

2.1.1. Scripts stéréotypés et actes suggestifs

Le marqueur de reformulation paraphrastique ***c'est-à-dire*** introduit une contrainte d'équivalence entre d'une part un fait ou une qualité et une interprétation ou une explication. Mais cette reformulation ne correspond pas nécessairement à une relation d'équivalence sémantique : elle est informée par l'objectif de l'énonciateur et les contraintes situationnelles (Fuchs 1994). Plus particulièrement, il importe de le resituer dans l'ensemble de l'interaction où il figure.

Le marqueur de reformulation paraphrastique **c'est-à-dire** assure une dynamique dans une interaction où le temps de parole est à l'avantage du voyant. Il permet d'introduire de l'interdiscours agentivé. L'interlocuteur est doublement sollicité : d'une part, ses interprétations sont devancées selon un scénario stéréotypé, d'autre part, il devient l'agent d'une action qui lui est ainsi suggérée de mettre en application. C'est ce que je propose d'examiner à travers l'étude de quelques fragments.

S3

S oui: michel quelle est votre question

M beh c'était pour savoir euh: au point de vue travail euh: pour l'année euh mille neuf cent quatre vingt seize

S euh oui michel euh actuellement vous êtes en attente de quelque chose je vois un choix à faire hein vous êtes en chômage économique actuellement

M humhum

M oui

S ah d'accord hein mais on on dirait que votre la société qui vous a mis en chômage économique euh va reprendre des activités

M oui c'est ça

S ah d'accord et je r- moi ce que je peux vous dire c'est qu'y aura un choix **c'est-à-dire vous allez avoir le choix à partir du mois de MAI avril mai euh de retourner**

M humhum

dans cette entreprise (...)

Dans cette consultation, Michel s'enquiert sur son avenir professionnel. La voyante qui a circonscrit sa situation actuelle procède à un acte prédictif qui se décompose en deux temps. Le premier segment rhématique *un choix* introduit par un présentatif impersonnel *y'aura* est déterminé par un deuxième segment qui sature et actualise la prédiction par des précisions temporelles (mention des mois et emploi du futur périphrastique) et actantielle (actualisation référentielle par le personnel *vous*). Le consultant est invité ainsi à abonder dans le sens de la proposition dont la probabilité est forte (cf. le futur périphrastique) et dont la prise en charge lui est suggérée. Cette schématisation par paraphrase explicative sous des dehors de voyance (exposition d'un fait et son interprétation) vise à investir le consultant du projet proposé et éviter un échange trop personnalisé.

C7

C alors donc tu dis ton père henri donc viens d'être hospitalisé pour une grave

H oui:

dépression et son état va-t-il s'arranger alors alors tu vas te recueillir penser

H voilà c'est ça en fait

fortement à ton papa donc et en pensant fortement à lui pour savoir si ça

H oui

va s'arranger pour lui effectivement tu vas me donner spontanément une première série de quatre chiffres entre un et vingt deux

(...)

C je dis je dis y' a des raisons PROFONDES à son état attention c'est pas venu comme

H oui

ça hein il a pas une dépression comme ça en cinq minutes hein euh j'veux dire y'a (ntt)

y'a des responsables à ça di- disons qu'autour de lui y'a une ou deux personnes qui doivent être responsables de ça hein donc tu vois et: toi et ta mère je dirais vous

H c'est vrai c'est vrai

ressortez euh fortes par rapport à ça **c'est-à-dire que vous avez envie de faire quelque chose quoi hein mais:** ton père a souffert hein

H humhum

Ce fragment de consultation porte sur le rétablissement possible du père de Hélène dont la dépression a nécessité une hospitalisation. La reformulation paraphrastique introduite par *c'est-à-dire* enchaîne sur une constatation et une qualification (*vous ressortez euh fortes*) et instille une volonté d'agir à la consultante et à sa mère (*vous avez envie de faire quelque chose*). Cette interprétation transforme l'intérêt de la consultante pour son père en action qui lui est en outre imputée.

Le marqueur de reformulation *c'est-à-dire* permet donc de faire des propositions d'action aux consultants et de les impliquer. Les voyants obéissent également aux contraintes liées au support. Celles-ci consistent à éviter un échange trop bilatéral, et à circonscrire les interventions des consultants et proposer des interprétations lisibles pour tous.

2.1.2. Segments comparants : argument didactique et consensus

Si le marqueur analysé précédemment oriente l'interprétation des consultants et prévient tout aparté, le marqueur de comparaison **comme** banalise des arguments au moyen de comparants usités. Son emploi manifeste une communauté de savoirs et vient étayer des propositions sur la base de références partagées et allant de soi. Il introduit en effet du connu par le découpage prototypique qu'il opère sur le comparé. Cet ajustement vise à poser un univers de croyance commun qui plus est incontestable et introduire une participation indirecte des consultants. La focalisation opérée sur le segment comparant force l'acceptation du comparé : **comme** condense les idées courantes, celles de tout le monde et la participation du voyant à cette même communauté de discours. Alors que **c'est-à-dire** introduit des scénarios stéréotypés présentés comme des énoncés prédictifs, **comme** articule des propositions sous la forme de connaissances encyclopédiques communes. Le rapprochement intellectuel que ce dernier instaure est indissociable d'une influence interpersonnelle par le rôle de prolepse que le segment comparant joue.

C3

C oui q-c'est c'est quoi ta question

M oui:

F ben c'est: bon c'est la santé vis à vis des études parce que j'ai dû arrêter: les études j'étais en fac de médecine et si je vais reprendre ou sinon qu'est ce que je vais reprendre qu'est ce que vous me conseillez

C oui

C alors t-

C alors alors je comprends pas parce que c'est pas trop lisible la seule chose que j'ai alors alors (c'est c'est/ses ses) plan de santé c'est ça c'est quoi c'est

M problème

C ah (c'est/ses) problème de santé vont ils s'arranger ah d'accord donc tu veux savoir si ta santé va s'arranger

F problème

F ouais et: si je pourrai reprendre des études XX

C très bien

(...)

C et le vingt deux euh (raclement de gorge) je pense qu'il y'a à l'origine y'a un problème bon y'a des problèmes de santé qui apparaissent c'est vrai euh surtout une fatigue tu vois t'arrives pas bien à récupérer tu vois des choses comme ça mais y'a aussi des problèmes psychologiques qui ressortent + euh allô

F oui

C oui je dis t'as des problèmes psychologiques aussi qui ressortent **comme des angoisses des machins comme ça** quoi tu vois (...)

Cet extrait concerne la consultante Fatou qui a des problèmes de santé et souhaite savoir si elle va se rétablir. Après avoir corroboré et reconfiguré le diagnostic (*y'a des problèmes de santé qui **apparaissent** c'est vrai*), le voyant Claude élargit celui-ci à des *problèmes psychologiques*. Le segment comparant introduit par *comme* concerne un hyponyme (*angoisses*) plus éloquent pour spécifier l'état psychique de la consultante. Il vient justifier cet argument-ci et le saturer par le recours à une occurrence exemplaire. Le voyant se met à la portée de la consultante et évite ainsi toute objection.

C6

C et le six oui oui je enfin disons que (raclement de gorge) tu te sens toi des: comment dirais je des prédispositions pour la guérison des choses comme ça

S beh bizarrement un petit peu mais enfin je j'ai aucune preuve concrète quoi i s'est rien passé de particulier qui m'a: fait penser ça

C beh di-di-

C disons que (raclement de gorge) disons qu'i ressort pas uniquement que les pierres et les: et les cristaux i ressort aussi les substances + **comme les plantes les machins comme ça** tu vois tou- tou- tout tout ce qui est donc je pense que c'est

S X

un ensemble moi je je pense que tu pourrais faire une formation tu vois où y'aurait à la fois les plantes les pierres les cristaux tu vois enfin t- tout ce qui concerne euh euh

S beh tout ce qui est naturel en fait

Le consultant Stéphane souhaite savoir si son projet de carrière dans le maniement thérapeutique des pierres se réalisera. Le voyant confirme les désirs du consultant mais ajoute une autre proposition formulée par un terme savant (*les substances*) spécifié par un hyponyme qui en restreint l'acception à celle de végétaux (*les plantes*). Ce segment formulé comme un argument connu et banal vise à faire avaliser la proposition qui donne une dimension plus pragmatique au projet de Stéphane : les tenants de cette pratique thérapeutique associent à leur diagnostic par les minéraux des prescriptions naturopathiques. Cette banalisation confirme l'argument précédent et empêche ainsi toute discussion sur son bien-fondé.

Si les segments reformulants anticipent l'interprétation des consultants, leur apportent des réponses et préviennent les objections, les connecteurs argumentatifs thématisent des contre-discours et les annulent aussitôt.

2.2. Dialogisme et connecteurs argumentatifs

Pour rendre leurs propositions incontestables, les voyants doivent se positionner par rapport à des discours contraires. Les représentations praxéologiques sur la voyance sont renforcées par le voyant par différents procédés dialogiques. Les connecteurs argumentatifs, comme **quand même** et **de toute façon** assurent un décrochage par rapport à des discours antérieurs et posent le discours à venir comme conforme et seul recevable. L'action sur l'interlocuteur procède de propos qui lui sont imputés implicitement, et l'influence qui s'exerce au moyen de ces locutions constitutivement hétérogènes vise à disqualifier toute contre-proposition.

2.2.1. Réprobation et le connecteur **quand même**

Quand même a été analysé comme un connecteur au fonctionnement dialogique. Moeschler et Spengler (1981) ont montré en effet qu'un de ses emplois argumentatifs consiste à cristalliser une double opération de concession et de réfutation. Ce connecteur évoque un contre-discours sous-entendu et imputé à l'interlocuteur, et cette inscription en creux annule

toute objection potentielle du consultant en laissant planer l'ombre d'une réprobation. Cette manifestation de non-complaisance joue également en faveur de la crédibilité du voyant, comme l'attestent les analyses qui suivent :

S16

F bonjour sandra je je suis donc euh fabienne je vous appelle pour vous posez une

S oui:

question concernant un projet que nous avons qui est en cours et je voulais savoir de quelle façon il allait aboutir

(...)

S écoutez moi: euh c'que je peux voir d'après les chiffres que vous m'avez donnés donc en voyance directe c'est que de toute façon ce projet vous arriverez à le à le faire mais bon y'a quand même une petite période: d'attente c'est une maison

F oui tout à fait

S c'est la construction d'une maison voilà hein (rire)

F oui oui oui

S vous y arriverez mais bon pas tout de suite je vois ça plutôt euh d'ici la fin de l'année hein

F ah bon

S mais vous y arriverez **quand même** c'est qu- c'est **quand même** quelque

F ah

chose de très positif hein

La consultante Fabienne s'informe de la poursuite de son projet immobilier. La voyante prédit une issue favorable assortie d'une restriction temporelle. Face à l'étonnement de la consultante, la voyante enchaîne en répétant la prédiction positive et en désapprouvant la réaction dubitative de Fabienne par les deux occurrences du connecteur *quand même*. Celles-ci focalisent l'attention sur le résultat (aboutissement et évaluation positive) et s'opposent au doute potentiel de la consultante qui est réprouvé. Ce parti-pris révèle un contre-discours qu'il contrecarre aussitôt en faisant prévaloir l'acte de réfutation.

C10

M ok d'accord bon beh voilà tu veux savoir si euh tu vas t'orienter en économie ou

H oui voilà

dans l'art

C dans l'art ou dans l'économie c'est que pas du tout pareil hein c'est à l'opposé

H voilà

H non

même hein beh écoute on va regarder ça hélène hein donc tu vas te recueillir fermer

H d'acc-

les yeux et en pensant fortement à ton orientation scolaire donc ton ton orientation professionnelle donne moi une première série de quatre chiffres entre un et vingt deux

C quinze et seize l'art ressort pas mal **quand même** t'as des tendances artistiques

quand même hein allô je dis t'as des tendances artistiques alors est ce

H oui oui

que tu es bien sûre que tu veux faire de l'économie

H euh je sais pas

C ben j't- moi tu me poses la question j'te l'dis l- j'te dis l'art ressort mais i ressort mal c'est-à-dire que comme si on t'avait donné comme si on t'avait dit que l'art ça servait à rien ou des machins comme ça hein tu vois (..)

Cet extrait intervient après la séquence où la consultante Hélène est invitée à décliner quatre chiffres. Sa demande concerne une impossibilité à se déterminer sur son orientation scolaire (économie vs art). Le voyant opère un choix qu'il assortit du connecteur *quand même*. Celui-ci introduit en creux un contre-discours. Cette polémique implicite peut être reconstruite comme suit : « puisque c'est la filière artistique qui apparaît dans la voyance c'est l'art que tu dois choisir même si tu n'en es pas persuadée ». La consultante est invitée à se rallier à cette proposition. La proposition implicite imputée à la consultante est remise en cause au profit du parti-pris du voyant.

Si ce type de connecteur évoque deux actes énonciatifs distincts supportés par deux instances aux avis divergents, **de toute façon** ou son homologue **en tout cas** restreint les inférences possibles des arguments précédents et invite les consultants à se rallier aux mêmes conclusions.

2.2.2. Appel au ralliement et le connecteur **de toute façon**

Les exemples précédents ont montré que la façon de prévenir toute intervention du consultant consiste à focaliser son attention sur une proposition et à déjouer ainsi des critiques potentielles. Le connecteur **de toute façon** fonctionne comme un lieu de convergence de discours oppositifs, comme le remarque Maingueneau :

(..) [il] interprète les visées argumentatives contradictoires par rapport à une visée globale qui disqualifie cette contradiction, la donne pour inappropriée. (1987 : 132-133)

Il comporte une fonction interactive dans la mesure où son caractère constitutivement hétérogène thématise une conclusion contraire et l'annule en faveur d'une proposition indiscutable. Ainsi, le consultant est invité à tirer les mêmes conclusions que le voyant.

S10

S + (inspiration rapide) ça fait ça fait quand même assez longtemps que vous cherchez à vendre cet appartement hein vous avez eu beaucoup de difficulté par rapport à cet

J oui XX

J oui

appartement hein on ressent de toute façon beaucoup de: y'a des personnes qui

J oui

s'étaient déjà présentÉES puis ça s'est pas FAIT oui vous avez: de toute façon

J oui

J non

moi je pense qu'i faut quand même au niveau du PRIX euh i faut pas i faut un petit peu un tout petit peu remonter le prix hein

J i faut le remonter

S un tout petit peu hein

J et oui mais alors ça fait deux fois que: i me proposent bon euh une somme j'y dis donc deux millions de plus mais là en principe ce soir je dois signer un compromis à à:: 370 et moi j'aurais voulu 3- euh 390

S + non moi je pense que vous vous si vous voulez je pense qu'i faut que vous vous demandiez un peu plus mais bon pas autant que ce que vous demandez là sinon ça se fera pas

J XXX demandé et eux ils m'ont dit 370

S moi je pense que bon 375 quelque chose comme ça hein **de toute façon** bon **de toute façon** cet appartement vous le vendez hein

J oui oui je le vends

La consultante Jacqueline est sur le point de céder un appartement et s'informe auprès de Sandra de la réalisation et de la bonne marche de la vente. La voyante lui conseille de baisser le prix et introduit une issue positive par le truchement du connecteur *de toute façon*. La proposition d'augmenter légèrement le prix de vente proposé par les acquéreurs potentiels peut amener la consultante à penser qu'elle ne vendra pas. Aussi, cette conclusion imputée à Jacqueline est annulée par la conclusion contraire. La consultante se rallie à celle-ci, comme l'atteste son intervention (*oui oui je le vends*).

C16

C et le dix huit (rapidement) si tu vas tomber enceinte mais pas encore pas tout de suite

Cé ah bon

C oui pas tout de suite y'a y'a une question d'ovulation là qui apparaît

Cé ah bon

C y'a un petit problème d'ovulation mais tu vas tomber enceinte + tu vas tu vas arriver

Cé ah

tu vas avoir ton enfant mais tu le veux tout de suite

Cé ouais

C beh ça ne saurait tarder parce qu'il apparaît dans l'année hein

Cé ah super

C ah oui il apparaît dans l'année oui oui mais y'a quelques problèmes peut être

Cé ah

d'ovulation donc c'est oui y'a un petit problème d'ovulation peut être alors c'est

Cé ah oui

j'pense que t'as été voir un gynécologue

Cé beh: oui là récemment mais pas pour ce problème XX pas pour ça hein

C beh i

C ben i faudrait lui demander t- tu lui demandes mais **en tout cas** tu vas tomber enceinte rassure toi hein

Cé ah super

Dans cette consultation, le voyant Claude est consulté par Cécile qui souhaite avoir un enfant. Après avoir fait une prédiction positive, il introduit des difficultés d'ordre hormonal (problèmes d'ovulation) et s'informe sur son suivi médical. Les conclusions que pourrait inférer la consultante de cet obstacle et du conseil prodigué (consulter un gynécologue) sont annulées par une focalisation sur la prédiction positive. *En tout cas* laisse entendre une incertitude imputée à la consultante qu'il rejette au profit d'un acte positif. Toute conclusion contraire aux propositions est ainsi anticipée et dans le même temps conjurée.

Ces moyens énonciatifs permettent donc aux voyants, sous couvert d'actes prédictifs, de rejeter l'opinion des consultants à leur profit et de penser à leur place la marche à suivre. Pour influencer le jugement des consultants et présenter une consultation cohérente au public, les voyants recourent également aux préconstruits culturels.

3. Recours aux préconstruits : résonance affective et influence interpersonnelle

La mobilisation de préconstruits est un moyen d'agir sur le public et sert des objectifs locaux de gestion de l'interaction et d'influence. Ils tiennent en effet compte des valeurs prégnantes dans la société (Grize 1996). L'influence exercée sur les consultants procède de la résonance affective des catégories utilisées. Le choix de catégorie suit un parcours inférentiel : les propos des consultants sont reconfigurés afin de leur octroyer plus d'impact à la fois pour influencer le consultant intervenant et pour émouvoir plus largement le public.

La relation et le lien interlocutif s'incarnent dans des procédés textuels. Ces derniers regroupent les catégories à isotopie dramatique, les nominalisations et l'identité stylistique, et les étiquettes socio-discursives attribuées par analogie.

3.1. Gestion de la dimension dramatique de l'interaction

Si les catégories à isotopie dramatique s'inscrivent dans les contraintes discursives afférentes à la consultation, sa fonction de lisibilité et son schéma d'action (exposition de la situation et sa problématisation/résolution), elles permettent également de trouver un écho chez les consultants et le public. Elles font donc appel aux sentiments de ces derniers et visent à susciter des réactions émotives. L'exploitation du pathos intervient dans la reformulation des informations préalables données par les consultants. Cette réappropriation est entachée d'affectivité par le recours à des catégories de nature diverse : catégories verbales et nominales, axiologiques.

3.1.1. Paradigme désignationnel⁷ et schématisation dramatique

Les catégories utilisées par les voyants pour exposer et problématiser la situation des consultants comportent une dimension dramatique. Cette schématisation procède d'une recherche d'adéquation interlocutive. Elle s'inscrit dans le registre du malheur afin de provoquer des réactions consensuelles chez les consultants. La phase d'exposition constitue les prémisses et la base d'un accord préalable sur les données. Aussi, les catégories à isotopie dramatique visent à emporter l'adhésion des consultants. Le pathos est en effet un moyen de jouer sur la corde émotionnelle en faisant appel aux sentiments par le recours à un langage figuré et affectif et de s'attirer ainsi les bonnes grâces de l'interlocuteur. La construction d'un univers tragique permet de s'adapter au public en manipulant les représentations familières et les émotions inhérentes à certains termes.

C'est ce qu'attestent les extraits suivants :

S2

J euh je suis avec une fille de-depuis six mois là et: euh **y'a y'a pas mal de bas** actuellement et: je n' sais pas trop où je vais alors chais pas si ça va si ça va durer ou (..)

S oui je pense qu'actuellement c'est quand même y'a beaucoup de **frictions** hein dans
J ouais
votre couple hein c'est pas: bon Y'A des **sentiments** hein les sentiments il y sont mais j'ai l'impression qu'y a une difficulté à vivre ensemble c'est-à-dire que bon au niveau de la vie commune y'a quand même **beaucoup de de de heurts** hein

J tout à fait

La voyante reprend la formulation avoir des bas actuellement initiée par le consultant et la décompose par les deux hyponymes frictions et heurts. Elle en explicite également le sous-entendu 'y'a eu des hauts' par le reformulant sentiments. Le caractère dramatique de cette exposition découle du contraste introduit par les valeurs de cette paire oppositive, elle-même insérée dans un pseudo-dialogue marqué par l'approbation et la restriction (cf. bon Y'Amais j'ai l'impression..). En outre, l'hyperbole due à l'augmentatif beaucoup tranche avec les réserves introduites par la litote pas mal et cette emphase vise à agir sur le consultant, qui du reste entérine cette exposition. (cf. tout à fait).

⁷ Notion empruntée à Mortureux (1993) qui la définit comme l'ensemble des reformulations co-référentielles (les reformulants) qu'un terme subit au cours de l'enchaînement discursif et qui assure une cohésion au discours.

C12

M t'es en train de la divorc- d'accord t'es en train tu veux (aspiration audible) XX ta femme

C et tu veux donc alors tu veux

D beh je veux **j'l'aime toujours** et: voilà quoi

M ok

C euh tu veux la reconquérir alors

D voilà

(..)

C ah le vingt d'accord à mon avis tu te sens coupable

D oui

C tu te sens coupable parce que à l'époque où t'étais avec elle t'as pas fait c'qui fallait et aujourd'hui tu t'aperçois que finalement c'est ton: **c'est ton trésor** cette femme tu vois c'est c'est **quelque chose auquel tu tiens ENORMément** et tu n'as pas fait ce

D X

qui fallait hein daniel

D c'est vrai c'est ça

Cet exemple montre que les reformulants à isotopie dramatique s'insèrent dans une schématisation du présent et du passé, qui justifie la situation problématique du consultant et la suite donnée, soit les prédictions futures. Le voyant crée à partir des éléments fournis par Daniel (divorce/sentiments encore vivaces) un micro-univers où dominant la douleur psychique (*tu te sens coupable*), les erreurs du passé marquées par une situation de déficit (*tu n'as pas fait ce qu'il fallait à l'époque...*) et la situation d'introspection-découverte actuelle (*aujourd'hui tu t'aperçois...*). L'intervention de Daniel (*je l'aime toujours*) est reformulée dans des termes poignants marqués par l'exagération et l'affectivité (*c'est ton trésor (...)* *c'est quelque chose auquel tu tiens ENORMEMENT...*). La demande initiale est configurée par des composantes temporelles qui déterminent un cadre (avant/aujourd'hui) et par une isotopie tragique de façon à entraîner l'accord préalable du consultant en faisant appel aux sentiments et à s'assurer ainsi le bon déroulement de l'interaction selon un schéma préformé.

3.1.2. Les axiologiques et action sur les consultants

Un autre moyen pour intervenir sur les consultants et s'assurer le contrôle de l'interaction consiste à introduire des catégories axiologiques. Les voyants reprennent des informations introduites par les consultants ou font des inférences selon un scénario plausible dont ils renforcent l'aspect négatif ou positif par des reformulants qui marquent une gradation dans le registre axiologique. Ce dernier procède de la catégorisation de l'objet par des traits évaluatifs bien/mal (Kerbrat-Orecchioni 1980). Les catégories axiologiques contiennent un schème d'action qui oriente les propos dans le registre du malheur ou du bonheur, de l'appréciation et de la dévalorisation. Leur emploi vise à agir sur les sentiments des consultants et sur leur adhésion.

C7 (voir co-texte p. 11 § 2.1.1)

C il a **il a souffert** i faut pas s'étonner si aujourd'hui il est comme ça donc à mon avis il va s'en sortir mais **il a des idées très NOIRES** quand même attention hein

H oui beh disons que: y'a quatre mois il a fait une tentative de suicide

C il a des idées très

C ça ne m'étonne pas parce que euh il a des raisons mais lui c'est pas un truc comme

H donc euh

ça qui est venu hein on lui a **on lui a fait des saloperies** hein

H oui c'est vrai

C on lui a fait on lui a fait des saloperies donc i faut PAS s'étonner si il est comme ça aujourd'hui donc je pense avec le soutien de sa famille faut le faut le: lui rendre raison quoi faut bien lui faut bien lui montrer que il a quand même euh euh il a quand même une famille qui qui l'aime etc etc donc je pense là qu' y'a que l'affection et

H hm
l'aMOUR qui pourRONT le décider à vivre tu vois MAIS il est passé très près sache le
H ouais
hein il est passé très près ton père hein

H ouais beh je sais oui X

Cet extrait concerne une demande concernant le rétablissement du père de Hélène hospitalisé pour une dépression. Les premières interventions du voyant consistent à motiver l'état dépressif du père. Dans cet extrait, Claude apporte une touche dramatique en évoquant l'état de souffrance antérieure à l'événement (*il a souffert*) et l'action malfaisante de tiers (*on lui a fait des saloperies*). De plus, il qualifie la dépression par une expression plus éloquente et inquiétante (*des idées très NOIRES*). Cette série d'axiologiques augmente le degré de gravité de la situation et les valeurs qu'elles véhiculent visent à trouver une résonance chez la consultante dont la confiance envers le voyant n'en est que plus renforcée.

C18

C oui bonsoir patrick

M alors euh toi tu as une copine qui se dit envoûtée c'est ça

P oui beh on pense on pense un truc comme ça oui
(...)

C oui bonsoir patrick donc toi ton: tu as une copine qui se dit envoûtée alors

P oui ou bien on croit que qu'y a quelque chose un blocage sur tout ce qu'elle fait en tout cas

C d'accord beh écoute on va regarder ça tout de suite alors tu vas te recueillir penser fortement donc à ta copine magali en pensant fortement à elle pour savoir si **y'a quelque chose de mauvais** sur elle tu vas me donner une première série de quatre chiffres entre un et vingt deux sans réfléchir hein
(..)

C parce que i faut te dire quelque chose que quand des fois y'a des personnes qui meurent c'est pas toujours positif certaines morts sont des fois **TRES négatives** tu vois euh dans son cas là y'a une mort qu'est négative et donc qui a concouru si tu

P oui
veux en quelque sorte à cristalliser au t- au dessus d'elle des des **forces mauvaises**

P oui
si bien que si à ce moment là **y'a eu des gens qui ont voulu du mal** euh i z'ont pu effectivement disposer euh d'une force supplémentaire tu comprends voilà

P d'accord
parce effectivement y'a **quelque chose qui ressort sur elle qui n'est pas bon du tout**

P ah non

C ah c'est même pas bon du tout

Patrick consulte le voyant Claude au sujet de son amie supposée envoûtée. Cette première catégorisation du problème qui évoque déjà un univers conflictuel est reformulée par le voyant en termes axiologiques (*mauvais*) qui assurent une inscription dramatique. Cette dernière se poursuit par l'origine imputée au malaise de Magali, à savoir *une mort ..négative*. Cette schématisation dramatique se construit par une matérialisation néfaste de la mort (*cristalliser ... au dessus d'elle des des forces mauvaises*), l'action de personnes mal intentionnées qui s'y adjoignent (*des gens qui ont voulu du mal ...disposer euh d'une force supplémentaire*) et l'évaluation négative du résultat (*qui n'est pas bon du tout*). Cette mise en série de termes axiologiques convoquent des valeurs qui ont prise sur le consultant.

Les préconstruits mobilisés relèvent du domaine de l'affect et de valeurs supposées prégnantes chez les consultants. S'ils colorent le contenu des conjectures de représentations communes, ils peuvent également servir à établir une relation sur le mode intimiste entre les protagonistes.

3.2. Nominations et identité stylistique : l'influence sur le mode empathique

L'adresse faite aux consultants sur le mode intimiste en énonçant leur prénom confère aux échanges un caractère chaleureux et oriente favorablement la disposition des consultants à l'égard des voyants. Elle évoque les relations proches et diminue toute attitude rétive par un mouvement régressif. Par ailleurs, l'assentiment des consultants est recherché en adoptant son style langagier. Ces deux modes de schématisations recourent à l'affect et visent à exercer une influence sur le mode de la séduction.

3.2.1. Recours aux nominations et communion interpersonnelle

Le recours aux préconstruits, à des valeurs communes emprunte la voie de la communication conviviale. La dimension « humaine », préconisée du reste dans les média (Méadel 1984), joue sur la fusion et l'attitude chaleureuse de façon à s'attirer la sympathie des consultants. Elle recouvre l'interpellation des consultants par leur prénom et la catégorisation des personnes proches par des termes affectueux. Les préconstruits évoquent les relations proches et les rapports affectifs et fournissent un terrain d'entente.

S18

S bonjour:

Sy bonjour euh:: je m'appelle sylvie

S oui bonjour **sylvie** euh quelle est votre date de naissance

Sy vingt six février mille neuf cent soixante quatre

S oui: quelle est votre question **sylvie**

C2

C alors huit onze quatre vingt **chère séverine** et donc tu demandes si tu vas réussir ta première année de médecine hein c'est ça

S oui un concours

Ces deux extraits concernent l'entrée en matière avant la consultation proprement dite. Il s'agit de s'informer et se mettre d'accord sur l'objet de la demande. Les consultants sont d'emblée mobilisés en début d'échange et leur désignation par leur prénom est destinée à les mettre en confiance. Cette interpellation est renforcée parfois par l'en-tête *chère* qui rappelle l'intimité manifestée dans les échanges épistolaires.

S6

C alors j'aurais aimé savoir au niveau euh du travail parce que bon je suis sans travail actuellement on m'a fait quelques propositions mais euh y'a rien qui se décante **alors**
S oui

j'aurais aimé savoir si euh quelque chose va arriver et quand

S christine donnez-moi quatre chiffres de un à vingt-deux s'il vous plaît

C alors le sept le treize le huit et le vingt et un

S + **écoutez christine** c'est c'est très positif hein moi de toute façon je pense que par rapport euh aux propositions qu'on vous a fait euh vous avez euh quelque chose qui qui va marcher pour moi y'a un y'a le début d'un nouveau travail hein donc y'a

C oui

une si vous voulez on va vous téléphoner hein c'est par c'est plutôt par téléphone on va vous téléphoner pour vous dire d'aller vous présenter vous z- vous travaillez pour moi avant l'été hein

La désignation des consultants peut également préfacier les actes prédictifs, comme le fait souvent la voyante Sandra. Elle vise à solliciter l'attention de la consultante en recourant à l'affect.

S5

S oui quelle est votre question **aurore**

A alors ma question se serait euh je voudrais savoir si **mon père** va se rétablir bientôt parce qu'il est très gravement malade en ce moment et je voudrais savoir si ça va s'arranger ou pas

S euh **aurore** donnez-moi **le prénom de votre papa** et sa date de naissance s'il vous plaît

A alors son prénom c'est gilbert

S oui

A et il est né le premier octobre mille neuf cent trente et un

Cet extrait intervient dans l'entrée-préface. La recatégorisation du terme père fournit par la consultante en *papa* et l'emploi du prénom de celle-là modifient la relation distante préalable et orientent les échanges dans un registre affectif et intime.

Cette communion joue sur les valeurs attachées aux modes d'interpellation. Elle peut également procéder de l'utilisation de termes familiers qui renvoie à un usage langagier spécifique et joue sur la connivence.

3.2.2. Communauté de parler et relation consensuelle

Les préconstruits évoquant un langage familial émaillent les consultations du voyant Claude qui officie sur la radio Sky Rock attirant un public jeune. Le lien interlocutif s'instaure par l'emploi de termes qui courent dans les groupes de jeunes. Ce style commun donne une dimension plus expressive aux propos des voyants et est en accord avec l'anticonformisme qui se manifeste par un langage non châtié. Cette proximité verbale et la relation de complicité afférente concourent à faire accepter les conjectures des voyants et participent à la recherche de l'accord conversationnel.

C1 (voir le co-texte p. 8 § 1.2)

C et le dix sept pour moi tant que tu seras dans l'environnement dans lequel tu es y'aura pas comment dire ça sera très difficile parce que si tu veux c'est comme si t'avais deux personnalité une liée à tes études si tu veux et une autre secrète où

D humhum

là tu te **défonces à fond quoi** tu vois où: tu y mets vraiment euh euh et en même temps tu as euh: y'a quelque chose de génie de génial chez toi hein donc t'as du talent ça fait aucun doute + t'as t'as du talent par contre ton environnement est catastrophique 'fin je dirais t- (...)

Cet extrait reprend les conjectures précédentes du voyant sur les problèmes rencontrés par David qui souhaite commercialiser sa musique. Ces difficultés sont attribuées à l'opposition de ses parents à ce projet et à son double investissement (études et musique). Pour appuyer ce dernier diagnostic, le voyant recourt à l'expression *se défoncer à fond* qui se conforme au langage « jeune » et à son éloquence. En outre, le ponctuant *quoi* très usité chez les jeunes signale cette connivence dans le niveau de langue en faisant mention d'un même parler.

C19

M (...) alors Jeanne en fait elle est elle a passé trois mois en hôpital psychiatrique euh
claude parce qu'il cherche ta feuille partout
C oui

C non je l'ai là ça c'est c'est bon

M voilà donc elle est toujours sous traitement et elle voudrait savoir si elle va guérir
C je regarde

C très bien alors tu vas te recueillir Jeanne euh: alors recueille toi bien parce que
J oui Claude
c'est important donc pour savoir si tu vas vraiment guérir donne moi une première
J oui **J** oui
série de chiffres entre un et vingt deux
(...)

C beh pour faire euh je pense qu'y a des problèmes qui sont liés à l'enfance tu vois qui
J oui
qui apparaissent dans ta voyance qui qui qui qui qui sont comme une sorte d'ancre tu
vois et qui te tiennent par le fond tu vois c'est-à-dire que PLUS tu veux aller vers la
J oui **J** haha
lumière plus au contraire ces choses là t'indiquent de pas réussir de rien **foutre** tu
vois et de alors donc toi y'a une espèce de combat je dirais chez toi entre la vie
J aïe
et la mort en quelque sorte tu vois alors/
J humhum

J ah quand même

Jeanne, qui sort d'un séjour en hôpital psychiatrique, s'enquiert sur son rétablissement. Le voyant procède à un diagnostic et impute les raisons de ses désordres psychiques à des problèmes survenus dans l'enfance. Cette interprétation est décrite au moyen de métaphores et d'actions personnifiées. Les conflits psychiques sont en effet traduits par des élans et des inhibitions auxquels est attribué un discours négatif. La reformulation de ce dernier dans une catégorie fortement connotée *foutre* vise à susciter l'assentiment de la consultante par un style partagé. Cette formulation expressive affiche une norme linguistique commune et tente de créer une complicité dans la catégorisation du monde.

Les préconstruits analysés précédemment sont susceptibles de faire appel aux sentiments des consultants et à leurs valeurs et ainsi garantir la poursuite de la consultation selon un canevas préformé. Ils se manifestent également par des reformulations analogiques en mettant en relation les informations des consultants avec d'autres *doxa*.

3.3. Relation interlocutive et étiquettes socio-discursives stéréotypées

Si l'accordance relationnelle résulte de l'emploi d'expressions familières, elle peut également provenir d'un processus mettant en rapport l'intervention du consultant avec des espaces imaginaires évocateurs au moyen d'étiquettes discursives. Cette recatégorisation vise à provoquer chez le consultant une identification immédiate à un contenu discursif valorisé et valorisant : elle joue le rôle d'interface entre l'idée émise par l'intervenant et un substitut co-référentiel beaucoup plus frappant. Cette mise en relation dialogique recourt à des préconstruits comportant des schèmes d'action. Comment donc opèrent ces rapports analogiques et quel est leur rôle dans la consultation de voyance ?

3.3.1. Petit parcours ontologique

Les catégorisations ne prennent tout leur sens qu'appréhendées dans le contexte de leur apparition. Dans la situation de la consultation de voyance, il importe en effet de saisir leur co-construction et le parcours interprétatif qui est effectué. La mise en mots finale, celle qui est donnée par l'expert, procède d'une dynamique de l'interaction. Les données livrées par les consultants sont configurées dans des étiquettes stéréotypées. Celles-ci sont déterminées

par des inférences opérées sur le discours de l'interlocuteur et orientent la lecture des voyants vers des catégories relevant de la *doxa*. Cette association constitue un parcours ontologique : les informations implicites ou explicites des consultants viennent se confondre avec d'autres préconstruits qui introduisent d'autres *doxa*. La reformulation analogique vient renforcer les propos des consultants et permet aux voyants de raffermir leur place d'expert face à des réactions dubitatives ou à des demandes de précisions.

Cette schématisation instruite par deux sources véhicule des valeurs qui jouissent d'une certaine faveur et qui vont dans le sens d'une flatterie.

3.3.2. Amalgame et rapport interlocutif

Les définitions construites à partir du discours des consultants implicite ou explicite procèdent d'un amalgame entre des formulations périphrastiques et des prédicats qui renvoient à des préconstruits qui ont cours dans la société. Elles interviennent à des moments-clé de l'interaction et redonnent à chacun la place qui lui revient. Elles sont en effet mobilisés par les voyants pour reprendre le contrôle de l'interaction et confirmer ses positions alors que les réactions des consultants risquent de bouleverser la conduite de la consultation.

S3 (voir co-texte p. 10-11 § 2.1.1)

S (...) bon mais c'est quelque chose qui se fait de toute façon assez rapidement avant l'été + avant l'été

M et en france ou à l'étranger

S euh moi je vois ça en france hein

M ah d'accord

S je vois ça en france hein de toute façon hein je vous non je vous vois pas euh je

M humhum
pense que vous avez EU si vous voulez euh une peut être une proposition pour l'étranger mais bon ça ne ça ne marchera pas comme vous le souhaitez je vous vois retravailler en france et je vous vois retravailler je vous dis euh de toute façon la période de l'été

M d'accord

S donc vous sortez donc de ce chômage économique qui vous perturbe quand même beaucoup hein euh ça vous perturbe euh vous avez envie de toute façon de de partir

M oui c'est vrai
à l'étranger hein parce que **vous êtes quand même un grand aventurier** mais

M oui oui **M** oui
enfin bon euh je ne vois pas ça cette année hein michel

M d'accord

Michel s'informe sur son avenir professionnel. Après avoir reçu des prédictions positives, le consultant demande des précisions sur le lieu d'embauche. La voyante choisit une des options présentées par Michel ; puis elle motive et justifie le rejet de l'autre option (l'étranger). Après un rappel des conséquences positives de la prédiction et une diversion sur l'état affectif du consultant, la voyante fait une autre inférence de la demande de Michel (le désir de partir) et la justifie en qualifiant celui-ci d'*aventurier*. Ce dernier script, que le consultant ratifie, permet à la voyante de saturer la question du consultant et d'éviter des objections de celui-ci. Elle fait montre de ses compétences tout en flattant Michel par le préconstruit mobilisé. La catégorie d'*aventurier* renvoie en effet à des cas exemplaires (Marandin 1986) : un comportement courageux, des actants héroïques, des dangers, un pays lointain. Le consultant ne peut que se rallier aux conclusions de Sandra qui satisfait son désir d'évasion tout en maintenant ses positions.

S13

D alors ma question est celle-ci euh: je viens de divorcer et y'a une maison que
S hmhm
j'aimerais garder donc est ce que ça sera possible que j'aie un prêt pour pouvoir
acheter le crédit et: garder la maison par la suite
(...)

S y'a aucun moi moi si vous voulez en voyant ce que je peux vous dire c'est que cette
S humhum
maison v-vous allez réussir peut être pas facilement hein je je/

D non c'est vrai que ça se présente très dur quoi

S ça se présente MAL mais bon vous **vous êtes quand même quelqu'un vous êtes une battante** et de toute façon bon **vous êtes vraiment très très attachée à cette maison**
et moi je vois que vous allez réussir à l'avoir bon ça sera pas facile hein

D oui **D** humhum
ça sera pas facile parce que même pour le remboursement du crédit et tout ça ça s'ra

D oui X
pas facile mais enfin vous commencez quand même une nouvelle vie et par rapport
à à cette euh q- à cette question c'est positif vous vous ga- vous aurez la maison +
voilà danielle

Danielle, la consultante, a divorcé et souhaite obtenir un prêt pour racheter une maison. Sandra prédit une issue positive avec quelques réserves. La consultante surenchérit sur les difficultés éventuelles prédites par la voyante (*non c'est vrai que ça se présente très dur quoi*). Après une reprise de l'intervention de Danielle, la voyante tente d'orienter l'attention vers l'acte prédictif positif et la proposition d'action qui lui est inhérente. Aussi, l'attribution définitoire *une battante* construit une image de Danielle à partir de l'amalgame de deux univers, le désir de celle-ci de garder la maison et son dynamisme pour obtenir un prêt et celui qu'évoque le préconstruit socioculturel et son topos intrinsèque +Battant + Réussite (Anscombe 1995). La récupération par la consultante du thème de l'obstacle risquait d'apporter des digressions dans une interaction où le temps est compté et circonscrit et le scénario « formaté ».

Conclusion

La consultation de voyance radiophonique, informée par une relation triadique et des contraintes situationnelle et interactionnelle, se caractérise par une hétérogénéité textuelle et discursive qui lui apporte un canevas et une cohérence. Cette dispersion apparente s'inscrit dans un schéma d'action qui retravaille cet interdiscours et le contextualise. L'accommodation de discours narratif et thérapeutique au contexte de la voyance et aux actions afférentes à la consultation constitue le lieu d'ajustement à l'autre et à ses représentations. Elle coordonne l'activité de voyance aux représentations des consultants et assure leur participation, qu'elle soit d'ordre actantiel ou émotionnel. Par ailleurs, le recours à des formes de didacticité constitue un prêt-à-penser et un prêt-à-agir suggérés aux consultants dont les temps de parole sont circonscrits. Les actions induites chez les consultants procèdent également des positionnements des voyants par rapport à des contre-discours. La participation des consultants est ainsi mobilisée au niveau interlocutif. Elle l'est aussi au niveau de la relation par le recours aux valeurs affectives inhérentes aux catégories utilisées.

S'en tenir à des analyses séquentielles ne permet pas de rendre compte entièrement de la nature et du fonctionnement d'une interaction asymétrique ni des relations qui s'y nouent. De la même façon, une analyse transubstantielle de la consultation de voyance c'est-à-dire appréhendée comme un objet traversé par d'autres discours n'est pas suffisante pour cerner les influences et les activités qui s'y exercent. Ces deux perspectives doivent donc se doubler d'une analyse interactive de cet hétérogène en relation avec des schémas d'action et la prise en compte des valeurs des interlocuteurs. En d'autres termes, les phénomènes dialogiques ne sont pas indépendants d'une logique interlocutoire et des actions envisagées, l'interface entre script et coordination relationnelle étant constituée par les représentations et les schématisations afférentes.

Conventions de transcription (conventions de Vion 1996 réaménagées)

S1, S12	consultation de la voyante Sandra sur Radio Service et numéro de l'interaction
C1, C12	consultation du voyant Claude sur Sky Rock et numéro de l'interaction
/	interruption du tour par l'autre interlocuteur
+, ++	pause à durée variable
↑↓	respectivement intonation montante et descendante
NOIRES	accentuation
()	manifestations paraverbales, commentaires, indécisions sur l'expression
X, XX	respectivement syllabe et mot ou séquence inaudibles
par ra-	raté
<u>mais euh</u>	chevauchement de paroles
I FAUT	accentuation
mais: tu::	phénomènes d'allongement à durée variable

Bibliographie

- ADAM Jean-Michel, *Les textes : types et prototypes*, Paris : Nathan, 1997.
- ANSCOMBRE Jean-Claude, La nature des *topoi*, dans ANSCOMBRE Jean-Claude (dir), *Théorie des topoi*, Paris : Éditions Kimé, 1995, pp. 49-83.
- APHEK Edna et TOBIN Yishai, On image building and establishing credibility in the language of fortune-telling, *Eastern anthropologist*, 1983, 36, 4, 287-308.
- BANGE Pierre et KAYSER H. (ed), L'organisation d'une consultation. Approche théorique et empirique, dans BANGE (ed), *L'analyse des interactions verbales. La dame de Caluire : une consultation*, Berne : Peter lang, 1987, pp. 273-309.
- BEACCO Jean-Claude et MOIRAND Sophie, Autour des discours de transmission de connaissances, *Langages* 117, 1995, Paris : Larousse, pp. 32-51.
- BRASQUET-LOUBEYRE et MOIRAND Sophie, Des traces de didacticité dans les discours des médias, *Le Français dans le monde*, 1994, numéro spécial, pp. 20-34.
- CHARAUDEAU Patrick, Rôles sociaux et rôles langagiers, dans VÉRONIQUE Daniel et VION Robert, *Modèles de l'interaction verbale*, Aix-en-Provence: Presses Universitaires de Provence, 1995, pp. 79-95.
- DUCROT Oswald, *Les mots du discours*, Paris : les Éditions de Minuit, 1980.
- DUCROT Oswald, Argumentation et persuasion, dans De Mulder (ed), *Énonciation et parti pris*, Amsterdam : Actes du colloque d'Anvers, 1992, pp. 143-158.
- FAVRET-SAADA Jeanne, Comment produire de l'énergie avec deux jeux de cartes, *Bulletin d'ethnomédecine*, 1983, n° 24, pp. 3-36.
- FAVRET-SAADA Jeanne et CONTRERAS Josée, Ah! la féline, la sale voisine..., *Terrain*, 1990, n° 14, Paris, Mars, pp 21-31.
- FUCHS Catherine, *Paraphrase et énonciation*, Paris : Ophrys, 1994.
- FUCHS Catherine, Les tours qualifiants en « comme N » : Jean travaille comme maçon, dans *Les opérations de détermination. Quantification /qualification*. Actes de colloque, Paris : Ophrys, 1999
- GRIZE Jean-Blaise, Argumentation et logique naturelle, *Hermès*, 1995, 15, pp. 263-269.
- GRIZE Jean-Blaise, *Logique naturelle et communications*, Paris : P.U.F., 1996.
- GROSSEN Michèle, Intersubjectivité et négociation de la demande dans un entretien thérapeutique, dans GROSSEN Michèle et PERRET-CLERMONT Anne-Nelly, *L'espace thérapeutique : cadres et contextes*, Neuchâtel : Delachaux et Niestlé, 1992, pp. 165-191.
- GÜLICH E. et KOTSCHI T., Les actes de reformulation dans la consultation La dame de Caluire, dans BANGE (ed), *L'analyse des interactions verbales. La dame de Caluire: une consultation*, Berne : Peter lang, 1987, pp. 15-81.

- HEEREN W. John et MASON Marylee, Talk about visions: spiritual readings as deviant work, *Deviant behavior*, 1981, 2, 167-186.
- Seeing and believing : a study of contemporary spiritual readers, *Semiotica*, 1984, 50, 3-4, pp. 191-211.
- KERBRAT-ORECCHIONI Catherine, *L'énonciation. De la subjectivité dans le langage*, Paris : Armand Colin, 1980.
- LAPLANTINE François, La voyance comme mode de communication, dans Laplantine (ed) *Un voyant dans la ville. Le cabinet de consultation d'unvoyant contemporain : Georges de Bellerive*, Paris : Payot, 1985b, pp. 129-180.
- LARTHOMAS Pierre, *Le langage dramatique*, Paris : P.U.F., 1980.
- MAGAUD Véronique, *L'argumentation dans des consultations de voyance à support radiophonique*, Thèse, Aix-en-Provence, 2001.
- MAINGUENEAU Dominique, *Nouvelles tendances en analyse de discours*, Paris : Hachette, 1987.
- MARANDIN Jean-Marie, Des mots et des actions : compliment, complimenter et l'action de complimenter, *Lexique*, 1986, 5, pp. 65- 99.
- MÉADEL Cécile, Ethnographie de l'antenne, le travail des gens de la radio, *Réseaux*, 1984, fasc. 9, C.N.E.T. - C.N.R.S., pp.77-98.
- MOESCHLER Jacques et SPENGLER (de) Nina, Quand même : de la concession à la réfutation, *Cahiers de linguistique française*, 1981, Vol. 2, fasc. X, pp. 93-112.
- MOIRAND Sophie, Autour de la notion de didacticité, *Les Carnets du Cédiscor*, 1992, 1, Presses de la Sorbonne Nouvelle, pp. 9-20.
- MOIRAND Sophie, Formes discursives de la diffusion des savoirs dans les médias, *Hermès*, 1997, 21, pp. 33-44.
- MORTUREUX Marie-Françoise, Paradigmes désignationnels, *Semen*, 1993, 8, Besançon, pp. 123-139.
- VION Robert, *La communication verbale*, Paris : Hachette, 1992.



Le flou des marques du discours est-il un inconvénient ? Vers la notion de « leurre discursif »

Par Claire Maury-Rouan
AFL – LPL , CNRS : UMR 6057
Université de Provence
(France)

Novembre 2001

Introduction.

L'approche linguistique des discours oraux observés au sein de l'interaction amène à s'interroger sur l'interprétation fonctionnelle de certaines formes et configurations verbales, notamment dans le cas de certaines formes d'auto-corrections, auto-reformulations et approximations successives, ou encore devant les occurrences de particules ou connecteurs comme *enfin*, *bon*, *quoi*, *alors*, *ben..* « petits mots » du discours dont le caractère sémantiquement flou et polyfonctionnel a été souligné par la plupart des descripteurs, quel que soit le type de corpus ou le point de vue adopté. En effet, les locuteurs semblent avoir recours à ces mêmes formes alors même qu'ils construisent des activités langagières bien différentes : typiquement, on trouvera les auto-reformulations, ou les « petits mots » déjà évoqués aussi bien comme éléments du maillage de l'organisation discursive que comme marques explicites des articulations de l'interaction ; on va voir que ces mêmes formes se retrouvent au service de démarches interactives d'amadouage développées dans la co-construction du sens, la modulation et l'hypocorrection ; elles peuvent enfin constituer les symptômes d'authentiques phases de difficulté de mise en mots traversées par le locuteur. L'évocation, même incomplète, de l'éparpillement de ces emplois conforte, dans le cas des « petits mots », une réputation d'éléments linguistiques difficiles à cerner et rebelles aux tentatives de classement.

L'étude présentée ici, fondée sur le modèle de gestion pluridimensionnelle du dialogue proposée par Vion 1995 envisage les activités de chacun des participants d'une interaction verbale comme se déroulant à l'intérieur d'un espace interactif : espace complexe, traversé par un réseau de relations interdépendantes où les sujets occupent simultanément différentes places : relations d'ordre social et interpersonnel (où vont intervenir, notamment, les enjeux de figuration) ; relations de type interlocutif, où se situent d'autres niveaux de pertinence, comme le type de tâche discursive engagée (narration, argumentation..) et le positionnement énonciatif des locuteurs dans leurs discours. La dynamique de l'interaction procède de la gestion simultanée par les participants de ces différents niveaux, qui sont en constante intrication dans chacun des comportements langagiers observés. La reformulation des propos de l'interlocuteur, par exemple, dans un échange argumentatif, tout en constituant une progression dans la construction conjointe de la référence, peut « donner de la considération au partenaire, à travers des propos supposés tenus, et sert de légitimation à la parole du nouveau locuteur, montrant qu'il parle à propos ; l'apparition du discours divergent est ainsi préparée de manière à ne pas trop menacer les faces en présence et à faciliter la relation » (Vion 1995, p. 189). Nous verrons que de la même manière, des activités réflexives comme la modulation et l'hypocorrection témoignent de la gestion par les locuteurs d'une construction conjointe du sens en étroite relation avec l'équilibre intersubjectif.

D'un point de vue heuristique, une conception interactive de la communication verbale semble pouvoir rendre compte de beaucoup des aspects des données observables que constituent nos échanges verbaux; mais il ne faut pas perdre de vue que cette conception implique une complexification non négligeable des opérations mentales auxquelles doivent se livrer les locuteurs, dans la construction de leurs discours et dans les réajustements constants auxquelles celle-ci est soumise, du fait de la prise en compte permanente des paramètres de l'espace interactif. Suivant ce cadre théorique, conformité aux attentes et aux genres, inférences intégrant les différents positionnements, vigilance à l'égard des fluctuations de l'équilibre intersubjectif président à nos choix lexicaux, prosodiques, syntaxiques, etc., impliquant des calculs complexes. Ces calculs doivent être effectués avec une rapidité compatible avec les conditions de la communication verbale en face à face, ce qui pose le problème de notre capacité de locuteurs et d'auditeurs à gérer une telle charge cognitive, et du degré de conscience qui accompagne ces différentes opérations¹. Aussi peut-il paraître envisageable que certaines formes linguistiques comme les particules discursives fonctionnent de façon flottante, c'est à dire que leur caractère flou se prête précisément, selon notre hypothèse, à des emplois où il n'est pas absolument nécessaire que le locuteur ou le destinataire tranchent entre plusieurs fonctions possibles pour que la communication fonctionne; d'autre part, ce même caractère flou pourrait constituer le mécanisme de leur efficacité en tant que ce que nous appellerons des *leurres*, faux-semblants au service de diverses stratégies (dilatoires, d'appel à l'attention, d'amadouage..) en renvoyant précisément, de façon illusoire, à des valeurs que ces mêmes formes possèdent dans d'autres contextes d'emploi.

1. Coénonciation et complexité des opérations de mise en mots.

L'analyse linguistique des interactions envisage la mise en mots comme une activité co-construite, dans le cadre général d'une conception co-énonciative de la production discursive. Cette conception de la co-énonciation, au-delà de sa vision dialogique du discours comme produit hétérogène, traversé à la source par de multiples voix « co-énonciatrices » identifiables ou non, s'intéresse aussi, d'un point de vue plus directement dialogal, à la prise en compte, dans l'élaboration du discours, du coénonciateur - destinataire et de ses réactions. La prise en compte de cet Autre, dont témoignent de nombreuses traces dans la structure du discours, suppose que le locuteur doit construire mentalement et intérioriser une représentation du destinataire, de son savoir et de ses attentes. Le locuteur se livre donc à une sorte de « simulation » en continu, imaginant ce que peut éprouver ce destinataire en réaction au discours reçu : « *tout énonciateur est aussi son propre coénonciateur, qui contrôle et éventuellement corrige ce qu'il dit* » (Maingueneau : 96, 14). C'est cette sorte de projection-identification qui amène l'énonciateur à parsemer son discours de nombreuses marques-instructions de guidage discursif comme les connecteurs, facilitant le cheminement cognitif proposé ; de même, elle le rend capable d'adapter ce discours à ce qu'il anticipe des attentes de son public, et de veiller au ménagement des faces des partenaires engagés dans la communication (ce qui donne naissance à d'autres marques, comme certaines formes de modalisation).

Ce coénonciateur peut être « construit » : absent ou fictif (cas du monologue, du discours écrit) ou coïncider avec un partenaire physiquement présent dans les interactions en co-présence. Dans ce second cas, un *interlocuteur* en chair et en os se superpose au coénonciateur intériorisé par le biais de ses interventions, répliques et réactions. Il est probable que le travail du locuteur devient considérablement plus complexe (compte tenu notamment de la rapidité de traitement imposée par la situation d'échange) car l'élaboration du discours doit se faire en direct, et confronte la

¹L'analyse de ces mécanismes justifierait une approche psycholinguistique aux niveaux très fins où se situent les recherches initiées par W.J.M. Levelt (1989 : *Speaking : From intention to articulation*, MIT Press), ou M.F. Garrett (1980 : « Levels of processing in sentence production », in B.L. Butterworth (ed) *Language Production*, vol. 1 : *Speech and talk* , New York Academic Press) mais nous limiterons ici à une approche globale.

représentation du coénonciateur intériorisé (déjà envisagée) à celle qui émane de l'activité de régulation du coénonciateur co-présent. Les tâtonnements, reprises et reformulations, les revirements énonciatifs caractéristiques de l'oral témoignent de ce réajustement « à vue » qui résulte simultanément de calculs coénonciatifs a priori, et de ceux que déclenche l'activité régulatrice concrète d'un interlocuteur devenu une partie prenante plus imprévisible dans la co-construction du discours. Aussi l'analyse linguistique des interactions confère-t-elle un rôle important au « back-channel » audible (notamment sous forme d'incises, de *mm* ou *hm* régulateurs), comme attestant de l'écoute et du soutien de ce partenaire dans la co-construction du discours (de Gaulmyn 1987, Kerbrat-Orecchioni 1990). Mais on ne doit pas perdre de vue que les manifestations d'attention, de soutien, d'indifférence, de perplexité ou de désaccord de l'interlocuteur passent aussi par sa mimique et par l'orientation de son regard, dont le locuteur s'assure régulièrement par des regards de contrôle. En complément des répliques et des régulateurs audibles produits par l'interlocuteur, l'activité mimogestuelle de régulation produite par l'interlocuteur amène le locuteur à infléchir le style, le rythme ou le contenu de son discours dans les interactions en face à face (Cosnier 2000, Maury-Rouan 2001).

Dans l'interaction en face-à-face, parler apparaît donc comme une activité beaucoup plus complexe que la transposition d'une pensée pluridimensionnelle dans les dispositifs contraints de la linéarité à laquelle renvoie habituellement la notion de « mise en mots ». En effet, outre les opérations de traduction-transposition, et simultanément (ou quasi-simultanément) le locuteur doit exercer un contrôle de son propre discours. Ce contrôle correspond à une évaluation du discours produit sur deux plans distincts *au moins* : (1) du point de vue (cognitif) des représentations construites, cette évaluation est à l'origine du marquage explicite de l'organisation de ce discours, mais aussi des explicitations, reformulations ou gloses méta-énonciatives déclenchées en cours de route, si cette mise en mots est sentie comme défailante ou inadéquate ; (2) évaluation réflexive également de ce qui est dit au regard de l'équilibre intersubjectif des partenaires de l'interaction, cette seconde évaluation étant le déclencheur d'activités métadiscursives spécifiques. L'omniprésence des traces du réajustement par les sujets de leur propre discours sur ces différents plans suggère que ce contrôle est une activité continue, bien reflété par le terme « monitoring » qui la désigne en anglais (Levelt 1983, Lee et Beattie 1998) : c'est un véritable *suivi* du cheminement du destinataire « co-énonciateur » (en termes de démarche cognitive, et de fluctuations de vécu subjectif), que celui-ci soit absent et simulé intérieurement, ou physiquement présent en interlocuteur actif, qu'il s'agit d'assumer ; dans ce second cas, le suivi se redoublant d'une attention vigilante chargée d'interpréter « on-line » les réactions qui émanent de l'interlocuteur.

Les traces de cette activité de suivi au plan cognitif sont donc à rechercher du côté du marquage discursif, et d'activités méta-énonciatives comme la reformulation, témoignant d'un guidage attentif du destinataire, ou, dans le cas de reformulations auto-orientées, d'un effort du locuteur pour surmonter une difficulté d'énonciation ou améliorer une formulation ressentie comme inadéquate (Gaulmyn 1987, Charolles 1987, Kerbrat-Orecchioni 1990 : 43, Traverso 1996 : 209-210).

Sur le plan de la relation intersubjective, la prise en compte de l'interlocuteur présent ou virtuel est repérable, parmi de nombreuses marques, au travers des formes langagières d'amadouage assurant le ménagement des faces des partenaires de l'interaction (Kerbrat-Orecchioni 1990). Partant d'un point de vue analogue, l'analyse pluridimensionnelle du discours proposée par Vion (1995), en mettant l'accent sur la gestion simultanée par les sujets de la relation sociale-interpersonnelle et de la relation interlocutive, nous permet d'appréhender, à l'articulation de ces différents niveaux, deux modes particuliers d'énonciation : la *modulation* et l'*hypocorrection*, toutes deux caractéristiques la gestion de l'intersubjectivité par le locuteur au sein même de l'opération de construction du sens.

2. Polysémie des marques de l'activité discursive.

2.1. Modulation et hypocorrection.

La modulation, opposée à la *tension*, selon le concept proposé par Robert Vion, correspond à une diminution du degré d'auto-implication du locuteur dans son dire. Elle concerne « *tous les processus tendant à diminuer la part de subjectivité, et donc de risque, que chacun peut investir dans l'interaction* ». Les modulations peuvent apparaître sous de nombreuses formes : dans les choix lexicaux, mais aussi dans « *le registre de l'euphémisme, de l'atténuation (...) des discours précautionneux (...) des actes indirects, des préliminaires, des justifications, des auto-corrections, etc..* » (1992 p. 244). Les séquences de réévaluation, (« *en fait, au fond* », invitant à interpréter, à relativiser ce que le locuteur vient de dire), de même que certaines modalisations du dire (« *disons que..* »), le recours à d'autres voix (discours rapporté, polyphonie) permettent d'aller vers l'autre, pour négocier cette co-construction du sens sans imposer son point de vue et mettre en péril la face de l'autre.

Par opposition aux phases de tension, le locuteur produit en modulant ce type de commentaire implicite sur son dire :

« *je suis moins sûr qu'il n'y paraît du point de vue que j'avance* » ou : « *j'y tiens moins qu'il n'y paraît* » (par opposition aux phases de tension) « *je suis plus susceptible de négocier* ».

Comparer à cet égard :

c'est FOU ce truc-là ! (tension)

avec :

enfin, je veux dire, ça peut être assez grave (modulation)

La notion d'hypocorrection (Maury-Rouan 2000) correspond elle aussi à une démarche de figuration : comme la modulation, l'hypocorrection vise à ménager la face positive du partenaire. Tout locuteur qui présente dans ses propos un contenu élaboré, savant, ou ambitieux, prend de ce fait une position haute menaçant de façon fugace, peu consciente, mais réelle, la face des partenaires de l'interaction. L'activité d'hypocorrection vise à retrouver l'équilibre intersubjectif en compensant le caractère ambitieux du contenu du discours au prix d'une dégradation calculée de sa forme : registre du lexique ou de la syntaxe plus relâchés, recours à l'accent local, mais aussi bafouillage, patterns d'hésitation, encombrement de « *petits mots* » faiblement sémantisés : *hein, ben, quoi, bon..* L'hypocorrection présente dans ce second cas une sorte d'imitation (délibérée selon notre hypothèse) du comportement discursif d'un sujet traversant une phase de difficulté réelle de mise en mots.

Le cas de cet étudiant prenant part à un débat entre pairs sur le thème de l'union européenne, nous semble caractéristique de cette démarche :

(..) parce que l'équilibre Est-Ouest vachement euh : : : : (1.44) c'était très euh : : : : (1.65) rassurant quoi on savait bon y avait des ++ y avait un bloc Oue + Est ++

Avec l'hypocorrection, le locuteur produit ce type de commentaire implicite sur son activité discursive : « *je suis moins sûr de moi (moins brillant causeur) qu'il n'y paraît* ». Tout se passe donc comme si le locuteur rachetait sa domination momentanée en affublant son discours d'une connotation humble, par une démarche voisine de ce que Kerbrat-Orecchioni (1992, T.II : 186-187) a décrit sous le nom de *précaution ravalante*. Au même titre que la modulation, l'hypocorrection est une prévention/réparation interactive, et en tant que telle une activité de type métadiscursif. Comme la modulation, elle prend en compte à la fois les mouvements de construction de la référence et la gestion de l'intersubjectivité : mais la construction de la référence n'est pas impliquée de la même façon dans l'hypocorrection, où l'enjeu n'est pas directement une négociation du sens. Dans le cas de la modulation, c'est un impérialisme potentiel du locuteur sur la construction du sens qui constitue la menace la face du partenaire, tandis que dans l'hypocorrection, la menace réside dans le contraste défavorable créé par la performance flatteuse du locuteur innovant. Enfin, modulation et hypocorrection diffèrent en ce que la modulation est *montrée*, tandis que l'hypocorrection est *déguisée* – puisqu'elle fonctionne en imitant « *hypocritement* » le comportement authentique d'un locuteur moins sûr de lui et moins intimidant.

Si les deux démarches se distinguent aisément du point de vue théorique, il faut reconnaître que, dans la pratique de l'analyse du corpus, la démarcation n'est pas toujours aisée. Les choix lexicaux moins fortement marqués de la modulation peuvent se confondre avec le recours au lexique plus « humble » de l'hypocorrection ; de même, le recours à des « jokers » comme « chose, truc, machin » dont Vion a montré qu'ils servent à généraliser et à relativiser dans le cadre de la modulation peuvent également contribuer au style délibérément « décontracté » recherché dans l'hypocorrection. D'autres formes typiques de la modulation comme les autocorrections, séquences de réévaluation (« en fait, au fond.. ») les modalisations du dire (« disons que... ») peuvent ressembler jusqu'à l'indécidable aux bredouillements mis en scène dans l'hypocorrection. L'exemple de modulation donné plus haut, « *enfin, je veux dire, ça peut être assez grave* » s'analyse en effet en reformulation-atténuation, cédant tactiquement du terrain au coénonciateur dans la construction du sens ; mais ces formes pourraient tout aussi bien relever des feintes difficultés de mise en mots de l'hypocorrection. Inversement, une partie du fragment interprété comme hypocorrection :

« on savait bon y avait des ++ y avait un bloc »

est un candidat valable à l'interprétation en termes de modulation : *bon* marque souvent une hésitation (mimée par l'hypocorrection), mais également la prise en compte (modulation) du point de vue de l'autre (Brémond 2001) ; enfin les reformulations en cascade peuvent mimer la détresse lexicale (hypocorrection) ou viser à atténuer une assertion (modulation). Les difficultés de l'analyse ne s'arrêtent pas là, puisque, si ces deux démarches métadiscursives partagent en surface un certain nombre de leurs marques, dans bien des cas ces mêmes marques sont également interprétables comme des formes authentiques d'hésitation (recensées et analysées pour le français parlé par Blanche-Benveniste 1987) et peuvent enfin correspondre à bon nombre des *marqueurs discursifs* sans ambiguïté (*enfin, bon..*) auxquels les locuteurs ont recours, à l'oral ou à l'écrit, comme points de repères de l'organisation du discours.

Ainsi, dans bien des cas, un même fragment discursif pourra légitimement s'interpréter comme relevant aussi bien de l'hésitation que de la modulation, de l'hypocorrection ou du guidage discursif.

2. 2. Une catégorie mouvante : les petits mots du discours.

Du reste, indépendamment de cette fréquente indécidabilité de fonction de certaines activités discursives, les marques du discours en elles-mêmes ne constituent pas non plus, en tant que classe ni en tant qu'unités, un ensemble d'entités aux contours nettement définis. De nombreuses appellations s'efforcent de recouvrir des regroupements plus ou moins superposables de formes, spécialisées ou non, baptisées, selon les emplois observés et les critères de pertinence fonctionnelle retenus par les chercheurs marqueurs discursifs ou de structuration (Traverso 1996, Dostie et de Sève 1999), connecteurs (Riegel et al. 1994), particules discursives (Mosegaard-Hansen 1998) ou énonciatives (Fernandez-Vest 1994), ponctuels (Vincent 1993, Traverso 1996), ou encore - en vrac - mots du discours ou petits mots (Ducrot 1980, Vincent 1993, Traverso 1999, Bouchard 2000).

2.2.1 Les connecteurs.

S'attachant essentiellement à la description du français écrit, Riegel et al. parviennent à cerner avec précision la catégorie des connecteurs, tout en gardant une certaine prudence : « dans l'enchaînement linéaire du texte, les connecteurs sont des éléments de liaison entre des propos et des ensemble de propositions ; ils contribuent à la structuration du texte en montrant les relations sémantico-logiques entre les propositions ou entre les séquences qui le composent. Pour rapprocher ou séparer les unités successives d'un texte, les connecteurs jouent un rôle complémentaire par rapport aux signes de la ponctuation » (p.616-617). Au-delà de l'enchaînement local des propositions, les connecteurs peuvent agir comme des organisateurs textuels ajoutant à l'enchaînement entre les propositions (liage) la structuration hiérarchisée du texte en ensemble de propositions (empaquetage) (p.617). Les connecteurs permettent donc d'organiser le discours en surmontant l'obstacle de la linéarité :

« comme les énoncés renvoient à des entités qui ne sont pas linéaires (concepts, procès, référents spatio-temporels, etc.) celles-ci doivent se plier aux contraintes de la linéarité, de la mise en texte ; les connecteurs, de même que la ponctuation, favorisent cette opération, en spécifiant les relations que les unités du texte entretiennent dans l'univers de référence dénoté » (p.623).

Les connecteurs sont ici clairement définis par leur fonction, la catégorie étant limitée aux unités dont c'est toujours le rôle, et à celles que l'on trouve au début des énoncés (p.617). Les auteurs prennent toutefois la précaution de souligner que « *les connecteurs sont généralement des unités polyvalentes, que l'on peut analyser de différentes manières* » (p.617). Si Riegel et al. parviennent à regrouper les connecteurs en temporels, spatiaux, argumentatifs (opposition-concession, explication-justification, complémentation, conclusion), énumératifs et connecteurs de reformulation, ils soulignent cependant que « *si ces connecteurs sont associés à un type de texte privilégié, ils ne sont pas exclus d'autres types, où ils prennent éventuellement d'autres valeurs* » (p.618).

2.2.2 Les « petits mots du discours » à l'oral.

Le caractère sémantiquement instable et polyfonctionnel des connecteurs à l'œuvre dans le discours écrit ne fait que s'accroître lorsqu'on aborde la circulation du discours à l'oral, avec l'apparition de nouvelles fonctions spécifiques marquées par d'autres « petits mots » (comme : *alors, et puis, bon, ah, ben, donc, tiens, tu vois, enfin*) dont certaines assument à l'occasion les emplois des connecteurs décrits plus haut. La plupart de ces petits mots existent également dans l'usage écrit ; mais, comme le constate Bouchard (2000), leur valeur à l'oral s'écarte de façon plus ou moins marquée du signifié que leur attribue le langage écrit. Même si cet écart ne va pas jusqu'à la désémantisation, « plurifonctionnalité et flou sémantique » caractérisent ces « petits mots » dans le discours et dans l'action (p.235). Prétendre décrire sémantiquement ou classer *a priori* chacune de ces différentes marques discursives paraît donc illusoire, et la démarche choisie par Traverso (1999 : 44-49) semble la plus efficace : prendre comme point de départ pour la description, plutôt que les marqueurs eux-mêmes, les différentes fonctions que ces marqueurs assurent, fût-ce de façon fluctuante. « *Issus des catégories grammaticales les plus diverses (adverbes, conjonctions, verbes, interjections)* » ces marques discursives sont regroupées par Traverso sous le vocable neutre de *petits mots* et réparties dans quatre rôles principaux, les deux premiers surtout étant spécifiques de l'échange oral :

- (a) indicateurs de la structure de l'interaction (ouvreurs comme : *tiens, à propos, alors, et autrement* ; conclusifs : *enfin, de toute façon, bon ben*, pour clore un thème ou un discours ; ponctuels qui servent d'appui au discours : *bon, bon ben, quoi, voilà*) ;
- (b) manifestation de la co-construction (marqueurs phatiques appelant l'attention : *tu sais, tu vois*, ou cherchant l'approbation comme *hein, n'est-ce pas*) ;
- (c) marquage de la progression discursive (marqueurs de planification : *donc, puis, alors, et puis* ; marqueurs de reformulation : *enfin, quoi, bon, c'est-à-dire*) ;
- (d) marquage de l'articulation des énoncés (où l'on retrouve les connecteurs et opérateurs de l'écrit : *mais, donc, alors, finalement, pourtant*..).

2.2.3. Des marques linguistiques identiques pour quatre phénomènes différents.

On constatera avec Traverso (p.49) que ces quelques exemples confirment l'extrême polyvalence des « petits mots » : *alors, enfin, bon ben, quoi* fonctionnent à plusieurs niveaux différents de la classification. Or, un bref retour en arrière nous confirmera que non seulement ces dernières formes, mais la presque totalité des « petits mots » recensés par Traverso dans différentes fonctions de marquage explicite du discours vont se trouver également mobilisés dans le jeu sur la distance entre le locuteur et son dire créés par la modulation, et que certains d'entre eux contribuent, dans l'hypocorrection, aux changements calculés de registre (*ben, bon ben, hein, quoi*..) et aux phases d'hésitation simulée. Ailleurs, ces mêmes formes sont les traces involontaires de l'hésitation authentique, composante qui accompagne naturellement bon nombre de cas de reformulation. Plus classiquement enfin, dans une tout autre dynamique, la présence de formes comme *alors, enfin, donc*... peut correspondre à la mise en place de repères, de balises discursives étayant l'activité d'écoute. Et le contexte ne permet pas forcément de désambiguïser la fonction de ces marques : *par définition*, ces quatre phénomènes : authentiques difficultés d'énonciation, nécessité de guidage du destinataire par un « bornage » discursif, modulation et hypocorrection ont toutes les chances de se présenter aux mêmes moments du discours : les plus délicats à négocier, dans la co-construction du sens ou dans la gestion de l'interaction.

3. Les critères de distinction possibles du côté de la mimo-gestualité.

Ces marques que nous analysons comme relevant de fonctions différentes dans le discours sont donc parfois impossibles à différencier si l'on s'en tient au « ras du texte », du point de vue de ses seuls constituants verbaux : *quoi*, (*en*) '*fin*', les pauses, l'interruption par une incise de type *je crois*, par exemple, pouvant correspondre les unes et les autres à chacun des quatre cas de figure envisagés. Or postuler qu'elles correspondent à des fonctions communicatives distinctes implique que ces fonctions soient identifiables par les interactants. Dans certains cas, une telle discrimination est rendue possible par les inférences que le contexte discursif et les rituels de l'échange suggèrent aux partenaires du dialogue : telle interprétation est vraisemblable, telle autre est exclue par le contexte et la situation. Parmi les éléments ce contexte, la mimo-gestualité qui accompagne et complète les échanges verbaux constitue pour les interlocuteurs une source d'informations pertinentes considérable, même si ce paramètre n'est pris en compte qu'exceptionnellement par les analyses de discours.

3. 1. Les gestes coverbaux.

La plupart des études portant sur l'activité gestuelle en situation d'hésitation s'accordent (malgré des divergences sur l'interprétation psycholinguistique des observables : Mc Neill 1989, Butterworth et Hadar 1989) sur la présence de gestes illustratifs de type iconique ou métaphorique fonctionnant en parallèle avec certains des mots de l'énoncé. Le geste, dont le mouvement anticipe régulièrement sur la partie d'énoncé à laquelle il est associé, se maintient notamment pendant le silence des pauses et les hésitations, avant l'accès au mot recherché, surtout lorsque les performances verbales à accomplir sont complexes et difficiles (McNeill 1992, Rimé et Schiaratura 1991). En effet, les gestes iconiques et métaphoriques, même si leur rôle effectif en tant qu'illustrateurs conscients de la parole est avéré, constituent l'expression parallèle, sur le mode imagé, de la pensée véhiculée par l'énoncé verbal. Ils peuvent enfin fonctionner comme des aides inconscientes pour la mise en mots de la pensée préverbale, et pour la recherche lexicale (Cosnier et Brossard 1984), au même titre d'ailleurs que certains rythmiques (*beats*) (Beattie et Shovelton 1999). La manifestation même des gestes iconiques pourrait fournir des indications précises sur les déroulements des opérations mentales de mise en mots. En effet, dans les ruptures (hésitations suivies de reformulations), Seyfeddinipur & Kita (2001) observent que le geste du locuteur s'arrête, au cours de sa *phase de préparation* (Mc Neill 1992), antérieurement à l'interruption de l'énoncé parlé ; inversement, la reprise du geste précède, avec un décalage chronologique identique, l'émission de l'énoncé reformulé². Pour Seyfeddinipur & Kita, un tel décalage confirmerait l'hypothèse selon laquelle les locuteurs, en opérant un suivi-contrôle de leur discours (« monitoring their own speech » : processus coénonciatif dans la perspective présentée plus haut) n'interrompent pas immédiatement leur parole lorsqu'ils y détectent une erreur ou une inadéquation ; en revanche, cette détection coïnciderait avec le moment de la suspension du geste. Selon cette hypothèse, si le locuteur continue à parler pendant quelques fractions de seconde après l'interruption de son geste, c'est qu'il gagne le temps nécessaire à la planification d'une reformulation en profitant de la réserve des mots déjà planifiés (*buffer*) qu'il a à sa disposition, ce qui lui permet d'éviter éviter la panne absolue d'une pause silencieuse avec risque de perdre son tour de parole (Seyfeddinipur et Kita 2001). La suspension des gestes parallèles au discours quelques fractions de seconde avant une pause suivie de reformulation, de même que la présence de gestes lors de pauses (silencieuses ou remplies) ou de bredouillements pré-lexicaux pourraient donc des indicateurs fiables de l'authentique panne verbale, permettant de discriminer ces hésitations « vraies » de celles qui sont mises en scène dans l'hypocorrection.

3.2. Le regard du locuteur.

La mimo-gestualité peut fournir un critère supplémentaire avec le regard du locuteur. De l'avis général, les locuteurs regardent davantage leurs auditeurs lorsque le flux des paroles est aisé que lors des passages difficiles (cf. Lee et Beattie 1998 pour une revue de question ; cf également Bouvet et Morel 2001). Les cycles temporels du regard semblent refléter les

²Dans la conception de Mc Neill, l'interruption et la reprise du geste correspondent respectivement au moment de détection du problème, et d'un premier formatage de l'énoncé reformulé.

processus fondamentaux de planification du discours spontané. La répartition des regards, connue depuis les travaux de Kendon (1967), correspond en effet à l'alternance des phases de travail énonciatif et aux phases d'évaluation phatique (prenant en compte les réactions du partenaire en fin d'énoncé ou de syntagme). Si les locuteurs regardent leurs auditeurs pendant une période de planification du discours, leurs difficultés de parole augmentent de façon marquée, les faux départs en particulier : selon Kendon, il y aurait pour le locuteur incompatibilité entre l'activité de « monitoring » du comportement de l'interactant et la planification de son propre discours, ce qui exclut la possibilité regarder l'autre lorsque l'on est en train de construire ou de remanier ce discours. Ce principe permettrait de prédire la répartition des regards, qui serait fonction de l'exigence cognitive sous-jacente à la génération et à la production des énoncés. En ayant soin d'intégrer à l'interprétation l'ensemble des autres paramètres de l'analyse discursive pour éviter de l'écueil d'une possible circularité, on peut disposer ainsi, avec l'observation de la direction du regard, d'un appréciable complément d'indices pour mettre en évidence la fonction des séquences problématiques, notamment par la distinction des phases d'élaboration (véritables hésitations, préparation de reformulations) de celles de vérification de l'impact d'une « stratégie ». D'autres critères récemment proposés par Morel et Bouvet (2001) à partir de leurs observations : la présence dans la voix du locuteur de variations mélodiques reconnaissables en tant que marques de l'anticipation (d'accord ou de discordance), par opposition aux phases d'absence d'anticipation, avec de repli sur soi, devraient également intervenir de façon utile dans ce type d'investigation.

3. 3. Sondage d'un échantillon de corpus multimodal.

Nous pouvons tenter une amorce d'application de ces critères mimo-gestuels à l'analyse d'un extrait de corpus dans lequel deux jeunes gens, Eric (E) et Bruno (B), échangent leurs points de vue sur un sujet controversé de l'actualité : le C.I.P., projet gouvernemental pour l'insertion professionnelle des jeunes. Le débat, dont ils ont choisi le thème parmi trois propositions, se déroule en studio, filmé simultanément par trois caméras vidéo, ce qui engendre une situation peu naturelle, mais où il est possible cependant d'observer et d'analyser un matériau discursif assez riche, tout en ayant accès aux composantes mimo-posturo-gestuelles de l'interaction³.

E. ouais c'est le problème euh c'est pluss matérialiste que (***) enfin moi je veux dire eh : : moi (***) rouler en Golf + ça m'a + euh + ça m'a plu mais bon ça me : : : (**) tu vois je roule en Deuch' + et puis + c'est + c'est + pareil + je m'en ++ en boîte j'y vais plus parce que ssss (****) je trouve pas mon : : :

B. ouais+ tu prends pas ton pied là-dedans

E : tu vois je suis p'têtre un peu vieux mais (sourit) bon euh + j'ai **plus** cette

B : (nire complice)

envie-là quoi + ça m'a eu + 'fin +++ j'ai eu envie de tout ça quoi mais ++ j'ai plus ++ envie ++ (négation, geste autoadaptateur) 'fin +++++ je vois autre chose quoi + je vois la musique et + mais je

B. ah voilà

pense que : : :

B. le « Sip » dans l'immédiat quand même c'est + c'est quelque chose qu'il faut : : : qu'il faut casser parce que quant+ quant y'a un mec qui a une maîtrise et +++ et qui va être embauché pour 3000 balles quoi + j'pense pas que ça soit très motivant + et en plus bon on sait très bien que + c'est un discours communiste que j'ai mais ++ (petit rire) que les+ les **patrons** euh vont pas + vont pas en profiter pour les + pour les former +++ parce qu'en général y'a des mecs qui ont des maîtrises de Sciences éco et qui sont + qui ont des stages en entreprise ben i font des photocopies quoi hein ++ alors c'est vraiment se foutre de leur gueule + et puis deuxièmement ils vont profiter sans doute pour virer le personnel

Eric, l'un des deux co-débatteurs vient de révéler à Bruno qu'il n'est lui-même pas étudiant et ne possède pas le moindre diplôme. A partir de ce point, le discours de Bruno, jusque-là très académique, assertif et même un peu pontifiant (plus adapté à l'énonciataire instance universitaire qu'à un pair comme Eric) quitte le registre châtié et savant avec l'apparition de nombreuses formes que nous analysons comme de l'hypocorrection. On relève

³Les données obtenues par ce dispositif consistent en deux enregistrements vidéo, l'un montrant les deux interactants face à face en plan d'ensemble, l'autre en plan rapproché, l'image de chacun des participants étant présentée de face, par juxtaposition à l'écran des deux enregistrements effectués par deux caméras distinctes. Le corpus total, constitué de vingt dyades de dix minutes chacune, a été exploité dans le cadre de cette sur la durée de deux dyades, à partir d'une transcription normée des données verbales complétée par un relevé à l'œil nu pour les données mimogestuelles.

ainsi, sur le plan des connotations lexicales ou morphologiques: « *Sip* » (pour *C-I-P*), *casser*, *y a un mec qui*, *3000 balles*, *y a des mecs qui*, *ben*, *i font des photocopies*, *se foutre de leur gueule*, *profiter* (pour *en profiter*) *virer le personnel*. Par ailleurs, Bruno qui jusque-là enchaînait avec aisance des phrases d'une syntaxe impeccable se met à buter et à multiplier les patterns d'hésitation : noter en quelques lignes la densité des reprises-répétitions : *c'est + c'est, qu'il faut : : qu'il faut casser, quant + quant y a, qui a+ qui a une maîtrise, et ++ et qui , vont pas + vont pas en profiter, pour les + pour les former, qui sont + qui ont* ; une auto-reformulation qui ne marque pas de réorganisation du discours mais un simple ajustement aux choix lexicaux : *qui sont+ qui ont* ; des pauses remplies : *euh, quoi, hein*, syllabes allongées ou silencieuses (marquées par +). Cependant, le seul aspect transcrit du discours ne permet pas d'affirmer que ces hésitations font partie d'un comportement d'hypocorrection (ici : simuler des difficultés d'énonciation pour paraître moins brillant causeur par crainte de s'être montré prétentieux face à un partenaire d'un statut culturel plus modeste) plutôt qu'une authentique mauvaise passe dans le travail de mise en mots. En revanche, sur le plan mimo-gestuel, pendant toute la durée de cet extrait, on constate que le regard de Bruno reste presque constamment posé sur le visage de son partenaire, et ce, même aux moments où il bafouille en répétant, ou marque des pauses. Les brefs moments où son regard s'éloigne coïncident avec des passages fluides. Souriant, maintenant un débit rapide malgré ces apparentes pannes surajoutées, qui ne rompent à aucun moment la cohésion de son discours, Bruno nous procure par son activité mimo-gestuelle de nombreux éléments pour confirmer le caractère « stratégique » de ses apparentes difficultés. L'aisance de ce locuteur est confirmée par la présence de formes de modulation (*quand même c'est quelque chose- je pense pas que ça soit - bon on sait très bien que - sans doute*) et d'un commentaire sur le dire : *c'est un discours communiste que j'ai mais* qui témoignent de sa vigilance réflexive quant à l'impact des arguments produits et de l'efficacité de son contrôle méta-énonciatif. Du point de vue de nos « petits mots », ces présomptions convergentes nous pousseront à analyser les *quoi* et *hein* dans ce passage à la fois comme des ponctuels et des appels à l'approbation (Traverso 1999), mais aussi comme participant, par leur connotation « relâchée », à l'effet de connivence recherché de l'hypocorrection.

En contraste avec ce passage, le tour de parole d'Eric témoigne de ce que peut représenter l'authentique difficulté de la mise en mots, qui accompagne la totalité de sa participation à l'interaction, (on peut d'ailleurs envisager que le style « hypocorrect » affecté par Bruno inclue quelque mimétisme à l'égard de son partenaire). Les passages transcrits (***) représentent les gestes typiques de la recherche lexicale : dessinant dans l'air les « contours » de la réalité ou du concept visé, ils sont produits à l'occasion des pauses silencieuses, et manifestent si clairement le manque du mot qu'ils déclenchent (en 4^e ligne) un dépannage verbal (*tu prends pas ton pied..*) de la part du partenaire. Le débit est lent, les pauses silencieuses abondantes, et le regard d'Eric hésite à se poser sur le visage de Bruno. Dans les deux premières lignes, les auto-interruptions débouchent sur des changements complets de structure, ce qui confirme l'instabilité de la planification du discours. Ici, les informations issues du plan mimo-gestuel confortent donc le caractère réel des difficultés d'énonciation, excluant toute interprétation en termes d'hypocorrection. Aussi les « petits mots » comme *enfin* (ou *fin*) relevés peuvent-ils être considérés, conformément au classement de Traverso (1999) comme des marqueurs de reformulation ; mais, dans ce contexte très hésitant, on peut envisager qu'ils fonctionnent simultanément comme des remplisseurs de pause à valeur temporisatrice.

4. Distinguer est-il indispensable ?

4. 1. Fonctions prévues et fonctions effectives.

Si le linguiste peut parfois parvenir, à grand-peine et à force de mobilisation de critères, à faire le tri de différentes activités discursives si voisines dans leurs manifestations, on peut se demander comment les auditeurs naïfs peuvent dans le quotidien savoir s'ils sont devant une hésitation, une instruction discursive, une modulation ou une hypocorrection, et quelle réaction doit être la leur en conséquence. Opèrent-ils quelque chose qui ressemble à ce tri ? Le font-ils constamment ? De façon non ambiguë ? Cette opération est-elle compatible avec le temps dont ils disposent pour traiter l'ensemble des données communicatives ? Répondre à ces questions demanderait un travail complémentaire, de type expérimental ; mais on peut se

demander a priori si cette reconnaissance est bien indispensable, et si la communication verbale en face à face ne s'accommode pas d'une certaine dose de flou. L'hypocorrection vise *par définition* à être confondue avec l'hésitation ; mais de toute manière, une hésitation authentique et le faux-semblant qu'est l'hypocorrection bénéficieront dans le même sens au locuteur : si l'hypocorrection n'est pas décelée, un dépannage verbal offert par l'auditeur apitoyé suffit par exemple à rétablir la sauvegarde des faces. Et à quoi bon trancher, entre guidage discursif et hésitation, entre statut pleinement discursif ou purement phatique et temporisateur de telle ou telle particule, si, en définitive, l'hésitation peut avoir un effet clarificateur au même titre que d'efficaces indications discursives ? Selon plusieurs auteurs dont Barr (2001), il semble que les auditeurs utilisent des indices paralinguistiques des difficultés d'élocution pour opérer leurs décisions linguistiques. A partir de Smith et Clark (1993), Barr parvient à établir que les locuteurs annoncent par la forme et la durée des hésitations le statut informationnel (ancien ou nouveau) de l'élément introduit : ainsi, en pause remplie initiale (en anglais), *um* est deux fois plus fréquent devant un référent nouveau, tandis que *uh* est deux fois plus fréquent devant un référent ancien, et les hésitations qui suivent un *uh* plus courtes que celles qui suivent un *um*. Les auditeurs tiennent compte de ces indices (tout en intégrant à leur interprétation des éléments de contexte et leur connaissance préalable des locuteurs, pour anticiper les contenus (« anciens » ou « nouveaux référents ») du message. D'autre manière encore, bon nombre des « ratés » sont en réalité fonctionnels, rappelle Kerbrat-Orecchioni en regroupant les différentes interprétations que l'on peut proposer face aux inachèvements, rectifications, reformulations, constructions incohérentes et bancales, à la présence des euh, hein, mmh... (marqueurs d'hésitation) mais aussi de l'ensemble des phatiques et régulateurs qui apparaissent dans ces contextes. Kerbrat-Orecchioni note avec Goodwin que, souvent, les marques d'hésitation coïncident avec un moment perceptible de baisse d'attention chez l'auditeur (regard détourné) et que ces symptômes d'un trouble de la communication joueraient en fait le rôle interactif de signal d'alarme efficace, « une sorte de stratégie inconsciente » du locuteur pour réveiller l'attention de l'auditeur et pour restaurer le bon fonctionnement de l'échange. Dans d'autres cas, c'est au locuteur seul que bénéficierait le bafouillage en lui assurant, par sa fonction dilatoire, le délai nécessaire pour une mise en mots délicate. Si les hésitations peuvent bien sûr être de simples symptômes de l'anxiété du parleur (1991p. 40-43), un marqueur d'hésitation comme *well* peut également représenter une stratégie cette fois-ci dans le dispositif de figuration : « *thus we can describe 'well' as a strategy for signalling that a face-threat is about to occur, thereby giving attention to alter's face and reducing the subsequent threat.* » (Owen cité par Kerbrat-Orecchioni 1992, p 223).

4. 2. Petits mots, tournures vagues et leurres discursifs.

Il est remarquable qu'en dehors des cas où ils trahissent l'anxiété du parleur, dans toutes les fonctions qui viennent d'être décrites, bafouillages, reprises et « petits mots » sont les instruments d'une véritable « mise en scène » de leur propre comportement par les locuteurs, qui sont donc à même d'imiter les symptômes langagiers d'une anxiété (qu'ils n'éprouvent pas) afin de donner le change à leurs partenaires d'interaction pour les amener à patienter (fonction dilatoire), restaurer leur attention en émettant un signal d'alarme artificiel, ou enfin les amadouer, par un embarras prétendu, avant d'attenter à leur face. Ce constat nous amène à envisager les locuteurs comme des acteurs capables de recourir à de véritables « leurres » discursifs, des trompe-l'œil langagiers, servant d'appât pour illusionner les interlocuteurs. L'hypothèse que nous présentons ici est que le caractère flou, inconstant, inclassable de certains « petits mots » du discours pourrait constituer le mécanisme même de leur fonctionnement dans les stratégies que nous avons évoquées. Dans leurs emplois qualifiés de « vagues » ou de « flous », certains petits mots pourraient servir de leurres précisément parce qu'ils font illusion : ils ne sont pas dé-sémantisés, mais conservent en eux une trace du signifié « fort » qui leur correspond dans d'autres contextes. Les *enfin*, *donc*, *mais*, *alors*, du locuteur hésitant qui cherche à temporiser avec l'impatience de son interlocuteur, sont efficaces ici comme bouche-trous, précisément à cause de leur valeur instructionnelle précise dans d'autres contextes : ils sont d'une certaine manière exhibés, affichés, *comme s'ils* étaient en train d'installer le dispositif structuré d'un discours bien maîtrisé. Il semble d'ailleurs possible que de ces leurres langagiers puissent servir au locuteur à se leurrer lui-même, à se rassurer en se donnant l'impression d'avoir un discours structuré, d'après l'exemple de

Bouchard: l'orateur qui multiplie les *alors*, les *donc*, « *qui ne connaîtront une diminution de fréquence et une réelle fonction' interactive' (au sens de Roulet 1985) que quand l'intervention aura pris sa vitesse de croisière et que le trac se sera apaisé. Ces petits mots, indices involontaires de l'état du locuteur, sont dans le même temps des 'appuis du discours', qui lui permettent de faire rebondir une énonciation hésitante, même si dans le même temps ils ne peuvent qu'encombrer l'énonciataire* » (p.231). « *Sans solution de continuité* » poursuit Bouchard, « *les mêmes petits mots vont jouer, comme 'bon', un rôle plus général de particules énonciatives (cf. Fernandez 1984) venant ponctuer le discours oral continu, en fournissant cette fois-ci un appui aussi bien à l'énonciateur qu'à l'énonciataire. Une nouvelle étape les voit, en tête d'intervention, assumer une fonction de marqueurs de structuration de la conversation* » (ibid p. 232). Dans cette dérive d'une fonction à l'autre, c'est l'aspect *continu* souligné par Bouchard qu'il nous semble intéressant de retenir dans le cadre de notre hypothèse. Sa description des emplois d'*alors* (*alors on a un titre..*) montre en effet une polysémie où l'écart entre les niveaux de fonctionnement n'empêche pas l'évocation plus ou moins lointaine d'un signifié de base. « *Ce qui nous intéresse c'est que dans le même temps et de la même manière ces 'alors' marquent un choc par rapport à l'action précédente et / ou soulignent une rupture dans la co-action et / ou expriment une incertitude sur la suite à donner à l'action de l'autre* » . De la même façon, un peu plus loin, Bouchard note aussi que certains « phrasillons » ou une série de *mais* « *trouvent leur pertinence dans l'instruction floue qu'ils donnent quant à l'interprétation de l'articulation entre le contexte et l'intervention qu'ils introduisent* » (p. 233). Une conception des « petits mots » comme sémantiquement flous et polyfonctionnels, mais conservant dans la diversité de leurs emplois ce qu'on peut décrire comme un « faux air », un « fantôme », une *trace* de leur signifié plus spécifique permettrait de comprendre leur raison d'être dans de nombreux contextes où c'est leur valeur comme leurre, qui en découle, qui les fait figurer. Ce statut de fonctionnement des usages flous comme leures (ou « fantômes » du signifié précis) peut constituer une alternative à l'hypothèse proposée par Bouchard qui voit, à l'inverse, dans l'usage savant une sur-sémantisation des formes initiales, plus floues, de l'usage commun : on peut concevoir que les locuteurs ordinaires, s'ils pratiquent quotidiennement les usages flous, le font en fonction d'une connaissance, au moins passive, de la valeur précise que peuvent avoir les petits mots du discours concernés. Le petit mot n'est pas désémantisé dans les contextes où il 'encombre' : il *affecte* de véhiculer un signifié apparenté, plus précis que celui qu'il apporte vraiment au contexte. La présentation pragma-sémantique de *t'sais*, par Dostie & de Sève (1999), comme graduellement dérivée de *tu sais*, sans rompre complètement les amarres avec l'énoncé d'origine, et présentant un continuum au travers des six emplois distingués concorde elle aussi avec cette conception polysémique.

Une question reste entière : celle de savoir pourquoi tous les petits mots du discours ne sont pas candidats au statut de « fantôme », ou de leurre discursif. Parmi les connecteurs d'énumération, si *enfin* s'accommode particulièrement bien du flou, et joue par excellence le rôle de temporisateur, le même fonctionnement est inconcevable pour un quasi-équivalent comme *bref*.

Proposer la notion de « leurre discursif » conduit cependant à s'interroger sur le niveau de lucidité de telles démarches. Sans aller jusqu'à parler, de façon un peu paradoxale, de « stratégie inconsciente », on ne peut pas être sûr que l'hypocorrection corresponde toujours à une stratégie délibérée : le locuteur « hypocorrect » peut très bien être subjectivement à mi-chemin entre l'hésitation authentique et une simulation délibérée, ou au moins le laisser-faire calculé face à un début d'hésitation. De même l'activité de modulation, dans la mesure où elle non plus n'est qu'à peine consciente (Vion 1992) peut n'être considérée que comme simple indication discursive par les locuteurs et par les destinataires qui ne conscientiseraient pas complètement sa valeur d'amadouage, et ainsi de suite. On pourrait donc avoir avantage à envisager de voir l'ensemble de ces activités comme s'opposant de façon polaire plutôt que de façon tranchée, et les concevoir comme reposant par excellence sur des signes flous. Cette conception, même si elle concerne ici des mots de la langue, et donc a priori des unités discrètes, nous amènerait à rapprocher certains des fonctionnements, celui des « petits mots » en particulier, de celui de manifestations non-verbales relevant du système de partage empathico-inférentiel dont Cosnier (2000) pose l'existence, pour rendre compte d'un large versant de la communication correspondant à une partie de nos échanges non-verbaux.

Cosnier voit en effet dans la communication en face à face la coexistence de « deux systèmes étroitement imbriqués » dans notre communication : l'un comme

« échange de signaux soit arbitraires (le système verbal) soit simplement conventionnels » (non-verbaux) « traités sur le mode encodage/décodage cognitivo-inférentiel »

l'autre, comme :

« système de partage empathico-inférentiel, utilisant de façon privilégiée les manifestations non verbales de la pensée imagée supportée par la gestualité vocale et la gestualité corporelle ».

Une conception de l'activité langagière comme combinant ces deux versants permettrait de mieux comprendre comment nous parvenons à gérer la complexité de la coénonciation et des évaluations réflexives continues qu'elle suppose. Synthèse des informations produites par ces deux systèmes, notre savoir-faire interactionnel nous permettrait tantôt de savoir, tantôt de sentir si nous avons affaire, chez celui qui nous parle, à l'une ou l'autre de ces activités – ou à autre chose encore, sans que le système linguistique nous fournisse par lui-même la totalité des indications nécessaires.

Conventions de transcription :

::::	allongement
un <u>peu vieux</u> mais	recouvrement
mais je pense que=	le tour suivant suit immédiatement
+, ++, +++ () (l,5)..	pauses (de plus en plus longues, chronométrées..)
espèrent faire ça	accent d'intensité
(sourire)	indications sur le mode non-verbal
(***)	présence de gestes d'hésitation
peur de//	
//je sais pas	interruption du tour de parole

Références :

- Barr D. (2001) : « Trouble in mind : paralinguistic indices of effort and uncertainty in communication ». In : Cavé C., Guaitella I., Santi S. *Oralité et gestualité*, Paris, L'Harmattan, 597-600.
- Beattie G. et Shovelton H. (1999) : « Do iconic hand gestures really contribute anything to the semantic information conveyed by speech » *Semiotica*, 123-1/2, 001-030.
- Blanche-Benveniste C. (1987) : « Syntaxe, choix de lexique et lieux de bafouillage », *DRLAV* 36-37 : 123-157.
- Bouchard G. (2000) : « M'enfin !!! Des 'petits mots' pour les 'petites' émotions », in : Plantin C., Doury M., Traverso V. *Les émotions dans les interactions*, Presses Universitaires de Lyon. 223-238.
- Brémont C. (2001) : « La particule bon dans les discours affectés : entre tension et régulation émotive ». in : Colletta J.-M. et Tcherkassof A., *Emotions, Interactions et Développement, Actes du Colloque International*, Université de Grenoble. 123-127.
- Butterworth, Brian et Hadar, Uri (1989) : « Gestures, Speech and Computational Stages : A Reply to Mc Neill » ; *Psychological Review* 96-1, 168-174.
- Cosnier J. (2000) : « La voix, les gestes, le corps », in : *Tu parles ? Le français dans tous ses états*, Paris, Flammarion 325-340.
- Cosnier J. et Brossard A. (1984) : *La communication non verbale*, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé.
- Charolles M. (1987) : « Spécialisation des marqueurs et spécificité des opérations de formulation, de dénomination et de rectification », in Bange P. (éditeur), *La Dame de Caluire*, Berne, P. Lang 99-123.
- Dostie G., de Sève S. (1999) : « Du savoir à la collaboration. Etude pragma-sémantique et traitement lexicographique de 't'sais' », *Revue de Sémantique et de Pragmatique*, 5, 11-35.
- Ducrot O. et al. (1980) : *Les mots du discours*, Paris, Editions de Minuit.
- Fernandez-Vest M.J. (1984) : *Les particules énonciatives*, Paris, Presses Universitaires de France, Linguistique nouvelle.
- Gaulmyn M.M. de (1987) : « Les régulateurs verbaux : le rôle des récepteurs », in : Cosnier J. et Kerbrat-Orecchioni C., *Décrire la conversation*, Presses Universitaires de Lyon, 203-223,.
- Kendon, Adam (1967) : « Some functions of gaze direction in social interaction ». *Acta Psychologica*, 26(1), 1-47.
- Kerbrat-Orecchioni C. (1990 et 1992) : *Les interactions verbales*, T. I et II, Paris, Armand Colin.
- Lee V. et Beattie G. (1998) : « The rhetorical organization of verbal and nonverbal behaviour in emotional talk ». *Semiotica* 120 – 1/2, 39-92.

- Levelt, W. (1983) : « Monitoring and self-repair in speech », *Cognition*, 14, 41-104.
- Maingueneau D. (1996) : *Les termes-clés de l'analyse du discours*, Paris, Seuil.
- Maury-Rouan C. (2001) : « Mimiques, regards et activités discursive ». *Sémio 2001, Actes du Congrès International de Sémiotique*, CD-ROM, Université de Limoges.
- Maury-Rouan C. (2000) : « L'hypo-correction : entre sociolinguistique et analyse linguistique des interaction », in : *Lengua, Discurso, Texto*. Madrid, Visor Libros 1627-1638.
- Mc Neill, David (1989) : « A Straight Path-to Where ? Reply to Butterworth and Hadar ». *Psychological Review* 96-1, 175-179.
- Mc Neill, David (1992) *Hand and Mind. What Gestures Reveal about Thought* The University of Chicago Press.
- Morel M.A. et Bouvet D. (2001) : « Les réalisations formelles de la coénonciation et de la colocation : étude de la cooccurrence et de la distribution des indices des trois plans : morphosyntaxique, intonatif et posturomimogestuel » In : Cavé C., Guaitella I., Santi S. *Oralité et gestualité*, Paris, L'Harmattan, 482-487.
- Mosegaard-Hansen M-B. (1998) : *The Function of Discourse Particles. A study with special reference to standard spoken french*. Amsterdam : Benjamin's.
- Riegel M., Pellat J_C., Rioul R. (1994) : *Grammaire Méthodique du Français*, Paris, Presses Universitaires de France.
- Rimé, Bernard, and Schiaratura, Loris (1991) : « Gestures and Speech », in Feldman Robert S. and Rimé, Bernard, *Fundamentals of Nonverbal Behavior*, Cambridge University Press.
- Revue de Sémiotique et Pragmatique* (1999) : *Les connecteurs entre langue et discours*, RSP 5.
- Seyfeddinipur M. et Kita S. (2001) : « Gestures and dysfluencies in speech », in : Cavé C., Guaitella I., Santi S. *Oralité et gestualité*, Paris, L'Harmattan, 266-270.
- Smith V.L. et Clark H.H. (1993) : « On the course of answering questions ». *Journal of memory and language*, 32, 1, 25-38.
- Traverso V. (1996) *La conversation familière, Analyse pragmatique des interactions*. Presses Universitaires de Lyon.
- Traverso V (1999) : *L'Analyse des conversations*, Paris, Nathan.
- Vincent D. (1993) : *Les ponctuels de la langue et autres mots du discours*, Québec, Nuits Blanches.
- Vion R. (1995) : « La gestion pluridimensionnelle du dialogue », *Cahiers de Linguistique Française*, 17 : 179-203.
- Vion R. (1992) *La Communication Verbale. Analyse des interactions*. Paris, Hachette



Novembre 2001

1. Structure linguistique et interaction sociale : la dislocation à gauche comme terrain d'analyse

1.1. Enjeux¹

Les constructions du type *Jean il est parti* ou *ma mère je lui ai tout dit* ont abondamment été étudiées dans la littérature. On les appelle communément des dislocations à gauche. Les contraintes grammaticales régissant l'élément détaché et sa reprise ont fait l'objet d'études syntaxiques, alors que les fonctions discursives de la dislocation à gauche ont été analysées au niveau de la gestion des topics par des approches plus fonctionnalistes et discursives. A quelques exceptions près, cependant, les fonctions interactives de cette construction restent largement inexplorées.

Dans cet article, je vise à mettre à l'épreuve l'idée selon laquelle la structure thématique (c'est-à-dire informationnelle) du discours, et notamment la gestion des topics, permettrait de rendre compte de façon exhaustive du fonctionnement discursif de la dislocation à gauche. J'argumenterai qu'une discussion plus complète de ce fonctionnement peut être atteinte en prenant en considération à la fois la structure informationnelle et l'organisation interactionnelle des activités de discours.

Il ne s'agira par conséquent pas uniquement d'interroger une construction syntaxique *dans* des données interactives, mais de le faire *à partir* d'une approche foncièrement interactionniste de la langue. Cette approche, qui insiste sur le rôle configurant de l'interaction sociale par rapport aux structures linguistiques, permettra, à mon sens, de repenser certaines caractéristiques fonctionnelles de la dislocation à gauche et d'en préciser d'autres qui sont restées à l'ombre jusqu'ici. Une analyse de données empiriques relevant d'interactions en face-à-face sera présentée qui servira à identifier le rôle de la dislocation à gauche dans la gestion des tours de parole, des positionnements interlocutifs et de l'organisation préférentielle de la conversation. La construction disloquée se présentera ainsi comme un cas exemplaire permettant de comprendre la grammaire, telle qu'elle est localement configurée par les interactants, comme un moyen de régulation de l'ordre conversationnel, à la fois structurant cet ordre et étant structurée par lui.

1.2. Une approche interactionniste de la structure linguistique

Le courant dans lequel se situe cette étude est issu, au cours de la dernière décennie, de l'analyse conversationnelle d'inspiration ethnométhodologique. Il se propose d'explorer la façon dont les ressources grammaticales sont utilisées par les interlocuteurs à des fins interactives, et comment elles se configurent et reconfigurent à travers des cours d'actions situées (Fox & Thompson, 1990 ; Goodwin, 1995 ; Lerner, 1996 ; Mondada, 1995 ; Ochs, Schegloff & Thomson, 1996 ; Pekarek Doehler, 2000a, b et 2001, *inter alia*), c'est-à-dire comment elles émergent à partir d'activités discursives (cf. Hopper, 1987).

¹ Je remercie Francis Cornish ainsi que deux lecteurs anonymes pour leurs commentaires très constructifs sur une version antérieure de cet article.

L'approche se fonde sur un certain nombre de principes qui mettent d'emblée en évidence son caractère interactionnel fort (voir Mondada, 2001, pour une discussion récente). Parmi ceux-ci on peut d'abord compter une vision du discours non pas comme un produit stable mais comme une activité, un processus social en constant accomplissement et dont découle un intérêt pour les moyens – linguistiques et autres – mis en opération de façon méthodique et située pour accomplir ce processus. On citera ensuite l'insistance sur l'étude des ressources linguistiques dans leurs occurrences empiriques au sein d'activités de discours, enregistrées et transcrites. On évoquera enfin le recours à une série de principes analytiques (cf. Schegloff, Ochs & Thompson, 1996), dont notamment une certaine réserve vis-à-vis de jugements de grammaticalité et un refus de typification des occurrences (et l'exclusion des cas atypiques) en faveur de l'étude des choix effectifs des acteurs et la prise en compte de leurs propres interprétations de ces choix, telles qu'elles se manifestent à travers la séquentialité de leurs activités. La description des structures linguistiques et de la réalisation formelle des énonces qui en découle accorde par conséquent une attention privilégiée au déroulement séquentiel des activités de discours et à leur interprétation par les interlocuteurs.

Sur la base de ces principes, l'approche propose une vision radicalement interactionniste de la grammaire, comprise comme une ressource pratique, et une ressource configurée par la pratique. La grammaire, dans cette optique, ne peut être définie comme un ensemble (fini ou stable) de règles ou de principes abstraits déposés dans le cerveau et simplement mis en opération dans le discours. Il s'agit au contraire de la concevoir d'une façon qui permette de rendre compte de la construction et de la modification des structures grammaticales (et de leur signification) à travers les activités pratiques des interlocuteurs.

1.3. La dislocation à gauche comme terrain d'une analyse interactionnelle

La dislocation à gauche offre pour plusieurs raisons un terrain intéressant pour une investigation de ce type. Elle est non seulement un trait caractéristique du discours oral (cf. Blanche-Benveniste et al., 1991 ; Gadet & Kerleroux, 1988), liée à son fonctionnement discursif et donc insaisissable au niveau de la phrase ; elle est surtout une construction syntaxique complexe, associée de façon privilégiée à une activité spécifique, à savoir l'interaction sociale, et motivée de toute évidence par des principes d'ordre pragmatique.

Ceux qui s'intéressent au statut pragmatique de la dislocation à gauche se consacrent généralement à étudier son rôle dans l'organisation de la structure informationnelle du discours (voir p.ex. Geluykens, 1992, Gundel, 1975, et Prince, 1984, pour l'anglais ; Lambrecht, 1987, et Cornish, 1987, pour le français). Selon la littérature à ce sujet, cette construction syntaxique a pour fonction fondamentale d'introduire ou de réintroduire un référent dans le discours qui n'est pas au centre de l'attention du destinataire, mais qui est néanmoins accessible pour ce dernier (cf. pt. 2.2. infra) ; elle sert à promouvoir un référent au statut de topic (Lambrecht, 1987). Les études menées dans ce domaine mettent ainsi en évidence une motivation pragmatique de l'ordre des mots².

Cependant, l'observation des dislocations dans leurs contextes interactifs d'occurrence soulève un certain nombre de questions à ce sujet. Elle révèle d'emblée que ni les activités interactionnelles ni les constructions grammaticales ne se déploient isolément en termes d'énoncés ou de deux tours adjacents, mais se développent souvent de façon séquentielle à travers des segments interactifs plus ou moins longs. Or, cette dimension échappe forcément aux études argumentant à partir d'énoncés ou de paires de tours de paroles, certes en grande partie empiriques, mais souvent extraits de leurs contextes discursifs plus larges. D'autre part, l'analyse de données interactives met en question le postulat selon lequel l'utilisation de la dislocation à gauche s'expliquerait par son rôle de structuration de l'information dans le discours. Ainsi, de Fornel (1988) illustre à partir de données interactives en français que, sur le plan de la structure informationnelle, la construction Sujet-Verbe-(Objet) est souvent

² Cela ne veut pourtant pas dire que la dislocation à gauche constituerait une exclusivité du discours oral. Au contraire, elle se retrouve, de façon généralement moins fréquente, dans les textes écrits, même littéraires (voir p.ex. les exemples cités dans Berrendonner & Reichler-Béguelin, 1997, et Blasco-Dulbecco, 1999).

équivalente à la construction disloquée à gauche. De leur part, Duranti et Ochs (1979) montrent de fortes convergences, sur le plan du statut référentiel de l'élément concerné (p.ex. la distance de l'antécédent), entre le sujet dans la structure SVO et le constituant disloqué dans la dislocation à gauche. Il semblerait donc que, dans de nombreux cas, les deux constructions manifestent des propriétés similaires par rapport à la structuration de l'information. Ces résultats, sans nier la fonction informationnelle de la dislocation à gauche, soulèvent de sérieux doutes quant à une explication de la dislocation en purs termes informationnels.

Enchaînant sur les travaux cités, je me propose de démontrer qu'il existe toute une série de facteurs interactionnels qui, soit en interaction avec la structure informationnelle soit de façon plus indépendante, expliquent l'utilisation, par les locuteurs, de la construction syntaxique disloquée à gauche. Cet objectif fait partie d'une investigation plus large sur l'articulation entre la réalisation grammaticale des processus référentiels et l'organisation interactionnelle des activités de discours (Pekarek 1998, 1999 ; Pekarek Doehler, 2000a et b, 2001).

L'analyse qui sera présentée dans la suite se fonde sur un corpus d'une quinzaine d'heures d'enregistrements d'entretiens sociologiques en français. L'analyse se concentrera sur des constructions dans lesquelles l'élément détaché constitue une expression nominale définie, laissant notamment de côté des constructions du type *moi je*, très fréquentes en français et soumises à des contraintes discursives spécifiques. Il s'agira, dans ce qui suit, d'abord de préciser les caractéristiques syntaxiques et informationnelles de la dislocation à gauche (pt. 2). Ensuite sera présentée l'analyse de trois fonctions interactives de cette construction (pts. 3-6). L'analyse se clora par une discussion générale (pt. 7), dont découlera un certain nombre de conséquences sur le rapport entre structure linguistique et dynamiques interactives (pt. 8).

2. Les caractéristiques de la dislocation à gauche

Pour préciser brièvement les propriétés syntaxiques et référentielles de la dislocation à gauche, considérons d'emblée deux exemples empiriques (les constructions disloquées y sont marquées en gras)³:

(1) FNRS-ElsIVCHrom, 140-143 – « les langues »

[entretien avec quatre élèves sur le bilinguisme ; Q = l'enquêtrice ; V = un élève]

1V voilà comment je le: . je dirais qu'il est comme ça notre cerveau

2Q d'accord\ et puis **les langues tu les mets où là-dedans** alors

3V ben alors heu du: côté pour heu l'école le sport et puis tout ça/

4Q d'accord ok .. très bien\ .. (...)

(2) F6, p.15 – « le dialecte »

[entretien avec un migrant (H) sur son parcours migratoire et sa situation linguistique]

1Y ben donc pour vous entre allemand et dialecte il y a jamais eu de de de: conflit quoi j'entends c'était clair vous vous êtes tout de suite mis au dialecte + je pense (voix basse)

2H =oui . oui parce que **le dialecte c'est la langue des suisses évidemment**

3Y mais vous vous êtes jamais dit eh (...)

Alors que les deux extraits montrent des traits typiques sur le plan syntaxique (2.1.), ils se comportent différemment sur le plan de la structure informationnelle (2.2.).

³ Conventions de transcription :

. / . . / . . . / pauses courtes (en fonction de leur longueur)

(2s) pause (nombre de secondes)

[] chevauchement

: allongement d'une syllabe

/ intonation montante

\ intonation descendante

= enchaînement rapide

xx mot ou séquence incompréhensible

((...?)) mot ou séquence difficilement compréhensible

() remarque du transcripateur

+ délimitation du début d'une séquence à la quelle se réfère une remarque du transcripateur.

2.1. Caractéristiques syntaxiques

Les deux séquences citées exemplifient tout d'abord que la dislocation à gauche constitue une construction syntaxique dans laquelle un syntagme nominal (SN) extrait de la clause apparaît à gauche, suivi d'une clause comprenant un pronom clitique (dit 'élément de reprise') qui coréfère avec le SN (Cornish, 1987 ; Deulofeu, 1979 ; Fradin, 1990 ; Lambrecht, 1987 ; Ziv, 1994, *inter alia*). L'élément extrait est typiquement une expression nominale définie (il peut, sous certaines conditions, notamment quand il y a usage déictique, être un pronom accentué) ; cet élément ne montre pas de marquage de la fonction grammaticale (notamment de complément d'objet indirect). Dans le cas (1), l'élément extrait *les langues* constitue un complément d'objet direct, dans le cas (2) il s'agit du sujet, *le dialecte*. Quant à l'élément de reprise, celui-ci doit en principe être un clitique, soit un pronom personnel comme dans (1), soit un pronom démonstratif comme dans (2).

Je me tiendrai ici à cette conception relativement étroite de la dislocation à gauche. Notons toutefois que ce phénomène fait l'objet de définitions pas toujours convergentes dans la littérature⁴. Ainsi, certains auteurs regroupent sous le terme dislocation à gauche également les constructions dans lesquelles un syntagme prépositionnel ou encore une phrase prédicative sont antéposés à une clause et ensuite repris dans la clause (pour des définitions récentes non-identiques voir à titre illustratif Berrendonner & Reichler-Béguelin, 1997 ; Blasco-Dulbecco, 1999 ; Cadiot, 1992).

2.2. Contraintes référentielles

Quant à la structure informationnelle, selon la littérature d'orientation pragmatique la dislocation à gauche a pour fonction principale de promouvoir un référent au statut de topic (Lambrecht, 1987), le topic étant défini en termes de 'aboutness' (Reinhart, 1981), de ce de quoi traite un énoncé⁵. La dislocation introduit ou ré-introduit un référent qui n'est pas dans l'avant-plan de la conscience des interlocuteurs (Gundel, 1975 ; Prince, 1984, *inter alia*) ; elle sert ainsi typiquement à retourner à un topic antérieur ou à changer de topic (Cornish, 1987, 1999 ; Geluykens, 1992 ; Lambrecht, 1987, 1994 ; Ziv, 1994, *inter alia*) – d'où également son utilisation parfois contrastive (Geluykens, 1992 ; Lambrecht, 1994).

⁴ Les statuts grammaticaux de l'élément disloqué et de sa reprise, par exemple, ne font pas l'objet d'un consensus dans la littérature. Alors qu'il est généralement admis que l'élément disloqué et le pronom clitique co-référentiel s'accordent en genre et en nombre, Cornish (1987) souligne, pour le français, que l'accord n'est pas toujours nécessaire dans les phrases du type « *la sentinelle, il dit qu'il n'a rien entendu* ». De même, l'élément de reprise, typiquement un pronom clitique, peut sous certaines conditions consister d'un SN (Cornish, 1987 ; de Fornel, 1988 ; Fradin, 1990, tous pour le français). Sur le plan fonctionnel, ces distinctions restent encore peu explorées dans la littérature. Les caractéristiques d'ordre suprasegmental ne font pas plus l'objet d'un consensus. Ainsi, alors que la pause après le constituant détaché et l'absence d'accentuation de ce constituant sont fréquemment invoquées comme caractéristiques de la dislocation à gauche, de nombreuses études portant sur le discours oral démontrent que la pause est souvent absente et que l'élément disloqué peut être accentué (Barnes, 1985 et Deshaies et al., 1993, pour le français ; Duranti & Ochs, 1979, pour l'italien). Les données étudiées ici confirment le statut facultatif de la pause (dont l'occurrence peut être liée à des fonctions discursives spécifiques, cf. Cadiot, 1992 ; Geluykens, 1992) ; la transcription n'est par contre pas suffisamment fine pour permettre de préciser les caractéristiques au niveau de l'accentuation.

⁵ Selon Lambrecht (1987), cette construction est particulièrement fréquente en français et permet de maintenir la préférence pour la forme pronominale nonaccentuée du topic en position de sujet (cette préférence étant liée au fait que l'on ne peut pas introduire un référent et en prédiquer quelque chose dans la même clause ; cf. Lambrecht, 1994). La construction disloquée à gauche permet de faire figurer le topic à l'extérieur de la structure syntaxique de la clause et de façon indépendante de la clause (l'élément disloqué ne portant pas de marquage de fonction grammaticale). D'autres langues trouvent d'autres solutions à ce problème, comme p.ex. l'allemand qui offre une plus grande flexibilité dans l'ordre de mots et où à côté des phrases du type *Ich habe den Bericht gelesen* (*j'ai lu le rapport*) des constructions du type *den Bericht habe ich gelesen* (phrase déclarative qui se traduit mot par mot : *le-rapport-ai-je- lu ; « j'ai lu le rapport »*) sont très courantes. Dans ce dernier cas, le complément d'objet est placé en tête de la phrase, sans être repris plus tard dans la construction.

Dans ses fonctions liées à la gestion des topics, la dislocation à gauche doit obéir à des contraintes fortes quant au statut référentiel de l'élément disloqué : le référent doit être accessible pour l'interlocuteur, mais non pas avoir le statut de donné (selon la distinction de Prince, 1981, entre 'donné' et 'nouveau'), non pas être dans le focus de l'attention de l'interlocuteur. Typiquement, il s'agit donc d'un élément qui ne constitue pas encore un topic et qui est soit mentionné dans le discours précédent, soit inférable à partir du discours précédent ou de la situation, soit encore déposé dans la mémoire à long terme (savoir encyclopédique). Le codage grammatical de l'élément disloqué par un SN défini reflète ces contraintes informationnelles, car le SN défini réfère typiquement à un référent qui est accessible mais ne se trouve pas dans le focus de l'attention (alors que le pronom non accentué renvoie généralement à un référent en focus et l'indéfini à un référent nouveau et inaccessible ; Givón, 1979 ; Ariel, 1990, *inter alia*). La fonction cognitive de la dislocation à gauche consiste à signaler au destinataire que les énoncés suivant la dislocation sont à interpréter comme éléments d'un nouveau segment de discours (Cornish, 1999 ; Lambrecht, 1994 ; Ziv, 1994), d'où également son utilisation comme élément initiateur de paragraphe dans la narration (Givón, 1995, pour l'anglais) ou dans la conversation (Geluykens, 1992, pour l'anglais).

Ces contraintes sont parfaitement respectées dans l'exemple (1). Les langues constituent un topic associé au thème du cerveau, car il est question du cerveau d'un bilingue. La dislocation produite par Q (l. 2) effectue ici donc l'introduction d'un topic local de la conversation, qui reste par ailleurs le point d'orientation central du tour suivant (l. 3). La structuration de la conversation à ce moment précis est étayée par plusieurs autres marqueurs, à savoir la formule conclusive *il est comme ça notre cerveau*⁶ à la ligne 1 et l'acceptation de cette formule par l'enquêtrice Q à la ligne 2 (avec intonation descendante suggérant, elle aussi, une clôture) ainsi que le marqueur d'articulation *et puis* qui accompagne l'ouverture d'un autre segment de discours. Si l'introduction du topic s'effectue donc, ici, par le biais d'une dislocation à gauche, le changement de paragraphe, quant à lui, repose sur la coïncidence de plusieurs marqueurs discursifs et ne pourra être relié à la dislocation seule.

Dans (2), les choses se présentent d'une façon quelque peu différente. Alors que le dialecte est mentionné dans le tour immédiatement précédent, il y figure en position d'objet indirect, et donc en position typiquement associé à un non-topic (Givón, 1979). Dans la dislocation, cet élément gagne le statut de topic. Ainsi s'effectue, de façon interactive, une transition subtile entre les topics.

Or, contrairement à ce qui se passe dans l'exemple (1), le statut référentiel de l'élément disloqué diffère ici de ce qui en est généralement dit dans la littérature (cf. *supra*). Sur le plan de l'intercompréhension, une simple construction du type sujet-prédicat avec pronom démonstratif en position de sujet (oui parce que c'est la langue des suisses) aurait de toute évidence suffi pour garantir l'interprétabilité du référent. Au niveau référentiel, rien n'oblige à l'utilisation de la dislocation à gauche, car le référent concerné est hautement accessible grâce à sa mention immédiatement précédente. Cette utilisation paraît au contraire inhabituelle si l'on s'en tient aux évidences statistiques présentées dans la littérature qui montrent qu'une distance de plusieurs clauses tend à séparer la dislocation de la dernière mention du référent (Duranti & Ochs, 1979 ; Givón, 1995). Sur le plan référentiel, la dislocation semblerait en effet être un marqueur de discontinuité et non pas de continuité dans le discours (Givón, 1995). C'est au contraire le pronom non accentué dans la construction sujet-prédicat qui marque typiquement la continuité.

En somme, donc, si la dislocation a ici certes pour effet de placer en tant que topic un élément antérieurement mentionné en position non topicale, elle viole néanmoins les contraintes d'accessibilité du référent généralement formulées dans la littérature. Cette observation oblige à chercher ailleurs les facteurs qui pourront expliquer l'utilisation de la construction disloquée dans le cas présent. La section suivante montrera que l'organisation interactionnelle du discours constitue un facteur pertinent à cet égard.

⁶ Il s'agit ici d'une dislocation à droite. Selon la littérature, cette construction montre des propriétés référentielles similaires à la dislocation à gauche, tout en étant plus cohérente par rapport au topic précédent (le référent de l'élément disloqué est en général plus accessible que dans la dislocation à gauche ; voir Lambrecht, 1987 ; Ziv, 1994, qui mettent en évidence les différences structurelles et fonctionnelles entre les deux constructions disloquées).

3. L'organisation préférentielle de la conversation

Voici donc encore une fois l'exemple (2):

(2) F6, p.15 – « le dialecte »

[entretien avec un migrant (H) sur son parcours migratoire et sa situation linguistique]

1Y ben donc pour vous entre allemand et dialecte il y a jamais eu de de de : conflit quoi j'entends c'était clair vous vous êtes tout de suite mis au dialecte + je pense (voix basse)

2H =oui . oui parce que **le dialecte c'est la langue des suisses [évidemment]**

3Y mais vous vous êtes jamais dit eh (...)

Cet exemple illustre une première fonction interactive de la dislocation à gauche, liée à la gestion de l'organisation préférentielle de la conversation (voir également de Fornel, 1988). Dans le cas présent, cette fonction interagit avec la fonction topicale. Considérons, pour étayer ce point, la position séquentielle de la dislocation à la fois sur le plan des contenus et de l'organisation interactionnelle. La dislocation figure dans une réaction fournie par le locuteur H à l'égard de la question précédente de Y : *vous vous êtes tout de suite mis au dialecte* (l. 1). Bien que le tour de Y ne montre pas de traits syntaxiques ou intonatoires qui permettraient de l'identifier clairement en tant que question, le *je pense* en fin de tour suggère qu'il s'agit sinon d'une question, alors du moins d'une sollicitation d'un accord. Aussi, cette sollicitation est-elle traitée en tant que telle par l'interlocuteur H : H répond d'abord affirmativement, avant de développer son point en expliquant pourquoi il s'est mis au dialecte (l. 2).

Sur le plan de l'organisation séquentielle des activités, l'extrait montre deux caractéristiques qui pourront nous intéresser. On retiendra d'abord que la dislocation figure dans un second tour qui réagit à un premier tour ; elle figure donc, dans les termes de l'analyse conversationnelle, dans le second constituant d'une paire adjacente (Sacks, Schegloff & Jefferson, 1974), c'est-à-dire d'une paire de deux tours de parole dont chacun est produit par un locuteur différent. Ensuite, elle figure dans la deuxième partie de ce second constituant qui, elle, ne constitue plus stricto sensu une réponse à la question mais présente une élaboration par rapport à ce qui est sollicité par la question : *oui oui parce que le dialecte c'est la langue des suisses*. Or, cette position séquentielle est un facteur décisif qui permet d'expliquer l'utilisation de la construction disloquée dans le cas présent.

Selon les analystes de la conversation, le premier constituant de la paire adjacente projette un ensemble d'alternatives quant au second constituant. Une question, par exemple, demande une réponse en réaction, une salutation demande une salutation, une offre demande une acceptation ou un refus, etc. (il existe évidemment des paires adjacentes plus complexes, dites 'étendues'). De plus, une question du type 'oui ou non' sollicite préférentiellement une réponse du même type. Cela signifie donc que le premier constituant sélectionne une continuation préférentielle pour le second constituant, ce qui relève de l'organisation préférentielle de la conversation (Sacks, 1987 [1973]). Ce principe⁷ influe à la fois sur l'organisation séquentielle et le déroulement thématique de l'interaction verbale, impliquant notamment que les déviations par rapport à lui tendent à être marquées d'une façon ou d'une autre par les interlocuteurs.

Or, cela est exactement ce qui se passe dans l'exemple (2). Les *oui* de H remplissent les conditions de pertinence projetées par le tour précédent de Y – une sollicitation du type 'oui ou non' – alors que la dislocation, introduite par *parce que*, ajoute un élément explicatif dépassant la réaction minimale préférentiellement sollicitée.

⁷ Il ne s'agit évidemment pas d'un principe valable toujours, mais d'une préférence au sens d'un fait interactionnel qui se produit avec une relative fréquence. Le terme même de préférence ne renvoie pas à une inclination personnelle mais à un appareillage formel dont nous nous servons pour organiser l'interaction. Voir Pekarek Doehler, 2000a, pour une discussion plus approfondie du rapport entre l'organisation préférentielle et les processus référentiels dans la conversation.

La dislocation paraît ici donc avoir pour fonction à la fois de promouvoir un élément au statut de topic et de signaler qu'un départ par rapport à l'organisation préférentielle des activités est en train de se produire. Cette dernière fonction se rencontre en effet fréquemment dans les séquences du type question-réponse quand la réponse est plus élaborée que ne le demande la question ou quand la réponse effectue une déviation, même légère, par rapport au cadre projeté par la question. Dans ces cas, comme dans le cas présent, la dislocation à gauche, en indiquant clairement qu'elle mobilise le thème de la question (cf. de Fornel, 1988), a pour effet de lier le tour de parole présent de façon explicite à ce tour antérieur. Placée soit en début du tour soit immédiatement suivant la réaction du type projeté, elle permet ainsi au locuteur d'enchaîner par rapport au tour précédent de façon explicite et cohérente sur le plan référentiel, tout en effectuant, plus tard dans le tour, une réorientation ou expansion sur le plan thématique ou pragmatique. L'utilisation de la structure disloquée s'explique dans ce cas donc clairement par des raisons liées à la gestion de la structure interactive, et notamment de l'organisation préférentielle.

L'exemple suivant, que j'ai discuté plus en détail ailleurs (Pekarek Doehler, 2000a), permet d'approfondir cette analyse de la dislocation à gauche en illustrant plus spécifiquement son rôle dans ce que les analystes de la conversation appellent la préférence pour l'accord.

(3) MH/LA, ent., i, - « la motivation »

[entretien avec un apprenant (S) de langue au sujet de son parcours d'apprentissage]

1P mais si on aime eh une langue c'est plus facile . . je crois la motivation est très importante

2S **la motivation c'est important** mais aussi eh . le talent je veux dire . la : disposition à apprendre une langue (...)

Le locuteur P introduit ici le topic de la motivation – en position de sujet, donc position préférentielle pour le topic (Givón, 1979) – qui est ensuite repris dans une construction disloquée par S. De nouveau, cette reprise contredit les contraintes d'accessibilité référentielle régissant le constituant détaché, qui n'est pas supposé être dans le focus d'attention actuel du destinataire (cf. 2.2. supra). Dans le cas présent, la motivation a préalablement été établie comme topic par P. De plus, ce qui est prédiqué au sujet de ce référent dans la construction disloquée est repris du tour précédent, tout en étant proféré sous une forme quelque peu modérée : *la motivation c'est important*⁸, par opposition à *la motivation est très importante*.

Alors que la structuration de l'information ne peut pas rendre compte de l'utilisation d'une construction disloquée ici, une interprétation en termes de la séquentialité des tours et de l'organisation préférentielle du discours en tant qu'activité sociale s'avère plus éclairante.

Nous avons retenu plus haut que le premier tour d'une paire adjacente sélectionne une continuation préférentielle pour le tour suivant. Une des dimensions pertinentes à cet égard est la préférence pour l'accord. Cette préférence renvoie au fait que nous tendons à enchaîner par rapport aux contributions d'autrui, notamment quand il s'agit d'évaluations (« assessments », cf. Pomerantz, 1984), en exhibant plutôt notre accord qu'un désaccord. Si un locuteur produit un énoncé non-préférentiel, il tend soit à le marquer explicitement en tant que tel soit à le faire démarrer par un accord et seulement ensuite se tourner vers le désaccord (Pomerantz, op. cit.). Schématiquement parlant, il s'agit ici d'un principe du type « oui, mais ». Or, c'est justement ce principe qui peut rendre compte de l'utilisation de la construction disloquée dans l'exemple (3).

En effet, dans le second tour, S manifeste un accord seulement partiel par rapport au propos avancé par P dans le premier tour : selon S, la motivation est importante, mais aussi le talent. Dans un premier pas, la dislocation de *la motivation* exhibe une orientation vers le tour précédent de façon cohérente avec la préférence pour l'accord, qui se trouve ensuite modérée dans un second pas. La construction de ce tour a pour effet de manifester explicitement tout au début du tour qu'il mobilise le topic du tour précédent et de retarder ainsi le départ par rapport à l'évaluation présentée dans ce tour. Ce constat rejoint certains éléments de l'analyse détaillée que de Fornel (1988) a présentée au sujet de la dislocation à gauche, insistant

⁸ Notons sans entrer en discussion à ce sujet, que l'utilisation du pronom démonstratif *ce*, par opposition au pronom personnel, a pour effet de conférer une certaine généricité au référent concerné (cf. Cadiot, 1992).

notamment sur le fait que la dislocation permet de respecter une préférence formelle pour l'accord tout en privilégiant l'orientation vers le désaccord. C'est la logique de la préférence pour l'accord qui motive, dans le cas présent, la construction bi-partite de l'énoncé et l'utilisation de la construction disloquée au début du tour. Or, d'après Sacks (1987 [1973]), ce qui précède le désaccord a pour fonction de projeter l'occurrence du désaccord. La dislocation dans l'exemple (3) peut en ce sens être interprétée comme indicateur d'une possible réorientation du discours, tout en exhibant formellement un lien fort au tour précédent.

L'exemple (3) converge en ce point avec l'exemple (2) : la dislocation y fonctionne à la fois comme préface et comme pré-indicateur d'une réorientation du discours par rapport à ce qui est projeté en termes préférentiels par le tour précédent. Dans l'exemple (2), la réorientation concerne l'enchaînement préférentiel des tours de parole du type question-réponse, alors que dans l'exemple (3) elle concerne la préférence pour l'accord. La dislocation implique dans ces deux cas une reprise, sous forme disloquée, d'un élément du tour précédent. Cela permet au locuteur de formellement rendre reconnaissable un enchaînement explicite à ce tour et à son thème, tout en effectuant plus tard dans le tour un départ sur le plan thématique ou interactif. Etant liée de cette façon au maintien de l'organisation préférentielle de la conversation, la dislocation à gauche constitue un des instruments dont se servent les interlocuteurs pour rendre reconnaissables et co-ordonner leurs activités mutuelles.

4. La gestion des tours de parole

4.1. Accéder au 'floor'

La contribution de la dislocation à gauche à la gestion de l'ordre préférentiel relève d'un fonctionnement plus général qui a trait à l'organisation séquentielle des activités. La gestion des tours de parole fait, elle aussi, partie de ce fonctionnement.

Parmi les fonctions interactives de la dislocation à gauche, son rôle dans la gestion des tours de parole est peut-être celui qui a le plus retenu l'attention des chercheurs depuis l'étude fondatrice de Duranti et Ochs (1979). L'analyse présentée par ces auteurs montre que, dans la conversation en italien, la dislocation à gauche est souvent associée à la prise de parole. Figurant fréquemment au début d'un tour et notamment en chevauchement par rapport au tour précédent – et donc en situation de compétition pour le tour –, elle est utilisée par les locuteurs pour gagner accès au 'floor', au terrain de parole. L'analyse que Mondada (1995) présente de la conversation en français va dans le même sens. L'auteur suggère que la dislocation à gauche en début de tour permet au locuteur de prendre la parole et même d'interrompre l'autre tout en rendant cette prise de parole acceptable.

L'utilisation de la dislocation pour accéder au 'floor' se retrouve dans les données étudiées ici, mais elle y est moins fréquente que dans le corpus de Duranti et Ochs (op. cit.). Dans ce qui suit, je ne vais pas répéter les caractéristiques relevées à cet égard et renvoie aux auteurs cités pour plus de détails. Il s'agira ici par contre d'enchaîner sur leurs travaux pour développer un point spécifique. L'exemple (4) illustrera que la dislocation à gauche est un instrument puissant dont se servent les locuteurs non seulement pour prendre la parole quand il y a compétition visible (chevauchement) pour le tour, mais aussi pour rendre légitime leur prise de parole au moment où un autre locuteur a été sélectionné pour le tour.

4.2. Rendre légitime sa prise de parole

Considérons donc l'exemple suivant:

(4) Sem. I&R, 10-18 – « la dernière réforme »

[discussion à la radio sur la rectification de l'orthographe française ; A = l'animatrice ; JD et FF = invités à l'émission]

1A de de quand date la dernière réforme Jean Duclos . la dernière réforme du français date de quand/

2JD euh . la dernière/

3A oui en fait quand est-ce qu'on a réformé le français pour la dernière fois/

4FF la **la réforme la plus importante si je m'abuse** . euh . **c'est au début du . non. c'est au dix-huitième encore** euh quand on a changé ...

Dans cette séquence, l'animatrice A s'adresse explicitement à Jean Duclos (nom changé dans la transcription) pour se renseigner sur la date de la dernière réforme du français. Or, JD hésite (l. 2) et répète *la dernière* avec intonation montante, ce qui suggère qu'il rencontre un problème de compréhension ou, peut-être, d'ignorance quant à la question qui lui est posée. Ensuite, l'animatrice A reformule sa question (l. 3). Après cela, FF prend la parole. Elle démarre son tour par une dislocation à gauche qui reprend le SN *la réforme*, évoqué par A à la ligne 1, en le spécifiant : *la réforme la plus importante* Cet enchaînement est effectué à un moment où un autre locuteur a déjà été sélectionné pour prendre la parole, car la question de A (l. 1) avait clairement été adressée à DJ et avait été reformulée (l. 3) en réponse à sa sollicitation. L'utilisation de la dislocation à gauche peut être expliquée ici à la lumière justement de sa position séquentielle dans ce déploiement des activités.

En ré-instaurant *la réforme* visiblement et dès le début du tour en tant que topic de ce tour, la dislocation a pour effet de signaler un enchaînement explicite sur une question formulée auparavant dont elle mobilise le thème. Alors que cet enchaînement reliait deux tours adjacents dans les exemples discutés auparavant (ex. 2 et 3), dans le cas présent, il s'agit de deux tours non adjacents. Or, comme le retiennent Sacks et al. (1974, p. 28), « *regularly (...) a turn's talk will display it's speaker's understanding of a prior turn's talk and whatever other talk it marks itself as directed to* » - de façon régulière un tour de parole rendra manifeste (a) la compréhension que le locuteur a d'un tour précédent et (b) le fait que le tour lui-même soit orienté vers un autre segment de discours. Cela est exactement ce qui se passe ici : en reprenant un élément d'un tour antérieur par une dislocation à gauche dans son tour à lui, FF exhibe clairement sur quel autre tour elle enchaîne et comment elle interprète ce tour.

Mais FF ne fait pas qu'enchaîner sur un élément soulevé antérieurement ou sur un tour précédent. Ce faisant, elle se place pour ainsi dire en position légitime pour prendre la parole, non pas parce qu'elle aurait été sélectionnée pour le tour, mais parce qu'elle rend reconnaissable, dès le début de son tour, qu'elle a quelque chose à dire au sujet du topic en question. Or, Jefferson (1978) remarque que les tours qui paraissent à l'interlocuteur être non reliés sur le plan thématique sont interrompus plus fréquemment que les tours qui semblent être pertinents par rapport au thème actuel de la discussion. En marquant fortement, par le biais de la dislocation, le topic d'un tour antérieur comme point de départ de son tour, FF rend le statut '*on topic*' (c'est-à-dire le statut thématiquement pertinent) de son intervention immédiatement manifeste à ses interlocuteurs. La dislocation à gauche sert ainsi comme un instrument puissant pour rendre légitime sa production de la seconde composante de la paire adjacente question-réponse, alors qu'un autre locuteur avait explicitement été choisi pour accomplir ce second pas.

L'exemple suivant présente un cas similaire. Il ne s'agit pourtant plus d'une prise de parole qui invalide la sélection explicite d'un prochain locuteur, mais d'une intervention d'un locuteur (L) qui était marginalisé au cours des échanges antérieurs:

(5) FNRSI-EnsCHrom, l. 1031-1042 - « les leçons d'histoire »

[des enseignants discutent d'une image qui représente le cerveau de la personne bilingue sous forme de bocal dans lequel sont versées deux langues]

1B et puis je dois donner des démonstrations de leçons bilingues\

2G ((on l'a appris récemment ?))/

3B alors on a appelé ça

4Q+G (rires)

5B (plus fort) on a appelé ça . parlons frogne

6Q frogne/

7G moi avant j'avais envie [de te dire

8B [français italien . frogne\

9G (impossible ?) d'être bilin:gue je voulais te dire [parce que

10B [ouais c'est un co-bocal pour moi . . .

11L oui EN l'occurreNce **les leçons d'histoire que tu fais c'est . un bocal** . mais c'est très limité . par rapport à la vie\

12B mais moi chez moi c'est comme ça c'est un bocal

Dans cet extrait, L intervient à un moment où le discours est dominé par B et où un autre locuteur, à savoir G en 7 et 9, a manifestement des difficultés à prendre la parole et à attirer l'attention de B. A ce moment, L intervient en produisant une dislocation à gauche, précédée d'un élément d'articulation du discours (*en l'occurrence*). La construction disloquée renoue explicitement avec le point de départ du propos de B, à savoir les leçons bilingues soulevées à la ligne 1, tout en le reliant au tour immédiatement précédent de B (l. 10). La dislocation permet à L de signaler très tôt dans son tour un retour en arrière sur le topic introduit auparavant par B. Tout en ayant la fonction de reprendre un topic antérieur, la dislocation à gauche participe de plus à une organisation séquentielle spécifique des tours de parole. Car le locuteur ne retourne pas simplement à un topic antérieur, mais, en plaçant ce topic explicitement comme point de départ de son tour, il signale qu'il relie son tour de parole à un tour de parole antérieur. Or, ce lien n'est pas simplement établi de façon linéaire entre des tours de parole adjacents, mais effectue aussi une boucle en arrière à travers plusieurs tours de paroles. La construction disloquée permet ainsi à L de rendre immédiatement manifeste sa convergence sur la ligne thématique auparavant entamée par B, d'exhiber de cette façon la pertinence thématique et séquentielle de son intervention et de rendre ainsi légitime sa prise de parole à un moment donné.

La dislocation à gauche qui reprend un élément d'un tour antérieur est donc liée, dans les deux cas cités, à la régulation de l'agencement des tours de parole. D'une part, elle marque le positionnement séquentiel du tour en signalant explicitement son lien à un tour antérieur. D'autre part, elle est utilisée par les locuteurs concernés non simplement pour s'approprier un tour, mais pour le faire à un moment défavorable à une prise de parole de leur part. Ce résultat permet de préciser le rôle de la dislocation à gauche dans la gestion des tours de parole, qualifiant cette construction comme un instrument puissant dont se servent les locuteurs pour reconfigurer la sélection séquentielle du prochain locuteur. Le résultat rejoint également l'analyse faite plus haut en termes de la structure préférentielle dans la mesure où la dislocation a ici de nouveau pour fonction de signaler une sorte de départ par rapport à la suite projetée, un départ qui se réalise non plus en termes de la nature préférentielle du tour de parole concerné, mais en termes de l'accès au 'floor'. Dans les deux cas, la dislocation s'insère comme élément fonctionnel dans l'organisation séquentielle des activités, permettant aux locuteurs de se rendre mutuellement manifeste leur orientation vers ses activités.

5. La régulation des positionnements réciproques

Cette section est consacrée à un exemple qui met plus radicalement en question la définition du statut référentiel de l'élément disloqué mis en avant dans la littérature. L'exemple illustre un troisième plan du fonctionnement interactif de dislocation à gauche, à savoir la régulation des positionnements réciproques.

(6) FNRSI-ElsIICHrom, l. 615-623 – « l'allemand »

[discussion entre des enseignants sur des méthodes d'enseignement et leur adéquation par rapport à différentes langues]

1J on se débrouillerait p- =peut-être plus [si on] allait si on se perdait en Allemagne je crois

2Q [ouais]

3J [qu'on arriverait plus à se débrouiller]

4C? [((moi je trouve pas ?)) .. non x..]

5B? parce que moi je trouve que bon **l'italien comme on l'apprend maintenant en direct heu . dans des phrases quoi sans apprendre heu le vocabulaire . ça passe encore/** mais si on avait ((le?)) même avec l'allemand là on aurait été complètement paumé/ . parce que **l'allemand c'est quand même plus dur**

6J? moi je trouve pas

7B? **moi je trouve que l'allemand c'est plus dur**

8J **moi je trouve que l'allemand c'est [plus facile**

9Q [à comprendre/

10B ouais

Cet extrait comprend quatre dislocations à gauche d'un SN. Alors que les deux premières (l. 5) sont explicables en termes de la structure informationnelle, les deux dernières (l. 7 et 8) posent problème à cet égard. Le premier cas, l'italien (l. 5), montre une introduction typique d'un topic associé au cadre général de la discussion, similaire à l'exemple (1) discuté plus haut. Dans la cas présent, l'élément disloqué est repris dans la clause en position de sujet, alors qu'il figurait en position de complément d'objet direct dans l'exemple (1). Dans les deux cas, pourtant, la dislocation sert à promouvoir au statut de topic un élément accessible mais non encore focalisé dans l'attention des interlocuteurs (voir Cadiot, 1992, au sujet de la reprise par ça). Notons toutefois que dans le cas présent, la construction disloquée répond à une contrainte d'ordre informationnel tout en s'imposant également pour des raisons d'ordre syntaxique : la structure complexe de l'énoncé, comprenant une remarque intercalée (*comme ... vocabulaire*), rend nécessaire la reprise du référent (par le moyen de ça) pour éviter une distance trop longue entre le prédicat et son argument en position de sujet. Comme le note Cadiot (1992) pour le français : « *si le sujet se situe si loin du verbe qu'il est difficile d'établir une relation d'accord, le SN sujet doit être lié par un élément anaphorique clitique* » (p. 75, ma traduction).

La deuxième dislocation positionne en tant que topic un élément (*l'allemand*) qui auparavant, en tant que complément prépositionnel, avait un statut non topical mais néanmoins accessible. Cette dislocation, est liée à l'établissement d'un contraste entre deux éléments (Berrendonner & Reichler-Béguelin, 1997 ; Geluykens, 1992 ; Lambrecht, 1994), introduisant l'allemand par opposition à l'italien. L'allemand se trouve donc à ce moment clairement établi comme topic du discours.

Or, c'est exactement ce statut saillant du référent concerné qui peut nous intéresser par rapport aux deux dislocations qui suivent aux lignes 7 et 8. Si la dislocation à gauche sert à (ré)introduire un topic accessible (cf. 2.2. supra), pourquoi serait-elle alors utilisée dans le cas où le référent a déjà acquis le statut de topic ? L'exemple viole une contrainte proéminente quant au statut informationnel de l'élément disloqué, à savoir que le référent concerné ne doit pas être dans le focus de l'attention des interlocuteurs (cf. 2.2. supra). Dans le cas présent, il est justement déjà en focus.

Un regard sur l'organisation des positionnements réciproques des interlocuteurs par rapport au topic discuté dans cette séquence peut éclairer ce point.

Dans un premier temps, le locuteur B en 7 reprend *l'allemand* (il aurait pu dire *moi je trouve que c'est plus dur*) pour réaffirmer sa position après que J a énoncé ses doutes en 6. A son tour, J se sert de la même construction pour ensuite (l. 8) souligner plus explicitement son désaccord avec B. Par la dislocation, le topic est ré-introduit non pas parce qu'il n'aurait pas été en focus mais pour être réapproprié par chacun des deux locuteurs en tant que point de départ de leurs contributions divergentes. Sur le plan cognitif, la réappropriation du référent sert de point d'ancrage pour le point que chacun des locuteurs va développer dans son tour. La dislocation est ainsi parmi les moyens par lesquels chacun des locuteurs se positionne explicitement par rapport au tour précédent⁹.

D'autres moyens linguistiques encore sont utilisés pour effectuer les positionnements mutuels. C'est d'une part le *moi je* qui ancre chacun des deux tours explicitement dans la perspective des énonciateurs respectifs. C'est d'autre part la répétition exacte du segment *moi je trouve que l'allemand c'est plus ...* qui se termine en contrastant *dur* (l. 7) à *facile* (l. 8) (ce contraste est par ailleurs repoussé vers la fin du tour en accord avec l'organisation préférentielle de la conversation, cf. supra). Cette répétition n'est pas une simple coïncidence mais relève de l'orientation réciproque des interlocuteurs. Dans la conversation, les interlocuteurs peuvent sélectionner des mots « *in historically sensitive ways* » (Sacks, 1992), en tenant compte des activités qui auraient été projetées auparavant. Dans cette optique, on peut supposer que J choisit sa formulation pour ainsi dire en écho par rapport à la formulation de B afin de renforcer le contraste qu'il est en train d'établir.

⁹ Barnes (1985) observe l'utilisation de la dislocation à gauche pour une fonction à l'apparence contraire, à savoir la manifestation d'un accord communicatif. Or, on peut se demander si l'emploi de la dislocation dans le cas de l'accord et du désaccord ne relève pas d'une fonction plus générale, qui consisterait à marquer explicitement que le locuteur positionne son dire par rapport au tour précédent, et qu'il présente ainsi une évaluation implicite de la déclaration avancée dans le tour précédent.

L'opposition de points de vue et les positionnements contrastifs des interlocuteurs qui la sous-tendent apparaissent ici donc comme des effets sémantico-pragmatiques étayés par la répétition de la structure syntaxique disloquée à travers plusieurs tours de parole. La dislocation coïncide avec d'autres moyens linguistiques, dont notamment la répétition en écho, permettant aux interlocuteurs d'accomplir l'organisation de leurs positionnements interactifs réciproques. Elle est ici non pas un moyen de promotion du topic, mais s'avère être un instrument à la fois d'organisation argumentative et de structuration interactive. Et elle se présente de nouveau comme un moyen syntaxique vers lequel s'orientent les interlocuteurs pour articuler leurs activités les unes par rapport aux autres.

6. L'orientation mutuelle vers la structure syntaxique

Les trois fonctions interactives de la dislocation qui ont été discutées dans ce qui précède (organisation préférentielle, gestion des tours, positionnements réciproques) ont tous trait à l'articulation des activités les unes par rapport aux autres. L'emploi de la construction disloquée pour signaler les (ré)orientations des activités dans leur séquentialité rend manifeste que les interlocuteurs s'orientent non seulement vers la coordination de leurs activités, mais aussi vers les moyens formels qui servent à accomplir ces activités et leur coordination. Je voudrais clore les analyses présentées dans cet article par un petit exemple qui rend plus manifeste encore que les autres cette orientation vers la réalisation formelle du discours.

(7) F6, p.10 – « la langue de base »

[interview avec un migrant (H) sur son parcours migratoire et sa situation linguistique]

- 1H (...) bon il y avait quelques camarades qui parlaient le français . avec eux . je parlais le français parce que x plaisait à à la maison vraiment x x le français . donc ça fait plaisir de parler avec eux le français
- 2Y les **la langue de base essentiellement c'était le suisse allemand**
- 3H c'était le suisse allemand (à voix basse)
- 4Y **et l'allemand**
- 5H **ben c'était la langue d'études** [alors]
- 6Y [oui oui] oui

Cet exemple comporte une sorte d'énumération de deux éléments dans une liste minimale. Après que H a mentionné le recours occasionnel à la langue française avec ses collègues de travail (l. 1), Y se renseigne sur la question de savoir si le suisse allemand était alors la langue de base (l. 2). Il se sert d'une dislocation à gauche pour proposer un nouveau topic, la langue de base. H confirme en 3 et Y soulève la question de l'allemand en 4 (sans intonation montante audible) à laquelle H réagit en 5.

Notons que sur le plan strictement syntaxique, 4 et 5 pris ensemble forment une construction disloquée. Il est difficile de déterminer s'il s'agit ici d'une paire du type question-réponse. L'absence d'intonation montante et l'enchaînement direct du locuteur H suggèrent qu'il pourrait également s'agir d'une complétion, par H, du tour projeté par Y (cf. Lerner, 1996). Indépendamment du statut illocutoire des deux interventions, leur agencement est intéressant sur le plan de l'organisation des activités réciproques. L'élément antéposé (*l'allemand*) semble jouer un rôle de cadrage cognitif de la clause qui suit, parallèlement à ce qui se passe lorsque la dislocation est produite par un seul locuteur. Le SN *l'allemand* produit en 4 permet au premier locuteur de soulever un référent qui peut ensuite être repris, par un second locuteur, à l'intérieur de la syntaxe de la clause sous forme d'un pronom clitique. Autrement dit, une fois le référent est mentionné par le premier locuteur, la prédication peut être formulée par le second locuteur.

Sous cet aspect, l'intervention de H paraît comme une complétion d'une structure projetée par son interlocuteur par la seule mention de l'allemand. Et cette complétion est parfaitement cohérente sur le plan syntaxique, comme par ailleurs sur le plan pragmatique, par rapport au tour précédent. Le statut de topic du référent résulte donc dans ce cas non pas des contributions individuelles de l'un ou de l'autre locuteur, mais il est établi de façon collaborative à travers l'enchaînement d'un tour à l'autre. L'exemple témoigne ainsi d'une co-ordination subtile entre les locuteurs quant à la construction syntaxique de leurs tours et des processus référentiels mis en opération¹⁰ ; il montre leur orientation prononcée vers la construction d'une liste et vers l'utilisation de la dislocation à gauche comme un des moyens servant à accomplir cette liste.

¹⁰ Déjà la reprise de H, en 3, de l'expression *c'était le suisse allemand* suggère par ailleurs une orientation non seulement vers les contenus, mais aussi vers les moyens formels par lesquels sont transmis ces contenus.

Cet exemple complète l'analyse du fonctionnement de la dislocation dans l'organisation des activités. Il corrobore l'idée selon laquelle les interlocuteurs s'orientent vers les constructions syntaxiques, et notamment vers la dislocation à gauche, pour organiser leurs positionnements interactifs et l'enchaînement de leurs activités les unes par rapport aux autres, tout en contribuant, ainsi, à l'élaboration collaborative des topics de la conversation.

7. Discussion

Toute activité de discours est structurée à plusieurs niveaux : niveau syntaxique, thématique, socio-interactionnel, etc. Cela est une évidence. Ce qui est de loin moins évident c'est la question de savoir dans quelle mesure on peut ou doit conceptualiser et analyser chacun de ces niveaux dans son rapport aux autres. Cet article a voulu démontrer, sur la base d'une étude de la dislocation à gauche dans la conversation, que la structure informationnelle (thématique, référentielle), l'organisation interactive et certaines propriétés grammaticales du discours doivent être traitées de façon indissociée pour rendre compte non seulement du fonctionnement interactif du discours mais encore de sa réalisation formelle.

Pour ce qui concerne la construction syntaxique en question, il s'est avéré qu'une discussion plus compréhensive de ce phénomène peut être atteinte dès que nous prenons en considération que la conversation est organisée non seulement en termes de contenus thématiques mais aussi en termes d'activités sociales. Cela n'invalidé pas forcément les postulats mis en avant dans une perspective discursive et fonctionnelle sur le rôle que joue la dislocation à gauche dans l'introduction ou la réintroduction des topics. Les exemples confirment au contraire que ce qui a souvent été dit par rapport à la gestion de la cohérence discursive dans le discours d'un seul locuteur s'applique en partie également à la gestion de la trame inter-tours, c'est-à-dire à la structuration de l'information à travers plusieurs tours de parole des interlocuteurs.

En même temps, les analyses proposées ici divergent fortement de la littérature dominante en suggérant que les contraintes informationnelles – liées à l'accessibilité des référents et à leur statut de topics – interagissent avec des contraintes d'ordre interactionnel – liées, elles, à la micro-organisation des activités et de leur séquentialité en accord avec l'organisation préférentielle de la conversation. Dans certains cas, la fonction de promotion au statut de topic de la dislocation à gauche n'est pas pertinente (notamment quant l'élément concerné a déjà acquis le statut de topic) et la dislocation joue un rôle sur le plan interactif uniquement; et parfois la construction elle-même viole les contraintes référentielles relatives à l'élément disloqué, telles qu'elles ont été définies dans la littérature.

Sur le plan interactif, les analyses ont permis d'identifier trois fonctions de la dislocation à gauche. En premier lieu, cette construction sert aux interlocuteurs de moyen pour maintenir formellement l'organisation préférentielle de la conversation tout en projetant un départ par rapport à cette organisation ; ce départ peut concerner soit l'agencement de divers types de tour de parole soit la préférence pour l'accord. Ensuite, nous avons constaté une fonction similaire au niveau de la gestion des tours de parole, montrant que la dislocation est utilisée par les locuteurs non seulement pour accéder au 'floor', mais encore pour rendre légitime la prise de parole au moment où un autre locuteur a été sélectionné pour le tour. Enfin, nous avons observé que la dislocation sert aux interlocuteurs pour organiser leurs positionnements interactifs, et notamment pour exhiber une prise de position divergente par rapport à autrui.

Ces fonctions sont récurrentes dans les données étudiées, mais les analyses qualitatives qui en ont été présentées ici ne permettent pas d'identifier de façon précise leur taux d'occurrence ni leur importance respective. Des investigations quantitatives à ce sujet restent à faire. Elles pourront éventuellement préciser les taux d'occurrence des différentes fonctions de la dislocation à gauche par rapport à diverses situations de discours. Quant aux analyses qualitatives qui précèdent, elles ont pu relever ce que font effectivement les locuteurs, c'est-à-dire comment ils se servent du système linguistique à des fins pratiques. Elles ont ainsi permis de mieux dégager les propriétés fonctionnelles d'une construction syntaxique particulièrement fréquente dans le discours interactif.

Pour tous les plans que nous avons observés au cours des analyses, il se dégage un rôle commun de la dislocation à gauche qui consiste à attirer l'attention de l'interlocuteur au fait qu'un pas dans l'organisation des activités réciproques est en train d'être accompli, et plus spécifiquement un pas qui opère une réorientation par rapport à ce qui précède et par rapport à ce qui est projeté ou attendu pour la suite. La dislocation à gauche s'avère ainsi relever des moyens formels dont se servent les interlocuteurs pour rendre reconnaissables et coordonner leurs activités réciproques. Dans toutes ces fonctions, la construction disloquée est bien plus qu'un moyen syntaxique permettant de gérer la structure informationnelle ; elle est une ressource formelle servant à l'accomplissement d'un travail interactif.

La conséquence que nous pouvons tirer de ces constats ne consiste pas, à mon avis, à abandonner l'analyse du niveau informationnel en faveur du niveau interactif. La conséquence consiste au contraire à traiter comme interdépendantes ces deux dimensions des activités de discours, et cela dans le cadre d'une perspective qui reconnaît la richesse complémentaire que peuvent apporter, d'une part, une investigation – plus fonctionnaliste ou discursive peut-être – sur la structure informationnelle du discours et, d'autre part, une interrogation – plus interactionniste – sur son organisation interactive.

Sur le plan de sa fonction cognitive, les analyses proposées ici permettent en effet de tracer un parallèle entre les fonctions topicales et interactives de la construction. La dislocation à gauche joue de toute évidence un rôle important dans la régulation cognitive de l'orientation réciproque des interlocuteurs. Sur le plan interactif, elle accomplit une fonction cognitive de cadrage de ce qui suit, signalant notamment que cette suite effectue un départ (mais non pas une rupture) par rapport à ce qui précède. Il est intéressant de constater qu'une fonction parallèle de signalisation interlocutive de la dislocation à gauche a été relevée à l'égard de la structuration de l'information. Ainsi, de nombreux auteurs soulignent que la dislocation à gauche signale que les énoncés qui la suivent sont à interpréter comme éléments d'un nouveau segment de discours (Cornish, 1999 ; Lambrecht, 1994 ; Givón, 1995 ; Geluykens, 1992 ; Ziv, 1994). Cette propriété, qui concerne la structure informationnelle du discours, coïncide avec ce que nous avons constaté sur la projection de son l'organisation interactive.

La dislocation à gauche semble donc avoir une fonction cognitive convergente sur les deux plans informationnel et interactif qui consiste à attirer l'attention de l'interlocuteur sur le fait que ce qui suit diverge de ce qui précède d'une manière ou d'une autre et que cette suite est, par conséquent, à interpréter comme une sorte de nouvel épisode (thématique, interactif) relié au précédent. Le principe fonctionnel de base de la dislocation à gauche au niveau de la régulation cognitive de la situation peut donc être formulé de la façon suivante : elle est un instrument dont se servent les interlocuteurs pour coordonner leur orientation réciproque vers un segment thématique et/ou interactif nouveau, mais rattaché au précédent.

Toutes ces observations coïncident pour suggérer qu'il existe, à côté de contraintes syntaxiques, des facteurs non seulement thématiques mais aussi interactifs qui motivent l'ordre des mots. On serait tenté de parler en effet d'une motivation interactive de la permutation de l'ordre des mots. Or, une telle formulation ne me semble pas appropriée dans la mesure où la notion même de permutation confère à la construction du type SVO un rôle de cas standard, dont la dislocation constituerait une déviation. Ce qui se passe semble être différent. La prédominance, dans la conversation, de la construction disloquée et d'autres constructions (comme les clivées ou la topicalisation) sur la structure du type sujet-prédicat peut mettre en doute le statut de la SVO en tant que forme basique des clauses en français, du moins quand on s'en tient à la pratique de l'oral (cf. Lambrecht, 1994). Plutôt, ces constructions montrent que les relations syntaxiques et grammaticales sont, comme le souligne Lambrecht (op. cit), adaptées en fonction d'une structure informationnelle indépendante. Et elles sont, d'après les analyses présentées ici, adaptées en fonction de l'organisation séquentielle des activités de discours.

C'est sous l'aspect évoqué entre autres par Lambrecht (op. cit.) que certains fonctionnalistes considèrent l'ordre des mots qui caractérise la dislocation à gauche comme la grammaticalisation d'une fonction pragmatique, à savoir celle de promouvoir un élément au statut de topic (cf. Geluykens, 1992 ; Lambrecht, 1994 ; voir Givón, 1995 pour des réflexions d'une portée plus générale à ce sujet). À la lumière des résultats rapportés dans cet article, on peut se demander s'il ne s'agit pas à titre égal d'une grammaticalisation de fonctions interactives. Ce serait sans doute aller trop loin de l'affirmer à l'heure actuelle ; mais aborder cette question ne signifierait peut-être rien de plus que de tourner une page dans le même chapitre de l'histoire.

8. Conclusion : grammaire et interaction

Cet article s'est proposé de démontrer que le fonctionnement discursif de la dislocation à gauche dans l'interaction en face-à-face s'explique en termes d'une interaction complexe entre structuration de l'information et organisation interactive des échanges. Les analyses ont exploré un certain nombre d'exemples dont la structure informationnelle ne peut pas rendre compte de façon satisfaisante et qui invoquent l'organisation interactive du discours comme facteur explicatif pertinent. A partir de là, de nombreuses pistes d'investigation restent ouvertes concernant la façon dont les structures informationnelle et interactionnelle interagissent. Parmi celles-ci on peut nommer, en ce qui concerne la dislocation à gauche, le besoin d'une meilleure différenciation notamment de la fonction de prise de parole, l'analyse fonctionnelle des caractéristiques suprasegmentales de cette construction ainsi qu'une investigation, plus quantitative également, sur la distribution des différences fonctionnelles de la dislocation dans la conversation et ailleurs. Sous tous ces aspects, la dislocation à gauche peut être étudiée comme un lieu où entrent en interaction syntaxe, structure informationnelle et organisation interactionnelle.

L'analyse qui en a été faite ici débouche sur un certain nombre de réflexions relatives à notre façon de penser et d'analyser le rapport entre formes linguistiques et structures interactives. Tout d'abord elle met en évidence l'avantage qu'il peut y avoir à traiter les énoncés – et cela même quand il s'agit d'étudier une construction grammaticale – non seulement comme des constructions formelles, ni encore comme des unités thématiques, mais aussi comme des activités sociales. Cette façon d'aborder le langage en usage permet de penser la syntaxe dans la perspective de l'interaction ; il s'agit dans ce cas non pas de la syntaxe du langage parlé (cf. Blanche-Benveniste et al., 1991), mais de la grammaire utilisée pour l'interaction en tant que ressource pour organiser les perspectives, la structuration des activités, les rapports de rôles, etc.

Il s'agit ici d'une distinction qui est loin d'être triviale. Car interroger la grammaire dans l'optique de l'interaction signifie traiter les besoins communicatifs des interlocuteurs et leurs attentes relatives aux cours d'action comme base de la configuration grammaticale du langage, pour laquelle chaque langue trouve ses solutions spécifiques. Cela signifie traiter les indices grammaticaux comme des instruments que les interlocuteurs utilisent pour se manifester mutuellement leurs interprétations des activités de discours. Cela signifie reconnaître que les moyens linguistiques formels peuvent incorporer des pratiques pour implémenter toute une série de différentes activités (cf. Pomerantz, 1984 ; Sacks, 1987 [1973]), tels la réparation ou la gestion des tours de parole.

Si, de cette manière, nous considérons la grammaire comme étant fonctionnellement mise en opération dans des processus discursifs dynamiques, alors, étudier la grammaire dans l'interaction signifie aussi explorer comment la grammaire contribue à accomplir des structures d'activités complexes (Sacks, 1992 ; Schegloff, 1996) et à gérer l'orientation cognitive réciproque des interactants (Goodwin, 1995 ; Pekarek Doehler, 2001).

Or, cette façon d'aborder les choses implique un changement radical quant aux questions qui sont considérées pertinentes à explorer (cf. Schegloff, Ochs & Thompson, 1996). Elle donne lieu à de nouveaux types d'analyses, d'observations et d'observables, et de notions théoriques (cf. Mondada, 2001). Sur le plan théorique, elle nous oblige par exemple à nous demander comment les catégories classiques de la description grammaticale se rapportent aux catégories pertinentes pour la description de pratiques communicatives. Or, cette question est loin d'être résolue à l'état actuel de la recherche ; elle est en effet au cœur de nombreuses réflexions menées récemment (voir p.ex. Fox & Thompson, 1990, sur les relatives), et cela non seulement à l'intérieur d'une perspective strictement interactionniste (on citera par exemple l'interrogation de Berrendonner, 1990, sur la notion de phrase).

Sur le plan analytique, de nouvelles pertinences nécessitent d'être formulées à l'égard de la conception interactionniste de la grammaire. Celles-ci concernent notamment le placement séquentiel des constructions étudiées dans le déroulement des activités de discours (cf. 2 supra). Elles concernent ensuite la prise en compte des procédures interprétatives

prospectives et rétrospectives appliquées par les interactants à ces constructions et rendues manifestes à travers leur activité de discours. Elles concernent enfin la compréhension des choix formels non pas comme des formulations entièrement prévisibles, mais comme les résultats d'adaptations locales des locuteurs au cours dynamique de l'interaction sociale – des adaptations qui s'articulent bien évidemment par rapport aux possibilités offertes par le système linguistique.

Dans cette optique, la syntaxe paraît être différente de ce qu'en dit la linguistique classique, et même la grammaire fonctionnelle. Elle s'apparente plutôt à ce que Langacker (1987) considère comme un ensemble de routines cognitives en évolution constante, configurées et maintenues ou reconfigurées par la pratique langagière ; elle rappelle également l'idée de l'émergence des structures linguistiques avancée par Hopper (1987) ; et elle relève de ce que Sacks (1992) appelle un système en évolution constante configuré à travers les activités et en fonction des besoins communicatifs des interlocuteurs.

L'investigation sur cette grammaire, dans toutes ses dimensions, renvoie continuellement à une question de fond : « *de quelles façons une compréhension de la nature profondément interactionnelle du langage oral peut-elle avoir un impact sur notre compréhension de ce que nous entendons par grammaire* »¹¹ ? (Schegloff, Ochs & Thompson, 1996, p. 11, ma traduction).

¹¹ « in what ways an understanding of the profoundly interactional nature of spoken language can be brought to bear on our understanding of what we take grammar to be »

Références bibliographiques

- Ariel, M. (1990). *Accessing noun-phrase antecedents*. London, Rutledge.
- Barnes, B. K. (1985). *Left Dislocation in spoken French*. Amsterdam, John Benjamins.
- Berrendonner, A. (1990). « Pour une macro-syntaxe ». *Travaux de linguistique*, vol 21/90, pp. 25-36.
- Berrendonner, A. & Reichler-Béguelin, M.-J. (1997). « Left dislocation in French: varieties, norm and usage ». In : Cheshire, J. & Stein, D. (eds.) *Taming the vernacular. From dialect to written standard language*. London, New York, Longman, pp. 200-217.
- Blanche-Benveniste, C., Bilger, M., Rouget, Ch. & van den Eynde, K. (1991). *Le français parlé. Etudes grammaticales*. Paris, CNRS Editions.
- Blasco-Dulbecco, M. (1999). *Les dislocations en français contemporain. Etude syntaxique*. Paris, Champion.
- Cadiot, P. (1992). « Matching syntax and pragmatics : a typology of topic and topic-related constructions in spoken French ». *Linguistics*, vol 30, pp. 57-88.
- Cornish, F. (1987). « Anaphoric pronouns: under linguistic control or signalling particular discourse representations? » *Journal of Semantics*, vol 5, pp. 233-260.
- Cornish, F. (1999). *Anaphora, discourse, and understanding. Evidence from English and French*. Oxford, Oxford University Press, Clarendon Press series.
- Deulofeu, J. (1979). « Les énoncés à constituant lexical détaché ». *Recherches sur le français parlé*, vol 2, pp. 75-109.
- Duranti, A. & Ochs, E. (1979). « Left dislocation in Italian conversation ». In : Givón, T. (ed.) *Discourse and syntax*. New York, Academic Press, pp. 377-416.
- Deshais, D., Guilbult, C. & Paradis, C. (1993). « Prosodie et dislocation à gauche par anaphore en français québécois spontané ». In : A. Crochetière, J.-Cl. Boulanger et C. Ouellon (eds.), *Actes du Xve congrès international des linguistes*, Québec, Université Laval. Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, pp. 31-34.
- Fornel (de), M. (1988). « Constructions disloquées, mouvement thématique et organisation préférentielle dans la conversation ». *Langue française*, vol 78, pp. 101-123.
- Fox, B. & Thompson, S. (1990). « A discourse explanation of the grammar of relative clauses in English conversation ». *Language*, vol 66/2, pp. 297-314.
- Fradin, B. (1990). « Approche des constructions à détachement. Inventaire ». *Revue Romane*, vol 25/1, pp. 3-34.
- Gadet, F. & Kerleroux, F. (1988). « Grammaire et données orales ». *LINX*, vol 18, pp. 5-18.
- Geluykens, R. (1992). *From discourse process to grammatical construction. On left-dislocation in English*. Amsterdam, Philadelphia, John Benjamins.
- Givón, T. (1979). *On understanding grammar*. New York, Academic Press.
- Givón, T. (1992). « The grammar of referential coherence as mental processing instructions ». *Linguistics*, vol 30, pp. 5-55.
- Givón, T. (1995). *Functionalism and grammar*. Amsterdam, Philadelphia, John Benjamins.
- Goodwin, Ch. (1995). « The negotiation of coherence within conversation ». In : M. Gernsbacher & T. Givón (eds.) *Coherence in spontaneous texts*. Amsterdam, Philadelphia, John Benjamins, pp. 117-137.
- Gundel, J. (1975). « Left dislocation and the role of topic-comment structure in linguistic theory ». *Ohio State Working Papers in Linguistics*, vol 18, pp. 72-131.
- Hopper, P. (1987). « Emergent grammar ». *Proceedings of the Annual Meeting of the Berkeley Linguistics Society*, vol 13, pp. 139-157.
- Jefferson, G. (1978). « Sequential aspects of story telling in conversation ». In J. Schenkein (ed.) *Studies in the organization of conversational interaction*. New York, Academic Press, pp. 219-248.
- Lambrecht, K. (1987). « On the status of SVO sentences in French discourse ». In : R.S. Tomlin (ed.) *Coherence and grounding in discourse*. Amsterdam, Philadelphia, John Benjamins, pp. 217-261.
- Lambrecht, K. (1994). *Information structure and sentence form. Topic, focus, and the mental representations of discourse referents*. Cambridge, Cambridge University Press.
- Langacker, R. (1987). *Foundations of cognitive grammar. Vol. I. Theoretical prerequisites*. Stanford, Stanford University Press.

- Lerner, G.H. (1996). « On the 'semi-permeable' character of grammatical units in conversation : conditional entry into the turn space of another speaker ». In : E. Ochs, E. Schegloff & S. Thompson (eds.), pp. 238-276.
- Mondada, L. (1995). « La construction interactionnelle du topic ». In L. Mondada (ed.) *Formes linguistiques et dynamiques interactionnelles*. Lausanne, Cahiers de l'ILSL no. 7, pp. 11-136.
- Mondada, L. (2001). « Pour une linguistique interactionnelle ». *Marges linguistiques*, vol 1, <http://www.marges-linguistiques.com>
- Ochs, E., Schegloff, E.A. Thompson, S. (eds.) (1996). *Interaction and grammar*. Cambridge, Cambridge University Press.
- Pekarek, S. (1998): « "on parle pas tellement maintenant je parle pas de médias hein": pronoms déictiques et dynamiques de l'interaction ». *Acta Romanica Basiliensia (ARBA)*, vol 8, Bâle, Séminaire des Langues et Littératures Romanes, pp. 97-112.
- Pekarek, S. (1999). « Linguistic forms and social interaction: why do we specify referents more than is necessary for their identification? ». In : J. Verschueren (ed.) *Pragmatics in 1998*. Antwerp, International Pragmatics Association, pp. 427-448.
- Pekarek Doehler, S. (2000a). « Anaphora in conversation: Grammatical coding and preference organization ». *U. Penn Working Papers in Linguistics*, vol 7.1, pp. 183-195.
- Pekarek Doehler, S. (2000b). « Long distance pronominal anaphora: a grammar-in-interaction account ». *Proceedings of the Discourse Anaphora and Reference Resolution Conference (DAARC20000)*. Lancaster, University Centre for Computer Corpus Research on Language Technical Papers, vol 12, pp. 185-196.
- Pekarek Doehler, S. (2001). « Referential processes as situated cognition: pronominal expressions and the social co-ordination of talk ». In : Enikö Németh T. (ed.) *Cognition in Language Use : Selected papers from the 7th International Pragmatics Conference*, vol. 1, pp. 302-316.
- Pomerantz, A. (1984). « Agreeing and disagreeing with assessments : Some features of preferred/dispreferred turn shapes ». In : J. Atkinson & J. Heritage (eds.) *Structures of social action*. Cambridge, Cambridge University Press, pp. 57-101.
- Prince, E.F. (1981). « Toward a taxonomy of given-new information ». In : P. Cole (ed.) *Radical pragmatics*. New York, Academic Press, pp. 222-255.
- Prince, E.F. (1984). « Topicalization and left dislocation : a functional analysis ». In : S.J. White & V. Teller (eds.) *Discourses in reading and linguistics. Annals of the New York Academy of Sciences*, vol 433, pp. 213-255.
- Reinhart, T. (1981). « Pragmatics and linguistics : an analysis of sentence topics ». *Philosophica*, vol 27/1, pp. 53-94.
- Sacks, H. (1987 [1973]). « On the preference of agreement and contiguity in sequences in conversation ». In : G. Button & J.R. Lee (eds.) *Talk and social organization*. Clevedon, Multilingual Matters, pp. 54-59.
- Sacks, H. (1992). *Lectures on conversation*. Oxford, Blackwell.
- Sacks, H., Schegloff, E.A., Jefferson, G. (1974). « A simplest systematics for the organization of turn-taking for conversation ». *Language*, vol 50/4, pp. 696-735.
- Schegloff, E.A., Ochs, E. & Thompson, S. (1996). « Introduction ». In E. Ochs, E. A. Schegloff, S. Thompson (eds.), pp. 1-51.
- Ziv, Y. (1994). « Left and right dislocations : discourse functions and anaphora ». *Journal of Pragmatics*, vol 22, pp. 629-645.



« C'est du lard ou du cochon ? » : lorsque l'humour opacifie la conversation familière¹

Par Béatrice Priego-Valverde
Université de Provence
(France)

Novembre 2001

Introduction

La réputation de l'humour n'est plus à faire. Phénomène ludique et convivial d'une part, il est l'une des sources de plaisir de la communication en général et de la conversation familière en particulier. Mais d'autre part, il est également un phénomène complexe, à la fois pour les sujets eux-mêmes qui sont bien souvent incapables de dire pourquoi tel énoncé les fait rire ou non, et pour l'analyste qui ne peut jamais dégager l'ensemble de ses mécanismes sous-jacents parce que tôt ou tard, il butera sur sa dimension subjective. C'est sur cette complexité que nous souhaitons mettre l'accent en nous intéressant à l'humour tel qu'il est produit en conversation. Ainsi, en l'appréhendant comme une activité langagière révélatrice du dialogisme constitutif de toute production discursive, nous montrerons : qu'un énoncé humoristique repose sur un jeu, de la part du locuteur, sur une pluralité de voix – identifiées et identifiables ou non, qui lui sont peut-être imputables ou pas – qu'il convoque dans son discours ; que ce jeu entraîne nécessairement une opacification du discours et une modification des relations qu'entretiennent les sujets ; enfin que même dans une conversation familière – et justement parce que les sujets s'appuient et comptent (peut-être un peu trop) sur la complicité qui les unit – ce jeu peut être d'une telle complexité que cette même connivence ne suffit plus à percevoir l'humour, lequel ne peut alors qu'échouer.

Afin d'être en mesure d'expliquer les raisons de l'échec humoristique, il nous a paru nécessaire de décrire au préalable nos deux observables (humour et conversation familière) à travers d'une part leurs caractéristiques principales et d'autre part, l'analyse d'un humour réussi.

1. Fonctionnement de l'humour : une interconnexion de ses différentes caractéristiques

La lecture (forcément non exhaustive) des nombreux travaux sur l'humour réalisés principalement par la linguistique, la psychologie, la sociologie ou encore les études littéraires nous a permis de dégager sept caractéristiques de l'humour : l'incongruité, la distance, l'ambivalence, l'ambiguïté, la connivence, la bienveillance et bien sûr, le ludisme. A ces caractéristiques, nous en ajoutons une huitième largement présente dans la forme d'humour rencontrée dans notre corpus : l'agressivité². Mise à part la dernière, toutes ont la particularité d'être à la fois des *conditions nécessaires et non suffisantes* de l'humour, si bien que ce qui crée l'humour, ce n'est pas la présence dans un énoncé de l'une ou de plusieurs d'entre elles, mais leur interconnexion. Ainsi, plutôt que de les présenter chacune à leur tour³, nous préférons en rendre compte en analysant une histoire drôle, afin de mieux cerner la manière dont elles s'imbriquent.

Deux Juifs se rencontrent aux abords d'un établissement de bains.

- « As-tu pris un bain ? » demande le premier.

- « Pourquoi ? » demande l'autre en retour. « Est-ce qu'il en manque un ? ».

(Freud, Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient, 1905 : p. 110)

¹ Le corpus sur lequel nous fondons nos analyses est constitué de conversations familières mettant en présence des amis de longue date. Pour une présentation plus complète, cf. les conventions de transcription ou Priego-Valverde (1999)

² Nous réservons une place à part à cette dernière caractéristique car, s'il est vrai qu'elle est fortement présente dans les énoncés humoristiques de notre corpus ainsi que dans l'histoire présentée ici-même à titre d'exemple, nous avons aussi conscience qu'elle n'est pas une constante de l'humour. Elle ne peut donc être considérée comme une condition nécessaire.

³ Pour une analyse plus détaillée de chaque caractéristique, cf. Priego-Valverde (1999).

Un énoncé humoristique, quel qu'il soit (une plaisanterie lancée à brûle-pourpoint ou une histoire drôle comme c'est le cas ici) est fondé sur ce que les psychologues appellent une « incongruité » :

Elle signifie la présence simultanée (ou très proche temporellement), dans la situation risible, d'éléments qui sont incompatibles, contradictoires. Mais plus que d'être descriptive de la situation dans son aspect "objectif", elle concerne directement la manière dont la situation "fonctionne psychologiquement", c'est-à-dire les processus internes induits chez le sujet, et qui sont des processus conflictuels, au niveau cognitif. Autrement dit, par certains de ses éléments, la situation suscite chez le sujet des attentes qui sont fonction de son expérience antérieure de l'environnement et correspondent aux représentations qu'il a intégrées. [...] A la perception, quasi simultanée, d'autres éléments de la situation, les attentes suscitées ne sont pas confirmées. Plus encore – et il y a là une nuance qu'il conviendrait théoriquement et opérationnellement de préciser – ces attentes se trouvent brutalement heurtées, contrariées. [...] Le rire ou le sourire, comportement émotionnel, répond à ce conflit de cognitions ; un conflit entre ce qu'on attendait et ce qu'on rencontre effectivement, autrement dit entre les référents dont on dispose et le percept actuel qui ne leur correspond pas. Une "violation des expectatives". (Bariaud, 1983 : pp. 24-25).

Les linguistes ont quant à eux dégagé les deux éléments qui permettent de révéler cette incongruité : le « connecteur » (Greimas, 1966) et le « disjoncteur » (Morin, 1966).

Ainsi, l'histoire drôle que nous occupe :

- Commence par la présentation des deux données sans lesquelles on ne peut aboutir à l'effet recherché : l'identité culturelle des protagonistes et le lieu de leur rencontre.
- L'élément sur lequel repose toute l'histoire est le verbe « prendre ». Il est le *connecteur*, c'est-à-dire un terme qui relie deux « isotopies » entre elles (Greimas, 1966 : p. 71). La première, patente, est « se baigner ». La seconde, latente, est « dérober » et véhicule des stéréotypes culturels relatifs aux Juifs : « être intéressé par l'argent », « désir de possession ». Le connecteur n'est pas en soi humoristique. Il ne le devient qu'à partir du moment où l'un des partenaires de l'interaction, qu'il s'agisse du locuteur ou de l'interlocuteur, décide d'en révéler les différentes interprétations possibles en mettant l'accent sur celle qui semble la plus incongrue, c'est-à-dire celle qui est la moins appropriée à la situation. Cette révélation ne peut se faire qu'à l'aide d'un autre élément : le *disjoncteur*.
- Le disjoncteur est ici le terme « manque ». Il est l'élément qui fait passer d'un sens premier, littéral, sérieux (« se baigner »), à un second sens, inattendu, incongru (« dérober »). Violette Morin parle elle de « *bifurcation* » (1966 : p. 102) d'un sens vers un autre, terme imagé qui connote à la fois l'effet de surprise inhérent à toute apparition d'un élément inattendu et la rapidité avec laquelle ce second sens s'impose à l'esprit de l'interlocuteur. Ainsi, alors qu'un connecteur véhicule deux isotopies, deux niveaux de sens, dont l'un, S1, est attendu, cohérent, appartenant à un registre sérieux, le disjoncteur permet l'actualisation d'une seconde isotopie, S2, beaucoup plus surprenante et qui n'a de sens que dans un registre ludique. Le disjoncteur permet donc, non seulement de passer de S1 à S2, mais également de basculer d'un mode de communication sérieux vers un mode ludique⁴. En outre, et c'est peut-être sa fonction la plus importante, le disjoncteur permet d'actualiser S2 *sans annuler* S1. Cette fonction est explicitée par Patrick Charaudeau (1972 : p. 63) pour qui le disjoncteur est à la fois un « *embrayeur* » puisqu'il dirige l'interprétation de l'énoncé humoristique vers un deuxième sens, et un « *désemployeur* » permettant non pas d'annuler la première isotopie, mais de la suspendre.

Le fait que la première isotopie ne soit que suspendue a toute son importance. C'est ce qui permet au connecteur d'être « *bisocié* » (Koestler, 1964 : p. 21), d'être compris à la fois dans un sens et dans l'autre. Et c'est en cela que réside l'humour, non pas tant parce qu'il entraîne une incertitude sur l'interprétation à choisir – ambiguïté humoristique⁵ –, mais parce qu'au contraire les deux sont à prendre en compte. On rejoint alors l'ambivalence nécessaire à l'humour puisque les locuteurs s'amuse du double sens des mots et jouissent de la découverte de toutes les opportunités que la langue leur offre.

⁴ « *bona fide communication* » vs « *non bona fide communication* » (Raskin, 1985)

⁵ Cette ambiguïté est double. Elle concerne à la fois les intentions du locuteur (difficiles à prendre en compte dans une analyse linguistique) et l'énoncé lui-même. Mais dans ce dernier cas, elle n'est que de courte durée, voire factice (Priego-Valverde, 1999) puisque l'interlocuteur n'a pas à choisir entre les différentes interprétations qui lui sont offertes.

- Dès lors que le disjoncteur a révélé les deux sens possibles du verbe « prendre » et surtout actualisé le second, pourtant illogique et absurde, le destinataire de l'histoire drôle est alors en mesure de percevoir l'*incongruité humoristique* qui réside justement dans la perception d'un décalage entre ce qui était logiquement attendu (« prendre un bain = se baigner ») et ce qui survient finalement c'est-à-dire un sens absurde et pas même plausible dans un contexte autre que ludique, dans un contexte où la « *réalité sérieuse* » (Bange, 1986) doit être mise en l'écart.

- Et justement. Cette incongruité ne peut devenir humoristique – et non simplement incohérente – qu'à la condition qu'elle puisse être « *justifiée* » (Aubouin, 1948) aussi bien de la part du locuteur que de l'interlocuteur. Ce processus de justification passe d'une part par la *violation du « principe de réalité »* (Clark et Clark, 1977) selon lequel on ne peut dérober un bain⁶ et d'autre part, par l'intervention d'une *logique interne* (« *local logic* », Ziv, 1984) qui permet d'accepter que dans ce contexte bien précis d'une plaisanterie véhiculant des stéréotypes culturels, un bain soit quelque chose de transportable qu'on puisse dérober. Ainsi, l'humour participe à la création d'un autre monde, un monde où les valeurs de référence ne sont plus les mêmes, un monde avec son propre mode de fonctionnement. Ce n'est qu'en acceptant cela que l'on peut du même coup accepter les différents scripts (Raskin, 1985) qu'il propose. Ce n'est qu'en bafouant l'ordre habituel des choses que l'on peut donner du sens à un énoncé qui, sans cela, n'en aurait aucun. Ce n'est qu'en adhérant à la logique humoristique qu'un énoncé aura une signification. C'est pour cela que l'incongruité humoristique est *justifiée* et non pas résolue. Pour l'expliquer, les locuteurs ne font pas appel aux critères habituels de référence, aux normes « extérieures » qui régissent le monde, mais à des normes humoristiques. De ce fait, l'incongruité aura certes un sens, mais un *certain sens* seulement, un sens humoristique, elle sera donc toujours illogique par rapport aux normes sociales⁷.

- Cette incongruité ne peut donc devenir humoristique qu'à la condition que locuteur et interlocuteur mettent à distance la réalité et les normes qui la régissent. Cette prise de distance transparait à travers un double discours de la part du locuteur, double discours lui-même issu d'une double attitude. Ainsi, grâce au disjoncteur « manque », le locuteur B convoque au moins deux énonciateurs dans sa question. L'un, E1, actualise la seconde isotopie – incongrue et irrévérencieuse – du verbe « prendre », l'autre, E2, s'amuse de la surprise ainsi créée et porte alors un regard sur son dire.

- En d'autres termes, la distance nécessaire à un énoncé humoristique est présente à différents niveaux. De la part du locuteur : double discours, double attitude, distance face au monde qui l'entoure. De la part de l'interlocuteur : le double discours et la double attitude entraînent un double décodage de l'énoncé.

- En outre, et c'est là qu'interviennent les autres caractéristiques de l'humour, ce second sens ne peut être *perçu* que si l'interlocuteur lui-même met aussi à distance la réalité sérieuse. Et surtout il ne peut être *apprécié* que s'il le juge acceptable en fonction de ses propres limites, normes de référence et connaissances qu'il a de l'autre. Une *connivence* doit donc être partagée entre les interlocuteurs pour qu'une telle histoire ne puisse pas être considérée comme raciste. Une connivence sur laquelle repose le partage d'implicites communs et surtout une confiance en l'autre d'autant plus nécessaire que le double discours humoristique est produit par un jeu, de la part du locuteur, sur différentes instances énonciatives qu'il convoque dans ses paroles et dont il est parfois – nous y reviendrons – difficile de dire à qui elles sont imputables. Ici, le simple fait de savoir que le narrateur de cette histoire drôle est Freud, juif lui-même, devrait suffire à la classer dans la catégorie de l'humour juif et non d'une blague antisémite⁸.

⁶ A la limite, on peut ne pas le payer...

⁷ Nous préférons le terme de « *justification* » à celui de « *résolution* » généralement employé car selon nous, la résolution serait une sorte de processus cognitif « externe » visant à confronter l'incongruité à des lois existantes pour tenter de l'expliquer et de la réduire au maximum, alors que la justification, elle, serait davantage un processus « interne » cherchant à montrer la cohérence de cette incongruité par rapport à une « *logique interne* ». Sur le débat « Théorie de l'incongruité vs théorie de l'incongruité-résolution », cf. Priego-Valverde, (1999).

⁸ Même si, nous en convenons, il est loin d'être aussi aisé de toujours parvenir à distinguer les deux genres.

- Dès lors, l'histoire drôle sera forcément *bienveillante*, malgré sa charge à la fois subversive et agressive a priori, charge à mettre sur le compte du *ludisme*, d'un « comme si » où les interlocuteurs s'amuse à dénigrer les Juifs en jouant sur des stéréotypes culturels.

Ainsi, pour que l'humour puisse fonctionner et les rires fuser, un double processus – à la fois cognitif et affectif – doit être mis en place par les partenaires de l'interaction. Toutes les caractéristiques que nous venons d'énumérer relèvent de ce double processus :

- Pour qu'une incongruité soit humoristique, elle doit nécessairement être produite par une mise à distance *volontaire et momentanée* des normes (personnelles, linguistiques, sociales...) de la réalité sérieuse, normes qui deviennent un point de référence sans lequel il ne pourrait y avoir d'incongruité.
- Elle ne peut être justifiée qu'à la faveur de cette même mise à distance qui entraîne les interlocuteurs dans un monde ludique.
- Elle ne peut être appréciée qu'en vertu d'une certaine connivence qui unit les interlocuteurs et sans laquelle la bienveillance de l'humour est parfois (selon les énoncés) difficilement envisageable.

Dans la mesure où c'est l'imbrication de ces différentes caractéristiques qui crée et participe à la réussite d'un énoncé humoristique, aucune ne prend le pas sur une autre. Et même s'il est vrai que la dimension affective joue pour une large part dans la réussite de l'humour, la connivence seule ne suffit pas à tout expliquer. Bien au contraire, nous allons maintenant montrer que même dans la conversation familière, interaction pourtant hautement conviviale, l'humour peut également échouer.

2. L'humour dans la conversation familière

2.1. Définition du cadre interactif

Nous avons coutume de définir la conversation selon les critères suivants :

- un rapport de places symétrique entre les interactants qui jouissent tous en principe des mêmes droits et devoirs, ceux notamment d'être à tour de rôle locuteur et interlocuteur.
- un degré de coopération qui l'emporte largement sur celui de la compétition. Même si on ne peut raisonnablement penser qu'il n'existe jamais aucun enjeu dans la conversation, ne serait-ce qu'un enjeu de face,
- une « *finalité interne, centrée sur le contact* », (Vion, 1992) le maintien de la cohésion du groupe, où le seul but « avoué » des interactants est celui du plaisir de converser,
- un climat de convivialité, qui est le corollaire du critère précédent, et enfin,
- une informalité apparente, qui va gérer aussi bien la nature des contenus (pouvoir parler de tout et de rien, de façon spontanée, sans but précis), que l'interaction elle-même. En effet, comme Schegloff et Sacks (1973) l'ont montré, dans une conversation, il n'existe pas de règles explicites concernant l'ordre des prises de tours de parole, la durée de ces prises, tout cela se déterminant au coup par coup.

Placée sous d'aussi bons auspices, il est donc tout naturel que la conversation soit un des lieux d'apparition privilégiés de l'humour. Et cela est d'autant plus naturel que les conversations qui nous occupent ici sont des conversations familières mettant en présence des personnes qui se connaissent très bien. Comme le souligne Véronique Traverso, elles sont donc le lieu d'une « *prédominance du relationnel et de la complicité, signalant l'importance des savoirs et des expériences partagés* » (1996 : p. 13).

2.2. Définition de l'espace interactif

Par espace interactif nous désignons [...] une image de l'interaction construite par l'activité des sujets engagés dans la gestion de cette interaction. En fonction de la complexité des tâches à conduire, de la diversité des lieux de la mise en scène, du contrôle métacommunicatif des rôles à accomplir, de la nécessité de jouer la différence dans la coopération, de la dimension dialogique de toute production, de l'existence de stratégies et de l'hétérogénéité du sujet, l'interaction verra le plus souvent l'espace interactif correspondre à une pluralité de rapports de places. Cet espace interactif fait l'objet d'une construction conjointe même si chacun des sujets va s'efforcer d'initier un système de places particulier. (R. Vion, 1995 : pp. 278-279).

Ainsi définie, la notion d'*espace interactif* a pour but de penser la notion de *relation* dans sa complexité en mettant l'accent, non seulement sur les différents types de relations, mais également sur les liens de réciprocité qui les unissent. Ainsi, Robert Vion propose deux grands types de relations : *la relation sociale et interpersonnelle* d'une part, et *la relation interlocutive* d'autre part. Ces relations impliquent cinq types de places : *institutionnelles, modulaires, subjectives, discursives et énonciatives*. Si les trois premières relèvent davantage de la relation interpersonnelle et les deux dernières de la relation interlocutive, il est essentiel de préciser que toutes sont constamment en interrelation, de sorte qu'il n'existe pas une mais cinq relations en interdépendance contractées par les participants au cours d'une rencontre. Le fait que les interactants soient amenés à parler de plusieurs places à la fois, rend cet espace interactif particulièrement instable.

Si dans nos conversations familières, l'espace interactif est aussi hétérogène que dans n'importe quelle autre interaction, nous verrons en revanche qu'il peut parfois être particulièrement opacifié lorsque l'humour apparaît.

2.3. Le paradoxe humoristique

L'humour est un phénomène qui revêt de nombreux paradoxes. Si le fait de tous les énumérer sort du cadre de cet article, il convient toutefois d'en souligner un : celui qui concerne sa *tonalité affective*, ou du moins la tonalité affective de l'humour rencontré dans notre corpus particulier. En effet, comme nous l'avons dit, ce dernier est constitué de conversations familières enregistrées lors de soirées entre amis. Une telle situation aboutit au paradoxe suivant : d'une part l'interaction en cours est nettement conviviale puisque les participants sont réunis parce qu'ils le souhaitent et dans le but de passer un moment agréable. Il y a donc de fortes chances pour que tout soit mis en œuvre afin que cette dernière se déroule sous les meilleurs auspices et que l'humour y soit fortement présent. Mais d'autre part, parce que les personnes en présence sont relativement intimes, les règles de politesse et autres rituels sociaux sont moins rigides, moins contraignants qu'ailleurs. Ainsi, bien que l'enjeu de face par exemple soit présent (comment pourrait-il en être autrement ?), de nombreuses libertés sont prises à son égard. C'est ce qui explique la quantité de productions humoristiques grâce auxquelles on n'hésite pas à menacer délibérément les faces en présence, qu'il s'agisse de celle de l'interlocuteur ou de la sienne propre. En découle une forme d'humour particulière qui contrarie toutes les typologies existantes, forme d'humour dans laquelle l'humour bienveillant vient côtoyer la moquerie la plus acerbe. Ceci explique que les taquineries et autres « mises en boîte » soient légion. Ceci explique aussi que l'humour vienne régulièrement se frotter à l'ironie sans que l'on puisse dire avec certitude s'il s'agit de l'un ou de l'autre. Ceci explique enfin que l'humour puisse parfois être difficilement décelable par des personnes extérieures au groupe tant il est ancré dans une « *histoire conversationnelle* » (Golopentja, 1988) commune et fondé sur des implicites connus uniquement par les membres de ce groupe et que seule leur grande connivence permet de mettre en exergue. Cette forme d'humour pourrait être une particularité de la conversation familière. Mais si les limites de ce travail ne nous permettent pas de le vérifier, nous pouvons cependant dire qu'elle est une particularité de notre corpus.

A travers l'analyse de trois exemples, nous allons voir que cette particularité a une incidence majeure sur les relations instaurées entre les participants. En effet, profitant de l'avantage certain que leur procure leur grande complicité – et s'appuyant peut-être un peu trop sur elle – les interactants n'hésitent pas à brouiller les pistes en complexifiant le jeu sur

les instances énonciatives. Si parfois, la situation et les relations que les sujets entretiennent suffisent à reconstruire les voix convoquées dans le discours humoristique (exemple n°1), d'autres fois en revanche, les pistes sont à ce point brouillées que la connaissance qu'ils ont des uns et des autres, sur laquelle l'humour se fonde cependant, ne suffit plus à révéler cet humour (exemples n°2 et n°3). Ne sachant plus *qui* parle vraiment à travers le locuteur et surtout ce que ce dernier a réellement voulu dire, l'interlocuteur voit fatalement ses relations interpersonnelle et interlocutive modifiées sans pour autant pouvoir les identifier. Cette perte de repères entraîne dès lors l'échec de l'humour et au-delà, un « couac » dans la communication.

2.4. L'humour : un jeu sur les places subjectives et énonciatives

Lorsqu'un locuteur produit un énoncé humoristique, il mobilise principalement deux types de places⁹. Les premières, les *places subjectives*, concernent les images d'eux-mêmes et des autres que les interactants véhiculent à travers leurs productions langagières. Les secondes, les *places énonciatives*, concernent les modes de présence et d'implication des sujets vis-à-vis de leur production langagière.

Exemple n° 1 :

Les participants sont en train de regarder à la télévision, un documentaire animalier sur les Danois. F2, qui a une passion pour ces chiens, explique la raison pour laquelle ils bavent beaucoup.

- 109 **F2** : ben (+) i paraît que les chiens qui bavent (+) c'est parce que:: tu leur en / donne à bouffer
 110 heu:: (+) entre les repas tu vois (+) tu les habitues quand tu bouffes à leur filer des trucs (+)
 111 alors ça accentue la bave (+) et si tu les:: habitues pas (+) i bavent pas (+) alors c'est sûr que
 112 si i fait ça et qu'en a partout //
 113 **M2** : ah c'est pour ça que::
 114 **M1** : c'est pour ça que tu baves M2
 115 **M2** : c'est pour ça que tu veux plus que je bouffe entre les repas
 116 (rires de tout le monde)
 117 **M2** : je bave trop (rires + rires des autres)
 118 **F1** : parce que quand tu <inaudible> tu baves: (rires + rires des autres)
 119 **F2** : oh: qu'i sont beaux:::

F2 explique que les chiens bavent à cause de la nourriture qu'on leur donne, et de ce qu'on leur donne également entre les repas. Plus ils mangent, plus ils bavent. M2, qui est un gros mangeur, rebondit sur les arguments de F2, au point d'ailleurs de lui couper la parole, pour amorcer une identification aux chiens (« *c'est pour ça que* »).

Ainsi, M2 part du principe (réel ou fictif) que F2 l'empêche de manger entre les repas – probablement d'ailleurs pour une simple question de poids – pour en déduire que c'est pour qu'il ne bave pas trop. Pour initier son énoncé humoristique, M2 procède par une reprise « *diaphonique* » (Roulet et Al., 1985) des propos (probablement fictifs) qu'il impute à F2. Différents énonciateurs sont donc convoqués dans son discours : E1 qui correspond à une F2 fictive puisqu'elle n'a pas tenu (en tout cas au cours de l'interaction présente) les propos qui lui sont imputés, E2 qui correspond en partie à M2, un M2 qui fait mine d'avoir perçu de telles insinuations et E3 qui s'amuse de ce qui vient d'être dit. Au-delà d'un tel jeu sur les instances énonciatives, qui lui permet d'octroyer à F2 l'image d'une personne qui le restreint, voire qui le brime, M2 joue également sur l'association de deux univers différents (humain et animal) avec chacun son mode de fonctionnement, ce qui lui permet d'en déduire une relation de cause à effet, laquelle, si elle est logique chez les animaux, devient complètement aberrante pour les humains. Il s'octroie ainsi une place subjective assez répugnante physiquement et dévalorisante même si elle n'existe que pour faire rire puisque sans fondement.

⁹ Disons plus justement que nous focalisons l'analyse sur deux types des places, compte tenu de la nature de notre corpus, même si les autres ne peuvent jamais être totalement exclues. Pour une présentation de l'ensemble des places, cf. R. Vion, (1995, 1999).

Les rires que ne manque pas d'obtenir M2 sont en partie dus à la comparaison incongrue et surprenante entre le monde animal et humain et à sa conséquence pour le moins absurde et illogique – M2 bavant – image que les interlocuteurs parviennent très certainement à visualiser. En partie seulement car, comme on peut le voir à la ligne 114, M1 perçoit la teneur de l'énoncé à venir ainsi que l'enjeu qu'une telle production représente. Il réplique donc en écho, mais lui, en terminant son énoncé (114). Il octroie donc à M2 l'image que lui-même avait commencé à s'imputer. Ne voulant pas être en reste, M2 termine son intervention en explicitant cette fois la corrélation entre une bave éventuelle et le fait qu'il grignote entre les repas (115). Nous assistons ainsi, entre M1 et M2 à une sorte de « course au bon mot » de laquelle sortira vainqueur celui qui obtiendra les rires. C'est finalement l'énoncé de M2 qui est sanctionné par des rires et qui est donc pris en compte par les autres interactants. Si cela n'est que justice parce qu'il était le premier à avoir initié cette séquence ludique, cette réussite peut également s'expliquer par le fait que si son intervention s'apparente à de l'autodérision, celle de M1 est au contraire une « mise en boîte ». Compte tenu de l'absurdité des propos et surtout de leur nature menaçante pour la face de M2, il est alors probable que ceux-ci soient davantage humoristiques s'ils sont imputés à soi-même plutôt qu'à un tiers. C'est donc la performance d'avoir pu penser à faire un tel trait d'humour qui est ici saluée.

Bien que particulièrement dévalorisant, surprenant, illogique et surtout menaçant (en vertu à la fois de l'image véhiculée et de son caractère absurde qui aurait pu être sanctionné), cet énoncé humoristique est une réussite totale ; les rires de tous les autres participants en témoignent. Ainsi, alors que le jeu de M2 sur les instances énonciatives (à la fois plurielles et en partie fictives) est relativement complexe, les interlocuteurs perçoivent la nature humoristique de l'énoncé grâce à un faisceau d'indices¹⁰. Le premier est l'absurdité même de l'énoncé. Les propos tenus sont tellement aberrants qu'ils ne peuvent pas être pris au sérieux. Le second est beaucoup plus ténu puisque directement lié à l'histoire conversationnelle des locuteurs et à leurs implicites partagés. C'est en effet parce que tous savent que M2 a des problèmes de poids que ce dernier peut se permettre une digression sur ce thème et que les autres peuvent rire car, bien qu'absurde, l'énoncé a, dans une certaine mesure, un ancrage réel. L'incongruité humoristique peut alors être justifiée.

Exemple n°2

Dans l'exemple suivant, M2 qui n'a pas le permis de conduire, raconte que de temps en temps c'est F2 qui lui enseigne les rudiments de la conduite sur un parking.

- 156 **F2** : non mais en fait j'crois que le mieux c'est que t'apprennes d'abord à:: (+) dans
 157 une auto-école et puis après heu::
 158 **M2** : et ouais //
 159 **F1** (*en riant*) ah oui c'est clair c'est l'idéal pour passer le permis une auto-école
 160 (*rires*)
 161 **M2** : mais pas avec elle (+) pas avec elle
 162 **F2** : ouais mais qu'il lui apprenne les rudiments heu:: (+) comment démarrer la
 163 bagnole et tout et puis après on ira la conduire heu: (++) sur un parking=
 164 **F1** : <voix souriante> on n'a rien trouvé de mieux pour le moment hein (*rires*)
 165 **F2** : (*rires*) (+) non parce qu'en fait c'est vachement dur d'apprendre à quelqu'un à:
 166 démarrer la voitu:::re heu:: (++) tu vois= (+) c'est dur d'expliquer
 167 **F1**: ah ben ouais

Dans les lignes qui précèdent cette séquence, M2 explique que, ne sachant toujours pas conduire à trente ans, il lui sera difficile d'apprendre, étant entendu que, plus on vieillit, plus il est difficile d'apprendre. Cet état de fait motive l'intervention de F2, son amie, au cours de laquelle elle lui propose (en s'adressant directement à lui) de commencer par apprendre dans une auto-école. On est donc ici dans un registre sérieux où M2 expose son problème et où F2 tente d'apporter des solutions.

¹⁰ Nous ne tenons pas compte dans cette analyse des indices prosodiques ou mimogestuels probablement présents.

Profitant des hésitations dont fait preuve F2 pour s'exprimer, F1 rebondit sur ce qu'elle vient de dire pour lui imputer des propos qu'elle n'a pas tenus. Ainsi, par une reprise diaphonique (159-160), F1 impute à F2 la lapalissade qui consiste à dire qu'une auto-école est un bon moyen pour apprendre à conduire. Elle attribue donc à F2 l'acte d'énoncer un truisme en faisant elle-même mine d'y croire, de croire de considérer comme justifié le fait que F2 puisse dire de telles évidences. Ce faisant, F1 campe alors trois énonciateurs distincts : E1 qui correspond à une F2 fictive énonçant des truismes ; E2 qui correspond à une F1 elle aussi fictive puisque faisant mine de croire aux propos faussement imputés à F2 et E3 correspondant à une F1 facétieuse qui s'amuse de tout cela.

Ainsi, en s'immisçant dans le dialogue entre F2 et M2, F1 se moque, non pas de F2, mais de l'image qu'elle lui attribue à travers son jeu sur les instances énonciatives. Ce faisant, elle octroie à F2 une place subjective particulièrement dévalorisante, bien que factice, et s'arroge elle-même le droit de la dénoncer, s'attribuant du même coup une position haute.

Mais F2, toute occupée à trouver une solution au problème de son ami, ne perçoit pas l'intention ludique de F1. Ceci, parce qu'elle se situe dans un mode de communication sérieux où elle expose la manière la plus facile d'apprendre à conduire : (« d'abord », « et puis après »), mode de communication qui l'absorbe d'autant plus qu'elle a du mal à s'exprimer et qu'elle cherche ses mots. C'est ce qui pourrait expliquer qu'elle ne parvienne pas à identifier la dimension ludique de l'intervention de F1. Dès lors, elle ne perçoit pas la distanciation dont F1 fait preuve, elle ne sait donc pas que celle-ci joue, qu'elle joue à lui imputer une image factice. Elle considère que sa remarque a pour but de relever une maladresse de sa part, et qu'elle la tourne en dérision elle, F2, en tant que locutrice, d'où la nécessité pour elle de se justifier (162-163), alors que nulle justification n'est demandée de la part de F1.

Le « couac » réside ici dans l'inadéquation entre deux modes de communication, l'un sérieux, dans lequel F2 se cantonne, l'autre ludique initié par F1. La confrontation des deux entraîne un dysfonctionnement au niveau relationnel parce que F2, étant incapable de basculer dans le registre ludique et fictif, ne se reconnaît ni dans l'image que lui octroie F1 ni dans la relation interlocutive dissymétrique que cette dernière impose. Et cela, parce que F2 est incapable de reconstruire les voix que F1 convoque dans son discours à l'origine de cette nouvelle définition de la relation. Dès lors, parce que F2 s'enferme dans le registre sérieux, la deuxième tentative de F1 (164) pour lui indiquer qu'elle plaisante confine à de l'acharnement duquel F2 devient la victime.

Parce que F2 persiste dans ses explications qui deviennent de plus en plus difficiles face à une personne qui n'en a cure, on a véritablement l'impression d'une personne enfermée dans une toile d'araignée dont elle a du mal à s'extraire et dont les efforts ne font que l'y retenir davantage. Ainsi, dans sa dernière intervention (165-166), F2 tente vainement de convaincre F1 en s'adressant directement à elle (« en fait », « tu vois ») alors que F1, qui veut l'entraîner sur un mode ludique, reste sourde à une argumentation qu'elle sait inutile.

De ce conflit sur les modes de communication, aucune des deux participantes ne sort vainqueur parce qu'à aucun moment elles ne sont parvenues à se rejoindre. A aucun moment l'une n'a fait un pas vers l'autre, sorte de concession pour abandonner l'un des deux registres de communication qui sont inconciliables. Les rires que finit pas produire F2 avant sa dernière justification ne sont pas des rires de ralliement. Elle n'a toujours pas compris les intentions « réelles » de F1 et à quoi se rattache l'humour qu'elle tente de produire. De sorte que, si elle rit, c'est parce qu'elle sent bien confusément que F1 plaisante, elle lui fait donc une concession, mais elle n'a pas compris toute la distanciation que cette plaisanterie impliquait et continue de croire que F1 se moque d'elle et non pas de l'image qu'elle lui a imputée.

Cette séquence montre les limites de la connivence pourtant nécessaire à la production humoristique, connivence qui n'a pas permis ici, de révéler à F2 le mécanisme sur lequel repose les énoncés de F1, lesquels n'ont donc pu être appréciés. Peut-être que F1 n'a pas émis de signaux assez convainquants, peut-être que F2, trop enfermée dans le registre sérieux n'était pas en mesure de les décoder, peut-être enfin qu'elle n'a pas voulu les décoder, toujours est-il qu'ici, toutes deux ne se sont pas comprises parce qu'elles ne se sont pas

suffisamment écoutées. F1 en effet, a interrompu sciemment F2. Cette dernière, trop concentrée sur le déroulement de sa pensée semble avoir perçu la remarque de F1 comme une intervention « parasite » et d'autant plus parasite qu'en s'interposant entre F2 et M2, F1 pousse ce dernier à s'adresser directement à elle et non plus à F2 (ligne16111). Elle s'arroge donc le droit de participer à un échange duquel elle n'était que la témoin.

Ce « couac » met donc en évidence toute la complexité du phénomène « humour », lequel, pour fonctionner, c'est-à-dire pour être perçu puis apprécié, nécessite bien plus qu'une complicité entre partenaires. Ceci d'autant plus que dans la conversation, où l'humour est souvent motivé par l'intervention précédente, tout se joue très vite et que la moindre distraction de l'un des participants est immédiatement sanctionnée. Si l'on ajoute à cela que l'humour s'épanouit d'autant plus que son mode d'énonciation est ténu, qu'il est sous-marqué, on en arrive finalement à se demander pourquoi les ratés ne sont pas plus nombreux.

Exemple n°3

Dans l'extrait qui suit, F2, qui est invitée, demande, comme il se doit, la permission de passer un coup de téléphone. Pour comprendre la réplique de F1, il est alors important de préciser que F1 et M1 se font momentanément héberger par les grands-parents de M1.

- 258 **F2** : quelle heure il est (+++) je peux passer un coup d'fil
259 **F1** : vas-y vas-y c'est la grand-mère qui paye
260 **F2** : <expression de surprise>
261 **M1** : (éclats de rire)

Cette courte séquence met en scène trois des quatre interactants aux prises avec les rituels sociaux. Alors que tous se connaissent bien et depuis assez longtemps, ce qui aurait pu limiter l'importance des rituels, un élément vient perturber la façon dont ils auraient pu les gérer : les hôtes, F1 et M1, ne sont pas plus chez eux que les invités. La question de F2 est alors doublement motivée. D'une part, elle est directement adressée à F1 et M1 qui sont malgré tout leurs hôtes. D'autre part, elle est également adressée, indirectement, aux grands-parents de M1, grands-parents que F2 ne connaît pas et dont elle ne sait pas jusqu'à quel point elle peut abuser de leur gentillesse. Autrement dit, sa question revient à demander si elle peut utiliser un service payant alors qu'elle n'est pas chez elle, et ses amis non plus. Cette question est donc motivée par les convenances, lesquelles sont amplifiées par les circonstances particulières dans lesquelles F1 et M1 reçoivent leurs amis.

F1 a très bien perçu cela et se rend compte que la question est très probablement aussi adressée aux grands-parents. Elle décide donc d'en jouer et c'est délibérément qu'elle choisit de bafouer les règles de savoir-vivre. Deux catégories de règles sont ici bafouées. La première règle concerne celle selon laquelle on ne devrait pas, en principe, abuser de l'hospitalité d'autrui ni de ses services. En violant celle-ci, F1 s'octroie donc l'image d'un parasite. Ce parasite devient sans scrupule par la violation de la seconde règle qui interdit d'offrir les services de quelqu'un d'autre. Ce comportement parasitaire est amplifié par la nature de l'énoncé de F1. Ainsi, c'est avec empressement qu'elle autorise l'appel téléphonique (« vas-y vas-y ») et c'est avec une apparente désobéissance qu'elle parle de ses « bienfaiteurs » – à noter à ce sujet l'importance du « la » –. Comportement parasite enfin parce qu'à travers son énoncé, elle a recours à un discours allusif en sous-entendant que si elle avait dû s'acquitter de la facture, elle n'aurait peut-être pas accepté la requête de F2, cette allusion étant encore une fois aussi volontaire que factice. Ainsi, à travers sa brève intervention, F1 joue avec différentes voix dont il est très difficile de savoir si elles sont siennes ou non. Est-elle réellement radine (E1) ? Fait-elle vraiment preuve d'une rare goujaterie (E2) ? Toujours est-il qu'elle s'amuse à jeter le doute (E3).

¹¹ Quant à la nature de l'intervention de M2, elle semble assez mystérieuse. Au moins deux hypothèses sont envisageables. Soit M2 signifie que c'est avec F2 qu'il n'est pas idéal d'apprendre à conduire et auquel cas, il s'appuie sur l'énoncé de F2 (156-157) pour remettre en cause l'aide qu'elle souhaite lui apporter. Soit, (mais cette interprétation n'est possible qu'en ayant accès à leur histoire conversationnelle) il laisse entendre que pour F2, ce qui n'est pas idéal c'est l'auto-école, ayant elle-même été initiée autrement. Dans ce dernier cas, il s'appuie alors sur l'énoncé que F1 est en train de produire (159).

Le jeu sur les instances énonciatives et à ce point flou qu'il semble impossible pour F2 de savoir si les places subjectives ainsi construites sont réelles ou fictives. A cela s'ajoute le fait que F1 produise son énoncé avec le plus grand sang-froid et avec la plus totale absence de marquage ; F2 s'en trouve alors totalement désemparée, ne sachant finalement pas si cela est sérieux ou pas. L'expression de surprise qu'affiche F2 qui ni ne rira ni ne rétorquera quoi que ce soit en témoigne. F2 est d'autant plus désemparée que face à une telle réplique de F1, elle se trouve, en quelque sorte, en situation de « *double contrainte* » (Bateson et Al., 1956). En effet, rire franchement à la plaisanterie de F1, c'est entrer avec elle dans le jeu qui consiste à bafouer les convenances et donne ainsi l'impression d'abuser de la gentillesse des grands-parents. Mais d'un autre côté, elle ne peut pas non plus s'emparer du téléphone sans tenir aucun compte de l'intervention de F1, pour ne pas risquer de mettre en péril la face de cette dernière. Cette dernière contrainte fait donc apparaître une nouvelle source possible de la surprise qu'éprouve F2. En effet, outre l'incompréhension totale qu'elle a pu éprouver face à l'intervention de F1, il est également possible qu'elle préfère témoigner d'une certaine surprise, plutôt que de reconnaître ouvertement qu'elle n'adhère pas à l'humour de F1. Ceci, parce que ce dernier touche justement un peu trop à l'ordre moral, aux convenances, lesquelles concernent au premier chef des personnes qu'elle ne connaît pas, qui sont de la famille de M1, un ami et son hôte.

En revanche, M1 a très bien perçu la dimension ludique de F1 et cela est très certainement dû au fait qu'il la connaît particulièrement bien et qu'il est habitué à son humour « à froid » et souvent « pince-sans-rire ». Si cette connaissance qu'il a de F1 justifie son rire, elle n'en justifie pas la violence, cette dernière trouvant une justification par une congruence d'éléments. Ainsi, connaissant F1, il a beau savourer la charge subversive dont regorge son énoncé, il n'empêche qu'il est très certainement amusé par l'expression de surprise de F2. Il jouit donc pleinement de l'embarras dans lequel elle se trouve. Enfin, si les rires fusent, c'est également parce qu'il est le seul à pouvoir se le permettre réellement puisqu'il s'agit de ses propres grands-parents qui sont ainsi mis en porte-à-faux par l'énoncé de F1.

Ce dernier élément est révélateur des contraintes sociales qui pèsent sur la conversation. Si l'on a en effet coutume de dire que la conversation est une interaction relativement informelle, – et ce d'autant plus que les participants se connaissent mieux – que les contraintes sociales semblent y être moins rigides, elles existent malgré tout et l'on ne peut jamais en faire totalement abstraction. Se pose alors le problème de savoir si l'on peut réellement rire de tout. Bien qu'aucune réponse ne soit vraiment satisfaisante, on pourrait postuler que cela est possible... mais pas avec tout le monde. Pour pouvoir rire de tout, il faudrait le faire avec des personnes qui se sentent, à tort ou à raison, habilitées à le faire. Ce n'était décidément pas le cas de F2 ici.

Dans ces deux derniers exemples, l'échec de la communication réside dans l'inadéquation entre deux modes de communication différents, deux modes souvent inconciliables, lesquels ici ne se rejoignent jamais. D'ailleurs, rien n'est fait pour aller dans ce sens. Aucun vainqueur, aucun vaincu ne sort donc d'une telle séquence, sauf peut-être celui qui semble mettre les rieurs de son côté, même si l'autre ne comprend pas ce qui se passe. Dans l'exemple n° 2, si le registre sérieux l'emporte sur le ludique, F2 n'est pas victorieuse pour autant, tant sa frustration de ne pas avoir été comprise est grande. Dans le dernier, la conversation reprend son cours à la faveur de la situation puisque F2 finit par passer son coup de téléphone. Elle adresse donc momentanément la parole à une tierce personne, absente...

2.5. Des raisons possibles de l'échec de l'humour

L'analyse des trois derniers exemples visait à observer le fonctionnement de l'humour dans une conversation familière à travers deux cas de figure différents : la réussite et l'échec. En mettant maintenant en exergue leurs similitudes et dissemblances, nous souhaitons dégager les éléments qui permettraient d'expliquer cet échec.

• **Les similitudes**

- Bien que les locuteurs analysés ici ne soient pas toujours les mêmes (quatre couples différents), tous se connaissent depuis de longues années. Tous ont donc une histoire conversationnelle commune.
- Dans les trois séquences sélectionnées, l'humour est fortement ancré dans la situation de communication et apparaît toujours à la faveur de ce qui vient d'être dit. Dans les trois cas en effet, les locuteurs rebondissent instantanément sur les propos d'un tiers, soit pour se dénigrer soi-même (exemple n°1), soit pour les tourner en dérision (exemples n°2 et n°3).
- Dans les trois cas, le jeu auquel se livre le locuteur est relativement complexe puisqu'au moins trois énonciateurs distincts sont convoqués dans son discours. Nous sommes bien loin alors de l'humour défini comme une double énonciation (comme c'est le cas dans l'histoire drôle de Freud) car si le mécanisme est similaire, il ne semble pas y avoir de limites quant au nombre d'instances qu'un locuteur peut mobiliser dans son discours¹².
- Ce jeu complexe entraîne nécessairement une modification de la relation interlocutive puisque se pose la question de l'identité des énonciateurs convoqués.
- Ce même jeu permet au locuteur de s'octroyer – et corrélativement d'octroyer aux autres – des places subjectives particulières, lesquelles, bien que fugitives et factices, entraînent là aussi une modification de la relation interpersonnelle.

• **Les dissemblances**

* Exemple n° 1 :

- Malgré la complexité du jeu sur les places énonciatives et subjectives – puisque dans cet énoncé, même la parole d'une autre est mise en scène et non pas seulement celle du locuteur – les partenaires de l'interaction n'ont aucun mal à percevoir la dimension humoristique des propos de M2. La raison principale tient probablement au fait que tous bénéficient d'un faisceau d'indices leur permettant d'y voir clair dans le jeu de M2. Ainsi, l'absurdité des propos tenus d'une part et la connaissance que les uns ont des autres d'autre part poussent ces derniers à identifier instantanément la nature ludique et factice de la mise en scène énonciative élaborée par M2. Il leur devient plus facile du même coup de *reconstruire* les différentes voix que M2 convoque dans son discours car si ces dernières ne peuvent pas être imputables à une personne clairement identifiée, ils savent au moins qu'elles ne peuvent totalement correspondre ni au locuteur ni à aucun d'entre eux.

* Exemples n°2 et n°3 :

Les deux derniers exemples en revanche montrent les limites de la connivence pourtant grande qui existe entre les interactants. Bien que les mises en scène énonciatives soient de même nature que dans l'exemple précédent, les interlocuteurs ne parviennent pas à percevoir la dimension humoristique des énoncés produits. Quels sont les éléments qui permettraient d'expliquer cet échec ?

- En n°3, l'élément qui semble le plus prégnant est l'absence de tout marqueur prosodique. L'humour que produit F1 est en effet un humour « pince-sans-rire », à froid. Elle ne donne donc a priori aucun indice de distanciation dont elle fait nécessairement preuve en convoquant dans son discours d'autres instances énonciatives. Du même coup, elle n'offre pas la possibilité à F2 de reconstruire ces autres voix et de les attribuer à quelqu'un d'autre. F2 se retrouve donc face un énoncé dont elle ne sait que faire car rien ne lui dit que ce n'est pas effectivement F1 qui l'a produit et en même temps, il lui semble difficile d'admettre qu'elle ait pu les produire, compte tenu de leur nature dérangeante.

¹² Il serait d'ailleurs intéressant d'effectuer une analyse comparative entre un énoncé humoristique relevant d'une double énonciation et un autre relevant d'une triple énonciation. Mais cela dépasse le cadre de cet article.

- En n°2, on assiste au même phénomène : une interlocutrice troublée par les propos de F1 parce qu'incapable de reconstruire les voix sous-jacentes. Pourtant ici, les indices prosodiques sont présents, F1 rit. Ils sont présents mais ambigus : ce rire est-il la marque d'une distanciation de F1 face à son discours ou une dénonciation du truisme de F2 ?
- L'absence de marqueurs prosodiques ou l'inadéquation entre deux modes de communication sont donc autant d'éléments qui pourraient permettre d'expliquer pourquoi l'humour échoue malgré le fait que tous ces sujets se connaissent très bien et qu'ils développent nécessairement, au fil de leurs rencontres, des « relations à plaisanteries ». Nous avons cependant conscience que d'autres paramètres entrent probablement en jeu¹³. Mais soit nous ne les avons pas rencontrés dans notre corpus, soit nous ne les avons pas décelés. Soit enfin, nous ne *pouvons* pas les déceler parce que trop liés à l'appréciation personnelle, donc forcément subjective, des sujets.

Conclusion

L'humour que nous avons rencontré dans nos conversations familières est très singulier : tonalité affective particulière, fondé sur une histoire conversationnelle souvent longue, apparaissant telle une fulgurance à la faveur d'un mot, d'une attitude, d'un regard... aussitôt stigmatisés, tournés en dérision ou tout simplement soulignés pour permettre une digression ludique. A tout cela s'ajoute une mise en scène énonciative d'une rare complexité puisque l'humour procède par une *double opacification du discours* qui porte à la fois sur les différentes instances convoquées et sur l'adhésion ou non, réelle ou fictive, totale ou partielle du locuteur à ces voix : qui parle ? Qu'a-t-il voulu vraiment dire ? Bref, est-ce du lard ou du cochon ? Cette double opacification entraîne du même coup une opacification des relations interpersonnelle et interlocutive qui doivent donc être identifiées puis redéfinies pour que l'humour puisse fonctionner.

L'humour conversationnel est à ce point fugace, imprévisible, complexe, fondé sur des implicites et parfois sous-marqué qu'on a véritablement l'impression qu'avec lui, les interlocuteurs marchent constamment sur des œufs qui menacent à tout moment de se casser. Et en cela réside le paradoxe ultime de l'humour : plus on se connaît et s'apprécie plus on a la possibilité d'en produire parce que là réside le sel d'une interaction conviviale. Mais plus on se connaît, plus on joue sur les implicites, plus on complexifie les procédés mobilisés et plus on prend le risque d'aboutir à un échec pouvant mettre momentanément en péril le bon déroulement d'une conversation qui s'annonçait pourtant bien, forcément bien.

Si j'osais filer la métaphore, je terminerais en disant que l'on ne peut faire d'omelettes sans casser des œufs. Mais si j'osais seulement...

¹³ Ainsi, dans l'exemple n°2, il est très possible que F2, ayant planifié son discours, considère comme parasite la volonté de F1 de faire de l'humour. Comme si, d'une certaine manière, l'humour devait lui aussi choisir son moment pour apparaître.

Conventions de transcription

F1 / M1	sexe féminin / masculin + appartenance à un couple (F1 et M1), (F2, M2)
:	allongement vocalique. Le nombre de : est proportionnel à l'allongement
/	auto-interruption du déroulement discursif
//	hétéro-interruption
(+)	pause. Le nombre de + est proportionnel à la durée de la pause
	intonation montante. Placée après la syllabe concernée
	intonation descendante. Placée après la syllabe concernée
=	enchaînement rapide de paroles. Placé après la syllabe ou le mot concerné.
()	entre parenthèses: description de certains aspects du comportement paraverbal ou non verbal (notée en italique)
< ton moqueur >	commentaire ou interprétation du transcripteur
< inaudible >	mot ou séquence inaudible ou incompréhensible
<u>Mots soulignés</u>	Les parties soulignées sont produites simultanément (chevauchements)

Remarques :

Les exemples traités sont tirés de trois interactions différentes, beaucoup plus longues et déjà transcrites. C'est ce qui explique que la numérotation des lignes ne commence pas au chiffre 1.

Au total, huit personnes différentes figurent dans nos exemples. Toutes ont en commun d'être des amis de longue date. Toutes ont entre 25 et 30 ans et sont étudiantes.

Bibliographie

- Anbouin, E. (1948). *Les genres du risible. Ridicule, Comique, Esprit, Humour*, Thèse de Doctorat, Université de Rennes.
- Attardo, S. (1994). *Linguistic Theories of Humor*, Berlin, New York, Mouton de Gruyter.
- Bakhtine, M. (1929). *Le marxisme et la philosophie du langage*, Paris, Ed. de Minuit, (édition de 1977).
- Bange, P. (1986). « Une modalité des interactions verbales : fiction dans la conversation », in *DRLAV*, n° 34-35 : 215-232.
- Bariaud, F. (1983). *La genèse de l'humour chez l'enfant*, Paris, PUF.
- Bateson, G. et Al. (1956). « Toward a theory of schizophrenia » in *Behavioral Science*, 1: 251-264.
- Charaudeau, P. (1972). « Quelques procédés linguistiques de l'humour », in *Les Langues Modernes*, n°3 : 62-73.
- Clark, H. et Clark, E. V. (1977). *Psychology and language : An Introduction to Psycholinguistics*, New York, Harcourt Brace Jovanovich
- Freud, S. (1905). *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, Paris, Ed. Gallimard, Folio essais (édition de 1988).
- Golopentja, S. (1988). « Interaction et histoire conversationnelles », in Cosnier, Gelas et Kerbrat-Orecchioni (éds.), pp. 69-81.
- Greimas, A. J. (1966). *Sémantique structurale*, Paris, PUF, (édition de 1995).
- Kerbrat-Orecchioni, C. (1996). *La conversation*, Paris, Ed. du Seuil, Coll. Mémo.
- Koestler, A. (1964). *Le cri d'Archimède*, Paris, Calmann-Levy, (édition de 1980).
- Liu, F. (1995), « Humor as violations of the reality principle », in *Humor*, 8-2 : 177-190.
- Morin, V. (1966). « L'histoire drôle », in *Communications*, n°8 : 102-119.
- Priego-Valverde, B. (1999). *L'humour dans les interactions conversationnelles : jeux et enjeux*, Thèse de Doctorat, Université de Provence.

- Rakin, V. (1985). *Semantic Mechanisms of Humor*, D. Reidel Publishing Compagny, Dordrecht, Holland.
- Schegloff, E.A., Sacks, H. (1973). « Opening up closings », in *Semiotica*, 8-4 : 289-327.
- Roulet, E. et Al. (1985). *L'articulation du discours en français contemporain*, Berne, Peter Lang.
- Traverso, V. (1996). *La conversation familière. Analyse pragmatique des interactions*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon.
- Vion, R. (1992). *La communication verbale. Analyse des Interactions*, Paris, Hachette Supérieur.
- Vion, R. (1995). « La gestion pluridimensionnelle du dialogue », in *Cahiers de Linguistique Française*, n° 17 : 179-203.
- Vion, R. (1999). « Une approche du dynamisme des interactions verbales et des discours », in *Verbum*, XXI, 2 : 243-262.
- Ziv, A. (1984). *Personality and Sense of Humor*, New York, Springer Publishing Company.



Novembre 2001

1. L'attitude théorique

1.1. Posture générale

Parler d'approche interactive des faits de langue implique de prendre en compte le caractère « adressé » de toute production langagière, fut-elle écrite et égocentrée. Cette attitude trouve son origine dans l'une des acceptions du concept de dialogisme proposé par M. Bakhtine pour qui « l'interaction verbale constitue (...) la réalité fondamentale de la langue » (Bakhtine 1977 : 136). Face à des discours, dont l'essence relève de l'échange verbal, deux types de posture peuvent être envisagés. Le premier, dans le prolongement d'une certaine tradition linguistique, consiste à rechercher les unités constitutives afin de rendre compte de l'organisation structurelle du tissu discursif. L'exemple le plus manifeste réside dans le modèle hiérarchique mis en oeuvre par l'Ecole de Genève depuis le début des années quatre-vingt (voir Roulet & al., 1985). Le second vise moins à effectuer une analyse en constituants qu'à mettre l'accent sur les activités conduites, de manière coordonnée, par les interactants. Cette posture a donné lieu à une diversité de travaux qui pourraient se répartir en quatre grandes catégories plus ou moins compatibles entre elles.

(1) La première s'efforce de mettre au point une logique interlocutoire par laquelle les sujets négocieraient et enchaîneraient des actes de langage conçus comme des composants élémentaires du tissu conversationnel. Il existe pourtant un ensemble d'interrogations, portant sur cette notion d'acte, conduisant à reconnaître que « cette notion (...) n'est plus guère en faveur en Analyse des Conversations et a subi d'importantes critiques » (Trognon & Kostulski 1999 : 170). Or, ce sont ces mêmes auteurs qui lui donnent une nouvelle chance en lui conférant de surcroît la dimension d'événement socio-cognitif : « puisque la notion d'acte de langage réside en les intégrant organiquement la dimension sociale et la dimension cognitive de l'activité langagière, c'est à partir de cette notion qu'il faut définir l'intervention, l'échange, les structures et les transactions » (Trognon & Kostulski 1999 : 170-171).

(2) La seconde direction pourrait être caractérisée comme le prolongement linguistique des Ecoles de Palo Alto, de l'ethnographie de la communication et de la théorie goffmanienne. Elle est parfaitement représentée par nos collègues lyonnais du GRIC qui examinent les phénomènes culturels de politesse et, plus généralement, les fonctionnements langagiers dans les diverses situations de communication, tout en prenant également en compte la dimension émotionnelle de l'interaction.

(3) La troisième direction, d'orientation ethnométhodologiste, consiste à suivre pas à pas le travail conjoint effectué par les interactants afin de résoudre les divers problèmes posés par leur rencontre. Cette direction, représentée notamment par les linguistes de Bielefeld, s'interdit toute théorisation qui ne traduirait pas directement l'ordre donné à l'échange par les interactants. De ce fait elle adopte plus volontiers une attitude interprétative de paraphrasage qu'une analyse mobilisant des outils conceptuels.

(4) La quatrième direction, dont nous nous réclamons, envisage de développer l'analyse en termes d'activités co-construites par les sujets. Ces activités s'organisent selon deux domaines à la fois corrélés et non déductibles l'un de l'autre : la relation sociale et interpersonnelle d'une part, la relation interlocutive d'autre part (voir Vion 1995, 1996, 1999b). La relation sociale, de nature non linguistique, relève d'une problématique de type sociologique qui trouve ses sources dans l'interactionnisme américain mais également dans une certaine sociolinguistique qui s'attache à définir les situations de communication et les rôles sociaux joués par les acteurs. La relation interlocutive, pour sa part, concerne directement les fonctionnements linguistiques et, du fait de la spécificité et de l'opacité du langage, ne saurait se déduire directement de la précédente. Elle permet d'exprimer des positionnements liés à l'exercice même de la parole comme, par exemple, le fait de conduire un récit ou de produire des énoncés impersonnels à prétention universelle. Chacune de ces deux relations se subdivise en plusieurs « niveaux » d'activités caractérisables en termes de positions :

A/ Pour la relation sociale et interpersonnelle nous relevons :

- des places « institutionnelles », définitoires du cadre interactif, c'est-à-dire de la situation
- des places « modulaires » autorisant les sujets à développer localement d'autres types interactifs que celui sur lequel se définit la situation
- des places subjectives par lesquelles les sujets co-construisent des images d'eux-mêmes

B/ Dans le cadre de la relation interlocutive nous trouvons :

- des places discursives permettant aux sujets d'accomplir des tâches cognitivo-discursives comme la gestion des malentendus, la description, le récit, l'argumentation, etc.
- des places énonciatives exprimant les modes de présence et d'implication des sujets vis-à-vis de leurs productions (voix construites dans le discours, attitudes et distances par rapport aux propos construits).

Les sujets qui communiquent sont amenés à gérer simultanément tout ce jeu de positions au point que la relation tissée entre eux va articuler ces cinq types de rapports de places interreliés. Dans ces conditions, toute modification dans l'une de ces places aura immédiatement des répercussions sur l'ensemble des autres (Vion 1995, 1999b).

Enfin, nous avons exprimé l'existence de deux niveaux de dialogues imbriqués :

- le niveau proprement dialogal, celui du dialogue in praesentia, qui met face à face, au moins virtuellement, des colocuteurs qui s'échangent des messages ;
- le niveau dialogique, dialogue in absentia, qui au sein même d'une production monologuée (mais pourtant adressée), fait dialoguer des opinions et des énonciateurs.

C'est cette double réalité du dialogue qui fait dire à Bakhtine que tout épisode dialogal s'inscrit dans un courant de communication ininterrompu : on ne peut dialoguer avec un partenaire (réel, potentiel ou imaginaire) qu'en dialoguant en même temps avec un nombre indéfini d'opinions.

1.2. Discours et énonciation

Dans un tel modèle, les activités discursives et les modes d'implication énonciative tiennent une place déterminante puisqu'ils contribuent à définir la spécificité de la linguistique au regard d'une approche pluridisciplinaire de l'interaction. L'intérêt d'un tel modèle réside dans le fait que tous les niveaux de l'analyse sont exprimés en termes d'activité et qu'aucun niveau n'est privilégié comme déterminant unilatéralement les autres. Aux niveaux les plus directement linguistiques, la notion d'activité renvoie aux tâches cognitivo-discursives ainsi qu'à tous les concepts de l'énonciation qui s'efforcent de traiter des activités et/ou opérations langagières effectuées par les sujets. Le niveau énonciatif étant le plus fin, il convenait de travailler les concepts de l'énonciation qui permettent de pousser l'analyse jusque dans les pulsations et les fluctuations les plus intimes de la co-activité des sujets.

Ces dernières années ont confirmé l'importance des approches énonciatives dans l'analyse des productions langagières. Toutefois les problématiques sont diversifiées et expriment des aspects souvent parcellaires des processus énonciatifs de la production linguistique. Certaines approches privilégient l'observation de la subjectivité dans le langage et le discours ; d'autres théorisent les opérations permettant aux sujets, en partant de notions primitives, d'orienter la relation prédicative et de procéder aux ancrages énonciatifs des énoncés ; d'autres s'efforcent de rendre compte des rapports entre énonciation et sens d'un énoncé associant l'énonciation à une problématique de type sémantico-pragmatique ; d'autres se proposent d'examiner les sources énonciatives comme le discours rapporté ou la dimension polyphonique de tout message ; d'autres enfin souhaitent rendre compte des diverses (co)-activités produites par les sujets. Mais au-delà d'une définition générale des observables et des objets qui peuvent être affectés à l'énonciation, il nous a semblé plus urgent d'examiner quelques notions centrales de l'approche énonciative afin de mieux saisir les diverses activités conduites par les sujets à ce niveau. Dans la présente étude nous ferons porter l'analyse sur les notions de modalité et de modalisation. Toutefois, afin d'éclairer le débat, il nous a semblé indispensable de partir de la distinction établie entre « modus » et « dictum » dont le contenu détermine largement ce qu'on peut entendre par attitude modale ou par « regard du locuteur ».

2. La distinction « Modus » vs « Dictum »

A l'exception de la théorie culiolienne, toutes les approches pragmatiques ou énonciatives subissent, de manière plus ou moins directe, les conséquences d'une conception logique des phénomènes langagiers. Au cœur de cette conception, nous rencontrons la distinction établie entre « modus » et « dictum », distinction reprise par les grammairiens du Moyen Âge, retravaillée par la logique modale et réactualisée en linguistique par Charles Bally (1932, 4^{ème} édition 1965).

Pour Charles Bally, « La phrase est la forme la plus simple possible de la communication d'une pensée. Penser, c'est réagir à une représentation en la constatant, en l'appréciant ou en la désirant. » (Bally 1965 : 35). L'action du sujet, que va exprimer le modus, concerne cette réaction à une représentation qui, pour l'essentiel, ne semble pas l'impliquer. Bally estime que toute énonciation de la pensée par la langue est conditionnée logiquement, psychologiquement et linguistiquement et, dans le cas qui nous occupe, la distinction entre modus et dictum va précisément relever d'une distinction entre les aspects « logiques » et « psychologiques » de la communication :

« La phrase explicite comprend donc deux parties : l'une est le corrélatif du procès qui constitue la représentation (p. ex. *la pluie, une guérison*) ; nous l'appellerons, à l'exemple des logiciens, le *dictum*. L'autre contient la pièce maîtresse de la phrase, celle sans laquelle il n'y a pas de phrase, à savoir l'expression de la modalité, corrélatrice à l'opération du sujet pensant. La modalité a pour expression logique et analytique un *verbe modal* (p. ex. *croire, se réjouir, souhaiter*), et son sujet, le *sujet modal* ; tous deux constituent le *modus*, complémentaire du *dictum*. » (Bally 1965 : 36)

La modalité se définit donc comme une attitude réactive du sujet parlant vis-à-vis d'un contenu. Elle comporte un « (...) sujet modal [qui] peut être et est le plus souvent en même temps le sujet parlant » (Bally 1965 : 37).

Enfin, nous terminerons cet exposé par deux autres citations de Bally afin d'avoir une vue précise de ce que recouvre, pour lui, cette distinction :

« Cherchons maintenant à déterminer les rapports qui unissent les termes d'une phrase logiquement constituée : sujet modal, verbe modal et dictum. Une phrase telle que : *Je crois que cet accusé est innocent* nous présente un sujet pensant (*moi*), opérant un acte de pensée (*croire*) sur une représentation (*l'innocence d'un accusé*). Nous dirons que par l'acte psychique la représentation est actualisée. » (Bally 1965 : 38)

« En portant maintenant notre attention sur le sujet du modus, nous découvrons un autre rapport de complémentarité. Ce sujet nous apparaît comme le siège, le « lieu » de la représentation exprimée par le dictum, et celle-ci est reliée au sujet par le verbe porteur de la modalité ; il a la forme d'un verbe transitif dont le dictum est le complément d'objet. C'est donc, plus exactement, une *copule*, qui crée entre les deux termes qu'elle associe un rapport de conditionnement réciproque ; car il n'y a pas de *représentation pensée* sans un *sujet pensant*, et tout sujet pensant pense à quelque chose. » (Bally 1965 : 38)

Comme dans toute dichotomie, la définition de l'un des termes ne réside pas seulement dans les précisions apportées quant à son contenu mais dépend également du terme opposé et de la définition qui en est donnée. En l'occurrence, la question de la réaction du sujet est subordonnée à la définition donnée de la représentation.

Dans son étude sur l'énonciation et la polyphonie chez Charles Bally, Ducrot souligne que la distinction entre *modus* et *dictum* suppose que « toute pensée se décompose en un élément actif, ou subjectif, la réaction, et en un élément passif, ou objectif, la représentation » (Ducrot 1989 : 166-167). Cette distinction entre subjectif et objectif paraît insoutenable dès lors que le chercheur est amené à postuler l'existence d'un lieu où les messages linguistiques pourraient parler du monde sans la médiation d'un sujet parlant et d'une subjectivité.

« on voit tout de suite que la notion de *modalité* (...) présuppose que l'on puisse séparer, au moins en théorie, l'objectif et le subjectif. Notamment elle exige qu'il y ait une part isolable de la signification qui soit pure description de la réalité » (Ducrot, 1993 : 113).

C'est donc sur la conception logique de la représentation que bute la définition de la modalité : il paraît inacceptable de postuler l'existence d'un niveau logique dans la représentation selon lequel des énoncés de la langue pourraient décrire directement le monde tel qu'il est sans passer par une instance énonciative quelconque. Les répercussions de cette conception logiciste de la représentation touchent de nombreux aspects de la théorisation linguistique :

« On trouve une décomposition à bien des égards analogue chez la plupart des « philosophes du langage » modernes (je pense notamment à la théorie des actes de langage telle qu'elle a été mise en forme par Searle). Ils disent que le sens d'un énoncé est toujours l'application d'une certaine force illocutoire (ordre, assertion, interrogation, etc.) à une certaine proposition, ou « contenu ». L'étude des forces illocutoires relève de la pragmatique, alors que celle des propositions relève d'une sémantique de type logique. Le point commun entre cette théorie moderne et la représentation traditionnelle de la pensée est toujours la dissociation entre un élément subjectif (la « réaction » de Bally, la « force illocutoire » pragmatique) et un élément objectif, appelé par Bally « représentation » et « proposition » par Searle » (Ducrot, 1989 : 167).

Autrement dit, rien ne peut réellement être entrepris au niveau de la modalité ou de la modalisation tant que ces notions sont censées fédérer tous les aspects de la réaction subjective d'un sujet face à une représentation objective. Dans ces conditions, modalités et modalisations pourraient se confondre avec la totalité des phénomènes énonciatifs attestant de la présence du sujet dans ses productions. On peut alors comprendre le pessimisme affiché par Ducrot :

« j'indiquerai schématiquement pourquoi j'aimerais, sans en être vraiment capable pour l'instant, me passer de la notion générale de *modalité* : c'est que je crois les mots de la langue incapables, de par leur nature même, de décrire une réalité. Certes les énoncés se réfèrent toujours à des situations, mais ce qu'ils disent à propos de ces situations n'est pas de l'ordre de la description. Il s'agit seulement de montrer des prises de position possibles vis-à-vis d'elles. Ce qu'on appelle *idée*, *dictum*, *contenu propositionnel* n'est constitué par rien d'autre, selon moi, que par une ou plusieurs prises de positions » (Ducrot, 1993 : 128).

Alors même qu'il envisage de se passer du concept de modalité Ducrot formule une autre conception du « dictum » et de la « représentation » qui devrait permettre de mieux appréhender la notion de modalisation dont les tentatives de définition ne pouvaient qu'échouer. Le linguiste doit donc admettre, à l'exemple de la théorie de Culioli, que le niveau du « dictum », du « dit », de la « représentation » ou du « contenu » implique la présence d'un sujet parlant qui organise ses énoncés dans la plus parfaite subjectivité. Il convient cependant de remarquer que ces mêmes sujets parlants ont besoin de croire que certaines de leurs énonciations produisent des énoncés censés représenter le monde tel qu'il est en le « restituant » de manière « objective ». C'est ainsi que certains stratégies énonciatives permettent au sujet de donner l'impression qu'il se retire du processus énonciatif et qu'il produit un énoncé indépendant de toute instance énonciative. Ce type de « mise en scène », que nous appelons « effacement énonciatif » (Vion 2001b), ne doit pas nous faire prendre l'illusion de l'objectivité pour l'objectivité elle-même : les fonctionnements langagiers reposent sur des illusions ou, comme le théorisait Schutz, sur des idéalizations. Le linguiste doit donc

pouvoir analyser les procédés qui visent à « objectiver » les énoncés sans jamais confondre la prétention à l'objectivité avec l'objectivité elle-même. Il doit également intégrer le fait que le métalangage propre à toute théorisation linguistique doit s'affranchir de toute approche logiciste du langage. Dans ces conditions, le concept de modalités ne peut être pensé à partir d'un noyau formé par les modalités logiques auquel s'ajouteraient, par extension, des modalités linguistiques « impures » (Cervoni, 1987 : 89).

3. Les modalités

3.1. Modalités et sémantisme

En raison de son histoire, de sa provenance logique et de la diversité de ses usages la notion de modalité a fini par apparaître d'une complexité extrême. Cette notion, qui s'inscrit dans une approche énonciative des faits de langue, est fort peu utilisée par les anglo-saxons. La plupart des auteurs qui travaillent sur le discours ne la mentionnent pas ou l'utilisent, sans autre définition, pour référer à un ensemble délimité de faits : multimodalité du langage (T. Van Dijk 1997b), dimension illocutoire des énoncés (Nyckees 1998 : 28), (Lyons 1980, 345), ou, de manière plus traditionnelle, aux modalités aléthiques, épistémiques et déontiques issues de la logique modale (Lyons 1980 : 410 sv). La plupart d'entre eux utilisent le terme de modalité sans réellement le définir comme s'il s'agissait d'une catégorie évidente.

Le problème de la modalité peut être abordé de deux manières radicalement différentes. On peut l'intégrer directement à la description du sémantisme d'un énoncé ou, au contraire, l'appréhender comme une attitude du sujet parlant vis-à-vis d'un énoncé produit. Dans le premier cas, la modalité est une propriété du sémantisme alors que, dans le second cas, elle exige la prise en compte des activités d'un sujet parlant. Nous avons, à cet endroit, une bifurcation dont il faut prendre conscience car ces deux problématiques sont profondément distinctes : une approche sémantique somme toute traditionnelle et une problématique de l'énonciation qui repose sur l'introduction du sujet parlant dans la théorie linguistique. Voici l'un des exemples de cette approche sémantico-linguistique de la modalité.

Lors d'un colloque consacré à la modalité (Vogeleer et al., 1999), les diverses communications ont porté sur des temps ou des modes verbaux sans qu'aucune n'aborde réellement la question de la définition des modalités. Seule l'introduction y fait rapidement référence :

« (...) la modalité, ou le mode, définie selon « Le bon usage », comme les diverses manières de concevoir et de présenter l'action exprimée par le verbe. Cette définition traditionnelle, extrêmement large, permet d'employer le terme de mode, ou de modalité, au moins dans deux acceptions différentes. D'une part, on entend par mode (modalité) un certain rapport de l'énonciateur avec l'état des choses qu'il décrit, sa manière de présenter cet état de choses comme réel (...) prospectif (...), irréel (...), potentiel (...) ou virtuel. Par ailleurs, c'est ce même terme de mode, ou de modalité, qui est employé dans l'expression *mode (ou modalité) d'action*, qui désigne l'angle sous lequel un procès est vu à une certaine étape de sa réalisation (modalité d'action inchoative, progressive, terminative, résultative...) » (Vogeleer et al., 1999 : 1)

Si la première acception fait référence à la présence d'un énonciateur, la quasi totalité des communications s'emploie à une approche sémantique de la modalité qui fait l'économie de cet énonciateur. Or, les concepts de modalités et de modalisations ne portent pas sur des propriétés attachées aux catégories linguistiques mais visent à rendre compte de l'attitude des sujets vis-à-vis des énoncés qu'ils produisent. Cette volonté d'associer la modalité au sens des lexèmes se retrouve chez divers auteurs dont ceux se réclamant d'une approche cognitive dans le prolongement de Langacker (1987). C'est le cas notamment de Kronning qui écrit, à propos des trois significations fondamentales de *devoir* :

« selon notre analyse, on peut définir

- la signification déontique (« obligation »), qui correspond au noeud D [comme déontique] du réseau schématique, comme une NECESSITE DE FAIRE ETRE véridicible (...)
- la signification aléthique (« nécessité »), qui correspond au noeud A [comme aléthique] du réseau schématique, comme NECESSITE D'ETRE véridicible (...)
- la signification épistémique (« probabilité »), qui correspond au noeud E [comme épistémique] du réseau schématique, comme une NECESSITE D'ETRE non véridicible (...) » (Kronning, 1996 : 26-27).

Nous retrouvons la même attitude chez Halliday lorsqu'il écrit :

« In a proposition, the meaning of the positive and negative poles is asserting and denying : positive 'it is so', negative 'it isn't so'. There are two kinds of intermediate possibilities : (i) degrees of probability : 'possibility / probability / certainly' ; (ii) degrees of usuality : 'sometimes / usually / always'. The former are equivalent to 'either yes or no', i.e. maybe yes, maybe no, with different degrees of likelihood attached. The latter are equivalent to 'both yes and no', i.e. sometimes yes, sometimes no, with different degrees of oftenness attached. It is these scales of probability and usuality to which the terme 'modality' strictly belongs » (Halliday, 1994 : 89).

Il indique par ailleurs que la modalité peut être exprimée par un opérateur modal à l'intérieur du groupe verbal ou par une adjonction modale portant sur la probabilité ou la fréquence. Toutefois, cette approche sémantique ne l'empêche cependant pas d'envisager la dimension du sujet : « Note that in a statement the modality is an expression of the speaker's opinion » (Halliday, 1994 : 89). Ce qui le conduit à remarquer que l'adjonction de modalités comme « toujours » ou « certainement » ne joue pas directement au niveau du sémantisme de la phrase qui aurait dû en être renforcé :

« Note also that even a high value modal ('certainly', 'always') is less determinate than a polar form : *that's certainly John* is less certain than *that's John* ; *it always rains in summer* is less invariables than *it rains in summer* » (Halliday, 1994 : 89).

Compte tenu de nos options, nous nous limiterons à l'examen des auteurs qui se positionnent résolument dans une perspective énonciative et qui, d'une manière ou d'une autre, s'efforcent de définir les modalités par une attitude du sujet. L'adoption d'une problématique énonciative devrait conduire à distinguer les marques (modalités) des opérations produites par les sujets (modalisations). Or, peu d'auteurs, pourtant censés travailler dans un cadre énonciatif, se soucient d'en préciser les contenus réciproques et ceux qui, à l'exemple de Cervoni, s'efforcent d'en retracer les contours finissent par décrire la modalisation comme un amoncellement de modalités qui ne présente plus de cohérence globale. La plupart ont le sentiment que la notion de modalisation doit pouvoir transgresser cette diversité produite par le recensement des diverses modalités, ne serait-ce que parce qu'elle semble se focaliser sur un processus attitudinal plutôt que sur un relevé de marques forcément hétérogènes. Mais, le plus souvent, ces deux aspects sont saisis dans un même mouvement un peu comme si leur contenu était synonymique. Nous allons donc successivement présenter les divers types de modalités recensées par les linguistes puis, dans un second temps, examiner la façon dont quelques uns appréhendent les modalisations. Une fois ces deux états de l'art, forcément incomplets, effectués, nous proposerons une définition générale de la modalisation qui ne s'oppose plus à un contenu propositionnel de nature « logique ».

3.2. Les modalités chez Culioli

Nous partirons de l'exposé des modalités effectué par A. Culioli dans la mesure où il représente un effort de catégorisation tout à fait exemplaire. Dans la transcription de son séminaire (Culioli 1984), celui-ci distingue quatre grands types de modalités dont chacun marque une prise de position particulière du sujet par rapport à la validation de la relation prédicative. N'ayant pas sous les yeux la transcription de ce séminaire, nous nous rapporterons aux trois présentations qui en sont faites (Bouscaren et Chuquet, 1987 : 36-37 et 167-168), (Gilbert, 1993 : 92-93), (Vignaux 1988 : 110-111).

- La modalité de type 1 : **assertion** (positive ou négative), **interrogation**, **injonction** (ou « impératif ») et **assertion fictive** (ou « hypothétique »), qui, d'une certaine manière témoignent toutes d'une relative « neutralité » de l'énonciateur quant à la validation de la relation prédicative. On pourra reconnaître à cet endroit ce qu'on appelle habituellement modalités de phrase. Il s'agit, sans nul doute, d'une « prise de position », pas nécessairement consciente, du sujet quant au mode de verbalisation de la relation prédicative.

- La modalité de type 2 : **modalité « épistémique »** (certain, probable, possible, nécessaire, etc.), qui s'exprime notamment au moyen de certains auxiliaires modaux et de certains adverbes du types de « peut-être », « certainement » et qui permet d'évaluer **quantitativement** les chances de validation de la relation. Cette catégorie peut rappeler l'existence des modalités logiques mais, dans la mesure où la relation prédicative n'est pas postulée comme devant fournir un niveau de représentation objective, ces modalités n'ont aucune raison de relever d'une approche logiciste.
- La modalité de type 3 : **modalité « appréciative »** ou « **affective** » centrée sur le sujet énonciateur et qui marque un jugement **qualitatif**. Par leur intermédiaire pourront se construire toutes les distances, les évaluations, les non-prises en charge ou, au contraire, l'implication subjective des sujets vis-à-vis des propos construits.
- La modalité de type 4 : **modalité intersubjective** portant sur la relation inter-sujets (ordre, permission, etc.) par laquelle l'énonciateur essaie d'influer sur autrui, et qui trouve sa principale illustration dans la valeur « déontique » des auxiliaires modaux.

3.3. Modalités et sources énonciatives

Après avoir rappelé ces quatre types de modalité, G. Vignaux estime qu'« il faudrait ajouter cependant, à cette liste, un dernier type de modalités dont on sait l'importance en ce qui concerne les « registres de discours », à savoir : celles de la citation, du style indirect ou encore des distances prises par l'énonciateur vis-à-vis de ce qui est raconté dans tous les cas de narration, de récit « réel » ou imaginaire » (Vignaux 1988 : 110-111). Cette catégorie paraît hétérogène dans la mesure où elle réfère à un terme fortement polysémique (registres de discours). Néanmoins ce dernier est précisé par une liste de phénomènes relevant des modes de présence du locuteur et des autres voix convoquées dans son discours. On pourrait alors y reconnaître ce que nous appelons « mises en scène énonciative » (Vion 1998a), notion qui nous permet de distinguer plusieurs types de stratégies (le sujet peut donner l'impression d'assumer seul son énoncé ; il peut se construire un double positionnement lui permettant, notamment, de commenter les propos qu'il produit ; il peut parler avec ou contre d'autres opinions qu'il convoque, de manière plus ou moins explicite, dans son discours ; il peut enfin donner l'impression de s'effacer de l'énonciation afin de produire des énoncés « objectifs »). On peut toutefois se demander si une telle catégorisation des voix traversant le discours relève réellement de la modalité. Le fait de parler seul, de dialoguer avec des opinions ou de produire des énonciations impersonnelles n'implique pas nécessairement une attitude modale du locuteur vis-à-vis des propos construits. Entre « je pense que ce film est génial » et « ce film est génial », nous constatons une différence de mode de présence du locuteur : dans le premier cas il semble assumer seul l'assertion alors que, dans le second, il produit un énoncé impersonnel dont la valeur générale ne paraît pas l'impliquer directement. Cependant, dans les deux cas nous nous trouvons en présence de la modalité appréciative, ce que semble reconnaître Vignaux lorsqu'il écrit à propos de ces modalités de type 3 :

« Par leur intermédiaire pourront se construire toutes les distances, les évaluations, les non-prises en charge par le sujet de tel ou tel type d'assertion voire, réciproquement des jugements « auto-centrés » (« moi, je pense que » ; « je ne dis pas personnellement que »). » (Vignaux, 1988 : 110).

Nous pensons donc que cet autre type de modalités, proposé par Vignaux, peut, pour une partie, se ramener aux modalités appréciatives et, pour la partie qui relève de la mise en scène des sources, procéder d'un autre ordre de phénomène que la modalité ou la modalisation.

3.4. La modalité autonymique

Jacqueline Authier-Revuz parle de modalité autonymique pour décrire une activité langagière d'auto-représentation de son dire par un locuteur :

« La configuration énonciative étudiée, relevant de la réflexivité langagière, constitue un mode de dire complexe, dédoublé, dans lequel l'énonciation d'un élément X quelconque d'une chaîne s'accomplit, associée à une auto-représentation d'elle-même, sur le mode d'une boucle. Ainsi en est-il [dans] (...) « La ligne politique qu'il exprime avec constance : une défense plutôt **rugueuse**, comme on dit au rugby, des principes communistes (...) » » (Authier-Revuz, 1998 : 63-64).

La modalité autonymique s'inscrit donc dans le cadre d'une double énonciation dont l'une constitue une sorte de commentaire méta-énonciatif sur des éléments de l'autre. Dans l'exemple précédent, le terme « rugueuse » qui appartient à l'énonciation d'un énoncé, fait l'objet d'un commentaire avec comme on dit au rugby. On pourrait dire que le locuteur se construit deux positions énonciatives : un premier énonciateur produit une énonciation alors qu'un autre énonciateur effectue un commentaire sur un élément relevant de la première énonciation. Il s'agit donc d'une dualité ou d'un dédoublement énonciatif, par lesquels « un énonciateur se représente en position de « surplomb » par rapport à son dire » (Authier-Revuz, 1998 : 66), position qui contribue à opacifier et à complexifier son discours. Il va de soi que cette position de surplomb ne présuppose pas l'existence d'un sujet parlant tout puissant qui maîtriserait consciemment les tenants et les aboutissants de son discours. Cette double énonciation comportant un regard évaluatif du locuteur non pas sur le dit mais sur le dire en train de se construire relève pleinement du champ des modalités.

3.5. Modalités logiques et modalités linguistiques

D'autres auteurs s'efforcent de présenter les modalités en partant des catégories de la logique modale, mettant au centre de la notion les modalités aléthiques, déontiques et épistémiques en élargissant progressivement vers des phénomènes plus directement linguistiques. Une telle approche s'inscrit directement dans la problématique dénoncée plus haut : la modalité rend compte de la réaction d'un sujet parlant par rapport à un dit conçu comme une représentation logique et « objective » du monde. Une telle attitude conduit les linguistes à partir d'un « noyau dur » constitué de certains verbes modaux et de leur paraphrasage pour aller vers des modalités linguistiques souvent appréciées comme « impures » (lexèmes verbaux et tournures unipersonnelles, modes et temps, dimension de l'illocutoire...) produisant ainsi un inventaire incohérent (voir Cervoni 1987 : 89-102).

Comme nous le laissions entendre, la théorie linguistique ne peut être pensée comme l'extension d'une théorisation produite en dehors d'elle. Il y va de son autonomie et de son existence en tant que science du langage. Certes, les notions peuvent passer d'une discipline à l'autre d'autant que des convergences existent et que la recherche associe couramment des disciplines différentes. Mais la linguistique ne peut valablement participer à des recherches pluridisciplinaires qu'en assumant pleinement ce qui constitue ses objets et sa spécificité. Dans ces conditions, tout emprunt conceptuel doit faire l'objet d'une véritable intégration au niveau de sa définition linguistique et de son insertion au sein d'une posture d'analyse résolument linguistique. Nous ne pensons pas que ces conditions se trouvent réunies lors de l'examen des modalités à partir de catégories logiques.

3.6. Portée des modalités

Dans une version photocopiée de sa communication à un colloque portant sur la modalité (Berlin 1989), E. Roulet s'est efforcé de préciser ce qu'il convenait d'entendre par modalité :

« je définirai la modalité comme une marque du point de vue de l'énonciateur portant sur l'ensemble d'une proposition, ce qui exclut du champ des modalités le vocabulaire axiologique lorsqu'il a une portée locale, interne à la proposition ; voir la différence entre « il viendra certainement » (il est certain qu'il viendra) et « il viendra rapidement » (portée limitée au verbe) ».

Toutefois, dans la version publiée pour les actes, E. Roulet resserrera son objet et, tout en gardant la formulation présentée, remplacera le terme de modalité par celui de modalisateur de proposition (Roulet 1993 : 29).

Cervoni rappelle également que « conformément à la définition traditionnelle, ne seront considérées comme modalités que les déterminations portant sur une proposition » (Cervoni, 1987 : 79).

Si l'on peut prendre en compte cet argument au regard de l'exemple de Roulet, il convient cependant de remarquer que cette position exclut la modalité autonymique qui, très souvent, se présente comme un commentaire portant non pas sur une proposition mais sur un choix lexical local. Ainsi, en est-il de l'exemple donné plus en 3.3. ou encore d'une production relevée lors d'une réunion de conseil scientifique :

« il a longtemps été chargé de recherche au CNRS avant d'atterrir, *si je puis dire*, à l'université en tant que maître de conférences ».

Dans cet exemple, le commentaire méta-énonciatif portant sur le terme « atterrir », ne saurait avoir une portée plus locale puisqu'il est limitée au verbe. Pourtant, on peut éprouver une certaine gêne à exclure ce commentaire du domaine de la modalité. On ne saurait, selon nous, traiter de la même manière le second « rapidement » de Roulet et l'expression « si je puis dire ». A moins d'exclure les gloses méta-énonciatives des modalités, la question de la portée ne paraît pas devoir constituer un critère définitoire de la modalisation. D'autant que, comme le remarque Le Querler (1996) :

« la portée (ou incidence) d'une modalité dans un énoncé n'est pas toujours décidable. Un exemple qui est analysé par Ducrot [1972 : 255-256] le montre bien :

« Le dimanche, Jean voit à *peine* ses enfants »

O. Ducrot montre que cet énoncé peut être interprété de diverses manières (...) selon que l'on interprète à *peine* comme portant sur *voir*, *ses enfants* ou *le dimanche* » (Le Querler, 1996 : 57-58).

Roulet propose, par ailleurs, deux autres sous-catégorisations : (1) le caractère explicite comportant une trace formelle de la présence de l'énonciateur (« je crois qu'il fera beau ») opposé au caractère implicite de la modalité (« il doit faire beau ») et (2) le caractère « intégré » au dictum (« Paul va probablement venir ») opposé au caractère « extrait » - extérieur - par rapport au dictum (« il est probable que Paul va venir »). Dans le premier cas il s'agirait plutôt d'une différence de mise en scène des voix car les deux énoncés sont modalisés, même si c'est de manière différente. Quant au caractère plus ou moins intégré au dictum il semble partiellement recouper la question de la portée. En tout cas, E. Roulet prévoit

« au moins trois types d'emploi des [lexème modaux, 1989] modalisateurs de propositions dans l'interaction verbale :

- l'expression d'un point de vue de l'énonciateur
- l'indication implicite de la fonction illocutoire
- l'atténuation de l'énonciation » et donne respectivement comme exemples :

« « je dois m'être trompé d'adresse »

« tu dois rentrer avant dix heures »

« je dois vous avouer que je me suis trompé » » (Roulet 1993 : 35)

3.7. Définitions et typologies des modalités

Les définitions de la modalité, relativement nombreuses et souvent très proches les unes des autres, procèdent d'une généralité telle qu'il paraît difficile d'envisager une réelle opérationnalité. En voici quelques unes :

« je proposerai comme définition de la modalité : *expression de l'attitude du locuteur par rapport au contenu propositionnel de son énoncé* » (Le Querler 1996 : 61). Cette définition exclut, selon elle, l'assertion simple qui ne contient aucun marqueur de l'attitude du locuteur : « le contenu propositionnel est posé, l'attitude du locuteur est constative ou informative, sans aucun marqueur explicite de modalisation » (Le Querler 1996 : 61). Même si l'auteur estime qu'il convient de compter l'intonation parmi les éventuels marqueurs de la modalisation, on peut se demander si postuler l'existence d'une catégorie d'énoncés qui seraient purement constatifs présente un intérêt quelconque, persuadé que nous sommes, après Austin 1962, qu'aucun énoncé ne saurait se limiter à décrire une réalité. Par contre, il convient de noter que, contrairement à Bally, l'auteur envisage la possibilité pour certains énoncés de ne pas être modalisés. Après avoir ainsi défini la modalité, l'auteur propose une sous catégorisation en trois types qui déplace quelque peu sa définition initiale :

« je proposerai un classement des modalités qui s'organise autour du sujet énonciateur :

- ou bien la modalité est l'expression seulement du rapport entre le sujet énonciateur et le contenu propositionnel : c'est une **modalité subjective** ;
- ou bien il s'agit d'un rapport établi entre le sujet énonciateur et un autre sujet, à propos du contenu propositionnel : c'est une **modalité intersubjective** ;
- ou bien encore le sujet énonciateur subordonne le contenu propositionnel à une autre proposition : il s'agit d'une modalité qui ne dépend ni de son jugement, ni de son appréciation, ni de sa volonté. C'est une **modalité objective** » (Le Querler 1996 : 63-64).

On pourrait discuter cette sous-catégorisation au moins au niveau de la modalité objective : il paraît inacceptable de présenter les rapports entre propositions comme des phénomènes objectifs indépendants d'un sujet parlant.

Cervoni propose d'associer la modalité, non pas à une réaction subjective, comme chez Bally, mais comme exprimant un point de vue du sujet parlant : « la notion de modalité implique l'idée qu'une analyse sémantique permet de distinguer, un *dit* (appelé parfois « contenu propositionnel ») et une *modalité* — un point de vue du sujet parlant sur ce contenu » (Cervoni 1987 : 65). Il rappelle également à propos de cette définition, très proche de celle de Bally, que « le *dit* est appréhendé d'un point de vue strictement logique » (Cervoni 1987 : 65 n.1).

Nous citerons, pour mémoire, la notion d'idée regardante proposée par Guillaume, pour nous arrêter plus longuement sur la définition, en deux temps, proposée par Arrivé, Gadet et Galmiche (1986) à l'entrée « modalité » de leur *Grammaire d'aujourd'hui* :

- « 1. Sur le plan strictement logique (logique modale), la modalité est symbolisée par un système comportant deux valeurs : la nécessité et la possibilité. Ces deux valeurs entretiennent des relations d'équivalence moyennant l'opérateur de négation : *il est nécessaire que P* = *il n'est pas possible que -P*. Il convient de faire une distinction entre les modalités épistémiques et les modalités déontiques.
2. La modalité définit le statut de la phrase, en tenant compte de l'attitude du sujet parlant à l'égard de son énoncé et de son destinataire : **assertion** (= affirmation et négation), **interrogation**, **exclamation** et **ordre**. Certaines de ces modalités peuvent se combiner ».

Cette définition qui mentionne la logique modale et les types de phrases paraît nettement insuffisante même si elle fait référence à l'attitude du sujet parlant à l'égard de son énoncé et de son destinataire. Soulignons cependant que la même grammaire présente une entrée pour « modalisation » et pour « modalisateurs », fait remarquable dans la mesure où le plupart des auteurs, surtout dans les années quatre-vingt, ne parlaient pratiquement jamais de modalisation.

Dans leur *Dictionnaire encyclopédique de pragmatique*, Moeschler et Reboul, qui consacrent plusieurs chapitres aux phénomènes énonciatifs, n'abordent la modalité qu'à l'intérieur d'un glossaire présenté en annexe de leur ouvrage :

« La modalité est une façon de modifier le contenu d'un énoncé. On parle de modalité à propos de la possibilité : *Jean écrit un roman* / *Jean peut écrire un roman* ; à propos de la nécessité : *Jean écrit à ses parents* / *Jean doit écrire à ses parents* ; à propos du temps : *Jean aime Jeannette* / *Jean aimait Jeannette*, etc. » (Moeschler et Reboul 1994 : 532). Outre la saveur particulière d'une définition conceptuelle qui se termine sur un *et caetera* cette manière d'appréhender la modalité au niveau du sémantisme fait l'économie du sujet et, en dehors de la temporalité, se limite aux catégories logiques de possibilité et de nécessité. Ce fait ne saurait surprendre dans la mesure où Moeschler est attaché à conception logiciste du contenu propositionnel.

Dans sa *Grammaire du sens et de l'expression*, Charaudeau aborde de manière frontale les modalisations et les modalités. Il définit la modalisation comme un pivot au sein de l'énonciation dans la mesure où « c'est elle qui permet d'explicitier ce que sont les *positions du sujet parlant* par rapport à son interlocuteur (Loc. > Interloc.), à lui-même (Loc. > Loc.), et à son propos (Loc. > Propos) ». (Charaudeau 1992 : 572). Il propose alors trois types de modalités :

- les modalités allocutives (Loc. > Interloc.) (Charaudeau 1992, 574, 579-598) qui se subdivisent en neuf catégories distinctes parmi lesquelles l'interpellation, l'injonction, l'avertissement, la suggestion ou la requête ;
- les modalités élocutives (Loc. > Loc.) par lesquelles « le locuteur *situe son propos par rapport à lui-même*, dans son acte d'énonciation. *Il révèle sa propre position* quant à ce qu'il dit » (Charaudeau 1992 : 575). Ces modalités se déclinent en douze catégories parmi lesquelles, l'appréciation, le constat, le savoir / ignorance, l'obligation, la promesse, la déclaration (599-619). On peut constater à l'énoncé de certaines modalités qu'une partie d'entre elles relèvent du regard porté sur le contenu, comme l'obligation, alors que d'autres appréhendent l'acte illocutoire comme la promesse ou la proclamation. Il est donc probable que ces modalités élocutives pourraient être sous-catégorisées en prenant en compte aussi bien le dit que le dire.

- les modalités délocutives par lesquelles « le locuteur *laisse s'imposer le Propos* en tant que tel, comme s'il n'en était nullement responsable. Locuteur et interlocuteur *sont absents* de cet acte d'énonciation qu'on appellera DELOCUTIF, comme s'il était *délié* de la locution (...). Exemple type : « *Il est vrai que ce n'est pas simple* » » (Charaudeau 1992 : 575). Ces modalités se déclinent en deux sous-catégories : l'assertion et le discours rapporté (619-629).

On regrettera que l'auteur appréhende les modalités élocutives à partir du schéma Loc. > Loc. alors même que dans sa définition il les associe à la relation que le locuteur entretient vis-à-vis de son propos. On s'étonnera également de l'expression des modalités délocutives comme étant reliée au schéma Loc. > Propos, ce qui entretient une certaine confusion vis-à-vis des modalités traditionnelles, même si, par ailleurs, il présente un schéma modifié : (Loc.) < Propos > (Interloc.) pour visualiser l'existence d'un propos impersonnel que Benveniste cherchait à atteindre avec sa notion de récit, opposée à discours. Le Querler se proposait de rendre compte de ce propos impersonnel en parlant de modalités objectives, impersonnalité que nous avons abordée comme l'un des types possibles de mise en scène des sources avec la catégorie d'« effacement énonciatif ». (Vion 2001b). Comme nous le disions plus haut (3.2.) ces phénomènes pourraient être abordés en dehors des questions de modalités et de modalisation.

Nous terminerons par, H. Nølke, qui propose de définir la modalité comme le « regard du locuteur » sur sa production et distingue alors le regard porté sur l'activité énonciative (le dire) du regard porté sur le contenu (le dit) :

« Par modalités d'énonciation, j'entends les éléments linguistiques qui portent sur le dire, pour reprendre une expression chère à beaucoup de linguistes. Ce sont les *regards* que le locuteur jette sur son activité énonciative. A l'aide de modalités d'énonciation il peut en effet faire des commentaires qui portent directement sur les actes illocutoires ou sur l'acte d'énonciation qu'il est en train d'accompli » (Nølke 1993 : 85).

« Si les modalités d'énonciation portent sur le dire, les modalités d'énoncés portent sur le dit. Ce sont les regards que le locuteur pose sur le contenu de ce qu'il dit. Se servant de ces éléments, il peut en effet apporter des évaluations diverses quant aux valeurs de vérité, argumentative, etc. de son énoncé » (Nølke 1993 : 143).

Les quelques définitions rappelées présentent une certaine parenté avec la définition du « modus » comme réaction du sujet modal vis-à-vis d'un contenu propositionnel appréhendé de manière plus ou moins logiciste selon les auteurs. Les termes « attitude », « point de vue », « position », « regard », « commentaire » accompagnent ces tentatives de définition. Ils sont tous en relation avec la « réaction » de Bally mais ne sont cependant pas équivalents. Par ailleurs, la place plus ou moins centrale qu'occupent les considérations logiques quant aux contenus propositionnels contribue également à différencier ces approches.

L'extension du domaine des modalités est donc variable : dans une acception étroite, et lorsqu'il n'est pas entièrement subordonné à l'exposé des modalités logiques, la modalité exprime le regard porté par le locuteur sur le contenu de son message. D'autres définitions proposent d'y rajouter le regard porté sur l'acte d'énonciation mais aussi sur l'acte illocutoire. D'autres, qui prennent en compte la présence d'un allocutaire, complètent la définition par l'existence de modalités intersubjectives ou allocutives qui, bien souvent, recoupent le domaine de l'illocutoire. Dans ces conditions, nous proposerons, en parlant de modalisations, de retenir trois dimensions du « regard » : celle portant sur le dit et celles portant sur le dire (acte d'énonciation et acte illocutoire).

4. Les modalisations

L'examen de divers types de modalités conduit à des inventaires de phénomènes qui ne sont pas tous de même nature. L'intérêt du terme « modalisation » réside précisément dans la volonté de saisir d'abord le ou les type(s) d'activités conduites par les sujets avant de se lancer dans une recension de formes. Comme nous le disions, le nombre de linguistes utilisant le terme de modalisation est très faible. Si la quatrième de couverture de l'ouvrage de Le Querler le mentionne cinq fois, le terme de modalisation n'est pratiquement jamais cité dans le cœur de l'ouvrage et les quelques renvois vers le terme modalisation, à partir d'un index des

notions, ne rencontrent pratiquement que le terme de modalité dans le texte. Nombreux sont donc ceux qui n'utilisent que le terme de modalité ou qui, lorsqu'ils disposent des deux, les tiennent pour équivalents. On peut noter l'existence d'une entrée « modalisation » dans le *Dictionnaire de linguistique* publié chez Larousse (1973 : 319-320) ainsi que dans la *Grammaire d'aujourd'hui*, déjà citée, publiée par Arrivé et al. (1986). Dans cette dernière, la modalisation est définie comme « le processus par lequel le sujet de l'énonciation manifeste son attitude à l'égard de son énoncé ». A première vue, aucune différence ne saute aux yeux entre les définitions de la modalité et de la modalisation en dehors de la référence à un processus. Par contre, l'entrée « modalisateurs » présente un intérêt certain dans la mesure où elle ne se focalise pas d'entrée le phénomène sur des catégories logiques mais sur des expressions et procédés linguistiques :

« les modalisateurs sont des éléments de la manifestation linguistique qui marquent les différents aspects de la modalisation. Des adverbes tels que *peut-être*, *sans doute*, etc., des incises telles que *à mon avis*, l'emploi de guillemets de connotation autonymique, (...), etc. sont des modalisateurs ».

4.1. Modalisation et double énonciation

Nous proposons d'appréhender la modalisation comme un phénomène mettant en oeuvre une double énonciation : un locuteur met en scène dans son discours deux positions énonciatives différentes. L'une de ces énonciations va concerner le « contenu » et l'autre caractériser l'attitude modale. Bien évidemment, il est hors de question d'appréhender le « contenu propositionnel » de manière logique et d'en faire une sorte de représentation objective de la réalité. Le dictum n'est rien d'autre qu'une *prise de position* subjective pour reprendre la terminologie de Ducrot. Le contenu est sélectionné, orienté par un sujet parlant qui, quelle que soit sa manière d'apparaître ou de ne pas apparaître dans son message, l'organise et le structure dans la plus parfaite subjectivité. L'opposition « *modus* » vs « *dictum* » ne saurait renvoyer à la réaction subjective vis-à-vis d'une représentation objective. Pour autant que l'énonciation limiterait son objet à l'étude de la subjectivité dans le langage, le « *dictum* » serait tout autant concerné que le « *modus* ». La double énonciation proposée ne procède donc plus de la problématique de Bally. Dans ces conditions, il conviendra de mieux délimiter les phénomènes subjectifs pour chacun de ces niveaux.

Recourir au critère de double énonciation, implique que toute production ne relève pas nécessairement de ce dédoublement. On peut ainsi remarquer que certains énoncés semblent manifester une opinion subjective du locuteur sans qu'on puisse y relever une quelconque « attitude modale ». Nous les avons catégorisés comme relevant soit de l'*unicité énonciative* soit de l'*effacement énonciatif*.

Avec l'*unicité énonciative*, nous sommes en présence de certaines formes d'assertion qui paraissent n'engager que le locuteur, comme dans « je trouve que ce film est remarquable ». Cet énoncé semble résulter d'un processus de simple énonciation par lequel le locuteur se construit une seule position énonciative. La présence de verbes d'opinion ou de la forme assertive pourraient ne pas relever de la modalisation dès lors que la notion n'est plus chargée de récupérer tout ce qui n'est pas « logique » dans un énoncé.

L'*effacement énonciatif* caractérise les énoncés impersonnels qui semblent directement représenter le monde sans présenter de marques d'un sujet énonciateur. Nous avons cherché à caractériser ce type de mise en scène en relevant deux cas de figure :

- on peut faire jouer au langage une fonction de « pure description ». Il s'agit certes d'une illusion car aucun énoncé ne saurait se contenter d'une fonction constative, encore moins lorsqu'il se trouve pris au sein d'un développement discursif. Cependant, les sujets parlants éprouvent le besoin de croire que certaines énonciations leur permettent de dire les choses « comme elles sont » c'est-à-dire de manière objective. Outre les énoncés apparemment descriptifs, on pourrait y ranger également les discours de caractère scientifique dont la prétention serait identique.

- on rencontre également des énoncés qui pourraient être mis en relation avec un énonciateur abstrait, complexe, une sorte de halo polyphonique constitué d'un ensemble de voix représentatives du « bons sens », de « savoirs supposés partagés ». Cette apparente absence énonciative pourrait caractériser un texte de loi, un slogan publicitaire, un article de journal non signé ou même un proverbe. L'effacement renverrait alors à une entité abstraite pouvant, selon les cas, représenter une foule non identifiable d'énonciateurs. Il y a cependant une grande différence entre ces deux modes d'effacement : si le premier paraît objectiver le monde par une apparente absence de source énonciative, le second remplirait la même fonction mais, cette fois, par un « trop plein » de voix, même si aucune d'entre elles n'y apparaît de manière explicite. Il ne faudrait donc pas que l'appellation « effacement énonciatif » nous empêche de considérer qu'une « parole sans voix apparente » reste la parole d'un locuteur dont la présence s'y manifeste autrement que par l'absence d'embrayeurs et de déictiques. Outre les choix lexicaux et l'orientation des énoncés, les signaux relevant des canaux prosodiques et non verbaux pour l'oralité, ou ceux relevant de la scripturalité et de la gestion de l'espace pour l'écrit, constituent autant de marquages de la source. Continuer à parler d'effacement énonciatif ne revient pas à limiter l'analyse aux seules dispositions du message linguistique mais à examiner ces stratégies de mises en mots dont nous jouons de manière constante sans nécessairement en avoir une conscience très claire. Il y aurait donc un effacement des marques personnelles qui conduirait à une sorte d'absence et un autre qui conduirait à une voix plurielle détachée de l'instance énonciative qui la convoque en s'effaçant et relativement complexe à identifier dans sa globalité comme dans ses composantes.

En laissant de côté l'unicité et l'effacement énonciatifs, le phénomène de double énonciation dépassent largement ce qui pourrait appartenir au domaine de la modalisation. Nous pouvons relever le discours rapporté par lequel le locuteur partage la parole avec d'autres énonciateurs de sorte qu'un énoncé ainsi produit laisse simultanément entendre, au moins, deux voix : la position énonciative du locuteur et celle de l'énonciateur dont il « rapporte » les propos. Cette coexistence de voix, dont l'équilibre peut être instable, ne saurait renvoyer à ce qu'intuitivement les chercheurs rangent sous le terme modalisation. Comme nous le disions, en 3.2., le nombre et la nature des sources énonciatives construites dans un discours relèvent de la mise en scène des voix. Certes, une modification de mise en scène, comme le fait de passer d'une assertion à la première personne à une énonciation impersonnelle, a des répercussions immédiates sur la distance et l'attitude que le locuteur entretient avec son dire. Toutefois, selon nous, il convient de distinguer la structuration des sources des phénomènes de modalisation.

Une fois écartés ces divers modes de présence du sujet dans sa parole, il reste encore tout un ensemble de situations de double énonciation, appréhendées sous l'appellation « dualité énonciative », (Vion, 1998d), qui ne relèvent pas non plus de la modalisation.

- Nous partirons de la production d'actes indirects qui, comme « on a sonné » ou « la fenêtre est ouverte » peuvent être analysés comme relevant d'une double énonciation : un premier énonciateur, correspondant au locuteur, affirme qu'on a sonné ou que la fenêtre est ouverte alors qu'un second énonciateur, qui lui correspond également, effectue un acte de requête. Cette double énonciation est d'autant plus manifeste que, selon la réaction de l'interlocuteur, le locuteur pourra prétendre ne prendre à son compte que la seule assertion.
- Une autre catégorie de double énonciation, examinée par Ducrot, concerne la production d'actes simultanés voire paradoxaux. C'est le cas des énoncés qui promettent et menacent en même temps, comme dans « l'ordre sera maintenu coûte que coûte » par lequel un ministre de l'intérieur menace les fauteurs de trouble et effectue, dans le même temps, une promesse en direction des bons citoyens.

- On pourrait également envisager de parler de double énonciation face à l'émergence de sens multiples pour un même énoncé. Ainsi en est-il d'un titre de *Libération*, à propos d'une prétendue découverte de traces d'eau sur la lune, avec « La glace cachée de la lune », ou d'un slogan publicitaire comme « Reebok ça classe, 256 F ça passe ». Dans ce jeu de relations intertextuelles l'intérêt de ces fragments discursifs réside dans le fait qu'ils en évoque un ou plusieurs autres. On pourrait citer également la série impressionnante des titres de journaux construits sur le modèle d' « Omar m'a tuer » qui a pu se décliner en « Edouard m'a tuer », (Lé) « Otard m'a tuer » ou encore « Chirac m'a gracier ».
- Enfin, dans le prolongement des travaux de B. Priego-Valverde (1999), on peut appréhender l'humour comme un phénomène de double énonciation par lequel un locuteur dit une chose alors qu'un autre se joue de ce dire. Ainsi en est-il de *Libération* qui, à propos des infortunes du Président des Etats-Unis, Bill Clinton, titrait « Waterbraguette », du *Le Canard Enchaîné* : « Affaire Dutrou : l'abominable homme des belges » ou encore « Lady Di : une affaire d'état d'ébriété ». L'humour semble pouvoir être appréhendé comme la production d'une double énonciation dont la coexistence insolite provoque le (sou)rire.

Mais aucun de ces cas, illustrant l'opacité, la complexité et l'hétérogénéité du langage, ne saurait être concerné par les phénomènes de modalisation. Le critère de double énonciation ne saurait donc être suffisant.

4.2. Modalisation et commentaire

La double énonciation requise pour rendre compte de la modalisation intègre la notion de réflexivité. Cette réflexivité se manifeste par « la variété des formes à travers lesquelles se linéarise sur la chaîne le « en même temps » d'un dire de X et de son commentaire (je dis X...), des incises les plus explicites aux simples marquages typographiques ou intonatifs » (Authier-Revuz, 1998 : 65). La question est donc de savoir si ce critère de commentaire peut être étendu à l'ensemble des phénomènes de modalisation ou ne saurait concerner que le domaine des gloses méta-énonciatives. L'idée de commentaire pourrait, selon nous, avantageusement remplacer les notions de regard, de point de vue, de position ou d'attitude généralement avancées. La modalisation pourrait alors être définie comme un phénomène de double énonciation dans lequel l'une des énonciations se présente comme un commentaire porté sur l'autre, les deux énonciations étant à la charge d'un même locuteur. Cette notion de commentaire paraît nettement plus opérationnelle que les idées de réaction, de regard ou d'attitude. Elle n'implique pas qu'il faille porter une attention particulière à la dimension du segment de la première énonciation sur lequel porte le commentaire : ce pourra être un énoncé complet tout autant qu'un simple lexème. De ce point de vue la définition ne fait pas jouer la portée de la modalisation. Nous allons donc reprendre les trois catégories retenues au terme de l'examen des modalités et observer cette notion de commentaire selon qu'elle porte sur le « dit » ou sur le « dire » (acte d'énonciation, valeur illocutoire).

4.2.1. Les commentaires sur le dit

Les commentaires sur le dit concernent directement le domaine des attitudes modales même si, par ailleurs, la notion de regard était nettement moins précise et si le dit n'est plus appréhendé comme un contenu propositionnel de nature logique. Si nous examinons les deux énoncés :

- (1) « Pierre viendra jeudi » et
- (2) « Pierre viendra certainement jeudi »

nous pouvons distinguer l'existence d'une énonciation simple, en (1), alors qu'en (2) nous observons l'existence d'une double énonciation :

- un premier énonciateur émet, par effacement énonciatif, une assertion (« Pierre viendra jeudi ») dont les éléments et l'orientation prédicative relève de la subjectivité même si le locuteur ne laisse aucune trace explicite de sa présence ;
- un second énonciateur, correspondant en l'occurrence au même locuteur, produit un commentaire sur l'énonciation précédente par l'intermédiaire de « certainement ».

Sans l'existence du phénomène de double énonciation, la certitude subjectivement exprimée en (1) devrait être renforcée par l'adjonction de l'adverbe « certainement » en (2). Or, on constate que l'adjonction de l'adverbe non seulement n'augmente pas le degré de certitude quant à la venue de Pierre mais, tout au contraire, l'inscrit dans un ordre de probabilité plus faible : de la certitude on passe à une forte probabilité. L'adverbe ne détermine donc pas le contenu exprimé en (1) mais constitue un commentaire sur l'énonciation exprimant la venue de Pierre. Le même phénomène pourrait être constaté par l'insertion, dans (1), de « sans doute », « sans aucun doute » ou même par le « renforcement » de l'adverbe avec « très certainement ». Ce phénomène de double énonciation contribue à opacifier l'énoncé, faisant comme si l'existence d'un commentaire à propos d'un fait avait comme conséquence que ce fait n'allait pas de soi.

Nous pouvons voir, au passage, que la question de la portée de la modalisation n'est pas nécessairement décidable. Comment distinguer, dans le cas qui nous occupe, l'adverbe de « phrase » (« certainement Pierre viendra ») du simple déterminant du verbe « venir » (« Pierre viendra certainement ») ? Les critères de double énonciation et de commentaire sur le dit permettent, à eux seuls, de décider de l'existence d'une modulation.

Outre une partie des syntagmes adverbiaux, nous pouvons ainsi ranger parmi les « modalisateurs » les expressions exprimant un jugement porté sur le dit comme: « peut-être », « à mon avis », « je crois », « d'après ce que je crois savoir », « selon toute vraisemblance ».

4.2.2. Les commentaires sur le dire

Les commentaires portant sur le dire peuvent concerner la manière de dire ou la valeur de ce dire et la façon de l'interpréter. Dans le premier cas, nous sommes en présence de commentaires méta-énonciatifs portant sur le choix de mots et les manières de s'exprimer. Dans le second nous sommes en présence de commentaires portant sur la dimension métadiscursive et/ou méta-communicative des expressions utilisées.

4.2.2.1. Les gloses méta-énonciatives

Les gloses méta-énonciatives, étudiées par Authier-Revuz, « relève[nt] du méta-énonciatif, entendu comme auto-représentation du dire en train de se faire, par opposition, dans le champ de l'épilinguistique, avec ce qui est discours sur le langage en général, sur un autre discours, sur le discours de l'autre en face, en dialogue. » (Authier-Revuz, 1998 : 66)

Authier-Revuz souhaite « interroger, au plan de la pratique langagière, la spécificité de ce mode énonciatif dédoublé, marqué par une distance interne, et tenter d'en saisir la fonction dans l'économie énonciative en général - ce qui se joue dans le passage à ce mode complexe de dire par rapport au mode standard » (Authier-Revuz, 1998 : 65). Pour elle, ce dédoublement manifeste l'existence d'un dire n'allant pas de soi et d'un sujet aux prises avec la résistance des mots et la matérialité du langage. Elle souligne également l'opacification des énoncés linguistiques résultant de ce dédoublement énonciatif et de la distance instaurée entre le dire et la représentation du dire en train de se faire, allant jusqu'à parler d'une position de « surplomb » (Authier-Revuz, 1998 : 66).

Sa définition de la modalisation autonymique comporte également le critère de commentaire sur le dire puisque, parlant des gloses méta-énonciatives elle écrit :

« Ce sont des formes **strictement réflexives**, correspondant au dédoublement, dans le cadre d'un acte unique d'énonciation, du dire d'un élément par un commentaire « simultané » - dans les limites de la linéarité - de ce dire » (Authier-Revuz, 1990 : 174). Elle insiste sur le caractère simultané qui permet de distinguer le dédoublement énonciatif de la succession de deux énonciations simples dont l'une constituerait un commentaire de l'autre. Toutefois, compte tenu de la linéarité du discours qu'elle rappelle, il paraît souvent difficile de décider du caractère simultané ou successif du commentaire.

Ainsi, pour reprendre un exemple donné plus haut, on devrait pouvoir distinguer :

- (1) « ... avant d'atterrir, si je puis dire, à l'université... »
dans lequel le commentaire accompagne le dire, de
(2) « ... avant d'atterrir à l'université... si je peux me permettre l'expression »
où le commentaire succéderait au dire.

Dans ces conditions, on devrait exclure du champ des modalisations autonymiques l'un des exemples favorisés de l'auteur :

« Ah, non, changer des bébés toute la journée, moi je trouve ça emmerdant,... au sens propre d'ailleurs, enfin, propre [rires] si on peut dire ». Dans cet exemple, le premier commentaire méta-énonciatif fait suite à l'énoncé sur lequel il porte. De même le commentaire sur le commentaire procède de la successivité. Si le terme de simultanéité devait être compris de manière étroite et mécanique, les gloses méta-énonciatives devraient se limiter aux incises et aux déterminations internes par approximation dans la catégorisation (« une sorte de », « pas tout-à-fait », « une espèce de »). Or, on peut considérer que, dans l'exemple incriminé, il y a dédoublement énonciatif avec un commentaire sur le dire et, dans la successivité immédiate des énoncés, il peut paraître hasardeux de distinguer ce qui relève de la simultanéité de ce qui relève d'une successivité. La convocation régulière de cet exemple emblématique illustre le fait que l'auteur ne recourt pas à un critère formel trop rigide et considère que l'énoncé et ses commentaires sont tout de même pris dans le même mouvement énonciatif et procèdent du dédoublement énonciatif et de la réflexivité.

Relèvent aussi des gloses méta-énonciatives toutes les expressions de type : « disons que », « j'allais dire », « je n'irais pas jusqu'à dire », qui se présentent comme une prise de distance et un commentaire par rapport au dire en train de se faire, commentaire ayant nécessairement des répercussions au niveau du dit.

4.2.2.2. Les gloses métadiscursives

Le commentaire accompagnant ce dédoublement énonciatif peut également porter sur la valeur qu'il conviendrait d'attribuer à l'énonciation « première ». Il peut porter sur ce qu'il est convenu d'appeler sa dimension illocutoire, ou plus largement, sur la manière d'interpréter la signification de cette énonciation. Compte tenu du fait que la dimension illocutoire est en constante relation avec le contenu de l'énoncé, tout commentaire portant sur la valeur d'un fragment discursif aura des répercussions immédiates sur le sens. C'est à ce titre que les commentaires portant sur la fonction discursive concernent également le sens et, par voie de conséquence, relèvent de la modalisation.

Voici quelques exemples de commentaires portant sur la valeur (et donc le sens) des discours produits :

- « Pourrais-tu, sans vouloir te commander, aller voir si le facteur est passé ? »
« Alors moi je te réponds qu'il n'est jamais trop tard pour bien faire »
« Quand je dis que tu manges trop vite ce n'est pas une critique mais juste une remarque »

Nous parlerons, à l'exemple de Roulet et al. 1985 : 85sv), de métadiscursivité et, plus précisément de gloses métadiscursives. Cette métadiscursivité relève de la glose et de la modalisation lorsque le commentaire qu'elle exprime se produit « en même temps » que le déroulement discursif et affecte de manière plus ou moins directe le sens du fragment discursif.

D'autres énoncés métadiscursifs ne se présentent pas comme un commentaire sur la manière d'interpréter une énonciation simultanée mais comme des marqueurs de structuration du discours :

- « Pour revenir à la question que je posais en début d'émission comment voyez-vous votre avenir ? »

Dans cet exemple, « Pour revenir à la question que je vous posais en début d'émission » ne constitue pas, à proprement parler, un commentaire sur « comment voyez-vous votre avenir ? » mais donne des indications quant à l'état de structuration du discours, établissant des relations et une hiérarchie au sein de ses divers constituants. Ces énoncés qui parlent de la structuration en cours rejoignent alors des marqueurs du type « les uns »/« les autres », « d'une part »/« d'autre part », « certains »/« d'autres », « d'abord »/« ensuite »/« enfin ».

Cet aspect de la métadiscursivité n'a plus rien à voir avec la modalisation et les gloses métadiscursives. Dans le même ordre d'idée, des fragments discursifs comme :

- « Puis-je vous poser une question : quels sont vos rapports avec elle »
- « J'ai un service à te demander : pourrais-tu...? »
- « Peux-tu me passer le sel s'il te plaît »
- « Pierre va démissionner, enfin moi je te dis c'est que j'ai entendu dire »

ne relèvent pas du commentaire métadiscursif mais de procédés visant à modifier la portée de certaines énonciations ainsi que le mode d'implication du locuteur. Nous les aborderons parmi les phénomènes de modulations qui portent moins sur les contenus que sur la relation intersubjective et sur les phénomènes de figuration.

5. Le concept de modalisation

Nous avons proposé de définir la modalisation comme une double énonciation avec production d'un commentaire réflexif de l'une sur l'autre. Nous avons vu que ce phénomène pouvait aussi bien concerner le dit que le dire et, qu'à ce second niveau, on pouvait distinguer les gloses méta-énonciatives et les gloses métadiscursives. Même en fédérant ces trois ordres de phénomènes le champ couvert par le concept de modalisation se trouve singulièrement réduit par rapport à des approches définies en termes d'attitude ou de regard. Ce type de définition permet notamment d'éliminer du champ de la modalisation les divers types de phrases (assertion, interrogation, injonction ou discours hypothétique) dans la mesure où ces caractères ne sauraient être appréhendés comme commentaires par rapport à une autre énonciation. Par contre, l'assertion négative, pourrait, dans certains cas, relever de la double énonciation et du commentaire réflexif portant sur le dit. Nous reprenons sur ce point l'analyse effectuée par Ducrot qui distinguait trois types de négation :

(1) la négation descriptive, qui n'est autre qu'une assertion négative :

« J'appelais « descriptive » la négation qui sert à représenter un état de choses, sans que son auteur présente sa parole comme s'opposant à un discours adverse. (Exemple : N a demandé à Z, qui vient d'ouvrir les volets, quel temps il fait, et Z répond « Il n'y a pas un nuage au ciel » » (Ducrot, 1984 : 216-217).

(2) la négation « métalinguistique » qui contredit la parole d'un locuteur précédent et d'annuler les présupposés de son énoncé :

- A : Pierre a cessé de fumer
- B : Pierre n'a pas cessé de fumer ; en fait, il n'a jamais fumé de sa vie

(3) la négation « polémique » qui, selon Ducrot, correspond à la plupart des énoncés négatifs. Un énoncé comme « Pierre n'est pas intelligent » résulte d'une mise en scène par laquelle le locuteur construit deux positions énonciatives.

« Ici, le locuteur de « Pierre n'est pas intelligent », en s'assimilant à l'énonciateur E2 du refus, s'oppose non pas à un *locuteur* [comme dans le cas de la négation « métalinguistique »], mais à un *énonciateur* E1 qu'il met en scène dans son discours même et qui peut n'être assimilé à l'auteur d'aucun discours effectif. L'attitude positive à laquelle le locuteur s'oppose est **interne au discours** [souligné par nous] dans lequel elle est contestée. Cette négation « polémique » a toujours un effet abaissant, et maintient les présupposés » (Ducrot, 1984 : 217-218).

Nous pouvoir voir au passage que Ducrot allait déjà très loin dans l'utilisation de la notion de mise en scène énonciative. La négation « polémique » pourrait ainsi relever de la modalisation dans la mesure où elle procède de la double énonciation à l'intérieur du discours et où la négation peut être appréhendée comme un commentaire et une prise de position par rapport à l'assertion positive d'un énonciateur E1, même si ce dernier demeure fictif.

Il conviendrait donc de passer en revue tous les phénomènes que les linguistes associaient à l'attitude modale afin de voir quels sont ceux qui relèveraient de la modalisation telle que nous la définissons. Ainsi, l'assertion « Pierre viendra jeudi », qui résulte d'une énonciation simple verra sa subjectivité traitée au niveau du « dictum ». Comme nous pouvons le voir, la définition proposée va nécessiter une redistribution des tâches : une partie des modalités de phrases et des modalités appréciatives devrait concerner l'analyse subjective du dit plutôt que l'ordre de la modalisation.

Une autre question se pose de savoir si le terme de modalisation doit couvrir les trois types de phénomènes que sont les commentaires sur le dit, les gloses méta-énonciatives et métadiscursives. Si dans les trois cas, la définition générale semble s'appliquer sans problème, la nature des phénomènes intervenant dans chacun d'eux présente une relative spécificité. On pourrait alors parler de modalisations en général qui se subdiviseraient en modalisations du dit et en modalisations méta-énonciatives et métadiscursives. Dans tous les cas, l'activité modalisatrice a des effets directs sur le sens et contribue à opacifier l'énoncé. On pourrait souhaiter ne parler de modalisation que lorsque le commentaire réflexif porte sur le dit et à parler des deux types de gloses comme des phénomènes apparentés mais dont le commentaire concerne d'abord une autre dimension. Le désir de délimiter au maximum une notion dont le contenu faisait problème pourrait nous conduire à une utilisation restreinte de la modalisation. Toutefois, il convient, dans la situation actuelle, d'éprouver l'opérationnalité des critères définitoires et d'entreprendre une analyse détaillée de nombreux faits de langue manifestant la présence active des sujets.

6. Modalisation et modulation¹

Nous avons, depuis Vion 1992, pris l'habitude de distinguer la modalisation de la modulation. A cette époque nous définissions la modalisation comme « l'activité par laquelle les sujets inscrivent les contenus qu'ils construisent ensemble dans des « perspectives » particulières (...) ». L'inscription des productions langagières dans une perspective ou dans une autre reste subordonnée à la logique de l'interaction, de sorte que l'activité de chacun est faite d'adaptation, de projection, de négociation » (Vion, 1992 : 241). Nous parlions alors de changements de perspectives pour référer à une modification d'attitude modale du sujet dans le cadre de son développement discursif. Ces perspectives concernaient alors des mondes comme le possible, le fictif, le vraisemblable, etc. mais aussi comme le discours généralisant opposé aux discours spécifiques et particularisants. De son côté, la notion de modulation renvoyait aux modalités d'implication des sujets vis-à-vis de leurs productions, avec l'idée de distance entre le locuteur et ses productions. Nous opposions alors l'attitude générale (modalisation) au degré d'adhésion vs distanciation (modulation). Même si l'on peut moduler un énoncé à l'aide de la modalisation (Pierre viendra probablement jeudi) nous faisons alors l'hypothèse que les phénomènes de distanciation n'étaient pas de même nature que ceux qui caractérisaient l'attitude modale. Nous parlions alors de modulation pour exprimer, de manière générale, la distance au dit, et opposions, dans un second temps, la « modulation » (prise de distance) à la « tension » (renforcement du degré d'adhésion).

Il convient de revenir aujourd'hui sur cette distinction en fonction de la définition de la modalisation que nous proposons. Afin de préciser les phénomènes en jeu, la modalisation porte de manière plus ou moins directe sur le contenu des énoncés. Il s'agit d'un commentaire sur le dit, comme dans « Pierre viendra certainement jeudi », sur la manière de dire, comme dans « si je puis m'exprimer ainsi », ou sur l'interprétation à donner à une énonciation,

¹ Je remercie Béatrice Priego-Valverde pour la séance de travail que nous avons eu sur le concept de modulation qui m'a permis de réaffirmer la dimension interactive de ce concept et de mieux formuler ce qui le distingue de la modalisation.

comme dans « ce n'est pas un reproche ». Lorsque le commentaire ne porte pas directement sur le dit (gloses méta-énonciatives et gloses métadiscursives) il a néanmoins une répercussion immédiate et directe sur le dit. Il n'est pas question d'opposer de manière dichotomique la force illocutoire au contenu : l'indirection de l'acte, dans « on a sonné », a comme conséquence directe « l'indirection du sens » qui peut renvoyer à « peux-tu aller ouvrir ». De même un commentaire sur le choix des mots fait directement sens. Ceci étant, la distinction entre contenu et relation n'est pas non plus dichotomique. Tout choix lexical (chômeur vs demandeur d'emploi, prodigieux vs géant...) est en relation avec ce qui se joue au niveau de la relation interpersonnelle.

La modulation va porter prioritairement sur la mise en place de la relation avec des phénomènes comme la figuration. Elle permet de rendre compte des actes préliminaires comme « Puis-je vous poser une question », ou des justifications venant après un acte trop direct. Elle porte aussi sur l'indirection des actes et permet d'atténuer la pression exercée sur le partenaire. Ainsi, « on a sonné » constitue une manière atténuée d'effectuer une requête. Si l'indirection peut être appréhendée en termes de double énonciation,

- un énonciateur E1 produit une assertion
- un énonciateur E2 effectue une demande.

aucune des ces énonciations ne saurait être appréhendée comme un commentaire réflexif portant sur l'autre.

La modulation permet également d'expliquer les enchaînements discursifs du type « Je suis totalement d'accord avec vous, cependant... », c'est-à-dire les contraintes portant sur l'émergence d'un discours divergent. Relèvent donc de la modulation toutes les formes d'atténuations visant à faciliter le déroulement de la relation. Dans certains cas, la modulation repose sur des modifications affectant la mise en scène énonciative (passage du discours impersonnel à prétention objective à un discours à la première personne atténuant la portée des propos en les relativisant). Dans d'autres cas l'opacification obtenue par un commentaire modalisateur confère au discours ainsi modalisé une forme d'atténuation par rapport aux propos précédents et permettent ainsi de mieux gérer la relation interlocutive. La distinction entre modalisations et modulations portent donc sur des critères, comme double énonciation, commentaire, mais également sur la distinction entre contenu et relation. La modalisation est nettement focalisée sur le contenu, même si ce contenu se construit interactivement dans une relation. La modulation de son côté est nettement centrée sur la relation interpersonnelle même si les modifications intervenant à ce niveau ont inmanquablement des répercussions sur les contenus échangés. La modulation concerne donc la gestion de la subjectivité par la prise en compte de l'autre, de la situation, des attentes, des manières habituelles de dire. Elle se manifeste principalement au niveau de la distance entretenue entre les acteurs et leurs productions. Outre les phénomènes déjà cités on peut mentionner les autocorrections et les correcteurs ponctuels de distance comme « un peu », « je crois », « semble-t-il », « quoi » en finale d'énoncé, etc., correcteurs qui ont pu être appréhendés comme des atténuateurs. Il importe que le concept de modulation puisse également prendre en compte des enchaînements comme « oui....mais », des réévaluations comme « enfin... », des mouvements discursifs introduits par « toutefois... » ou modalisés par « quand même ».

Les phénomènes d'humour permettent une distanciation ludique entre le locuteur et sa production et relèveraient donc, au moins partiellement, de la modulation. Si, comme nous le disions plus haut, l'humour implique une double énonciation, nous ne retrouvons pas le critère de réflexivité. Le jeu de distanciation repose plutôt sur l'existence de relations intertextuelles réactualisées par la forme discursive utilisée et sur le caractère insolite de cette mise en relation. Ainsi, le titre de *Libération*, « Mitterrand le poids des mots, le choc des impôts » fonctionne sur l'allusion au slogan publicitaire de Paris Match (« Le poids des mots, le choc des photos »), mais ne présente pas cet aspect de commentaire vis-à-vis du slogan. L'humour pourrait par ailleurs permettre la gestion des rôles « institutionnels », comme l'illustrent les traits d'esprit et le caractère enjoué accompagnant les discours de bienvenue et d'ouverture de séance. Il est de bon ton que les relations interpersonnelles soient ainsi colorées par une sorte de distanciation ludique permettant aux sujets de se construire l'image d'acteurs tenant ainsi leur rôle à distance.

Enfin, les phénomènes de modulation pourraient prendre en charge certains aspects de la mise en scène des sources énonciatives dont nous avons, à deux reprises, estimé qu'ils ne relevaient pas de la modalisation. Ainsi le passage d'un discours impersonnel (effacement énonciatif) à une énonciation explicitement assumée par le locuteur (unicité énonciative) modifie nécessairement son mode d'implication et sa distance au dit. Nous rencontrons alors le phénomène d'instabilité énonciative que nous avons observé à diverses reprises et appelé parfois « respiration énonciative ». Le concept de modulation pourrait alors permettre de fédérer tout un ensemble de phénomènes touchant aux pulsations intimes du discours, par lesquelles les acteurs gèrent interactivement leur investissement subjectif au niveau de la relation interpersonnelle.

7. Modalisations et activités langagières

Les modalisations relèvent des activités langagières et métalangagières à la fois et se manifestent comme un commentaire portant sur un dit en train de se construire. Ces activités, nous l'avons vu, introduisent, « en surplomb » une dimension du sujet parlant qui contribue à opacifier les énoncés ainsi produits. Elles illustrent les problèmes que rencontrent les acteurs aux prises avec la langue essayant, de manière largement non consciente, de maîtriser un outil dont ils sentent confusément l'inadéquation par rapport à ce qu'ils pensent devoir communiquer. Paradoxalement, ces activités réflexives produites dans le cadre d'un dédoublement énonciatif contribuent à donner du locuteur l'image d'un sujet actif face au langage qui se répercute directement sur la relation sociale et interpersonnelle construite. Comme l'humour, qui procède d'un autre type de dédoublement énonciatif, le commentaire modalisateur contribue à donner du locuteur l'image d'un sujet qui n'est pas dominé par l'exercice du langage, dans la mesure où il l'accompagne de commentaires, ni par l'actualisation des rôles sociaux au travers desquels il communique. Cette opacification du sémantisme liée à la présence d'un commentaire permet ainsi au sujet de jouer pleinement son rôle d'acteur avec toute la part d'imprévisibilité attachée à la dimension de la (co)-activité. Comme tout ce qui touche au grain fin de l'énonciation, les modalisations sont en relation avec ce qui se joue aux autres niveaux de la production interactive du langage. Ainsi, au-delà de la définition même de l'attitude modale, il conviendra d'analyser les relations tissées entre ce type d'activité et celles qui concernent la relation interlocutive comme la relation sociale dont relèvent les productions linguistiques analysées.

Références bibliographiques

- ARRIVE Michel, GADET Françoise, GALMICHE M. (1986) : *La grammaire d'aujourd'hui. Guide alphabétique de linguistique française*, Paris, Flammarion.
- AUTHIER-REVUZ Jacqueline (1984) : « Hétérogénéité(s) énonciative(s) » in *Langages* n° 73 : 98-111.
- AUTHIER-REVUZ Jacqueline (1990) : « La non-coïncidence interlocutive et ses reflets méta-énonciatifs », in Alain Berrendonner & Herman Parret (éds.) : *L'interaction communicative*, Berne, Peter Lang : 173-193.
- AUTHIER-REVUZ Jacqueline (1995) : *Ces mots qui ne vont pas de soi. Boucles réflexives et non-coïncidences du dire*. Paris, Institut Pierre Larousse.
- AUTHIER-REVUZ Jacqueline (1998) : « Enonciation, méta-énonciation. Hétérogénéités énonciatives et problématiques du sujet », in R. Vion (1998) (éd.) : *Les sujets et leurs discours. Enonciation et interaction*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence : 63-79.
- BAKHTINE Mikhaël . (1977) : *Le marxisme et la philosophie du langage*. Paris, Editions de minuit.
- BALLY Charles (1932) : *Linguistique générale et linguistique française*, A. Francke AG Verlag, Berne, 4ème édition revue et corrigée, 1965.
- BENVENISTE Emile (1966) : *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard
- BOUSCAREN Janine et CHUQUET Jean (1987) : *Grammaire et textes anglais. Guide pour l'analyse linguistique*, Paris, Ophrys.
- CERVONI Jean (1987) : *L'énonciation*, Paris, PUF, Linguistique nouvelle.
- CHARAUDEAU P. (1992) : *Grammaire du sens et de l'expression*, Paris, Hachette Education.
- CULIOLI Antoine (1984) : *Notres du séminaire de DEA. 1983-84*, Paris, Université Paris 7.
- CULIOLI Antoine (1999) : *Pour une linguistique de l'énonciation*, tome 3, Paris, Ophrys.
- DUCROT Oswald (1972) : *Dire et ne pas dire*, Paris, Hermann.
- DUCROT Oswald (1980) : *Les mots du discours.* Paris, Editions de Minuit.
- DUCROT Oswald (1984) : « Esquisse d'une théorie polyphonique de l'énonciation », in *Le dire et le dit.* Paris, Editions de Minuit.
- DUCROT Oswald (1989) : « Enonciation et polyphonie chez Charles Bally », in *Logique, structure, énonciation*. Paris, Editions de Minuit.
- DUCROT Oswald (1993) : « A quoi sert le concept de modalité ? » in Dittmar, Norbert & Reich, Astrid (éds.) : *Modalité et Acquisition des Langues*. Berlin, Walter de Gruyter, 111-129.
- GILBERT Eric (1993) : « La théorie des opérations énonciatives d'Antoine Culioli », in COTTE P. & al. (éds.) : *Les théories de la grammaire anglaise en France*, Paris, Hachette Supérieur : 63-96.
- HALLIDAY M.A.K. (1994) : *Introduction to functional grammar*, London, Edward Arnold, 2th edition.
- JACQUES Francis (1983) : « La mise en communauté de l'énonciation » in *Langages* n° 70 : 47-71.
- JEANNERET Thérèse (1999) : *La coénonciation en français. Approches discursive, conversationnelle et syntaxique*. Berne, Peter Lang, Sciences pour la communication.
- KERBRAT-ORECCHIONI Catherine (1980) : *L'énonciation. De la subjectivité dans le langage*. Paris, A. Colin.
- KRONNING Hans (1996) : *Modalité, cognition et polysémie sémantique du verbe modal devoir*, Uppsala, Acta universitatis upsaliensis.
- LANGAKER R.W. (1987) *Foundations of Cognitive Grammar, Vol I : Theoretical Prerequisites*, Stanford, California.

- LE QUERLER Nicole (1996) : *Typologie des modalités*, Presses universitaires de Caen.
- LYONS John (1980) : *Sémantique linguistique*, Paris, Larousse.
- MOSEGAARD-HANSEN M-B. (1998) : *The function of discourse particles. A study with special reference to spoken standard french*. Amsterdam, Benjamins.
- NØLKE Henning (1993) : *Le regard du locuteur. Pour une linguistique des traces énonciatives*. Paris, Editions Kimé.
- NØLKE Henning (2001) : *Le regard du locuteur 2*, Paris, Editions Kimé.
- NYCKEES Vincent, 1998 : *La sémantique*, Paris, Belin.
- PRIEGO-VALVERDE Béatrice (1999) : *L'humour dans les interactions conversationnelles* Thèse de doctorat soutenue en janvier 1999 à Aix-en-Provence, Université de Provence – [Une version allégée de la thèse doit paraître chez L'Harmattan].
- RIVARA René (2000) : *La langue du récit. Introduction à la narratologie énonciative*, L'Harmattan
- ROULET Eddy et Al. (1985) : *L'articulation du discours en français contemporain*. Berne, Peter Lang.
- ROULET Eddy (1989) : « Des formes et des emplois des modalités dans l'interaction verbale » ; Version ronéotypée de la communication effectuée au colloque « Modality in Language acquisition », Berlin 1989. [Pour la version définitive voir Roulet 1993].
- ROULET Eddy (1993) : « Des formes et des emplois des modalisateurs de proposition dans l'interaction verbale », in Dittmar, Norbert & Reich, Astrid (éds.) : *Modalité et Acquisition des Langues*. Berlin, Walter de Gruyter : 27-40. [Version définitive de la communication au colloque « Modality in Language acquisition », Berlin 1989].
- ROULET Eddy (1995) : « Vers une approche modulaire de l'analyse de l'interaction verbale », in Véronique D. & Vion R. (éds) : *Modèles de l'interaction verbale*, Publications de l'Université de Provence : 113-126.
- ROULET Eddy (1999) : *La description de l'organisation du discours. Des dialogues oraux aux dialogues écrits*. Paris, Hatier, Collection LAL.
- ROULET E. , FILLIETTAZ L., GROBET A. (2001) : *Un modèle et un instrument d'analyse de l'organisation du discours*, Berne, Peter Lang.
- SARFATI Georges-Elia (1997) : *Eléments d'analyse du discours*. Paris, Nathan, Linguistique 128.
- SCHEGLOFF E. (1980) : « Preliminaries to preliminaries : Can I ask you a question ? » *Sociological Inquiry* 50 : 104-152.
- SCHUTZ (1987) : *Le chercheur et le quotidien*, Paris, Méridiens Klincksieck.
- TROGNON Alain & KOSTULSKY Katia (1999) : « Introduction à la logique interlocutoire » in Anne-Claude Berthoud & Lorenza Mondada (éds.) : *Modèles du discours en confrontation*, Berne, Peter Lang, Collection Sciences pour la communication.
- VAN DIJK T. (ed) (1997a) : *Discourse as structure and process. Discourses studies a multidisciplinary introduction, volume 1*, London, SAGE Publications.
- VAN DIJK T. (ed) (1997b) : *Discourse as social interaction. Discourses studies a multidisciplinary introduction, volume 2*, London, SAGE Publications.
- VIGNAUX Georges (1988) : *Le discours acteur du monde. Énonciation, argumentation et cognition*. Paris, Ophrys.
- VION Robert (1992-2000) : *La communication verbale. Analyse des interactions*. Paris, Hachette.
- VION Robert (1995) : « La gestion pluridimensionnelle du dialogue », in *Cahiers de Linguistique Française* 17 : 179-203, Université de Genève.
- VION Robert (1996) : « L'analyse des interactions verbales », in Francine Cicurel & Eliane Bondel (éds) : *La construction interactive des discours de la classe de langue*, Carnets du CEDISCOR, n° 4, Presses de la Sorbonne nouvelle : 19-32.

- VION Robert (1998a) : « La mise en scène énonciative des discours », in Caron, Bernard (éd.): *Proceedings of the 16th international Congress of Linguists* [CD-ROM], Oxford, Elsevier Sciences.
- VION Robert (1998b) : « De l'instabilité des positionnements énonciatifs dans le discours », in *Pragmatics in 1998 : Selected papers from the 6th international conference*, vol 2, Verschueren, Jef (ed) Anvers, International Pragmatics Association : 577-589.
- VION Robert (1998c) (éd.) : *Les sujets et leurs discours. Énonciation et interaction* Aix-en-Provence, Presses de l'Université de Provence, 263p.
- VION Robert (1998d) : « La dualité énonciative dans le discours », in R. Jolivet & F. Epars Heussi (éds.) : *Mélanges offerts à Mortéza Mahmoudian, Cahier de l'ISL*, n° 11, tome II : 425-443, Publications de l'Université de Lausanne.
- VION Robert (1999a) : « Pour une approche relationnelle des interactions verbales et des discours », *Langage et Société*, mars 1999, n° 87 : 95-114.
- VION Robert (1999b) : « Linguistique et communication verbale », in Michel Gilly, Jean-Paul Roux et Alain Trognon (éds) : *Apprendre dans l'interaction*, Presses universitaires de Nancy, Publications de l'Université de Provence : 41-67.
- VION Robert (2000) : « L'analyse pluridimensionnelle du discours. Le cas de l'instabilité énonciative », in Anne-Claude Berthoud & Lorenza Mondada (éds.) : *Modèles du discours en confrontation*, Berne, Peter Lang, Collection Sciences pour la communication : 151-165.
- VION Robert (2001a) : « Les activités de recadrage dans le déroulement discursif », in Enikő Németh (ed.) : *Pragmatics in 2000 : Selected papers from the 7th International Pragmatics Conference*, Vol. 2, Antwerp, International Pragmatics Association : 583-597.
- VION Robert (2001b) : « Effacement énonciatif et stratégies discursives » in André Joly & Monique De Mattia (éds) : *Mélanges en l'Honneur de René Rivara*, Paris, Ophrys.
- VOGELEER Svetlana, BORILLO Andrée, VUILLAUME Marcel, VETTERS Carl (éds) (1999): *La modalité sous tous ses aspects*, Amsterdam, Rodopi, 1999.

Report de calendrier pour la table ronde « l'origine du langage et des langues ».

A l'initiative de **Marges Linguistiques**, un forum électronique devait être organisé à partir du site Web de la revue <http://www.marges-linguistiques.com> à compter de la mi-novembre 2001 et jusqu'en avril 2002. Les usagers du site **Marges Linguistiques** étaient invités (voir numéro précédent, pp. 205-208) à suivre cette « Table Ronde » qui devait permettre à cinq spécialistes du domaine de s'exprimer publiquement sur le thème délicat de *l'origine du langage et des langues*.

Faute de temps et de disponibilité fin 2001, cette manifestation scientifique sur le réseau Internet n'a pas pu, pour l'instant, avoir lieu. Nous vous prions donc de bien vouloir nous excuser pour l'annonce trop précoce de cette manifestation qui reste dans les projets de la revue sans que des dates précises puissent être désormais indiquées. A titre indicatif, nous rappelons simplement ci-dessous la thématique de cette table ronde qu'il nous reste à mettre en œuvre dans un avenir proche.

Une table ronde sur l'origine du langage et des langues ...
A round table on the origin of the language faculty and of languages...

Programme du forum

Par **D. Véronique**

Université de Paris III : Sorbonne Nouvelle
France

Résumé

Un siècle après la décision de la Société de Linguistique de Paris de bannir de sa constitution de 1866, art. II, toute recherche sur l'origine du langage et sur la création d'une langue universelle, le thème de l'origine du langage et des langues revient au premier plan des préoccupations scientifiques actuelles. Les raisons du retour de ce thème ancien sont nombreuses. Elles peuvent être rattachées à l'état actuel des connaissances en neurosciences, sciences cognitives, anthropologie, créolistique, théories de l'acquisition, etc. Cette table ronde qui prend acte du fait que l'ontogenèse et la phylogenèse du langage sont toujours des objets de controverses chez les linguistes et dans les théories linguistiques, entend se dérouler autour des trois axes suivant :

- Les formes primitives de langage, évolution linguistique, grammaticalisation : des protolangues aux langues modernes,
- Les relations entre humanisation, évolutions neurologiques et cognitives, et le développement d'un « instinct » du langage,
- Recherche sur l'origine du langage et des langues d'un point de vue philosophique et épistémologique.

Abstract

A century after the decision of the Société de Linguistique de Paris to pronounce in its constitution of 1866, art. II, the ban of research on the origin of language and on the creation of a universal language, the very theme of the origin of language comes again to the fore as a major topic of scientific research. Reasons for this upsurge of an old theme are many. They can be sought in the current state of the art in neurosciences, cognitive sciences, anthropology, creole studies, acquisition theory etc. This round-table, taking stock of the fact that the ontogenesis and the phylogenesis of language are still matters of controversy for linguistic theories and linguists, endeavours to discuss the three following themes :

- primitive forms of language, linguistic evolution, grammaticalization : from protolanguages to modern languages,
- the relations between hominization, neural and cognitive evolutions, and the development of the 'language instinct',
- research on the origin of language and languages as a philosophical and epistemological issue.

Vous souhaitez faire part de vos suggestions ? marges.linguistiques@wanadoo.fr



Introduction

La rubrique *Forums de discussion* du site **Marges Linguistiques** entend essentiellement fournir à des groupes de recherches déjà existants en sciences du langage ou à des particuliers (linguistes confirmés) souhaitant instaurer un espace de réflexion et de dialogues, l'architecture informatique nécessaire et la vitrine Web du site **Marges Linguistiques** qui permettront aux usagers du site de choisir un ou plusieurs groupes de discussions, de s'y inscrire et d'y participer. En outre chaque groupe peut bénéficier tout d'abord d'une bibliothèque pour entreposer librement ses ressources documentaires de base, ses comptes-rendus d'activité et ses annexes.

La durée minimale d'existence d'un groupe de discussion est fixée à 3 mois, afin d'éviter de trop nombreux remaniements techniques, en revanche nous ne fixons aucune limite maximale, certains groupes pouvant perdurer plusieurs années. La gestion de chaque groupe de discussion se fait librement par chaque groupe de recherche qui prend l'initiative de créer, par notre entremise et grâce aux moyens qui lui sont fournis par **Marges Linguistiques** bénévolement et gratuitement, son propre forum. De même, la responsabilité de chaque modérateur de groupe est ainsi engagée (respect de la thématique choisie, respect des personnes, respect de la « Netiquette »).

Les usagers qui souhaitent soit visualiser des discussions en cours, soit s'inscrire dans l'un des groupes de discussions sont invités à se rendre directement à la page Les groupes de discussion de Marges Linguistiques ou selon leur souhait à celle de Table ronde — questions impertinentes.

Ceux ou celles qui aspirent à créer leur propre groupe de discussion en profitant des moyens techniques mis à leur disposition sont invité(e)s à prendre connaissance attentivement des informations données dans les paragraphes ci-dessous.

Créer un groupe de discussion sur le site de Marges Linguistiques

Dès lors qu'un thème de discussion dans le domaine des sciences du langage est proposé puis admis par le comité de rédaction de ML, la mise en place effective est rapide et le groupe de discussion devient opératoire en quelques jours. La procédure de création d'un groupe de discussion est simple, elle comporte 3 étapes :

- Prise de contact avec le comité de rédaction pour faire part de votre projet de création d'un groupe de discussion. Indiquez l'intitulé de la thématique que vous souhaitez aborder et joignez si possible un bref descriptif. N'oubliez pas de joindre votre email pour que nous puissions vous répondre aussitôt. Ecrire à marges.linguistiques@wanadoo.fr
- Pour que nous puissions mettre en ligne sur le site l'accès au groupe et procéder à une première configuration du profil de votre groupe de discussion, nous vous demandons de remplir soigneusement le formulaire électronique réservé à cet effet (http://marges.linguistiques.free.fr/forum_disc/forum_disc_form1/formulaire.htm).

Ce formulaire, relativement détaillé, est un peu long mais nous permet de mettre à votre disposition plus sûrement, plus rapidement et plus précisément un service de qualité. Si vous souhaitez recevoir une aide écrivez à la revue, sachez cependant que tous les réglages des différents paramètres de votre groupe de discussion pourront être modifiés par vos soins à tout moment et très directement auprès du serveur de listes eGroups.fr (sans passer à nouveau par ML). En effet, dès que votre groupe de discussion est créé, vous en devenez l'animateur et le modérateur.

- La dernière étape, consiste simplement, à nous transmettre (format [.doc] reconverti par nos soins en [.pdf]) les premiers éléments de votre bibliothèque de groupe. Cette étape n'est d'ailleurs pas indispensable et il vous revient de juger de l'opportunité de mettre en ligne ou pas, des textes fondateurs (par exemple : programme de recherche, développement de la thématique que vous souhaitez mettre en discussion, etc.). Un compte rendu hebdomadaire, mensuel ou trimestriel des discussions (fichier attaché .doc) est souhaitable afin que les usagers du site puissent télécharger à tout moment un fragment des discussions ou lire sur la page-écran de votre groupe les textes les plus récents. Ce compte rendu n'est pas obligatoire mais peut vous permettre d'intéresser un plus grand nombre de personnes.

Les groupes de discussion(s) actuels

Forum-LaLiF: LAngue et LIttérature Française / French LAnguage and Literature

Modérateur : M. Michel Gailliard, Université de Toulouse II : Le Mirail

Pour vous inscrire, écrire à gailliar@univ-tlse2.fr ou forum_lalif-subscribe@yahoogroupes.fr sans oublier d'indiquer votre nom et votre adresse email.

ALDL-acquisition: Appropriation des Langues et Dysfonctionnements Langagiers

Modérateurs : M. Alain Giacomi et M. Michel Santacroce, Université de Provence

Pour vous inscrire, écrire à aldl_acquisition-subscribe@yahoogroupes.fr sans oublier d'indiquer votre nom et votre adresse email.

Chaos-Lng – Débat sur les implications de la théorie du chaos appliquée à la linguistique

Modérateur : M. Didier de Robillard, Université de Tours

Pour vous inscrire, écrire à chaos_lng-subscribe@yahoogroupes.fr sans oublier d'indiquer votre nom et votre adresse email.

Vous souhaitez créer un groupe ? Ecrire à marges.linguistiques@wanadoo.fr



La rubrique *Forum des revues*, animée sur le site Internet de **Marges Linguistiques** par Thierry Bulot (Université de Rouen, France), propose deux types de service complémentaires, à l'attention des chercheurs et enseignants en Sciences du Langage:

1. Une liste des revues du domaine (liste non exhaustive et non contractuelle) avec notamment leurs coordonnées et, à chaque fois que cela est possible, une description de la politique éditoriale de chaque revue.

Les revues absentes de la liste et qui souhaitent y figurer sont invitées à contacter le responsable du Forum des revues en écrivant à thierry.bulot@free.fr

2. Une base de données qui permet de remettre dans le circuit de lecture des documents épuisés mais paraissant toujours importants à la connaissance du champ. (voir Fonds Documentaires de Marges Linguistiques).

Les documents téléchargeables (format .pdf) sont de deux types :

a. Des articles publiés dans des numéros de revue épuisés. Les auteurs doivent pour ce faire obtenir et fournir l'autorisation de l'éditeur initial de leur texte pour cette nouvelle mise à disposition de leur écrit. Mention doit être faite des revues-sources de chaque article soumis au Forum des Revues.

b. Des numéros épuisés de revues. Les responsables du numéro doivent obtenir l'accord de la rédaction de la revue ainsi que celui des auteurs pour soumettre au Forum des Revues une partie ou la totalité des articles d'un volume.

Les conditions générales et les quelques contraintes qui s'appliquent aux articles déjà publiés et destinés à l'archivage et à la présentation sur le site Web de Marges Linguistiques, peuvent être appréciées en lisant les pages web de cette rubrique ou encore en téléchargeant le fichier " Cahiers des charges ". Pour ce faire, rendez-vous sur le site de **Marges Linguistiques** :

<http://www.marges-linguistiques.com>

Vous souhaitez soumettre des articles de revues ? Ecrire à thierry.bulot@free.fr

Utilisation de l'orthographe et d'autres indices sémiographiques en lecture

Par Jean Pierre Sautot (2000)
Université de Grenoble III, France.

Résumé

Au-delà de la simple identification des mots, le rôle de l'orthographe dans la construction du sens en lecture est mal défini. Les éléments de certaines zones constitutives de l'orthographe ont pour fonction d'adresser directement le lecteur à une signification. Cet adressage contient le germe d'une variation dans la construction du sens des graphèmes, et donc par extension, des mots, syntagmes ou énoncés qui les contiennent. Sur le plan de son apprentissage l'orthographe implique une relativisation du principe de phonographie pour accéder au sens des unités orthographiques. Tous les apprenants n'opèrent pas cette relativisation de la même manière. En effet, les graphèmes sont la face signifiante d'un signe dont la nature, au sein de la représentation cognitive de chaque lecteur, varie. De la représentation cognitive du signe dépend sa compréhension. La créativité interprétative du lecteur est inversement proportionnelle à son attachement à une compréhension fine du code orthographique. Les figures rhéto-orthographiques sont d'autant mieux comprises que le lecteur ne se formalise pas des libertés prises avec le code dans la rédaction de l'écrit. Dans cette perspective, l'orthographe étant structurée en un système et en une norme, la tension entre les deux niveaux de structuration a une influence sur la construction du sens et la représentation du signe. La force ressentie de la variation exerce chez le lecteur soit une censure, soit une stimulation de l'interprétation, soit encore nulle action chez le lecteur le moins compétent. Le rapport à la norme et la compétence orthographique du lecteur exercent donc une influence conjointe sur la compréhension. Le produit de cette influence est une fluctuation du sens construit lors de la lecture.

Abstract

Use of the orthography and other indices in the construction of sense in reading - Study of the variation of the reception in child (from 6 to 15 years) and adult readers

Beyond the simple words identification, the orthography role in the construction of the sense in reading is badly defined. Some elements of orthography constituent zones have as a function to directly address the reader to a signification. This addressing contains the germ of a variation in the sense construction of the graphèmes and the graphic forms and thus by extension, of the words, syntagms or statements which contain them. On the plan of its training orthography implies a relativisation of the phonographic principle to reach within the meaning of the significant orthographical units. All learners do not operate this relativisation in the same way. Indeed, the graphèmes are the meaning face of a sign whose nature varies within the cognitive representation of each reader. Its comprehension depends on the cognitive representation of the sign. The interpretative creativity of the reader is inversely proportional to his attachment with an accurate comprehension of the orthographical code. Rhéto-orthographical figures are better understood as long as the reader takes not offence at the freedoms taken with the code in the drafting of the writing. Orthography is structured in a system and a norm. The tension between the two levels of structuring has an influence on the sense construction and the sign representation. The felt force of the variation exerts on the reader either a censure, or a stimulation of interpretation, or even no action at the least qualified reader. The relationship to the norm and the orthographical competence of the reader exert therefore a joint influence on comprehension. The product of this influence is a sense fluctuation built during the reading.

1 volume – 626 pages

Téléchargement : http://marg.lng2.free.fr/documents/the0008_sautot_jp/the0008.pdf

Résumé

Cette thèse a pour objet d'étude les productions langagières d'alcooliques « de comptoir ». Dans un premier temps, nous nous attachons à décrire ce qui fait dans nos communautés la culture de l'alcool et les pratiques auxquelles elle donne lieu. Cette division a pour objet de rendre possible la prise de distance avec nos propres préjugés en même temps qu'elle permet de découvrir (d'une manière apriorique que devra contester la démarche empirique) l'alcoolisme et l'alcoolique. Dans une seconde division (celle-là même qui constitue la partie centrale, capitale de la thèse), nous nous consacrons à l'analyse des particularités des « paroles éthyliques ». Nous nous attachons aux thèmes récurrents, aux récits, à la subjectivité et aux conversations éthyliques avant de proposer une synthèse qui se veut un fil conducteur entre les phénomènes observés dans ces différentes approches. Les caractéristiques discursives, énonciatives et interactionnelles de ces productions langagières nous conduisent, dans un troisième temps, à nous interroger sur les rapports parole/sujet et les fonctions de la parole éthylique. Enfin, nous proposons une ébauche d'une contribution des sciences du langage à l'alcoolologie.

Abstract

This doctoral thesis investigates the linguistic performances of bar flies. First, the culture of booze and its social practices are described. This aims at assessing the investigator's own bias while it unveils (in an apriori manner that field work should contradict) the nature of alcoholism and of the alcoholics. In the second and central part of the thesis, the specifics of drunkards' discourse are analyzed. Recurring themes, narratives, markers of subjectivity, drunks' conversations are examined. The study of the pragmatics - discourse, enunciation and conversationwise - of 'boozers' speech unites the various subsections of the second part of the book. The third part of the doctoral thesis deals with the relations between subject and discourse and with the function of alcoholics' speech. A possible contribution of language sciences to research on alcoholism is sketched in the final section of the book.

1 volume – 511 pages

Téléchargement :

http://marg.lng2.free.fr/documents/the0009_perea_f/the0009.pdf

Résumé

Ce travail se situe à la croisée de trois grands domaines : l'informatique éducative, la didactique de la littérature et la lecture. Il s'attache à démontrer que l'hypertexte, technologie intellectuelle nouvelle définie comme un système réticulaire et cognitif, constitue une sorte d'artificialisation des processus de lecture. La réflexion prend autant appui sur la recherche fondamentale (théories littéraires, sémiologie, psychologie cognitive), que sur l'analyse de l'évolution, grâce au numérique, des pratiques de lecture-écriture, tant parmi les chercheurs et les écrivains que parmi le grand public. Transposée dans le champ de l'enseignement/apprentissage de la lecture littéraire, cette réflexion est le fondement d'une expérience d'hypertextualisation d'une nouvelle d'espionnage dans une classe de CM2 qui permet de jeter les bases d'une didactique de l'hypertexte lectoral.

Abstract

This work lies at the border of three main fields : educational information technology, literature didactics and text reading. It aims at demonstrating that hypertext, a new intellectual technology defined as a reticular and cognitive system, constitutes a kind of artificial representation of the process of reading. The reflexion rests upon fundamental research (literary theories, semiology, cognitive psychology), as well as on the analysis of the evolution of writing and reading activities, thanks to information technologies, among researchers and writers but also among the general public. Once transposed in the area of teaching/learning of literary reading, this reflexion is the basis of an experimentation consisting in the hypertextualization of a short story by a primary school class, which leads to outline the didactic dimension of hypertext applied to reading.

1 volume – 306 pages

Téléchargement :

http://marg.lng2.free.fr/documents/the0010_soubrie_t/the0010.pdf

Vous souhaitez archiver et faire diffuser votre thèse en Sciences du Langage ?
Ecrire à marges.linguistiques@wanadoo.fr

Présentation générale

La revue **Marges Linguistiques** (ML) s'adresse prioritairement à l'ensemble des chercheurs et praticiens concernés par les questions s'inscrivant dans le vaste champ des sciences du langage. Publiée sur Internet, **Marges Linguistiques** - revue électronique semestrielle entièrement gratuite - entend rassembler, autour de thèmes spécifiques faisant chacun l'objet d'un numéro particulier, des articles scientifiques sélectionnés selon de stricts critères universitaires: respect des normes des publications scientifiques, soumission des articles à l'expertise de deux relecteurs, appel à des consultants extérieurs en fonction des domaines abordés.

ML souhaite allier, dans un esprit de synthèse et de clarté, d'une part les domaines traditionnels de la linguistique: syntaxe, phonologie, sémantique; d'autre part les champs plus éclatés de la pragmatique linguistique, de l'analyse conversationnelle, de l'analyse des interactions verbales et plus largement, des modalités de la communication sociale; enfin les préoccupations les plus actuelles des sociolinguistes, psycholinguistes, ethnolinguistes, sémioticiens, pragmaticiens et philosophes du langage.

Dans cet esprit, ML souhaite donner la parole aux différents acteurs du système universitaire, qui, conscients de l'hétérogénéité des domaines concernés, s'inscrivent dans une démarche résolument transdisciplinaire ou pluridisciplinaire. Lieu d'échange et de dialogue entre universitaires, enseignants et étudiants, la revue Marges Linguistiques publie en priorité des articles en langue française tout en encourageant les chercheurs qui diffusent leurs travaux dans d'autres langues à participer à une dynamique qui vise à renforcer les liens entre des univers scientifiques divers et à mettre en relation des préoccupations linguistiques variées et trop souvent séparées.

Au delà de cette première mission, **Marges Linguistiques** offre sur Internet une information détaillée et actualisée sur les colloques et manifestations en sciences du langage, un ensemble de liens avec les principaux sites universitaires et avec de nombreux laboratoires et centres de recherche, notamment dans la communauté francophone. A noter enfin qu'un espace « thèses en ligne », mis à disposition des chercheurs et des étudiants, permet à la fois d'archiver, de classer mais aussi de consulter et de télécharger, les travaux universitaires les plus récents en sciences du langage que des particuliers souhaitent livrer au domaine public.

Inscription / Abonnement

L'abonnement à **Marges Linguistiques** est entièrement gratuit. Faites le geste simple de vous inscrire sur notre liste de diffusion en envoyant un mail (blanc) à :

inscriptions.ML@wanadoo.fr

ou encore plus directement à abonnements1_ML-subscribe@yahoogroupes.fr (8 listes d'abonnement sont à votre service, de abonnements1_ML-subscribe@yahoogroupes.fr à abonnements8_ML-subscribe@yahoogroupes.fr)

Hébergement de colloques

Les organisateurs de colloques qui souhaitent bénéficier d'un hébergement gratuit sur le réseau (pages html) par le biais de **Marges Linguistiques** et d'une présentation complète d'actes avant, pendant et/ou après publication papier peuvent nous contacter en écrivant à information.ML@wanadoo.fr. A noter également que la récente création de la collection **Marges Linguistiques** – L'Harmattan, sous la direction de M. *Thierry Bulot* (université de Rouen) et de M. *Michel Santacroce* (Cnrs, Université de Provence), permet d'envisager simultanément, à des conditions avantageuses, une publication électronique et papier.

Base de données textuelles

Afin de constituer un fond documentaire en sciences du langage, gratuit, facile d'accès et consultable par tous, **Marges Linguistiques** s'engage à archiver tous les textes concernant ses domaines de prédilection, présentant un intérêt scientifique et une présentation générale conforme aux critères usuels des publications scientifiques. Cette base de données ne peut exister que grâce à vos contributions que nous espérons nombreuses et de qualité. Outre les thèses en Sciences du Langage que vous pouvez nous adresser à tous moments, les republications d'articles, il est désormais possible de nous faire parvenir régulièrement (1) des documents de travail, (2) des communications proposées lors de colloques, (3) des articles divers encore non publiés dans la presse écrite (par exemple en version d'évaluation), et ce, en français ou en anglais. Dans tous les cas écrire à contributions.ML@wanadoo.fr sans oublier de mentionner votre email personnel ou professionnel, votre site web personnel éventuellement, sans oublier non plus de prévoir un court résumé de présentation (si possible bilingue) et quelques mots-clés (bilingues également) pour l'indexation des pièces d'archives. Vos documents, aux formats .doc ou .rtf, seront enfin joints à vos messages. Grâce à votre participation, nous pouvons espérer mettre rapidement en ligne une riche base de données, soyez en remerciés par avance.

Les rubriques en ligne

Six nouvelles rubriques ont vu le jour en 2001 - désormais en ligne sur le site de **Marges Linguistiques**: (1) Une rubrique *annuaires* ; (2) une rubrique *éditeurs* qui indique les hyperliens avec plusieurs centaines d'éditeurs francophones et anglophones mais permet également des recherches en ligne sur des bases de données spécialisées ou encore la commande d'ouvrages neufs ou d'occasion ; (3) une rubrique *emplois universitaires* qui permet des recherches rapides sur les cinq continents et dans environ une centaine de pays ; (4) une rubrique *outils linguistiques* - permettant aussi bien de télécharger librement de nombreuses polices de caractères spécifiques que de consulter en ligne des dictionnaires et encyclopédies francophones et anglophones ou encore d'accéder aux nombreux services de traduction disponibles sur le réseau ; (5) une rubrique *recherches sur le web francophone et mondial* qui vous propose plusieurs milliers de moteurs et d'annuaires internationaux; (6) enfin une rubrique *annonces* destinée à vous fournir des informations brèves et rapidement actualisées.

Le moteur de recherche Aleph-Linguistique

Aleph est un nouveau moteur de recherche, créé à l'initiative d'Alexandre Gefen et Marin Dacos, spécialisé dans le domaine des sciences humaines et sociales, au moment où la croissance exponentielle du web dépasse les capacités des moteurs généralistes. Résultat de la coopération de Fabula.org (<http://www.fabula.org> site spécialisé dans les études et critiques littéraires), de Revues.org (<http://www.revues.org> fédération de revues en sciences humaines et sociales) et de Marges Linguistiques.com (<http://www.marges-linguistiques.com> site-portail et revue en sciences du langage), Aleph guide vos pas dans un Web de plus en plus difficile d'accès. Pour faire référencer vos sites sur *Aleph-Linguistique*, rendez-vous à <http://marges.linguistiques.free.fr/moteur/formulaire.htm>

Marges Linguistiques recherche des correspondants et collaborateurs

L'expansion récente du site **Marges Linguistiques** et le rôle de "portail en sciences du langage" que le site est peu à peu amené à jouer - du moins sur le web francophone - nous incite à solliciter l'aide de nouveaux collaborateurs afin de mieux assumer les différentes missions que nous souhaiterions mener à bien.

- **Marges Linguistiques** recherche des linguistes-traducteurs bénévoles pouvant, sur réseau, corriger les passages incorrects du logiciel de traduction automatique Systran (Altavista). L'effort pouvant être largement partagé (une ou deux pages web par traducteur) - la charge individuelle de travail restera abordable. Langue souhaitée : anglais.
- **Marges Linguistiques** recherche des correspondants bénévoles, intégrés dans le milieu universitaire international, dans la recherche ou dans l'enseignement des langues. Le rôle d'un correspondant consiste à nous faire part principalement des colloques et conférences en cours d'organisation ou encore des offres d'emplois, des publications intéressantes ou de tout événement susceptible d'intéresser chercheurs, enseignants et étudiants en sciences du langage.
- **Marges Linguistiques** recherche des personnes compétentes en matière d'activités sur réseau Internet - Objectifs: maintenance, développement, indexation, relations internet, contacts, promotion, diffusion et distribution.

Pour tous contacts, écrire à la revue marges.linguistiques@wanadoo.fr

Marges Linguistiques : vers une gestion multi-collégiale du multimedia

Une bonne partie des activités du site et le revue internationale en sciences du langage **Marges Linguistiques** étant de nature informatique, toute aide dans les secteurs du multimedia, de la bureautique, de la PAO, des retouches d'images, de l'OCR (reconnaissance de caractères via un scanner et un logiciel adéquat) ; toute aide dans la gestion informatique de différents secteurs du site **Marges Linguistiques**: <http://www.marges-linguistiques.com>: gestion des listes de diffusion, gestion des relations publiques sur réseau Internet, etc .. sera précieuse pour que nous puissions nous acheminer en 2002 vers une gestion multi-collégiale des ressources multimedia mises gratuitement à la disposition de la communauté des linguistes.

Pour tous contacts, écrire à la revue marges.linguistiques@wanadoo.fr

Le groupe de discussion echos_ML : à vous de vous manifester !

La rubrique *Echos* ne peut être pleinement significative que si nous sommes en mesure de proposer une synthèse de vos commentaires, suggestions, critiques par rapport aux numéros de la revue. Dès maintenant, il vous est possible de communiquer et faire partager vos opinions sur les différents textes publiés par la revue, en vous abonnant (gratuitement) au groupe de discussion *echos_ML* créé spécialement en Mai 2001 pour recueillir vos commentaires.

Tous les commentaires, toutes les remarques ou critiques portant sur le fond comme sur la forme, seront acceptés à la condition bien sûr de (1) ne pas être anonymes (2) ne pas avoir un caractère injurieux (3) d'être argumentés. Nous espérons ainsi pouvoir recueillir des avis éclairés qui nous permettront de mieux gérer les orientations éditoriales de la revue et du site web **Marges Linguistiques**.

Nom de groupe :	echos_ML
URL de la page principale :	http://fr.groups.yahoo.com/group/echos_ML
Adresse de diffusion :	echos_ML@yahoogroupes.fr
Envoyer un message :	echos_ML@yahoogroupes.fr
S'abonner :	echos_ML-subscribe@yahoogroupes.fr
Se désabonner :	echos_ML-unsubscribe@yahoogroupes.fr
Propriétaire de la liste :	echos_ML-owner@yahoogroupes.fr

Merci par avance pour vos commentaires et suggestions.

Les échos recueillis par rapport au premier numéro de Mai 2001

Peu d'échos par le biais du groupe de discussions [echos_ML](#) mais en revanche des centaines de messages ces six derniers mois pour nous faire part essentiellement :

- a- de votre satisfaction par rapport à la revue naissance ML et au site web afférent qui offre de nombreuses ressources que vous avez jugées utiles et pertinentes.
- b- de vos difficultés de lectures de fichiers .hqx (binhex 4) – Nous avons donc renoncé à ce format pour opter définitivement pour le format unique .pdf (acrobat reader).
- c- de vos offres de collaborations en matière de traductions (en anglais et en espagnol) dont nous vous remercions chaleureusement.
- d- de votre plaisir, quelquefois de votre enthousiasme, devant la simplicité et l'efficacité du concept « revue de linguistique en ligne ».
- e- des problèmes d'accès à l'URL : <http://www.marges-linguistiques.com> rencontrés à certaines heures de la journée
- f- de vos encouragements et de vos félicitations qui sont précieux.

En utilisant le biais du groupe de discussion [echos_ML](#) (http://fr.groups.yahoo.com/group/echos_ML) nous devrions pouvoir aller plus loin encore en matière d'interactivité.

Novembre 2002 Numéro 4 :

Français

Enjeux des acquisitions grammaticales et discursives en langue étrangère
Numéro dirigé par *Daniel Véronique* (Université de Paris III, Sorbonne, France)

L'analyse de l'appropriation des faits grammaticaux et discursifs en langue étrangère (et éventuellement en langue maternelle) soulève quelques questions théoriques. Doit-on renvoyer à des compétences distinctes les savoirs grammaticaux et discursifs en cours d'acquisition? L'acquisition grammaticale est-elle autonome par rapport à l'acquisition pragmatique? Doit-on considérer que la mise en place de régularités discursives (informationnelles et pragmatiques) favorisent les émergences grammaticales? Les diverses appropriations grammaticales obéissent-elles à la même dynamique que la mise en place de savoir-faire discursifs ?

Sont invitées à participer à ce numéro, des contributions à orientation psycholinguistique et sociolinguistique, analysant des corpus oraux et écrits, en L1 ou en L2, et se réclamant de cadres théoriques divers. Les contributions pourront être rédigées en langue française, anglaise, espagnole ou italienne.

Vos articles peuvent être envoyés jusqu'en septembre 2002 environ.
Les articles scientifiques ayant trait à ce thème devront nous parvenir par email à :
contributions.ML@wanadoo.fr

Langues : français, anglais, espagnol, italien

Anglais

Issues in the analysis of the acquisition of L2 grammar and L2 discourse
Directed by *Daniel Véronique* (University of Paris III, Sorbonne, France)

The analysis of the acquisition of grammar and discourse in L2 (and in L1) raises various theoretical questions. Does grammatical and discourse knowledge as they are being acquired pertain to different types of competence? Is the acquisition of grammar autonomous vis a vis the development of pragmatics? Does the development of discourse organisation (informational and pragmatic) favour the emergence of grammar? Does the development of grammatical features follow the same path as that of discourse features?

Contributions with a psycholinguistic or sociolinguistic orientation, referring to various theoretical backgrounds, based on oral or written data, on L1 or L2 acquisition, are invited. Contributions may be submitted in French, English, Spanish or Italian.

if you are interested, send at your earliest convenience proposals
and/or contributions to contributions.ML@wanadoo.fr

Contributions may be submitted in French, English, Spanish or Italian.

Français**Argots, 'français populaires' et langues populaires**

Numéro dirigé par L.-J. Calvet & P. Mathieu, Université de Provence, France

Les contributions pourraient s'orienter autour de l'un des axes suivants :

- l'argot n'est-il pas un artefact des dictionnaires ? autrement dit, n'aurait-on pas intérêt à considérer l'argot, ou plutôt les argots, comme des variantes de la langue, plus ou moins marginales, ou en voie d'intégration? Dans cette perspective, il serait alors possible de définir des zones de variation possibles et impossibles, des domaines dans lesquels l'innovation (« argotique », mais pas seulement) serait prévisible et bien accueillie, et d'autres où elle apparaîtrait plus improbable. Dans un tel cadre théorique, comment envisager la distinction entre argot et français populaire ? Les contributions pourraient porter également sur les présupposés épistémologiques des dictionnaires d'argot.

- la *vox populi* linguistique ayant tendance à ne voir dans l'argot qu'un phénomène lexical est-elle recevable ? Comment rendre compte alors de phénomènes syntaxiques récents, tels que l'utilisation intransitive de verbes transitifs ? Et quelle place attribuer dans la description de l'argot aux phénomènes accentuels et phonétiques ?

- le numéro pourrait également accueillir des contributions portant sur d'autres langues que le français, et une perspective comparatiste permettrait d'éclairer autrement les deux axes évoqués ci-dessus : les argots comme variantes d'une langue variable, et les niveaux de structuration linguistique affectés en priorité par les argots.

Vos articles peuvent être envoyés jusqu'en février 2003 environ.

Les articles scientifiques ayant trait à ce thème devront nous parvenir par email à :
contributions.ML@wanadoo.fr

Anglais**Slangs, 'français populaire' and social dialects**

directed by L.-J. Calvet & P. Mathieu, University of Provence, France

Papers submitted could deal with one or more of the following themes :

- Isn't slang an « artefact » of dictionaries ? In other words, would it not be better to consider slang (jargon, argot...), or rather slangs (jargons, argots ...), as linguistic variants, which are more or less marginal or in the process of integration to the language? In that perspective, it should be possible to define possible and impossible zones of variation, domains in which innovation (coming not only from slang) would be probable and well received, and others where it would be less probable. How would one then envision the difference between slang, 'français populaire', lower-class vernaculars and social dialects? Contributions are also invited on the epistemological underpinnings of slang dictionnaire.

- should we accept the common linguistic lore which considers slang to be exclusively a lexical phenomenon ? Such an opinion seems to be contradicted, in French at least, by recent syntactical innovations such as the intransitive use of transitive verbs ? And how are we to describe pitch, accent and other phonetic features in the domain of slang?

- This forthcoming issue is also open to papers describing languages other than French. A comparative approach will place into perspective the two themes sketched above : slang, argot, jargon as variants of a variable language, and the linguistic levels primarily affected by slang etc.

if you are interested, send at your earliest convenience proposals
and/or contributions to contributions.ML@wanadoo.fr

Contributions may be submitted in French, English, Spanish or Italian.

Marges linguistiques – Numéro 2, Novembre 2001

<http://www.marges-linguistiques.com> - M.L.M.S. éditeur - 13250 Saint-Chamas



En
hommage
à...

Hommage à **Maurice Gross**

Par **Amr Helmy Ibrahim**¹

Professeur de linguistique à l'Université de Franche-Comté

Courriel : amr.ibrahim1@libertysurf.fr

Maurice Gross est mort samedi 8 décembre 2001, dans son appartement à Paris, des suites d'un cancer. Il n'avait que 66 ans. Il a beaucoup souffert. Deux semaines plus tôt, alors qu'il était encore hospitalisé, je l'ai appelé pour le voir. Il m'a dit que ce serait trop dur et qu'il valait mieux que je me contente de prendre des nouvelles dans l'attente d'une rémission. C'est le terme qu'il a utilisé. Dieu n'aura pas voulu nous accorder le plaisir de le revoir montrer, démonter et remonter, comme ces jouets familiers dont certains enfants ne se lassent jamais, l'ensemble des mécanismes du langage. Il le faisait toujours à travers une remarque tellement anodine qu'on pouvait au prime abord se demander s'il était bien sérieux. Puis, au fil des minutes c'est souvent à une véritable fête de l'esprit qu'il nous conviait. L'explication s'imposait avec un tel naturel qu'on ne se pardonnait pas de ne pas y avoir pensé plus tôt. Un regret vite compensé par le sentiment qu'à moins d'avoir l'esprit très paresseux, nous pouvions nous aussi, à la seule condition, comme il disait, de nous équiper d'un crayon et d'une feuille de papier et de bien nous dire que l'esprit le plus rapide ne va pas plus vite qu'il ne se transcrit, trouver tout seuls la solution du problème suivant.

Maurice a passé sa vie à séparer le grain de l'ivraie, à démêler la propriété dont le changement fait basculer l'ensemble, de celles, parfois très séduisantes et tout à fait propices à de brillants discours académiques, qui ne sont que de faux semblants propres à conforter le sens commun, l'effrayant "bon sens", dans sa suffisance terroriste. Je ne l'ai jamais entendu faire une remarque hors de propos. Je ne l'ai jamais entendu parler "à côté", parler "pour se faire valoir" ou pour traiter de questions "personnelles". Dans un siècle d'extrême bavardage et d'innombrables violences physiques et rhétoriques, il aura accompli le tour de force de ne jamais être "hors sujet" et de n'avoir de violence que celle qui consiste à nous mettre sous les yeux ce que l'on refuse de voir. Comme si de la justesse du propos, de sa précision et de sa cohérence avec le contexte de son énonciation et la situation qui l'a produit, dépendaient son honneur de professionnel et sa dignité d'homme.

Mais cette exactitude foncière que l'on rencontre surtout chez ceux qui sont imprégnés à la fois par une bonne formation mathématique et une longue pratique de l'expérimentation dans une science dure, n'allait pas sans une immense culture dans tous les domaines de la vraie connaissance. On s'en rendait vite compte quand il arrivait qu'on lui pose une question un peu trop générale ou apparemment marginale par rapport à son champ d'expérimentation. Il savait alors situer, avec la même exactitude et de manière irrévocable pour son interlocuteur, ce qu'il faisait et même ce qu'il était, parmi les questions, les idées, les courants et les "vérités" que ses contemporains considéraient à tort ou à raison comme essentielles ou prioritaires. Il ne s'est jamais complu dans le jargon épistémologique qui sert de paravent à

¹ Alors que nous apprêtons à mentionner le décès de Maurice Gros dans une des rubriques de Marges Linguistiques, nous avons pris connaissance du texte d'hommage rédigé le 25 décembre 2001 par Amr Helmy Ibrahim. Il était difficile de rendre plus bel hommage. Nous remercions vivement M. Amr Helmy Ibrahim pour nous avoir autorisé à publier ce vibrant hommage à la mémoire de Maurice Gross.

tant d'intellectuels et d'universitaires pour masquer, comme dirait Marx, une absence totale de pratique authentique. Il n'en avait pas besoin, étant, au moins autant qu'un Zellig Sabbetaï Harris, un Noam Chomsky ou un Oswald Ducrot, l'expression vivante d'une vision parfaitement cohérente du langage et de ses manifestations dans les langues. Une vision autrement plus cohérente, plus complète, plus moderne, plus dynamique et plus directement susceptible de déboucher sur une compréhension active du comportement langagier, que la majorité de ce que l'on peut trouver dans l'œuvre des prédécesseurs, qu'il s'agisse du *Cours de linguistique générale* ou d'autres œuvres que la tradition enseignante en Europe et ailleurs a érigées en référence. Quelque chose de comparable au génie du *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes*.

L'apport de Maurice Gross à la linguistique française et à la linguistique générale n'est pas banal. A l'instar de Carl von Linné et de Antoine Laurent de Jussieu pour les espèces végétales ou de Lavoisier pour la chimie, il a élaboré et expérimenté une méthode raisonnée de classement des unités linguistiques qui a tout à la fois la cohérence et le brillant de ces grandes analyses formelles qui donnent à l'esprit le sentiment d'embrasser et de maîtriser toute la réalité et cette modeste minutie des entomologistes qu'il est pratiquement impossible de prendre en défaut sur le détail d'une observation. Il l'a fait avec une systématique patiente et respectueuse des données. Il fallait épuiser les paradigmes, ne sous-estimer aucune propriété. Il fallait aussi voir ce que chaque langue avait de réellement spécifique, comprendre par exemple, pourquoi la présence ou la variation d'une préposition dans une langue comme le français rendait caduque une analyse de l'anglais qui n'envisageait même pas qu'une préposition puisse apparaître à cet endroit ou rendre compte de ce que devient une complétive française en anglais ou en arabe selon l'analyse qu'elle a reçue en français, en anglais ou dans toute autre langue; ou encore ce que la sémantique de l'aspect ou des prédicats complexes produit en fonction du classement lexical et grammatical qu'on a choisi de faire des verbes. Mais ses analyses ponctuelles n'étaient pas des additions non cumulables de remarques fussent-elles géniales. Elles s'inscrivaient toujours dans une architecture. Il en a jeté les fondements, en a discuté des virtualités essentielles et l'a dotée d'une panoplie d'outils qui sont devenus au fil du temps le bien commun de tous les chercheurs au long cours dans les linguistiques respectueuses des faits de langue. Pour y arriver, il a créé en 1968 le *Laboratoire d'Automatique Documentaire et Linguistique (LADL)* l'un des premiers sinon le premier véritable laboratoire de linguistique en France et qui va devenir une équipe du CNRS autour d'un noyau d'informaticiens et de linguistes: notamment Morris Salkoff (*Une grammaire en chaînes du français*), Jean-Paul Boons ("Métaphore et baisse de la redondance"), Alain Guillet et Christian Leclère ("Le datif éthique"), et pour les trois: *La structure des phrases simples en français* – 2 vol.). A cette époque Maurice vient de publier avec André Lentin son fameux *Notions sur les grammaires formelles* (1966), qui constitue la première référence absolue en matière de traitement formel des langues et qui est d'ailleurs immédiatement reconnu comme tel et traduit en anglais, allemand, russe, japonais et espagnol, en même temps qu'il vient d'achever le rapport sur son travail avec Z. S. Harris à l'Université de Pennsylvanie (octobre 1964 – juin 1965) *Transformational Analysis of French Verbal Constructions* (1966 – traduit en français en 1968 sous le titre *Grammaire transformationnelle du français: syntaxe du verbe*). Il a également soutenu, à la Sorbonne, un doctorat de 3^{ème} cycle portant sur *L'Analyse formelle comparée des complétives en français et en anglais* (1967). Il va s'employer à dresser une carte du lexique et de la grammaire et du français. Ce *lexique-grammaire* commence par le verbe et à l'intérieur du verbe par une analyse exhaustive des constructions complétives où apparaît de façon claire l'interdépendance de la classe sémantique du verbe, de sa construction syntaxique, de ses conditions d'enchaînement et surtout de sa relation par le biais des transformations infinitives et nominales avec la catégorie du nom et ses problèmes de détermination, c'est-à-dire avec les constructions relatives. Il ressort très vite de ce travail dont une partie importante est publiée dans *Méthodes en syntaxe* (1975) qu'à condition de s'intéresser aux valeurs différentielles dégagées par l'analyse, l'essentiel de la méthode et une grande partie des descriptions sont transposables à n'importe quelle autre langue que le français. Des travaux systématiques seront alors engagés dans cette perspective sur pratiquement toutes les langues romanes mais aussi sur des langues d'autres familles comme l'arabe, le coréen, le japonais, le persan ou le russe. Parallèlement, Maurice découvre dès 1976 la propriété de *double analyse* attachée à un type de construction qui fait d'un verbe ce que l'on appellera plus tard un *verbe support*. Une propriété qui permet de distinguer les verbes

insérés dans un prédicat complexe de ceux qui constituent un prédicat simple ayant en surface la même structure que le prédicat complexe. Ce travail, dont on ne soulignera jamais assez le caractère novateur et révolutionnaire marque le point de départ d'une révision radicale de notre conception des catégories grammaticales et notamment de la séparation traditionnelle entre les noms et les verbes. Il ouvre également la voie à une révision de la notion même de prédication et fournit les premiers éléments d'une interprétation cohérente et à portée universelle de la relation des constructions prépositionnelles – ou de leur équivalent dans les langues où la notion de préposition n'est pas pertinente – à la distribution des foyers sémantiques et informationnels au sein de la phrase simple. Maurice fera en 1981, dans un article/livre "Les bases empiriques de la notion de prédicat sémantique" (*Langages* n°63 – septembre – 7-52) une synthèse magistrale de ces avancées, informées et enrichies par les travaux sur plusieurs langues d'une équipe qui comptait déjà à l'époque des dizaines d'enseignants-chercheurs sur les cinq continents. Il n'y parle que du français mais, ainsi qu'en témoigne la bibliographie, là encore, les valeurs différentielles qui président à l'analyse du français sont transposables à de nombreuses autres langues. C'est également sur cette lancée qu'il développera la notion de *grammaire locale* et envisagera l'existence au sein d'une langue de sous-systèmes quasiment autonomes

Esprit foncièrement libre, lucide et critique, Maurice n'a jamais fait de concession intellectuelle à qui que ce soit et surtout pas aux pouvoirs en place ou aux modes scientifiques. Son célèbre article de *Language* en 1979, "On the failure of generative grammar" – il avait publié un premier article en français dans le même sens en 1973 --, ses rapports très sévères sur les limites de la traduction automatique -- il avait fait partie d'un Centre de calcul des armées, dirigé par Aimé Sestier qui a été le premier laboratoire français pour la traduction automatique -- ses articles pour le moins critiques sur les méthodes en cours dans les analyses sémantiques, sa critique des modèles d'analyse de la grammaire traditionnelle dans l'enseignement du français, sa contestation du projet et des méthodes adoptées pour la réalisation du *Trésor de la langue française* ne lui ont pas fait que des amis et il a parfois été d'autant plus détesté que personne n'était en mesure de lui opposer une contre-argumentation globale qui tienne la route. Il a pu se tromper dans l'appréciation de telle ou telle orientation mais son parcours scientifique est là pour témoigner qu'il est de loin préférable de se tromper en exerçant son esprit critique que d'avoir raison en se laissant bercer par le premier troupeau qui passe.

Maurice n'était pas plus tendre pour ses propres ambitions. Dès 1977, sa *Syntaxe du nom* puis en 1986, sa *Syntaxe de l'adverbe* montrent clairement les limites de toute systématisation dans le traitement des langues. Elles mettent l'accent sur des obstacles quasi insurmontables à une formalisation intégrale et cohérente de phénomènes linguistiques d'une grande banalité et qui ne dépassent pas le cadre de la phrase simple. Enfin, sa traque systématique des constructions figées à partir des années 80 le conduira à relativiser l'importance des phénomènes combinatoires et à réduire quelque peu le champ d'application des interprétations transformationnelles

Maurice aimait et savait apprécier la peinture, les journaux sous toutes leurs formes, les villes grouillantes qui ne dorment jamais. Au Caire il est parti seul dans le dédale des rues du petit peuple. Ravi de toute cette vie qui venait à lui. Il ne parlait pas l'arabe mais en connaissait parfaitement le fonctionnement. Dans le train, il aimait se sentir tiré par l'arrière et s'asseyait toujours à contresens de la marche. Il était souvent souriant. Il n'a jamais refusé d'aider un étudiant. Il ne se laissait jamais aveugler par l'identité de son interlocuteur. Quand j'ai rompu un jour une sorte de tabou en lui demandant son avis sur la crise israélo-palestinienne, il a parlé avec une extrême douceur des Polonais et des Russes qui étaient au pouvoir en Israël et qui avaient du mal à comprendre l'avenir du fait de leur passé et d'un milieu qui leur était étranger. C'était il y a vingt ans.

Je me souviens comme si c'était hier du jour où j'ai étalé sur le sol de son bureau, dans les hauteurs de la tour centrale de Jussieu, les interminables feuilles quadrillées sur lesquelles j'avais décomposé et recombina à l'infini les verbes de ses tables 2, 3, 9 et 13: mes premières matrices analytiques de la communication et du mouvement. Une idée qui m'était venue en

l'écoulant un an plus tôt, par une après-midi torride, dans un immense amphithéâtre clairsemé de Pise. Son regard amusé puis, au bout de quelques instants, un flot de suggestions. Visiblement il préférait cela à mes compilations d'opérateurs hiérarchisés pour expliquer les subtilités des interprétations aspectuelles... Il y avait même matière à une thèse d'Etat. Il ne fallait plus hésiter. Il voyait vite ce qu'il y avait à voir.

A l'issue de ma soutenance il m'a offert la traduction française de la *Grammaire arabe* de C. P. Caspari dans son édition originale de 1881.

Mais Maurice c'était aussi, pour certains c'était surtout, l'élaboration d'automates à états finis couplés à des dictionnaires électroniques pour une analyse des textes. C'est aujourd'hui encore, l'un des rares systèmes d'analyse morpho-syntaxique au monde qui soit disponible en libre accès. Un outil performant, peut-être le meilleur qui ait été réalisé à ce jour dans son genre, offert à la recherche et soustrait au commerce.

C'est que ce grand lorrain, né le 21 juillet 1934 à Sedan, ancien élève de Polytechnique (1955-1957), Ingénieur d'Armement, élève de Noam Chomsky (1961-1962) et de Zellig Sabbetai Harris (1964-1965), conférencier invité au MIT, à San Diego et à quelques Instituts de linguistique de la Linguistic Society of America, auteur de plus de 150 publications en anglais et en français, directeur de quelques dizaines de thèses, était aussi un grand serviteur de l'Etat français, un homme dévoué à la chose publique: un modèle pour tous ceux qui, en France et dans le reste du monde, par exemple dans un pays comme l'Egypte dont je viens, cherchent à comprendre ce qu'ils sont à travers ce qui les définit comme êtres humains: leur faculté de langage.

Le 25 décembre 2001,

Amr Helmy IBRAHIM

Professeur des Universités



En
hommage
à...

Hommage à **Nicolas Ruwet**

Par **Michel Arrivé**²

Professeur de linguistique à l'Université Paris X : Nanterre

Courriel : Michel.Arrive@wanadoo.fr

Nicolas Ruwet, spectateur et acteur des sciences du langage³

Nicolas Ruwet se plaignait parfois, dans un demi-sourire, d'être né, en 1932, le 31 décembre : ces quelques heures d'avance que le destin lui avait fait prendre le vieillissaient d'un an... Il est mort le 14 novembre 2001.

Il a fortement marqué l'histoire des sciences du langage en France — et dans les pays francophones — pendant le demi-siècle qui vient de s'achever. Après des études à Liège (il était belge de naissance), puis à Paris et au M.I.T. — où il rencontre Chomsky et Halle —, il entre comme « Aspirant » au Fonds National belge de la Recherche Scientifique. C'est la brève aurore du non moins bref « triomphe du structuralisme » : il publie, dans *Esprit* (en 1963) puis dans les *Archives européennes de sociologie* (en 1964) deux beaux articles sur le statut de la linguistique dans les sciences humaines : vaste panorama parfaitement informé — seul absent : Lacan — de la fonction de « science-pilote » qu'avait alors la linguistique.

C'est aussi en 1963 que Ruwet traduit et préface, pour les Éditions de Minuit, les *Essais de linguistique générale* de Roman Jakobson. J'insiste sur un point : c'est Ruwet qui est l'auteur, au sens fort du terme, du concept d'*embrayeur*, que Jakobson, à la suite de Jespersen, dénomme en anglais *shifter*. C'est que la métaphore est toute différente. Le *shifter* se contente de *changer* de référent selon les circonstances de l'énonciation. Accédant au statut d'*embrayeur*, il *met en relation* l'instance de l'énonciation et le discours : ainsi le mot *je* désigne dans l'énoncé la personne qui le profère. En français, l'*embrayeur* s'est substitué à toute autre désignation, par exemple le fugitif *indicateur* de Benveniste.

Survient en 1967 la publication, chez Plon, de l'*Introduction à la grammaire générative*. Excellente présentation technique des théories chomskyennes, alors fort mal connues en France, même chez les linguistes ? À n'en point douter. Mais aussi ample réflexion historique et épistémologique sur l'évolution de la linguistique.

Sur le modèle de Jakobson, Ruwet s'intéresse à la poétique. Il publie dans plusieurs revues françaises et étrangères quelques articles théoriques et de nombreuses analyses de poèmes ou, parfois, de segments de poèmes : ainsi le vers de Baudelaire « Le navire glissant sur les gouffres amers ». Certaines de ces contributions seront reprises, en 1972, au Seuil, dans *Langage, musique, poésie*. Car Ruwet, musicologue, s'interrogeait aussi, non sans quelque perplexité, sur ce que la « sémantique musicale gagnerait à s'inspirer de la linguistique » ...

² Nous remercions chaleureusement Michel Arrivé pour nous avoir autorisé à publier ce texte - en version intégrale - rédigé en hommage à Nicolas Ruwet.

³ Article paru en version écourtée dans le journal *Le Monde Interactif* du 26.11.01 et consultable à l'adresse suivante : <http://www.lemonde.fr/article/0,5987,3230-248544-00.html> puis dans le journal *Le Monde* du 27.11.01.

Nicolas Ruwet ne s'est pas contenté d'introduire ou de traduire les théories des autres. Sa *Grammaire des insultes et autres études* (le Seuil, 1982) réunit des études de syntaxe française d'une extrême subtilité, par exemple sur les expressions désobligeantes du type *son colonel de mari*. Et son ouvrage en anglais *Syntax and human experience* (Chicago, 1991) revient aux préoccupations générales de ses premiers travaux.

Nicolas Ruwet promenait sur le spectacle de la linguistique — et, à ce qu'il me semble, sur tout spectacle humain — un regard à la fois informé, amusé et légèrement distant. Professeur à l'Université de Paris VIII Vincennes jusqu'à 1999, il passait une part non nulle de son temps à des travaux de « patalinguistique » pas toujours très obligeants — quoique jamais méchants — à l'égard de ses bons collègues. Les *Recherches linguistiques de Vincennes* comportent dans presque tous leurs fascicules des articles signés de noms bizarres : Traï Zattab, Gérard Zamoune, Minamoto no Nisho, Norbert Rastreins, etc. Le dernier cité est notamment l'éditeur et l'annotateur d'une « première version inédite » de « La vie antérieure » de Baudelaire où, bizarrement, se lit le prénom, Algirdas, de Greimas. Selon certains murmures, quelques-uns de ces noms pourraient masquer celui de Nicolas Ruwet.

Michel Arrivé
Novembre 2001 / Janvier 2002

Remerciements à M. B. Grossenbacher (www.chants-magnetiques.com), La chaux-de-fonds (Suisse), pour l'aide précieuse en infographie et développement Multimedia.

La revue électronique gratuite en Sciences du Langage
Marges Linguistiques est éditée et publiée semestriellement
sur le réseau internet par :

M.L.M.S. Editeur
Le petit Versailles
Quartier du chemin creux
13250 Saint-Chamas (France)
Tel./Fax : 04 90 50 75 11

Marges Linguistiques : <http://www.marges-linguistiques.com>